N° 650 36e Année. Tome CLXXXI 15 Juillet 1925

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



—

PRIX DU NUMÉRO

France........ 4 fr. | Etranger....... 4 fr. 50

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

RENÉ DESCHARMES

ET

LA CORRESPONDANCE DE FLAUBERT

Avec le dernier tome de la *Correspondance* (lettres de janvier 1877 au 8 mai 1880), complété par les *Notes de Voyage* (Egypte et Orient), va s'achever la publication de l' « Edition du Centenaire » des Œuvres de Gustave Flaubert.

A mesure que paraissaient les volumes de la *Correspondance*, les mérites de l'édition nouvelle s'affirmèrent, et l'on connut davantage l'étendue du service que René Descharmes rendait à la littérature en ordonnant avec un soin pieux, une patience et une érudition dignes des plus grands éloges, ces textes réputés, mais jusqu'alors si incomplets, si mal classés, et si souvent fautifs. Une mort prématurée l'emporta au moment qu'il allait corriger les épreuves du dernier tome. Il avait donc terminé presque entièrement sa tâche, mais la joie de contempler dans son ensemble le monument qu'il avait édifié ne lui a pas été donnée, et ce fut le grand souci de ses derniers jours que d'en assurer jusqu'au bout la bonne exécution.

Son nom était depuis longtemps familier aux lecteurs de cette revue, qui l'accueillit dès ses débuts dans la carrière des lettres. Dans un article nécrologique paru au lendemain de sa mort, on y a déjà rendu hommage à la noblesse de son caractère et au désintéressement de ses travaux. Mais

il convient, maintenant que l'œuvre va être bientôt achevée, de revenir avec plus de détails sur les mérites de l'ouvrier et de montrer avec quelle perfection il a su la réaliser.

§

Ce sera sans doute un des traits caractéristiques de l'histoire littéraire de notre temps que certains critiques (et qui sont parmi les meilleurs) aient dévoué leur vie tout entière à la plus grande gloire d'un seul maître : Stendhal, privilégié, occupe à lui seul, à côté de M. Arbelet, plusieurs écrivains ; les fervents de Balzac, dans les siècles futurs, n'auront plus grand'chose à dire que M. Marcel Bouteron n'ait dit avant eux — et pareillement, il n'est rien de ce qui concerne la biographie ou l'œuvre de Flaubert que René Descharmes n'ait su et ne se soit appliqué à mettre heureusement en lumière. Pour lui, l'amour de Flaubert était une sorte de religion. Sans doute, la foi n'a pas besoin de raisons : mais on en trouverait aisément pour justifier celle qui l'animait, et qui fut agissante parce qu'elle fut profondément sincère.

Il y avait d'abord, entre le romancier et son commentateur, parité de goûts, d'idées et caractère. Le hasard d'une lecture, à l'âge des enthousiasmes où l'on se donne tout entier, avait révélé à Descharmes ces affinités profondes. La découverte de la *Correspondance* enflamma son zèle, et comme il aimait passionnément les lettres, il résolut d'entrer chaque jour un peu plus avant dans la pensée de l'écrivain qui, plus qu'aucun autre, a personnifié l'amour de la littérature, — un amour cruel, mais dont le tourment est aussi une jouissance. De ce moment, il commença de s'entourer de tout ce qui pouvait le faire mieux connaître : il suffisait qu'une chose lui rappelât Flaubert pour qu'elle prît à ses yeux de l'intérêt.

Il fut de l'intimité de ce maître, librement choisi ; il vécut auprès de lui par l'imagination, et comme Flaubert, reclus en sa maison du bord de l'eau, vivait la vie de ses

personnages, Descharmes vécut la vie du solitaire de Croisset, connut le milieu et la société d'alors mieux que son propre temps, et partagea les amitiés et les haines du romancier. Familièrement, il l'appelait le *Vieux* quand il en parlait (ainsi Flaubert signait-il souvent ses lettres intimes), et il en parlait toujours comme on fait d'un être vivant. Que de fois ne m'a-t-il pas dit en me quittant pour retourner à ses travaux : « Je vais retrouver le Vieux ! » Car il l'avait positivement ressuscité.

Imprégné du style épistolaire de Flaubert, il en avait adopté naturellement les tournures et les expressions et — je l'ai dit ailleurs — ce n'était point là du pastiche, même inconscient : il sentait toutes choses comme les eût senties Flaubert ; comme celui-ci les eût jugées, Descharmes les jugeait et les mêmes mots lui venaient pour exprimer sa pensée. De ce long commerce posthume avec son maître, il avait hérité jusqu'aux manies du *Vieux*, et comme lui, s'indignait où d'autres eussent souri. Il avait le même mépris un peu hautain de toutes les bassesses, la même pudeur à parler de soi, et la même répugnance, aussi, à en laisser parler. Il allait droit son chemin ; dédaignant les complaisances et les succès faciles, il eut peu d'amis et moins encore de « camarades » — et pourtant tous ceux qui vraiment le connurent ne purent se défendre de l'aimer...

Mais cette pudeur, dira-t-on, n'aurait-elle point dû lui interdire de violer l'intimité d'un maître qui s'était précisément si bien appliqué, selon le conseil du sage, à cacher sa vie, et professait que l'œuvre seule de l'écrivain appartient au public et non sa personne ? On a pu se demander ce qu'eût pensé Flaubert de ces livres où sont contées par le menu ses angoisses et ses joies, ses peines et ses amours. N'eût-il pas rugi de douleur à se voir ainsi livré tout saignant à la curiosité de la foule ?

Il n'est pas difficile de répondre. A peine Flaubert était-il mort — et Descharmes alors n'était pas né — que paraissait *Bouvard et Pécuchet*, roman inachevé, que Flaubert eût

préféré jeter aux flammes plutôt que de souffrir qu'il fût publié en cet état d'imperfection où il l'avait laissé. Nous sommes libres de penser qu'il aurait eu tort, mais il n'en demeure pas moins certain qu'il n'eût point hésité. Puis ce furent, six mois plus tard, les perfides révélations de Maxime du Camp dans la *Revue des Deux Mondes*, réimprimées dans les *Souvenirs Littéraires*, malgré la cinglante protestation de Maupassant ; et ce furent encore les *Lettres à George Sand*, les quatre tomes de la *Correspondance*, et puis des *Notes de Voyage*, des inédits, des œuvres de jeunesse, dont le volume dépasse de beaucoup celui des œuvres publiées du vivant et avec l'assentiment de leur auteur. Ah ! qu'il eût souffert, le *Vieux*, s'il avait pu croire à cette profanation ! Certes, la plupart de ces manuscrits, petit à petit exhumés des tiroirs où il les avait enfouis, sont pleins d'intérêt, et je me hâte de dire qu'il aurait été déplorable que la *Correspondance*, par exemple, demeurât ignorée, car je suis de ceux qui voient en elle le chef-d'œuvre de Flaubert. Mais en est-il moins vrai que jamais celui-ci n'eût consenti qu'on en imprimât une seule ligne, non plus que des œuvres de jeunesse ?

Naturellement, ces publications suscitèrent des gloses — souvent un peu hâtives — des critiques souvent mal informées. Des erreurs, des demi-vérités, plus redoutables que des mensonges, virent le jour autour de ces textes, dont beaucoup étaient tronqués ou même altérés. Qui donc se fût soucié de consacrer de longs efforts à rétablir la vérité, à détruire les légendes qui, petit à petit, se formaient ? Et comment la dire, cette vérité, sans paraître, au surplus, blesser cette pudeur si farouche du maître disparu ? Mais comment oublier, aussi, qu'avant toutes choses il révérait la vérité ? Or Descharmes n'a rien fait qu'une œuvre de sincérité ; il aimait trop, il respectait trop l'objet de ses études pour être mû par une illégitime curiosité. Pourtant, qu'on ne s'y trompe pas : ses livres ne sont point pour cela une œuvre d'apologétique, mais une œuvre de patiente et sûre

exégèse, où l'on avance pas à pas, en tâtonnant parfois, mais toujours vers la lumière. Et si, finalement, le critique voit se fortifier son amour et grandir sa foi, c'est qu'en vérité l'homme qu'il étudie mérite pleinement d'être aimé.

Et c'est pourquoi je me plais à croire, maintenant que mon cher René Descharmes est allé retrouver son *Vieux* pour ne le plus quitter, que celui-ci l'accueillit sans amertume et le fit asseoir auprès de lui, sous les « ombres myrteux », à cette place choisie où les sages prennent leur repos et sourient avec indulgence de nos futiles querelles et de nos vains soucis.

§

Issu d'une vieille famille ardennaise, Eugène-Louis-René Descharmes était né à Charleville le 22 octobre 1881 (et non 1880, comme on l'a répété par erreur au moment de sa mort). Elevé dans un milieu où le culte des lettres restait en honneur, il poursuivit ses études au lycée de Mézières jusqu'au baccalauréat, puis entra en rhétorique supérieure au lycée de Lille, où il eut pour maître M. Paul Berret, le savant commentateur-éditeur de Victor Hugo. A Charleville, il avait eu pour condisciple Paul Acker, avec lequel il s'était lié d'amitié.

En même temps qu'il suivait les cours de la Faculté des Lettres, il fit son droit, puis, tout en travaillant à sa thèse sur Flaubert, il revint à Charleville et s'inscrivit au barreau, dont son père, avocat d'esprit fort distingué, avait été bâtonnier. L'année suivante, en 1909, il était reçu brillamment docteur devant la Faculté des Lettres de Lille. Sa thèse principale avait pour titre *Flaubert, sa vie, ses œuvres et ses idées avant 1857*, et sa thèse complémentaire *Un ami de Flaubert, Alfred Le Poittevin, œuvres inédites précédées d'une introduction sur sa vie et son caractère*.

1857, c'est la date de la publication de *Madame Bovary* chez Michel Lévy, suivant de quelques mois le procès fameux. Dans ce gros volume de plus de six cents pages,

édité à Paris chez Ferroud, nous allons trouver une biographie psychologique, un « essai », qui nous prépare à l'intelligence des œuvres de Flaubert. Voici, exposées dans leurs moindres détails, les influences familiales, les étapes de la formation intellectuelle du romancier, ses années d'apprentissage, ses années de voyage, et ses premières années de maîtrise, — car la vie de Flaubert se divise naturellement comme celle du héros gœthien. Voici les amis : Le Poittevin, Du Camp, Bouilhet, et voici l'amour : l'énigmatique figure de Mme Schlésinger, qui, plus tard sera Mme Arnoux de l'*Education Sentimentale*, et puis Louise Colet, la « muse » insupportable et tendre, tour à tour irritée et soumise, et voici les déceptions que les amitiés comme les amours laissent trop souvent derrière elles, sans doute parce qu'il n'est au monde que les rêves inachevés dont on peut être sûr qu'ils ne décevront pas quand, à l'avance, on s'est bien persuadé qu'on ne doit rencontrer au fond de toutes choses qu'amertume et désillusion. Et peu à peu, nous apparaît au cours de ces pages, une âme inquiète et tourmentée, assoiffée d'un idéal qu'elle sait inaccessible. Nous comprenons comment et pourquoi Flaubert qui, depuis son enfance, n'a cessé d'être un idéaliste, un lyrique rebuté par les vulgarités de l'existence, cherche dans les créations de l'art un moyen d'échapper à la réalité, comment il « se forge artificiellement une nature opposée à celle que, peut-être l'hérédité, et certainement son éducation première avait façonnée en lui. Et le plus remarquable, c'est de voir que concurremment et alternativement il a développé ses facultés et exercé son talent, tantôt dans le sens de ses tendances originelles, tantôt à l'encontre de ses tendances (1). »

Le jugement de la critique fut unanime : ces deux volumes, d'emblée, plaçaient leur auteur parmi les meilleurs historiens de la littérature :

(1) R. Descharmes : *Flaubert avant 1857*, p. 546-547.

On les quitte, écrivait M. Paul Berret (2), non seulement instruit, mais encore ému. Pas plus que chez Flaubert, l'érudition et la méthode n'ont tué chez M. René Descharmes le sens de la pitié. M. René Descharmes a diagnostiqué le cas de Flaubert avec toute la certitude expérimentale de ces médecins chez qui la curiosité professionnelle laisse vivre le don d'émotion.

Ces qualités, ce sens profond de l'humanité, que l'érudition n'étouffe pas, mais auquel elle sert au contraire de point d'appui, se retrouvent dans les autres ouvrages de René Descharmes ; car l'exercice de la profession d'avocat ne le détourne point d'écrire, et bientôt même il abandonne le droit pour venir à Paris où, de plus en plus, ses recherches littéraires et ses goûts l'attirent. Il entre à la Bibliothèque Nationale, et est attaché au département des Imprimés où il trouve un aliment à sa passion de lecture ; et comme, un instant rivaux dans le culte de Flaubert, nous nous étions, lui et moi, liés d'une amitié fraternelle que la mort seule a pu dénouer, nous publiâmes en collaboration les deux volumes intitulés *Autour de Flaubert*, dont la plupart des chapitres parurent dans cette revue, soit sous nos noms réunis, soit sous nos signatures séparées.

A la Nationale, Descharmes travailla à la rédaction du catalogue général, et fut chargé, entre autres, des articles Flaubert et Victor Hugo. Mais tout en se montrant un bibliothécaire modèle (son souvenir est gardé précieusement par tous ceux qui furent ses camarades ou ses chefs) (il poursuivait ses travaux personnels. Quand parut la thèse de M. E.-L. Ferrère sur *l'Esthétique de Flaubert et le Dictionnaire des Idées reçues* (3), Descharmes entreprit une étude approfondie de *Bouvard et Pécuchet*. M. Ferrère voyait dans le *Dictionnaire des idées reçues* un dossier de la bêtise humaine constitué par un homme qui avait à la fois la haine de cette bêtise et l'impérieux besoin de

(2) Paul Berret : *René Descharmes, Flaubert avant 1857 ; Alfred Le Poittevin*, in *L'Enseignement Secondaire*, août 1909.
(3) Paris, Conard, 1913.

la constater, de l'étudier, de s'en repaître. Et en cela, il avait raison. Mais il avait tort de penser qu'il fallait ajouter foi au passage des *Souvenirs littéraires* de Du Camp, si sujets à caution, selon lequel, en 1843, Flaubert avait déjà conçu le projet d'écrire un roman pour utiliser ses matériaux. Dans un article de la *Revue d'Histoire littéraire de la France* (avril-juin 1914), Descharmes démontra péremptoirement que le *Dictionnaire* ne pouvait trouver place dans le second volume de *Bouvard et Pécuchet* et former ainsi la matière des « écritures » entreprises par les deux bonshommes lorsque, dégoûtés de leurs vaines tentatives et quand toutes leurs entreprises ont avorté, ils n'éprouvent plus qu'un désir : copier comme autrefois. Mais si ce n'est point ce catalogue des « idées reçues », que copient-ils donc ? Descharmes montra qu'il existait dans les papiers de Flaubert, à côté du *Dictionnaire*, une liasse de documents (qui d'ailleurs n'avait point échappé aux investigations de M. Ferrère, puisque celui-ci la désigne sous le nom d' « album ») et qui, tout entière, est composée de citations. Or, dans une lettre à Mme Roger des Genettes du 24 janvier 1880, Flaubert écrit :

Le dernier volume [de *Bouvard et Pécuchet*] ne sera presque composé que de citations.

Ces extraits sont empruntés aux auteurs les plus divers, mais ils ont tous ce caractère commun d'être ineptes. C'était là ce que devaient copier les deux bonshommes (4). Mais restait à savoir comment leur venait l'idée de ce choix, et comment, aussi, ils devenaient capables de discerner la bêtise, eux que les critiques s'acharnaient bien à tort à nous représenter comme de pauvres esprits, comme de parfaits crétins, et bien que Flaubert nous eût avertis que « par leur curiosité leur intelligence s'était développée »,

(4) Au surplus, Flaubert n'avait point attendu d'écrire *Bouvard et Pécuchet* pour utiliser le *Dictionnaire*, et Descharmes a montré que dans *Mme Bovary*, aussi bien que dans l'*Education sentimentale*, il avait largement tiré parti de cette mine de documents et en avait extrait de nombreux propos prêtés à ses personnages.

bien qu'il eût écrit cette phrase capitale et qui laisse voir le fond de sa pensée : « Alors une faculté pitoyable se développa dans leur esprit, celle de voir la bêtise et de ne plus la tolérer. Des choses insignifiantes les attristaient : les réclames des journaux, le profil d'un bourgeois, une sotte réflexion entendue au hasard. En songeant à ce qu'on disait dans leur village, et qu'il y avait jusqu'aux antipodes d'autres Coulon, d'autres Marescot, d'autres Foureau, ils sentaient peser sur eux comme la lourdeur de toute la terre ». Ah ! que Faguet avait donc eu tort de s'étonner qu'on pût « parler de Flaubert comme penseur ! » et de le tenir pour un esprit médiocre. *Bouvard et Pécuchet*, si ce livre eût été terminé, personne n'en eût pu nier la profondeur ni l'immense portée philosophique. De cela, beaucoup se doutaient ; mais l'honneur revient à Descharmes de l'avoir démontré avec une méthode rigoureuse et par des arguments sans réplique (5).

Entre temps, après avoir écrit, par manière de délassement, une notice sur les *Mémoires* de Voltaire, modèle de critique élégante et pleine d'aperçus nouveaux, Descharmes avait recherché les « sources » utilisées par Flaubert pour la composition de *Bouvard et Pécuchet*, et publié ici même un article sur Grégoire de Fenaigle, inventeur d'une méthode mnémotechnique, et « maître d'histoire » des deux bonshommes.

La guerre survint. Lieutenant de réserve au 91e de ligne, Descharmes rejoignit Mézières, fut envoyé à Nantes au dépôt après la retraite, puis revint au front sur sa demande. Très affaibli par un long séjour dans la région de Verdun, « commotionné » par l'éclatement d'un obus, qui, par miracle, ne le blessa point, il dut entrer au Val-de-Grâce, et, de ce jour, sa santé déclina. Promu capitaine, et employé pendant quelques mois à la Section Historique du Ministère de la Guerre, il dut être enfin réformé. Il n'était plus

(5) Cf. René Dumesnil : *Bouvard et Pécuchet sont-ils des imbéciles ?* « Mercure de France », 16 juillet 1914.

qu'une ombre, mais incapable de demeurer inactif, il reprit du service à la Nationale, et comme le poste de bibliothécaire en chef du Muséum d'Histoire Naturelle lui était offert, il l'accepta. Là, une tâche administrative très lourde l'attendait : le catalogue de ce riche dépôt restait à l'abandon depuis de longues années. Descharmes entreprit de le dresser. Puis, la guerre terminée, les périodiques arrivèrent par wagons des pays étrangers, et il fallut compléter les collections, correspondre avec les sociétés savantes de l'univers entier pour réclamer leurs publications. Cette besogne accablante ne l'empêcha point de continuer ses travaux personnels. Les matériaux amassés *autour de Bouvard et Pécuchet* formaient la matière d'un gros volume ; Descharmes le publia sous ce titre, au moment où l'on fêtait le centenaire du romancier, et comme, à ce propos la Librairie de France décidait de faire paraître une édition nouvelle des œuvres du maître, il accepta de reviser les textes et de classer la *Correspondance*. Depuis longtemps, il avait eu l'idée de procéder à ce classement ; il rêvait d'entreprendre une édition critique ; mais il lui avait fallu renoncer à ce projet devant le mauvais vouloir des détenteurs des autographes. L'occasion qui s'offrait lui sembla pourtant bonne à saisir, au moins comme travail de préparation, et, de ce jour, enfermé dans son cabinet au troisième étage du pavillon qui, jadis, avait été la demeure de Buffon, il vécut plus que jamais dans l'étroite intimité du « vieux » Flaubert. A peine avait-il terminé son service à la bibliothèque, qu'il montait chez lui et se remettait à la besogne. Jamais œuvre entreprise avec plus d'amour ne fut menée à bien avec plus de conscience.

Si la revision des textes imprimés du vivant de Flaubert était chose assez simple (il suffisait de les collationner sur la dernière édition corrigée par le romancier lui-même), il n'en était pas ainsi de la correspondance. Le traité qui liait les nouveaux éditeurs stipulait bien qu'aucun inédit ne devait être publié par eux ; mais Descharmes n'en avait pas

moins le devoir et le droit de rechercher les lettres jusqu'alors éparses dans les journaux et les revues et d'enrichir ainsi le recueil en préparation. En outre, comme les éditions précédentes fourmillent de fautes de lecture, comme de nombreux fragments semblaient manifestement interpolés, un contrôle rigoureux des manuscrits s'imposait. Enfin, il fallait reclasser ces lettres publiées sans souci des dates, parce que Flaubert, non plus que ses correspondants, n'avaient pris soin de les dater eux-mêmes.

On imagine ce que fut cette chasse aux documents, quelle correspondance avec les possesseurs d'autographes ou leurs héritiers, quelles innombrables démarches elle nécessita. Descharmes n'eut souvent pour le guider, dans ses investigations, qu'une allusion à un événement politique, à un décès, à un livre nouvellement paru, ou bien encore à une lecture faite par Flaubert au moment où celui-ci écrivait. Il dut donc dépouiller les journaux et les revues, la collection de la *Bibliographie française*, et lire jusqu'aux almanachs ; il dut inventorier les registres des prêts dans les bibliothèques publiques pour y relever la mention des ouvrages consultés par Flaubert. On comprend quels efforts a nécessités la moindre de ces courtes notes, mais si substantielles, justifiant le reclassement d'une lettre sous une date qui n'est point celle que les éditions antérieures lui ont assignée. Ainsi, bien rares sont les dates que Descharmes ne soit pas parvenu à fixer exactement, bien rares sont les points jusqu'alors obscurs de la biographie de Flaubert qu'un contrôle rigoureux des textes ne lui ait pas permis d'élucider.

En outre, ne pouvant rétablir les passages supprimés par les précédents éditeurs, il signala aux lecteurs les lacunes qui expliquent le caractère « décousu » de certaines lettres : « Si l'on peut se résigner, écrivait-il dans sa note liminaire, à ne posséder que d'une façon incomplète et imparfaite la *Correspondance* de Flaubert, c'est du moins à la condition d'être averti des mutilations fâcheuses

qu'elle a subies. » Scrupule qui n'avait guère embarrassé ses devanciers !

L'étendue du labeur que suppose l'accomplissement d'une pareille tâche, les articles que Descharmes publia, tandis qu'il préparait le classement de la *Correspondance*, nous la révèlent, car ces articles ne sont, en quelque sorte, qu'une mise au point des innombrables notes enfermées dans ses dossiers. Ainsi, dans la *Revue de la Semaine* des 9 et 16 décembre 1921 fit-il paraître une étude sur *Gustave Flaubert, Louis Bouilhet et Eugène Delattre*, et dans les *Marges* des 15 juillet et 15 août 1923, un article sur la *Publication de Salammbô*, où sont rapportés les pourparlers engagés entre Flaubert et son éditeur Michel Lévy, d'avril à novembre 1862. Or, si ce commentaire embrasse une période de six mois, la correspondance s'étend sur un demi-siècle, et cela donne une idée du travail entrepris par celui qui vint à bout de la classer. Mais avec l'extrême modestie qui était le trait essentiel de son caractère, Descharmes trouvait toute simple cette entreprise et toute naturelle sa réussite, comme si, pour accomplir pareil labeur, il n'eût pas fallu posséder, en même temps qu'une méthode et une conscience rigoureuses, une érudition hors de pair. Même, il regrettait de n'avoir pu mieux faire encore et, dans sa « note finale », il écrivait à la veille de sa mort :

Là où la certitude ne pouvait être obtenue, j'ai dû me contenter d'une approximation aussi étroite que possible, et, en tous cas, vraisemblable. Ai-je réussi à mener à bien cette partie de ma tâche ? Que vaut cette édition nouvelle de la *Correspondance* quant à son classement ?

Ce qu'elle vaut ? Il était le seul à en douter encore, — et il est parti sans entendre la réponse que le public lettré a déjà faite à sa question (6).

(6) Quelques ouvrages de René Descharmes n'ont pas été réunis en volumes. Je crois utile de donner ici une liste de ses principales publications :

Saint-Julien l'Hospitalier et la Légende du beau Pécopin, « Revue de Biblio-Iconographie », janvier-février 1905.

Salammbô au théâtre : Folammbo ou les Cocasseries carthaginoises de

§

Il n'est guère de livres qui, à tant de points de vue, soient pour le lecteur d'un intérêt aussi divers que la *Cor-*

Laurencin et Clairville, « Annales Romantiques », VI, mai-août 1909 (reproduit avec modifications dans *Autour de Flaubert*).

Gustave Flaubert : Fragment inédit sur la Ville et le Château de Blois, Mémoires de la Société des Sciences et des Lettres du Loir-et-Cher, Blois, Ch. Migault, 8°, 1907, p. 83 et s.

Flaubert, sa vie, son caractère et ses idées avant 1857, Paris, Ferroud, 8°, 1909, XII-613 p.

Un ami de Flaubert : Alfred Le Poittevin. Œuvres inédites précédées d'une introduction sur sa vie et sur son caractère, Paris, 1909, Ferroud, 8°, LXXVI-160 p. Cet ouvrage a été publié à nouveau (avec modifications dans l'introduction), dans la Bibliothèque romantique, dirigée par M. Henri Girard, sous le titre de *Alfred Le Poittevin, Une Promenade de Bélial et œuvres inédites*, *précédées d'une introduction*, par René Descharmes, Paris, les Presses Françaises, in-12, 1924.

A propos d'une édition nouvelle de Par les Champs et par les Grèves, « Annales romantiques », VIII, pp. 26-36, janvier et février 1912.

Histoire cartographique des Pyrénées-Orientales. La carte de Roussel et La Blottière et sa légende inédite, extrait du *Bulletin de Géographie historique et descriptive*, Paris, Imprimerie Nationale, n° 3, 1911.

Le Musée de Flaubert à Croisset, Supplément littéraire du *Figaro*, 1er juillet 1911 (reproduit *in* « Annales romantiques », VIII, 303, 1911).

Le Cœur de Flaubert, supplément littéraire du *Figaro*, 5 août 1911.

Flaubert et ses éditeurs Michel Lévy et Georges Charpentier, lettres inédites à Georges Charpentier, *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, avril-juin et juillet-septembre 1911 (reproduit avec modifications dans *Autour de Flaubert*. Les lettres à Charpentier sont reproduites dans l'édition du Centenaire de la Correspondance).

Autour d'un petit livre oublié : A propos du Centenaire de Franz Liszt, « Mercure de France », 1er janvier 1912 (sur le voyage à Chamonix du major Pictet, de Genève, en compagnie de Litszt, George Sand et Mme d'Agoult).

Les dernières années de Gustave Flaubert, Edmond Laporte et la préparation de Bouvard et Pécuchet (en collaboration avec René Dumesnil), *La Revue*, 1er-15 mai 1912 (reproduit avec modifications dans *Autour de Flaubert*).

Les connaissances médicales de Gustave Flaubert : Salammbô, le défilé de la Hache et le radeau de la Méduse, « Mercure de France », 1er septembre 1912 (reproduit avec modifications dans *Autour de Flaubert*).

Autour de Flaubert. Etudes historiques et critiques, suivies d'une biographie chronologique, d'un essai bibliographique des ouvrages et articles relatifs à Flaubert et d'un index des noms cités, Paris, « Mercure de France », 2 vol. in-12, 1912 (en collaboration avec René Dumesnil).

Gustave Flaubert et la Saint-Polycarpe. Essai de discussion critique, « Annales romantiques », X-101-106, mars-avril 1913.

Grégoire de Fenaigle, mnémoniste, maître d'histoire de Bouvard et Pécuchet, « Mercure de France », 1er mars 1914 (reproduit avec modification dans *Autour de Bouvard et Pécuchet*).

Le Dictionnaire des Idées reçues dans l'œuvre de Gustave Flaubert, « Re-

respondance de Flaubert. C'est la raison qui, d'emblée, et quelque imparfaite qu'ait été la première version, lui fit prendre rang parmi les œuvres capitales de la littérature française. Si variés que soient les sujets de l'aimer, on les peut réduire à trois chefs : le premier est qu'on trouve, dans ce recueil embrassant cinquante années de la vie littéraire, le tableau le plus achevé de toute une époque, et qu'il constitue ainsi un document historique d'une rare importance. En second lieu, c'est qu'il fait saisir sur le vif le mystérieux travail par lequel s'ordonne la pensée d'un écrivain de grande race, et qu'on y rencontre des jaillissements, des raccourcis, des images qui, en quelques mots, impriment aux sensations comme aux idées la marque d'un maître, et que c'est là sans doute qu'on peut le mieux deviner, sinon comprendre, le secret de ce style qui donne leur caractère aux créations du romancier. Ainsi, comme tout à l'heure pour l'histoire, la *Correspondance* offre pour l'esthétique la même importance, et qui est de premier ordre. En troisième lieu, enfin, la personne de Flaubert s'y livre tout entière, et son caractère est l'un des plus attachants qui se puissent rencontrer. Depuis les *Confessions* de Jean-Jacques, aucun témoignage aussi direct, aucune

vue d'Histoire Littéraire de la France », avril-juin 1914 (reproduit avec modifications dans *Autour de Bouvard et Pécuchet*).

Voltaire : *Mémoires*... Notice et notes par René Descharmes, Paris, Conard, 1914, in-12.

Flaubert et Madame Bovary, « Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux », 14 juillet 1917.

Louis Bouilhet et Louise Colet, documents inédits, « Revue d'Histoire littéraire de la France », octobre-décembre 1918.

Gustave Flaubert, Louis Bouilhet, Eugène Delattre et quelques amis, « Revue de la Semaine », 9-16 décembre 1921.

Le Centenaire de Gustave Flaubert. Autour de Bouvard et Pécuchet. Etudes documentaires et critiques, Librairie de France, 8°, 1921.

Bibliographie des œuvres scientifiques (sciences mathématiques, physiques et naturelles) publiée par les Sociétés Savantes de la France sous les auspices du ministre de l'Instruction publique, Paris, in-4, 1922.

La Publication de Salammbô, « Les Marges », 15 juillet-15 août 1923.

Œuvres complètes illustrées de Gustave Flaubert. Correspondance..., texte revisé et classé, notes, etc., par René Descharmes, Paris, Librairie de France, 4 vol. in-4, 1922-1925.

analyse psychologique aussi profonde n'avait été donnée en pâture à notre curiosité. Mais tandis que Rousseau ne se fait pas faute de déformer consciemment ou inconsciemment la vérité, parce qu'il écrit en songeant à l'opinion du lecteur, et parce que telle est au fond sa nature ; tandis que la sincérité dont son livre déborde ne vient point des faits presque toujours altérés, mais de leur expression qui trahit ses véritables sentiments, chez Flaubert c'est l'âme même qui nous est livrée à nu, une âme singulièrement tourmentée, mais toujours limpide. A un degré rare, elle souffre de porter en elle la conviction de « l'irrémédiable misère de tout ». Elle gémit d'avoir acquis, dès le plus jeune âge, cette certitude « qu'en ce monde, l'illusion est moins poétique que la désillusion » (7), et que les fruits amers soient les seuls dont le goût persiste. Elle est, cette correspondance, une sorte d'exutoire pour l'artiste qui, plus que nul autre, a voulu, toute sa vie, et avec un acharnement systématique, demeurer hors de son œuvre, et qui, par respect d'une discipline, par respect des « principes » qu'il avait adoptés, s'est volontairement condamné à l'impassibilité au prix d'un perpétuel et douloureux sacrifice. Certes, le secret qu'il avait cru si bien garder, son œuvre déjà nous l'avait livré, puisque lui-même y apparaît tout entier, et que, quelque soin qu'il prenne de la cacher, on y devine sa tendresse. Relisez *Un Cœur Simple*, relisez les derniers chapitres de l'*Education Sentimentale*, et voyez s'il est difficile d'apercevoir combien sensible est, au fond, ce bourreau de soi-même, qui a pourtant écrit : « Exprimer ce que je pense ? Chose douce, et dont je me suis toujours privé ! »

Dès 1884, à propos des lettres de Flaubert à George Sand, M. Paul Bourget signalait déjà l'intérêt d'un pareil document pour les curieux de psychologie. Affirmant l'identité qui existe entre l'homme et l'artiste, il s'écriait :

(7) *Correspondance*, I, p. 121. (Les citations de la *Correspondance de Flaubert* se réfèrent à l'Edition du Centenaire.)

Oh ! malheureux et noble écrivain ! Et vous croyez que vous pouvez être le prosateur que vous êtes, et ne pas vous confesser tout entier rien que dans le choix de vos épithètes, la qualité de votre éloquence, même contenue ? Cela est si vrai que, dans cette œuvre de volonté que vous avez rêvée impersonnelle et scientifique, c'est votre personne que nous allons rechercher, que nous découvrons, que nous aimons (8) !

Au vrai donc, cette pensée, il n'était pas besoin qu'on nous la confie pour que nous la devinions, et tout aussi sûrement que nous le pouvons faire dans ces documents intimes. Mais combien est attrayante, pourtant, cette lecture qui confirme nos inductions ! Là, plus besoin d'analyse, plus besoin d'efforts : l'âme se livre à notre curiosité, aiguisée sans doute par ce que nous savons de sa pudeur et du souci qu'elle prenait à se dérober. Car « l'objectivité » de Flaubert, c'est la pudeur de son âme, toute pareille à la pudeur féminine, et qui, comme elle, laisse deviner, sous les voiles dont elle se couvre, tout ce qu'elle s'efforce à cacher. Comment notre curiosité ne serait-elle point dès lors toute pleine de sympathie, et toute pleine de respect aussi ?

Ouvrons cette *Correspondance*. D'un bout à l'autre, Flaubert est pareil à lui-même. Il a quatorze ans quand il écrit à Chevalier :

Maintenant on retire à l'homme de lettres sa conscience, sa conscience d'artiste. Oui, notre siècle est fécond en sanglantes péripéties. Adieu, au revoir, et occupons-nous toujours de l'Art qui, plus grand que les peuples, les couronnes et les rois, est toujours là, suspendu dans l'enthousiasme avec son diadème de Dieu (9).

Il en a seize, à peine, quand il écrit au même confident :

Nous avons eu cinq jours de vacances pendant lesquels j'ai fait le métier que je fais depuis bientôt seize ans : j'ai vécu, c'est-à-dire je me suis ennuyé (10).

(8) *Essais de Psychologie contemporaine*, I, p. 195.
(9) *Correspondance*, I, p. 19.
(10) *Correspondance*, I, p. 21.

Et sans doute n'eût-il pas employé la même forme, mais il est bien sûr qu'à la veille de sa mort, il aurait exprimé les mêmes pensées. Elles remplissent à elles deux les quatre gros volumes de la *Correspondance*; l'une est le respect de l'Art, et l'autre le dégoût des médiocrités quotidiennes dont est faite la vie, même du plus pur artiste. C'est la profondeur de cette antinomie qui fait tout le drame, et c'est elle qui empêche qu'il soit à aucun moment monotone, car les plaintes qu'elle provoque, les cris qu'elle arrache sont d'une infinie variété, comme sont variées les péripéties. Dans l'amour même, quand il rencontre l'amour sur son chemin, Flaubert ne voit qu'une cause de souffrance, comme si, incapable de jouir du présent sans songer aux tristesses qui suivront et aux regrets de ce qui ne sera plus, il redoutait d'avance d'être consolé. Il ne se détourne point, mais il se retient tout juste de dire *noli me tangere*, et, au lendemain des étreintes, quand celle qui s'est donnée songe encore aux caresses échangées, il est déjà repris tout entier par une maîtresse insatiable, et qui, celle-là, mieux que la pauvre Louise Colet, a bien su l'envoûter. A l'amante qui lui crie le tourment de sa chair inapaisée, il répond en confessant ses angoisses devant la phrase qui se dérobe et devant l'expression qui le fuit.

Et voici une autre péripétie, plus tragique encore : depuis l'âge de vingt-deux ans, il faut qu'aux angoisses naturelles de ce grand tourmenté soit venue s'ajouter la menace d'un mal redoutable et qui en fait un être retranché du reste de l'humanité, à qui bien des joies, aux autres permises, demeureront toujours interdites. Il se résigne :

Je suis vraiment assez bien depuis que j'ai consenti à être toujours mal (11).

Mais est-ce qu'une pareille renonciation peut s'accomplir sans regrets ? Ecoutez sa plainte :

(11) *Correspondance*, I, p. 127.

Je suis passé devant [la maison], j'ai vu les marches et la porte, les volets étaient fermés. A peine si j'ai pu la reconnaître. N'est-ce pas un symbole? Qu'il y a longtemps déjà que mon cœur a ses volets fermés, ses marches désertes — hôtellerie tumultueuse autrefois, mais maintenant vide et sonore comme un grand sépulcre sans cadavre (12).

De se savoir ainsi, pour toujours, un être d'exception, son orgueil s'accroît en même temps que s'accroît sa défiance de soi-même, son doute d'arriver jamais à la perfection souhaitée :

Je doute bien souvent si jamais je ferai imprimer une ligne. Sais-tu que ce serait une belle idée que celle d'un gaillard qui, jusqu'à cinquante ans, n'aurait rien publié, et qui, d'un seul coup, ferait paraître un beau jour ses œuvres (13).

Combien de fois cette pensée va-t-elle revenir sous la plume avant qu'il se décide à donner *Madame Bovary* à la *Revue de Paris*, avant qu'il s'écrie, à la veille de sa mort :

Maudit soit le jour où j'ai eu la fatale idée de mettre mon nom sur un livre ! Sans ma mère et Bouilhet, je n'aurai jamais imprimé ! Comme je le regrette maintenant (14).

A dessein, j'ai choisi ces citations dans les premières et dans les dernières pages de la *Correspondance*, pour marquer que l'aboutissement rejoint le point de départ, et que, bien rarement, vie humaine offrit pareil exemple d'unité.

Aussi bien, ce pessimisme foncier, quelles qu'en soient les causes, n'a-t-il point pour effet, comme on l'affirma, de rétrécir ses jugements. Le prétendre après la lecture de ses romans, c'est avouer que cette lecture fut bien superficielle, mais le soutenir encore après avoir lu la *Correspondance*, c'est faire preuve d'un systématique aveuglement : autant l'oser dire de Goethe après avoir lu les *Entretiens*

(12) *Corrèspondance*, I, p. 123.
(13) *Correspondance*, I, p. 152.
(14) *Correspondance*, IV, p. 141.

avec Eckerman. L'une des plus grandes qualités de ces lettres, c'est leur humanité. L'écrivain qu'on nous représente comme une sorte d'ascète desséché, uniquement préoccupé de servir l'impassible et tyrannique divinité de l'Art, s'y montre un homme auquel rien de ce qui est humain ne demeure étranger. Et le document qu'il nous a laissé sur lui-même est peut-être l'un des plus complets qui soient sur l'humanité.

§

Les deux précédentes éditions de la *Correspondance* de Flaubert présentent respectivement dans leurs cinq gros volumes, la première 1.199 lettres (édition Charpentier), et la seconde 1.366 (édition Conard). L'Edition du Centenaire en offre 1.632.

L'écart entre ces chiffres tient à deux causes. C'est que tout d'abord, comme le remarque Descharmes lui-même dans sa Note finale, un contrôle minutieux des autographes, toutes les fois que leurs possesseurs ont bien voulu les communiquer, des recoupements très nombreux de faits précis, des comparaisons et des rapprochements ont permis de distinguer deux ou plusieurs lettres différentes là où jusqu'alors on n'en avait reconnu qu'une seule, soit, au contraire, ont obligé à fondre en une seule et même lettre des fragments considérés auparavant comme distincts. Mais surtout, Descharmes a pris à tâche de réunir dans cette édition, en les intercalant parmi la série des autres, toutes les lettres de Flaubert publiées un peu partout, et de même, recueillit-il le texte de plusieurs lettres dont les autographes sont déposés dans des bibliothèques, des musées ou des collections publiques, sans aucune prohibition de communication ni de transcription. Voilà comment, tout en ne donnant rien d'inédit — au sens exact du mot — l'édition nouvelle comprend pourtant 266 lettres de plus que la précédente.

J'ai déjà donné un exemple de l'importance que présente

pour l'histoire littéraire ce reclassement méthodique de la *Correspondance* de Flaubert, et cette distinction entre des fragments arbitrairement réunis jusqu'à ce jour : ainsi, telle de ces juxtapositions de textes laissait croire que Flaubert avait formulé sur Musset, poète, un jugement littéraire très malveillant et très injuste, alors qu'en réalité, les termes dont il s'est servi s'appliquent à l'homme, amoureux de Louise Colet, lui aussi, et non à l'écrivain (15). La collation des autographes et la mise à sa place du fragment en question est d'importance, on en conviendra.

L'intérêt que peuvent offrir les additions est aussi grand que celui des corrections. D'abord, pour qu'un document biographique et psychologique tel que la *Correspondance* prenne toute sa valeur, il importe qu'il soit aussi complet que possible, qu'il ressemble à un journal, comme le dit très bien Descharmes, afin qu'on y puisse suivre pas à pas la vie morale et intellectuelle de son auteur. Et il faut pour cela qu'il soit, en outre, établi sur des bases chronologiques solides. En second lieu, beaucoup des lettres nouvelles, sinon toutes, sont en elles-mêmes fort curieuses, et quelques-unes d'une importance capitale. Ainsi la lettre à J.-K. Huysmans (16), où Flaubert, formulant ses réserves sur les *Sœurs Vatard*, fait en même temps le procès de l'esthétique naturaliste et écrit :

L'Art n'est pas la réalité. Quoiqu'on fasse, on est obligé de choisir dans les éléments qu'elle fournit. Cela seul, on dépit de l'Ecole, est de l'idéal, d'où il résulte qu'il faut bien choisir... Quand c'est l'auteur qui parle, pourquoi parlez-vous comme vos personnages ? Notez que vous affaiblissez par là l'idiome de vos personnages. Que je ne comprenne pas une locution employée par un voyou parisien, il n'y a pas de mal ; si vous trouvez cette locution typique indispensable, je m'incline, je n'accuse que mon ignorance. Mais quand l'écrivain emploie par malheur un tas de

(15) *Correspondance*, I, p. 461. Cf. *Flaubert et Musset*, le « Gaulois », Supplément 3 mars 1923).

(16) *Correspondance*, IV, p. 144.

mots qui ne sont dans aucun dictionnaire, alors j'ai le droit de me révolter contre lui, car vous me blessez, vous gâtez mon plaisir.

... Une esthétique se révèle dans cette pensée « que la tristesse des giroflées séchant dans un pot lui paraissait plus intéressante que le sourire ensoleillé des roses ».

Pourquoi ? Ni les giroflées ni les roses ne sont intéressantes par elles-mêmes, il n'y a d'intéressant que la manière de les peindre. Le Gange n'est pas plus poétique que la Bièvre, mais la Bièvre ne l'est pas plus que le Gange. Prenez garde, nous allons retomber comme au temps de la tragédie classique dans l'aristocratie des sujets et la préciosité des mots. On trouvera que les expressions canailles font bon effet dans le style, tout comme autrefois on l'enjolivait avec des termes choisis. La rhéthorique est retournée, mais c'est toujours la rhétorique...

Songeait-il encore à cette diatribe du « maître en écriture », comme disait Daudet, quand, vingt-cinq ans plus tard, Huysmans m'écrivait, précisément à propos du style de Flaubert :

Ce qui m'a toujours étonné, ce fut le côté timide, presque peureux de cet héroïque, devant les mots qui ne figuraient pas dans les lexiques officiels.

Et l'auteur des *Sœurs Vatard*, qui, depuis, était devenu celui d'*A Rebours*, de *Là-Bas*, et d'*En Route*, mais avait toujours gardé sa foi dans ses convictions littéraires, constatait à son tour que l'*échenillement forcené* des *qui* et des *que* n'avait point empêché Flaubert d'abuser des *comme*. Mais tout écrivain, ajoutait-il, n'est-il point logé à la même enseigne ? Tel qui est clairvoyant pour certaines répétitions est aveugle pour d'autres, et ce qui est très certain, c'est que Flaubert, « avec un vocabulaire restreint, si on le compare à celui de Goncourt ou de Gautier, fut un merveilleux écrivain. Il fut aussi l'homme de lettres probe par excellence, et un grand cœur ».

§

Son cœur, en relisant cette correspondance, personne ne

peut douter qu'il fut grand. Et ceci nous ramène à René Descharmes, qui publia sur ce sujet et sous ce titre une page admirable dans le *Figaro* (17) :

Il n'est point enchâssé dans quelque reliquaire d'or ; aucune lampe suspendue à la voûte d'un temple scintillant dans l'ombre ne veille sur son repos éternel. Il a échappé cependant à la destruction lente... Il dort au fond d'une modeste caisse en bois, oblongue et brune, ornée de rayures grossièrement sculptées, qui dessinent en clair des triangles et des losanges... Une simple ficelle retenait le couvercle, et mes doigts tremblaient d'émotion l'autre matin en la dénouant... Dans l'intérieur, des feuillets jaunis, couverts d'une écriture droite, écrasée, irrégulière, soulignée par places à gros traits de plume qui s'allongent dans toutes les directions. A côté un paquet d'enveloppes vides, blanches et mauves, dont il semble qu'on vienne seulement de briser les cachets de cire rouge. Ce n'est rien d'apparence qu'un amas de vieux papiers sans valeur, mais on leur découvre soudain un prix inestimable, car sur le premier feuillet on lit une date : *4 août 1846*, sur toutes les enveloppes la même adresse : *Madame Colet*, 21, rue de Sèvres. Ce sont les lettres de Flaubert à celle qu'il appelait « la Muse »...

. . . .

L'enthousiasme de ce cœur généreux et ingénu, épris de la noblesse des idées autant que de la perfection des formes, survivait en René Descharmes. La flamme du maître animait le disciple.

Et maintenant qu'il nous a quittés lui aussi, il semble que, pour la seconde fois, ce soit un peu de Flaubert lui-même que nous ayons perdu.

RENÉ DUMESNIL.

(17) *Le Cœur de Flaubert*, Supplément du *Figaro*, 5 août 1911.

LES ARTS ET LES LETTRES DANS LA RUSSIE SOVIÉTIQUE

—

Les amis, aussi bien que les adversaires du gouvernement soviétique, s'accordent pour reconnaître sa maîtrise dans l'art de la propagande, surtout de la propagande à l'étranger. Le gouvernement soviétique dépense à cet effet sans compter; il a dans tous les pays des journaux et des revues à sa dévotion et des agents partout. Grâce à cette habile propagande, certaines versions concernant la vie littéraire et artistique en Russie, bien que fort éloignées de la réalité et parfois complètement fausses, sont admises comme axiomes. Parmi ces versions, l'une des plus répandues, même dans les milieux hostiles aux bolcheviks, est celle qui représente le gouvernement des soviets comme le protecteur des Lettres et des Arts, et, partant, des littérateurs et des artistes. Nous avons actuellement l'occasion de voir à l'Exposition des Arts décoratifs le pavillon russe, consacré en grande partie aux arts et aux lettres. C'est là aussi une œuvre de propagande destinée à éblouir les étrangers. Gœthe a dit que celui qui veut comprendre les poètes doit aller dans le pays des poètes. Pour savoir quelle est, en ce moment, la situation des lettres et des arts en Russie, il faut aller en Russie voir et interroger les artistes et les écrivains de là-bas. A défaut de ce voyage, ce sont les journaux bolchevistes eux-mêmes qui nous renseignent et, malgré toute la sévérité de la censure, il suffit de les lire pour se rendre compte de la vraie situation des écrivains et des artistes en Russie.

Parmi les écrivains célèbres restés en Russie qui, sans

adhérer au parti communiste, ont cependant reconnu l'état de choses actuel et ne font aucune opposition au gouvernement, se trouve Véressaiev, l'auteur du *Journal d'un médecin*, livre dont le succès, en son temps, fut retentissant, et qui a été traduit dans toutes les langues européennes. Véressaiev, qui est devenu l'un des écrivains les plus populaires en Russie, a publié dans la *Pravda* une série d'études très intéressantes sur la vie des hommes de lettres et des artistes dans la république soviétique. Nous trouvons dans ces études des documents et des chiffres très suggestifs.

Les travailleurs des arts, écrit Véressaiev, au point de vue fiscal sont classés dans la catégorie des gens de profession libérale et, comme tels, sont imposés tout à fait autrement que les ouvriers et les fonctionnaires soviétiques.

Un fonctionnaire qui touche, par exemple, 50 roubles par mois paie son logement à raison de 50 kopeks par mois par sagène carrée (environ 2 mètres q.) Un écrivain qui gagne ces mêmes 50 roubles par mois doit payer deux roubles par mois pour la même superficie. Un fonctionnaire de l'Etat qui reçoit par mois 150 roubles paie comme impôt 15 roubles par semestre ; un écrivain paie pour le même revenu 42 roubles 25 k., plus l'impôt progressif de 29 roubles, au total 71 r. 25 k. par semestre.

Evidemment, remarque Véressaiev, le travail de l'artiste est jugé moins méritant, moins digne d'intérêt et d'estime que le travail d'un employé de banque ou d'un contrôleur de tramway.

Et cela est si vrai que si un écrivain est doublé d'un fonctionnaire, alors il paiera pour le logement et pour l'impôt sur le revenu le tarif des fonctionnaires. Toutefois, il doit prouver que son travail d'écrivain n'est pour lui que secondaire et qu'il n'y consacre que ses loisirs.

Véressaiev cite toute une série d'exemples assez frappants. Un homme de lettres, qui était secrétaire d'une succursale des éditions de l'Etat, touchait de ce chef 90 rou-

bles par mois. On le remercia. Ce fut une catastrophe, parce que non seulement il ne lui restait que ses gains littéraires, très aléatoires, mais que du jour au lendemain tous ses impôts furent quintuplés. Véressaiev affirme qu'il n'y a guère plus d'une quinzaine de littérateurs qui gagnent à peu près leur vie, alors que tous les autres sont voués à l'existence la plus mesquine. Il n'y a pas longtemps, l'union des littérateurs à Leningrad a fait une enquête très approfondie sur la situation matérielle des écrivains : un homme de lettres gagne, en moyenne, 50 roubles par mois, un poète 2 tchernovetz ; la plupart vivent dans une grande misère et sont prêts à tendre la main. Certains n'ont pu changer de linge pendant six mois ; beaucoup doivent se contenter d'un repas tous les deux jours, et cependant tous sont imposés au plus haut tarif des professions libérales.

Un autre fait qu'on ignore à l'étranger, c'est qu'en Russie la personne qui désire faire de la littérature sa profession doit en obtenir licence, et cela lui coûte 32 roubles par semestre. Véressaiev a donné, dans ses études, le texte d'une de ces licences :

No 764, 3e classe.

Licence pour l'occupation industrielle personnelle dans la zone de la capitale. *Pour six mois.*

Impôt industriel	210 r.
« local	210 r.
Timbre	4 r.
Total	424 r.

Est délivrée à M... B. homme de lettres.
Valable du 1er avril au 1er octobre 1924.

Véressaiev raconte à ce propos que le poète très connu J. B..., forcé de se procurer une licence, alla porter au secrétariat des finances de son arrondissement une déclaration dans laquelle il disait qu'au bout de quarante années de travail, il se voyait forcé de renoncer au titre honorable d'écrivain, n'ayant plus le moyen de se permettre ce luxe,

et s'engageait à ne plus rien écrire. Le vieil employé qui reçut cette déclaration, après l'avoir lue attentivement, demanda au visiteur :

— Alors maintenant je pense que vous n'avez plus besoin de l'autorisation d'acheter du papier et de l'encre ?

— Si je n'en ai pas le droit, je n'en achèterai pas.

— Cependant... Je pense que si chez vous vous écrivez pour vous-même, qui peut vous le défendre ?

— C'est aussi mon avis.

— Oui, certainement vous pouvez.

Le petit vieux se tut, se pencha vers le poète et lui dit à voix basse :

— Alors, achetez du papier et de l'encre et écrivez tout cela.

Au début du bolchevisme, la plupart des écrivains demeurés en Russie durent, pour subvenir à leur existence, se livrer aux travaux les plus durs : scier le bois, paver les rues, etc. Peu à peu, cependant, ils se sont adaptés aux nouvelles conditions de la vie et maintenant beaucoup sont fonctionnaires du gouvernement, et sont employés au dépouillement des nombreuses archives privées, que le gouvernement a nationalisées, et dans lesquelles on a découvert quantité de papiers d'un intérêt capital. Nous avons eu plusieurs fois déjà l'occasion de signaler les documents précieux retrouvés dans les archives d'Etat et dans les archives privées nationalisées. Le butin a été considérable, surtout en ce qui concerne Dostoïevski. Bien que dans le coffre-fort loué par la veuve du grand écrivain, dans une banque, on a retrouvé 11 cahiers sur lesquels Dostoïevski avait noté plusieurs plans de romans, des variantes pour *Crime et châtiment*, *L'Idiot*, *L'Adolescent*, *Les Frères Karamazov*, *Les Possédés* ; des notes pour *Le Journal d'un écrivain*, 1876-1881, et pour une autobiographie.

Dans ce même coffre-fort il y avait également des lettres de Dostoïevski, datées de 1839 à 1855, la plupart adressées à son frère ; d'autres, de la période 1866-1880, adressées à sa femme.

En 1922, on a retrouvé le journal de la femme de Dostoïevski, ses souvenirs, et chez son fils, décédé à Sébastopol, une pleine malle de papiers et de lettres de Dostoïevski, entre autres toute sa correspondance avec Mlle Souslova, qui joua un rôle considérable dans la vie du grand écrivain. Tous ces documents ont été remis aux Archives centrales et des savants comme Pokrovsky, directeur des Archives, Grousmann, Dolvinoff, Brodsky, etc., ont commencé à préparer la publication de tous ces inédits, dont quelques-uns ont paru dans *Les Archives rouges*. *Rousski Sovremennik* a publié toute une série de lettres inédites de Dostoïevski, des plans et brouillons de ses romans, avec des notes et des analyses très complètes et très importantes, et dans tous les journaux soviétiques a paru l'annonce que le *Gosisdat* préparait l'édition complète et définitive des œuvres de Dostoïevski. Mais, soudain, ces publications d'inédits préparées avec tant de zèle s'espacèrent, et enfin parut la nouvelle, d'abord dans la presse allemande, que la maison d'édition de Munich, Piper et Cie, éditerait les inédits de Dostoïevski, dont trois volumes étaient déjà parus. Dans une petite notice intitulée : *L'Héritage de Dostoïevski*, la maison Piper et Cie écrit :

Nous avons actuellement l'heureuse possibilité de donner des indications exactes sur le caractère et les dimensions de l'héritage littéraire de Dostoïevski, puisque nous avons réussi, après de longs pourparlers, à assurer à notre maison d'édition le droit de publier tout l'héritage littéraire de Dostoïevski, dans toutes les langues, y compris *la langue russe* (1). C'est l'écrivain bien connu René Miller qui a mené les pourparlers.

Suit la description de tous les écrits inédits de Dostoïevski retrouvés dans différentes archives, puis l'auteur de la notice continue :

Quelques petites parties (*einige belenglose Stücke*) de cet immense matériel ont paru déjà dans la presse, dispersées en

(1) C'est nous qui soulignons.

différentes revues russes, avant que les autorités russes aient traité avec nous. Cependant tout ce qui n'a pas encore été publié paraîtra, sur la base de notre traité, *d'abord en langue allemande* et ainsi tombera sous la protection de la loi (*urheberrechtlich geschützt*) comme une œuvre originale allemande.

D'après cette notice, l'édition complète de ces inédits aura 16 volumes de 4 à 500 pages chacun.

M. Bemm, un des critiques autorisés de Dostoïevski, a publié dans la presse russe une lettre que lui a adressée ce même négociateur, René Miller, dont il est fait mention dans la notice. Miller écrit entre autres :

Nous avons reçu en Russie même le droit absolu et exclusif de publier tout ce qui reste d'inédit de Dostoïevski, dans tous les pays et en toutes les langues, sur la base de notre traité pour lequel nous avons dépensé beaucoup d'argent.

Selon le traité passé entre le gouvernement des soviets et la maison Piper, toutes les archives — Musée historique de Moscou, Archives d'Etat à Moscou, maison de Pouchkine à Pétrograd, Bibliothèque nationale, Académie des sciences, etc. — doivent être largement ouvertes aux « concessionnaires » des droits d'éditer Dostoïevski. En outre, le gouvernement a donné l'assurance que les savants et commentateurs russes de Dostoïevski continueraient à mettre en ordre les papiers et à fournir les notes pour cette édition complète qui paraîtra d'abord en langue allemande *comme une œuvre originale allemande*.

C'est probablement un cas unique dans l'histoire de la littérature qu'un Etat cède à un éditeur étranger le droit exclusif d'éditer les œuvres d'un de ses plus grands écrivains. Envisage-t-on le gouvernement français cédant à une firme allemande ou anglaise le droit de faire paraître des œuvres inédites de Musset, de Victor Hugo ou de Balzac d'abord en langue allemande ou anglaise ? Ou le gouvernement anglais retrouvant des inédits de Shakespeare et cédant à une maison étrangère le droit de publier ces inédits ? Mais le gouvernement soviétique a évidemment trouvé plus

utile, au lieu de dépenser de l'argent pour éditer 16 volumes d'œuvres de Dostoïevski, d'éditer les œuvres complètes de Lénine, pour lesquelles il eût été difficile de trouver acheteur à l'étranger.

Parmi les derniers inédits de Dostoïevski, publiés dans la presse russe, se trouve une courte autobiographie, dont nous citerons quelques passages :

Moi, Fedor Mikhaïlovitch Dostoïevski, je vins au monde dans la famille d'un médecin ; j'avais « la chemise », ce qui, au dire des vieilles gens, était un gage de bonheur, alors que je n'ai eu que tracas et malheurs. Ceci dit en passant.

Mon père, médecin très expérimenté, ne vit point que, depuis ma tendre enfance, je commençais à manifester de la nervosité, et quand il le remarqua, il était déjà trop tard ; il ne put me guérir et je restai, si l'on peut dire, infirme pour toute la vie.

Rappelez-vous le poème de l'Anglais Wordsworth : *Nous sommes sept*. Eh bien, dans le petit logement de deux pièces que le médecin occupait à l'hôpital, il y avait sept enfants. Mon père s'adonnait avec passion à son service ; toutefois il ne nous oubliait pas et consacrait à ses enfants tous ses instants de liberté. Par l'âge j'étais le deuxième. J'étais vif, avide de savoir, obstiné dans cette curiosité, tout simplement assommant et doué. A trois ans, je commençais à inventer des contes assez compliqués, terribles ou drôles. Je les ai conservés dans ma mémoire et, plus tard, ils m'ont été utiles jusqu'à un certain point pour les sujets de mes œuvres. J'avais 9 ans quand mon père acheta une modeste propriété dans le district Kachinsky, du gouvernement de Toula, non loin de Moscou. Ma mère s'y installait avec nous dès que se montrait le soleil d'avril. Là nous jouissions de la nature et là on commença notre instruction. Ma mère enseignait très bien. Elle s'appliquait à nous rendre sensibles au sentiment de la beauté. J'étais follement enthousiaste de notre petit domaine et avec ma mère bonne, intelligente, inventive dans l'enseignement, je partageais mes impressions profondes. Croyant ses forces seules insuffisantes, ma mère, pour l'aider dans sa tâche pédagogique, invita un diacre et un professeur de français ; notre père nous inculquait ce qu'il savait de latin. Nous ne connaissions pas de punitions sévères et, si nous étions trop turbu-

lents, le châtiment consistait en ce que notre mère et notre père cessaient de nous faire travailler. Je dirai, en conscience, que cela m'attristait beaucoup. Comme je désirais savoir le plus possible, je fus très content quand, à notre retour à Moscou, on nous mit, mon frère Michel et moi, en pension chez Tchermak. La pension était célèbre par ses excellents professeurs et par sa méthode d'enseignement.

En été, le pensionnat fermait et c'est seulement alors, et pour les grandes fêtes, que les élèves étaient autorisés à retourner chez eux. Je dois dire qu'encore avant de nous mettre en pension chez nous, nos parents nous lisaient des extraits d'œuvres de nos grands écrivains, de relations de voyages et d'ouvrages scientifiques, et causaient de ces divers sujets avec nous. Cela me valut d'acquérir les connaissances les plus variées, et quand nous entrâmes, mon frère et moi, au pensionnat Tchermak, nous eûmes un champ immense pour nos lectures. Je lisais jour et nuit et, à 13 ans, je croyais savoir tout et en étais très fier. Ainsi ma vie s'écoulait agréablement. Mais à 15 ans je perdis ma mère. Cette perte, je l'ai pleurée passionnément et mon état d'âme resta infiniment triste.

C'est alors que nous nous sommes installés à Pétersbourg. D'abord nous entrâmes dans une pension préparatoire et ensuite à l'Ecole des Ingénieurs.

Là, c'étaient les sciences appliquées qui jouaient le principal rôle, mais cette science sèche ne disait rien à mon cœur, d'autant plus que l'instruction générale était négligée.

C'est de cette époque que datent mes premières tentatives littéraires. En même temps, avec un zèle extraordinaire, je me mis à lire et à étudier les classiques russes et étrangers, surtout Pouchkine, dont l'influence sur moi était énorme, et le demeura toute ma vie. J'avais 17 ans quand je perdis mon père. Je me suis trouvé sous tutelle. J'en ai souffert. A 21 ans, je terminai l'Ecole des Ingénieurs et fus inscrit au service dans la capitale...

Je fis partie des *Petrachevtzy*, qui furent les précurseurs des socialistes. J'admirais Fourier et, à la fin des fins, je me suis trouvé dans la maison des morts, en Sibérie. Là je n'étais pas triste, mais j'étais profondément affligé de la vie du bagne. Jugez-moi comme il vous plaira, mais ne m'accusez pas de manquer de franchise et de sincérité. Je ne puis supporter le men-

songe. Je l'ai toujours flétri, et dès mes œuvres de jeunesse. Dans ces œuvres, je suis un protestataire incorrigible et je l'ai payé cher. La leçon cruelle que j'ai reçue s'est reflétée sur toute ma vie et, chacun peut le remarquer, dans mes romans et mes œuvres de critique. C'est pourquoi je suis devenu « patriote parmi les patriotes » (3) et peut-être trop orgueilleux de moi-même.

Dostoïevski raconte, dans cette autobiographie, comment il joua à la roulette, à l'étranger, et perdit jusqu'à son dernier sou ; des amis durent lui procurer l'argent nécessaire pour son retour en Russie. Il rappelle une autre aventure malheureuse qui lui advint dans sa jeunesse. Malgré les avertissements de Dourov, du Dr Spechnev, du poète Plechtcheev, et d'autres amis encore, il s'était rendu dans une maison de jeu où il fut dépouillé par des Grecs. On lui prit sa montre, son veston, puis on le mit dehors. Désespéré, il voulait se jeter à l'eau. Jusqu'à l'aube il marcha le long des bords de la Néva. Enfin il résolut d'aller chercher secours chez des amis. L'un d'eux était en bons termes avec le commissaire de police de l'arrondissement où se trouvait le tripot, et le commissaire força les filous à rendre à Dostoïevski sa montre et ses vêtements.

Racontant cette aventure à un de ses amis, A.-E. Razine, Dostoïevski ajouta que, pour avoir un sujet de nouvelle, il s'était rendu un jour dans un débit où il avait trouvé une fille avec qui il avait passé la nuit, mais sans lui demander autre chose que des détails sur la vie des prostituées. Ce qu'il apprit cette nuit-là lui servit pour *Crime et Châtiment* : « Même dans ce cas, ajouta Dostoïevski, c'est le lucre qui m'a poussé. »

Dostoïevski avouait encore à cet ami un autre défaut, dont il ne pouvait, disait-il, se débarrasser : c'était l'amour des femmes. Non seulement dans sa jeunesse la vue d'un joli minois l'excitait, mais même dans l'âge mûr, il aimait voir les admiratrices de son talent, assises à ses pieds, les

(3) Vers de Nekrassov.

yeux fixés sur les siens, tandis qu'il leur caressait la tête.

Parmi les derniers documents publiés sur Dostoïevski, il en est qui projettent quelque lumière sur la femme qui a joué un rôle considérable dans la formation de son esprit et de son caractère, sur celle qu'il appelait son « amie éternelle », alors que le second époux de cette dame, le philosophe Roztanov, la surnommait Catherine de Médicis. Dans le deuxième volume — et probablement le dernier — consacré à Dostoïevski et publié par le savant critique russe Dolinoff, il y a un long et substantiel article sur cette Apollinaire Souslova. La maison allemande Piper annonce qu'un des premiers volumes à paraître sera précisément consacré à Mme Souslova et contiendra le journal de celle-ci et toute sa correspondance avec Dostoïevski. M. Dolinoff a eu les mêmes matériaux à sa disposition, et voici le résumé de ce qu'il en a tiré.

Le père de Souslova était un serf du comte Chérémétiev. Homme très énergique, il avait réussi à s'affranchir et à devenir gérant des domaines dudit comte. Il gagna une fortune. Il demeurait à Pétersbourg et fit élever ses deux filles dans le meilleur pensionnat de la capitale. La cadette, Nadiejda, fut la première femme en Russie qui obtint le grade de docteur en médecine. L'aînée, Apollinaire — Pauline comme l'appelaient ses amis — était née en 1840. Elle faisait partie de cette jeunesse qui lutta pour l'émancipation de la femme. Elle avait vingt ans à peine quand elle publia, dans la revue de Dostoïevski, *Vrémia*, sa première petite nouvelle, intitulée *En attendant*, œuvre assez faible sur la femme opprimée par le milieu. Souslova n'avait pas de talent et les quelques nouvelles qu'elle a écrites ne présentent guère qu'un intérêt autobiographique. C'est dans la rédaction du *Vrémia* que Dostoïevski fit sa connaissance, et c'est en l'été 1863 que commença leur liaison romanesque. Souslova était à Paris ; Dostoïevski, dont la première femme se mourait alors de phtisie à Moscou, vint l'y rejoindre. De la part de Dostoïevski, ce fut une passion très violente.

Sans doute Souslova avait-elle aussi pour lui un sentiment sérieux. Toutefois, comme il ressort de la lettre qui suit, elle ne le rendait pas heureux. Quelques mois après leur liaison, elle écrit à Dostoïevski :

Tu me pries de ne pas écrire que je rougis de mon amour pour toi. Non seulement je ne l'écrirai pas, mais je puis t'assurer que je ne l'ai jamais écrit et même n'ai jamais pensé le faire. J'ai pu t'écrire que j'avais honte de nos relations anciennes, mais en cela il ne doit y avoir rien de nouveau pour toi, car je ne t'ai jamais caché que maintes fois j'ai voulu rompre avec toi, avant mon départ pour l'étranger.

On ignore encore comment se sont renoués les rapports entre Dostoïevski et Souslova, mais, d'après M. Dolinoff, Dostoïevski se sentait « coupable d'un péché irréparable envers Souslova » Les reflets de cette liaison et des sentiments qui animaient Dostoïevski à cette époque, M. Dolinoff les voit dans les romans *Le sous-sol*, *l'Idiot*, et peut-être même dans la confession de Stavroguine. En général, le critique russe considère Souslova comme le prototype de plusieurs des héroïnes de Dostoïevski : Dounia, de *Crime et Châtiment* ; Pauline, dans la nouvelle *Le Joueur* ; Aglaé et peut-être Nastassia Philippovna de *l'Idiot*.

Au commencement de l'été 1863, Souslova se rend à Paris, « fuyant l'amour sombre, calculé et méthodique », ainsi qu'elle définit dans une de ses lettres la passion qu'elle inspire à Dostoïevski. A Paris elle connut un autre sentiment, plus violent, qui, d'après elle, fut le seul grand amour de sa vie. L'étudiant espagnol Salvador l'avait inspiré. Mais l'étudiant était volage et, quand Dostoïevski arriva à Paris, Salvador abandonna Souslova. Cette rupture affola la jeune femme. Elle voulait se venger d'une façon terrible de l'infidèle, le tuer, incendier sa demeure. Toutefois, avant d'agir, elle vint trouver Dostoïevski, pour prendre conseil. Cette fois, Dostoïevski se montra sévère avec elle, lui fit mesurer sa chute et s'efforça de lui démontrer l'insanité de la vengeance.

Dans son journal, Souslova a noté sa première rencontre avec Dostoïevski à Paris.

Durant tout le trajet, nous nous sommes tus ; seulement, par moment, il criait au cocher d'une voix désespérée et impatiente : Plus vite ! Plus vite ! — Le cocher se retournait et le regardait, l'air étonné. Je tâchais de ne pas regarder Dostoïevski, lui faisait de même, mais tout le temps il tenait ma main et parfois la serrait fébrilement.

— Calme-toi, je suis avec toi, lui dis-je.

Quand nous fûmes dans ma chambre, il tomba à mes pieds et, serrant mes genoux, répétait : « Je t'ai perdue, je le savais. »

Après avoir entendu la confession de Souslova, Dostoïevski lui proposa de partir avec lui en Italie, comme frère et sœur. Leur séjour en Italie dura deux mois, avec tantôt des élans de passion, tantôt des mouvements de haine.

Dans son journal, à la date du 17 septembre 1863, Souslova écrit :

Turin, 17 septembre.

Je sens de nouveau la tendresse de Feodor Mikhaïlovitch. Je lui ai fait des reproches, mais j'ai senti que j'avais tort, et, pour racheter cette faute, je suis devenue tendre avec lui. Il en manifesta une telle joie que j'en fus touchée et devins deux fois plus affectueuse. Comme j'étais assise près de lui et le regardais tendrement, il dit : « Ça, c'est un regard que je connais, mais il y a longtemps que je ne l'avais vu » Je me suis appuyée sur sa poitrine et j'ai pleuré longuement.

En Italie les amants rencontrèrent Herzen, qui fit sur Souslova une forte impression. Dostoïevski s'en aperçut et en conçut une vive jalousie.

Le jour du départ de Naples, note Mme Souslova dans son journal, nous nous sommes querellés sur le bateau, mais le même jour, sous l'influence de notre rencontre avec Herzen, qui nous a animés tous les deux, nous nous sommes expliqués et réconciliés Depuis ce jour, nous ne nous sommes jamais querellés. J'étais avec lui presque comme auparavant et il m'était pénible de nous séparer.

A Berlin eut lieu la séparation. Souslova retournait à Paris, Dostoïevski se rendait à Hambourg. Le 27 octobre, elle écrit dans son journal :

Il a tout perdu au jeu et me prie de lui envoyer de l'argent ; je vais engager ma montre et ma chaîne.

A Paris, Souslova menait une vie assez dissipée et eut beaucoup de liaisons passagères. En 1865, elle se retrouva de nouveau avec Dostoïevski à Wiesbaden. Il était venu là, fuyant ses créanciers. Dans une des lettres de cette époque, il écrit à Souslova :

Aussitôt après ton départ, le lendemain de bonne heure, on m'a annoncé à l'hôtel qu'il y a l'ordre de ne me donner ni café, ni dîner, ni thé. Je suis allé demander une explication et le propriétaire de l'hôtel, un gros Allemand, m'a déclaré que je ne méritais pas le dîner et qu'il ne me ferait servir que le thé. Si donc Herzen ne m'envoie pas d'argent, je m'attends à de très grands désagréments : on peut saisir mes bagages ou me chasser, ou pire encore. Quelle honte !...

Pauline, mon amie, écrit-il deux jours plus tard, sauve-moi, trouve quelque part 150 gulden, je te les rendrai ; je ne voudrais pas te mettre en fâcheuse situation.

En automne 1865, Souslova retourna en Russie. Sa correspondance avec Dostoïevski dura très longtemps, et c'est même après le second mariage de celui-ci, en 1867, qu'elle reçut de lui une lettre dans laquelle il l'appelait son « amie éternelle ».

En 1880, Souslova, qui avait alors quarante ans, épousa un jeune et brillant écrivain, âgé de 24 ans, V. Rozanov. Pendant six ans, il supporta les fantaisies et les bizarreries de son caractère tourmenté, après quoi, elle l'abandonna. Mais sur l'œuvre de Rozanov, comme sur celle de Dostoïevski, Souslova a laissé une empreinte profonde.

§

Tolstoï n'est pas encore objet de négoce et ses œuvres ne sont pas encore cédées à une firme allemande ou autre.

Au contraire, le *Gossisdat* annonce pour le centenaire de la naissance de Tolstoï, qui sera célébré solennellement en 1928, la publication des œuvres complètes du grand écrivain.

Nous avons eu l'occasion, dans nos chroniques du *Mercure*, de signaler les coupures qu'inflige aux écrits de Tolstoï la censure bolcheviste, qui a interdit la plupart de ses œuvres philosophiques ; espérons que l'édition du centenaire, plus respectueuse du texte, sera vraiment complète et intégrale. En attendant la parution de cette édition, quelques revues russes publient des fragments inédits de l'œuvre du grand écrivain. Ainsi, dans son dernier numéro, le *Novy Mir* (Le monde nouveau) donne deux variantes du commencement d'un roman de l'époque de Pierre Ier, que Tolstoï n'a jamais achevé. Le 14 février 1870, la femme de Tolstoï note dans son journal :

Ce matin, Léon m'a appelée dans son cabinet de travail au moment où je passais. Il m'a parlé de l'histoire de Russie, de certains personnages historiques retrouvés en lisant l'histoire de Pierre le Grand d'Oustrialov. Les types de Pierre et de Menchikov l'intéressent beaucoup. Il dit de Menchikov que c'est un caractère fort, vraiment russe, et que seul un paysan russe peut avoir un caractère pareil. Quant à Pierre le Grand, il prouve qu'il a été l'instrument de son temps, que lui-même a souffert beaucoup, mais que le sort même l'avait destiné à établir un rapprochement entre la Russie et le monde européen.

Tolstoï ne se bornait pas à la lecture d'Oustrialov et aux conversations. Le 10 juin de la même année, la comtesse Tolstoï écrit :

Ce matin il a couvert de son écriture ronde toute une feuille de papier. L'action commence dans un couvent où se trouve une foule de gens, parmi lesquels les personnages qui joueront le rôle principal dans le roman.

Mais c'est seulement en 1873 que Tolstoï, enfin documenté sur l'époque de Pierre le Grand, se met à écrire le roman qui devait en rester aux deux variantes du premier chapitre

publiées par *Novy Mir*. Tolstoï avait songé, d'abord, à décrire la jeunesse de Pierre le Grand et, dans la première variante, nous assistons à la répression de la révolte des strelitz. Les scènes de l'interrogatoire sous la torture des principaux chefs de la révolte sont d'une grande puissance. Dans la deuxième variante, Tolstoï décrit la descente de Pierre avec sa flotte, sur l'Azov. Dans ces pages sont présentés les deux héros du roman projeté : Pierre le Grand et le soldat Alexis Stchepotev, qui, par hasard, devint un personnage très proche de l'empereur.

C'est d'abord la description d'une claire journée de printemps, succédant à un orage terrible. La flottille vogue sur le Don. Le tsar décide de passer en revue le régiment. Par un mouvement maladroit, il laisse tomber son chapeau dans l'eau. Le soldat Alexis Stchepotev se jette à la nage, rattrape le chapeau et le remet à l'empereur.

Alexis, qui avait déjà remarqué le tsar sur son galion, le reconnut. Mais maintenant, tandis que le tsar franchissait rapidement les dix pas qui les séparaient, il l'examinait tout autrement. Alexis était dans cet état de tension extrême, quand l'homme sent qu'en un instant toute sa vie prendra un autre cours et quand, en une seconde, l'on pense parfois plus que durant une année entière. Pendant que le tsar marchait, il le regardait de bas en haut et son image se gravait en lui de telle façon que, si ensuite on lui avait montré la jambe seule du tsar, il l'aurait reconnu. Il remarquait ses pommettes larges et proéminantes, son front bombé, ses yeux noirs, ternes et en même temps extraordinairement lumineux, sa bouche inquiète toujours en mouvement, son cou veineux, sa peau blanche derrière de grandes oreilles. Il remarquait ses cheveux noirs, ses sourcils, ses moustaches taillées et son menton large troué d'une fossette. Il remarquait sa voussure et l'ossature de toute sa personne, ses bras et ses jambes immenses et la nonchalance de sa démarche. Il remarquait encore la rapidité et l'inégalité de ses mouvements et surtout, quand il commença à parler, l'inégalité de sa voix, tantôt grave, tantôt aiguë. Mais quand le tsar se mit à rire et qu'au lieu d'être gai, ce fut terrible, Alexis comprit, et le portrait se grava en lui

pour toujours. Pendant que l'empereur se dirigeait vers lui, Alexis le regardait et, en même temps, se demandait ce qu'il devait lui dire. En voyant le tsar, il avait compris toutefois qu'il fallait dire quelque chose de tout à fait extravagant, quelque chose qui attirerait l'attention du tsar, après quoi il comprendrait que lui n'était pas un soldat comme tous les autres. Pierre eut ce rire, qui donnait le frisson, en regardant du côté d'Alexis, après que le boyard F. A... lui eut dit que le soldat avait refusé de remettre le chapeau à l'ordonnance en disant : Qu'il vienne le chercher lui-même.

Le tsar s'approcha, d'un mouvement brusque saisit le chapeau, le secoua pour égoutter l'eau, et, tout mouillé, le mit sur sa tête.

Tolstoï n'acheva pas ce roman ; d'une part, il était désorienté par les multiples versions contradictoires des historiens ; d'autre part, plus il étudiait le règne de Pierre, plus il était désenchanté du personnage. De nouvelles images hantaient sa pensée, et, en 1873, il commença *Anna Karénine.*

C'est le *Gosisdat* qui est chargé de mener à bien l'édition complète des œuvres de Tolstoï, qui comptera en tout 90 volumes de cinq à six cents pages, dont quinze ou seize volumes d'inédits. Pour la mise au point de cette édition, on a nommé une commission spéciale présidée par Lunatcharsky, et c'est le Musée Tolstoï, représenté par la fille de Tolstoï, Alexandra, et par V. Tchertkov, qui est chargé de reviser les textes.

Cette édition doit être commencée en automne de cette année et terminée en juillet 1927. On évalue à un million de roubles-or le coût de cette publication, dont le prix de vente sera toutefois très modique. Mais nous devons noter en passant qu'il n'y a pas longtemps encore la presse soviétique publiait des renseignements presque semblables sur l'édition complète des œuvres de Dostoïevski, vendue depuis dans les conditions que nous avons rapportées plus haut.

Malgré les conditions pénibles dans lesquelles les hom-

mes de lettres vivent et travaillent en Russie, la littérature, comme nous avons eu déjà l'occasion de le dire, existe. On peut répartir en trois catégories les écrivains demeurés en Russie : 1° ceux qui étaient déjà connus avant la révolution de 1917 (1), par exemple Veressaiev, Zamiatine, Tremiev, Serafimovitch, Jassinski, etc. ; 2° ceux qui débutaient juste avant la révolution, mais dont le talent s'est affirmé depuis, tels que Pilniak et Kasatkine ; 3° enfin les écrivains nés, si l'on peut dire, de la révolution, qui est leur grande inspiratrice : Vsevolod Ivanov, Artème Vessely et d'autres. Dans chacun de ces trois groupes, il y a des communistes convaincus, qui exaltent les bienfaits du régime soviétique. Mais la majorité des écrivains russes, bien que s'inspirant de la vie actuelle, se tiennent à l'écart de toute politique. Quelques jeunes écrivains — comme, par exemple, Leonov — bien que nés à la littérature sous le nouveau régime, prennent leurs sujets dans la vie russe d'avant la révolution, tandis que des écrivains plus âgés, comme Veressaiev, ne s'inspirent plus que des conditions actuelles de la vie.

On constate qu'il y a en Russie un immense besoin de lecture, mais les lecteurs d'aujourd'hui sont en général très peu cultivés et on ne sait trop par quoi les satisfaire. Quand on y réussit, c'est le fort tirage assuré, dépassant parfois 100.000 exemplaires. Pour qu'un livre plaise au nouveau public, il ne doit contenir ni propagande communiste, ni propos antireligieux ; c'est un fait qu'a dû reconnaître la presse bolcheviste elle-même. Mais ceci ne faisant point l'affaire du parti dirigeant, on a recours à la ruse : on *corrige* les écrivains connus. Par exemple on publie des romans de Dickens, en y introduisant quelques idées révolutionnaires ; on biffe, dans *La Case de l'Oncle Tom*, tous les passages de caractère religieux. Enfin, pour faire ache-

(1) Nous ne parlons que des écrivains qui vivent et travaillent en Russie, et non des grands écrivains russes ayant acquis une réputation européenne et qui, du reste, à l'exception de Gorki, ont complètement rompu avec la Russie actuelle.

ter malgré tout les brochures de propagande et les livres à tendances communistes, on a recours aux mêmes moyens que ceux employés sous l'ancien régime pour répandre les brochures patriotiques du général Bogdanovitch ou les feuilles de propagande des « Cent noirs ».

Que le Théâtre souffre encore plus que le Livre, là-dessus tous sont d'accord. Il suffit de parcourir les publications consacrées au théâtre et aux arts pour constater le marasme dans lequel ils gisent.

Aucun théâtre sérieux ne peut plus exister par ses propres moyens. Le gouvernement des Soviets a promis au peuple, comme jadis Rome, *Panem et Circences*, mais ne pouvant toujours lui donner le pain, autant que possible il lui donne des spectacles, et chaque théâtre est obligé de mettre à la disposition des différentes organisations communistes un grand nombre de places gratuites, de sorte que, même avec des salles combles, les théâtres ne font pas leurs frais. En outre, la littérature théâtrale devient de plus en plus pauvre. La jeune génération, élevée dans des idées nouvelles, exige un théâtre nouveau reflétant la vie actuelle. Tchékov — sans parler déjà d'Ostrowski — paraît vieux et n'intéresse plus, et cependant, faute d'œuvres théâtrales nouvelles, les théâtres doivent s'en tenir au répertoire d'avant la révolution. On a bien essayé de moderniser les vieilles pièces, par exemple de *La vie pour le tsar* on a fait un opéra communiste, où Sousanine, qui sacrifiait sa vie pour sauver celle du tsar Mikhaïl Feodorovitch, devient un paysan qui donne sa vie pour les idées communistes ; mais on se doute de ce que peut produire un pareil tripatouillage. Il y a quelque temps, à Moscou, au Musée polytechnique, on a institué un débat — quelque chose d'analogue à ce qui se fait au *Faubourg* — pour juger la saison théâtrale écoulée. Nemirovitch-Dantchenko, l'un des fondateurs du Théâtre Artistique, présidait cette réunion. Les accusations furent sévères, et il fut généralement admis que le théâtre actuel ne répond pas du tout aux aspirations du public.

Le *Grand Théâtre*, dit l'un des orateurs, est une tache sombre. Quant au *Petit Théâtre*, il ne vaut pas la peine d'en parler, il en est encore à Ostrowski et bientôt, là-bas, tous seront artistes « émérites ». Le *Théâtre artistique* se fissure. *Kamerny*! Il est fini depuis longtemps. Je sais qu'il avait voulu représenter, cette saison, deux pièces : *Le singe chevelu* et *Sainte Jeanne* de Shaw. Il a monté une de ces pièces, mais personne n'a pu dire si c'était *Jeanne la chevelue* ou le *Singe saint*.

La conclusion de l'orateur fut que le théâtre se meurt, mais que, du reste, l'art n'est plus nécessaire à personne et qu'il faut le supprimer. Cependant, quand fut mise aux voix la question : *Le théâtre est-il nécessaire ?* la réponse fut oui, à la presque unanimité ; mais personne ne put indiquer quel théâtre est nécessaire et comment sortir de l'impasse où se trouve actuellement l'art théâtral en Russie.

Au début du bolchevisme, quand Lunatcharsky, commissaire du peuple à l'Instruction publique, fort de l'amitié de Lénine, était tout puissant, l'art théâtral était particulièrement favorisé et, à la fin de la première période du communisme, avant l'apparition de la fameuse *Nep*, il y avait en Russie plus de théâtres et de studios artistiques que d'écoles, et le nombre des personnes possédant la carte d'identité de « L'Union des travailleurs des Arts » n'était pas moindre que celui des travailleurs métallurgistes. A cette époque, Lunatcharsky sut éloigner de la direction des Beaux-Arts et des Lettres la sœur même de Trotsky, Mme Kamenev, aujourd'hui déléguée officielle du gouvernement des soviets à l'Exposition des Arts décoratifs. Lénine avait un faible pour Lunatcharsky, qu'il jugeait le seul intelligent de ses collaborateurs Mais cette amitié valut beaucoup d'ennemis à Lunatcharsky ; parmi ceux-ci Kamenev. Kamenev réussit à convaincre Lénine que, malgré toutes ses qualités, Lunatcharsky n'avait pas de capacités administratives et ne pouvait assurer l'organisation communiste complète de l'école. En outre, la fameuse Tcheka se plaignait que Lunatcharsky intervînt trop souvent en

faveur des bourgeois. Sur ce point, la Tcheka eut gain de cause et désormais les recommandations de Lunatcharsky ne firent que desservir ses protégés. Enfin Lénine mort, Lunatcharsky perdit presque complètement son pouvoir.

La fameuse Varvara Iakovleva, la femme qui a le plus contribué à la terreur sanglante du début du communisme, qui insista pour l'exécution des grands-ducs restés en Russie, dirige en fait depuis bientôt deux ans le Commissariat de l'Instruction publique, et un ancien petit reporter du journal *Outro Rossi*, Khodorevsky, et quelques autres chefs de service exécutent les ordres de Varvara, de qui dépend maintenant le sort des Arts et des Lettres en Russie.

J.-W. BIENSTOCK.

SUR LA TOMBE DE MORÉAS

—

La chaste et douce fleur dont tu dis la louange
Vient orner aujourd'hui ton tertre abandonné
Et son azur ajoute une tristesse étrange
A ce morne terrain de lierre couronné.

Mon âme vient aussi, tendre et mélancolique,
Pour songer à ta lyre, à ton esprit divin,
Et récitant tes vers j'entends une musique
Qui berce comme un rêve et grise comme un vin.

Ah! dis-moi le secret de ta forme impeccable,
Le rythme souverain qu'Apollon t'a dicté,
Le mystère profond de ton chant ineffable,
Mélange harmonieux d'ombres et de clarté.

Dis le frémissement de cette « feuille morte »
Qui tombait sur ton front courbé vers les tombeaux,
Et l'eau de l'antre obscur, plus vivante et plus forte
Que le calme miroir des célestes flambeaux;

L'adieu du train qui passe ou des flots sur la grève,
Le tabac qui console et « l'automne berceur »,
Et le sens de la vie, ombre étrange d'un rêve,
— Rien, beaucoup, doute, espoir, amertume et douceur;

La porte de ton « cher Paris » où tes « nuits lentes »
S'écoulaient, et « l'étang du moulin ruiné »,
Et les « lys orgueilleux » et les roses dolentes
Qui meurent dans l'oubli d'un vase abandonné;

Ton sonore premier berceau, la mer attique
Dont les flots te semblaient l'image de ton sort;
Les monts devant lesquels, superbe et magnifique,
Tu dis « tout est sottise, hélas ! même la mort ».

Dis-moi ce que Sophocle, « à l'ombre du platane »,
Te révélait un soir de détresse et d'effroi,
Et s'il te parle encor dans l'azur diaphane
D'un plus triste destin que celui de son Roi.

Dis enfin si le feu qui t'a brûlé consume
Avec la chair le germe infernal du désir,
Si ton esprit ne connaît plus notre amertume,
S'il est guéri de tout, même du souvenir.

Si, comme aux sombres jours de souffrances anciennes,
Dans la paix de l'oubli vibre ta lyre d'or
Et parmi le concert des harpes éoliennes
Elle sonne « plus pure et plus savante » encor...

Nulle réponse, hélas ! Ta tombe impénétrable
Et l'impassible azur gardent bien leur secret ;
Je n'entends que l'écho de ma voix misérable
Comme un petit enfant perdu dans la forêt.

Pourtant je saurai tout bientôt : déjà les voiles
Se gonflent sous le vent qui nous conduit au port.
A quoi bon mendier aux muettes étoiles
La vérité que doit nous révéler la mort ?

ARMAND GODOY.

LA CONVERSION DE LEUKAIONIA

—

Le Révérend Gabriel Ferra, vicaire d'une paroisse de l'évêché de Majorque, après avoir fait pèlerinage aux Saints Lieux, passa un hiver entier en Egypte. Notre curé était un homme jeune, lettré et grand amateur de l'histoire antique, à laquelle il ne pouvait se consacrer autant qu'il l'aurait désiré, dans l'atmosphère étroite du presbytère. C'est donc loin de son île natale qu'il se proposa d'écrire un livre sur la vie des anachorètes de la Thébaïde. Pour ce seul motif et non pour le plaisir de vagabonder, il vécut des mois entiers dans ce désert que tant d'illustres ermites avaient, en des temps très anciens, converti en une véritable ruche de Saints. Ces faits se passaient dans les derniers jours de l'année 1900, et c'est à son retour de Palestine que l'abbé Ferra avait fait la connaissance d'Albert Gayet, l'égyptologue français, directeur, depuis quatre ans, des fouilles d'Antinoé. Très épris l'un et l'autre des disputes philosophiques et des curiosités archéologiques, le savant et le curé se lièrent vite d'amitié, se témoignant mutuellement autant de respect que d'affection.

Le jeune prêtre parcourait villages, vallées et montagnes, mettant sens dessus dessous bibliothèques et archives, visitant les ruines et les lieux légendaires, tandis que Gayet, auprès de ses équipes de terrassiers, vérifiait chaque coup de pioche et examinait attentivement la terre et les décombres que ses hommes remuaient. Mossen (1) Ferra se trouvait sur l'antique Thèbes, quand il apprit que l'archéologue

(1) Mossen, titre familier donné aux prêtres.

français venait de découvrir la tombe du fameux anachorète Sérapion, contemporain de Macarius, d'Arsenius et du grand Antonin. Et il n'eut de cesse qu'il n'eût pris le chemin d'Antinoé pour contempler de ses propres yeux la merveilleuse trouvaille de son ami.

Rayonnant de joie, M. Gayet embrassa son hôte majorquin et lui montra ses découvertes. L'authenticité du tombeau ne pouvait être plus évidente. Un vase trouvé dans la tombe portait cette inscription grecque : « Sérapion, fils de Kornostalos. »

Et le savant souriait tandis que le père Gabriel sentait son cœur se comprimer devant ces vénérables dépouilles, devant ce tas d'ossements informes recouverts de suie, ainsi que les fers qui les tenaillaient encore. Et ses yeux s'embrumaient d'émotion à considérer ce squelette enveloppé de sa tunique de bure noire avec sa capuche sous laquelle, pour que le crâne reposât mieux, on avait disposé un énorme coussin. Le corps était emprisonné dans deux gros ceinturons de fer, larges de deux pouces, qui, du vivant de l'anachorète, devaient lui tourmenter les chairs. Un collier, de fer également ainsi que la croix pesante qui y était suspendue, émergeait de la clavicule et tombait sur la poitrine que recouvrait une broderie de cuir.

Le prêtre se rappela ce qu'un contemporain du solitaire avait écrit : « Quand ils surent sa mort, les étrangers de Rome et d'Athènes, les colons arrivés d'Europe, sortirent en foule de la ville et s'enfuirent au désert. Les femmes recluses dans les monastères les abandonnèrent et se mirent en chemin, elles aussi, vers le sépulcre du Saint. Nombreux étaient ceux qui prétendaient s'emparer de ses restes mortels pour les remporter dans leur patrie. Tous travaillèrent et peinèrent contre le sarcophage où avait été enterré le juste, mais il n'y eut pas moyen de l'ouvrir. »

M. Albert Gayet avait eu, certes, plus de chance que de ferveur religieuse. Et maintenant il se remémorait les textes syriens et grecs pour convaincre son ami de l'importance de

la découverte. Ayant admiré lentement l'austérité de Sérapion, le vicaire considérait une fois de plus la grâce abondante qui inondait les âmes de ces hommes, servant Dieu dans la faim et la soif, le froid et le dénuement, dans le travail et la fatigue, dans les veilles et les jeûnes, dans les prières et les saintes méditations, souffrant toutes sortes d'injures, de persécutions et d'opprobres.

Mais ces lieux contenaient d'autres restes mortels arrachés au sol avare par les équipes de M. Gayet, qui, orgueilleux de pouvoir les montrer à son hôte, lui disait :

— Voyez-vous, Père Ferra : celle-ci provient d'une tombe contiguë à celle de Sérapion, et par les conjectures et les hypothèses que je puis faire, je crois qu'il s'agit du corps de Thaïs, la courtisane renommée par sa beauté et ses talents de séduction, et qui, selon la tradition, fut ramenée par le vieil anachorète dans les chemins de la sainteté. Thaïs mourut pauvre, très misérable, mais il ne faut point s'étonner si nous la voyons enveloppée dans des vêtements magnifiques. Les dévots chrétiens voulurent que Dieu la reçût dans son sein richement parée.

En contemplant cette autre momie, Mosen Ferra pensait à la vanité des pompes humaines, puisqu'on avait vêtu le corps de la pénitente supposée de luxueuses étoffes surbrodées et tissées de soieries. Sur ses tout petits pieds, on avait placé une croix d'or. Un grand voile de gaze couleur de rose entourait la tête et sur sa gorge reposait un collier d'améthystes et de saphirs, avec des pendeloques de nacre, de rubis, d'émeraudes et de topazes. D'une de ses mains, elle soutenait une rose de Jéricho. Dans son sarcophage on avait trouvé une corbeille avec du pain, une jarre, deux croix, les vases de terre pour boire le vin de la communion et des palmes tressées comme un symbole de gloire.

Toutes ces choses épouvantaient le Père Ferra, car entre ces riches ornements on voyait des ossements noirs et rongés des vers et, à côté du collier de pierreries, les maxilaires mutilés ouvraient une bouche sans fond et sans nom,

qui enlevait toute harmonie à la tête et la défigurait monstrueusement.

— Venez ici, venez ici ! disait M. Gayet, les yeux allumés de joie et en prenant par le bras le futur historien des solitaires de la Thébaïde. Voyez ces deux autres momies qui, à vrai dire, n'en sont pas, puisque au lieu d'être deux corps momifiés, ce sont deux corps desséchés, admirablement conservés. Ce sont les cadavres de deux dames contemporaines de Sérapion : l'une chrétienne, l'autre païenne. Comme pour Thaïs, on a disposé des palmes tressées autour de celle qui mourut croyante. A en juger par les vêtements qui l'enveloppent, elle devait être de grande famille ; mais je n'ai pas pu découvrir son nom. Tout ce que nous pouvons conjecturer, c'est qu'elle a dû être très aimée et très respectée par ses contemporains. Quelle paix, quelle résignation, quelle humilité chrétienne se lisent sur son front ! Si les croix et les pains eucharistiques trouvés dans sa tombe ne nous le disaient, son seul aspect nous convaincrait qu'elle mourut dans la foi du Christ.

Et M. Gayet ajouta :

— Cette autre, cher ami, était une dame païenne. Vous avez vu son laraire et, s'il vous plaît de compter : une, deux, quatre, six idoles en terre cuite, des lampes, des amulettes, un encensoir, des vases. Son nom, nous l'avons trouvé dans une poterie, chose caractéristique des sépultures égyptiennes. Elle s'appelait Leukyoné ou Leukaionia, comme vous voudrez. Nous ignorons son histoire, mais le fait de s'être conservée presque intacte suffira à sa gloire.

Et l'archéologue français, toujours souriant, montrant une double file de dents très blanches, continuait à parler, les yeux fixés sur le prêtre majorquin qui se bornait, en contemplant ces merveilles, à remuer légèrement la tête et à s'exclamer de temps à autre :

— Admirable, admirable !

*

Après un sommeil de quinze siècles dans l'obscurité, Leukaionia montrait à nouveau aux mortels le mystère de sa beauté. La grâce ondulante de son corps, la ferveur qu'avaient répandue ses mouvements et ses passions s'était évaporée, mais dans la rigidité squelettique que lui avait donnée le temps, il y avait encore de la féminité, de la séduction et de la coquetterie. La tête était une merveille. Couronnée de marjolaine et de feuilles de citronnier, ses cheveux ondulés encadraient l'ovale parfait de son visage. Sous une boucle qui cachait la moitié du front, une étoile d'or fulgurait, semblable à celles qui, à la façon d'un cachet, fermaient les paupières. Et le resplendissement de ce sceau d'or avait l'intensité d'un regard. La figure était blanche comme un papier blanc, comme une face retouchée à l'aide d'onguents et de pommades. Les pommettes plus prononcées laissaient passer la discrète projection du nez, avec une légère déviation à sa base, et sous lui s'ouvrait une bouche tendre, presque voluptueuse.

La bouche de Leukaionia troubla d'emblée l'âme de Mossen Ferra. Elle était tentante comme une bouche qui respirerait. Au milieu de la pâleur du visage, les lèvres fines conservaient encore une teinte rosée et paraissaient n'avoir jamais perdu leur sensibilité, car elles se repliaient sur des dents intactes, comme si elles s'offraient encore impudiquement. Et les cils, semblant peints de frais, affirmaient cette perfection que les siècles avaient respectée.

Du manteau déteint qui entourait la momie émergeaient les mains et les pieds nus, impudiques. Mains blanches, fragiles et petites, avec le geste un peu brutal de s'accrocher à la tunique comme craintives, mains presque enfantines, aux veines transparentes et aux os imperceptibles, avec des doigts fins et tendres, sans rides, et qui conservaient leurs ongles roses comme si le sang les colorait. Les pieds, tels quels, inanimés, c'était la chose la plus vi-

vante, parce que, le corps reposant sur la flexion dorsale, ils se levaient comme s'ils s'apprêtaient, non à cheminer, mais à danser. L'un d'eux, rigide, horizontal, prolongeant la ligne de la jambe, montrait sous la peau fragile la harpe métatarsique que les phalanges divisaient en cinq pistils délicats. Dans cette position, il semblait se reposer momentanément sur un plan imaginaire, tandis que l'autre se lèverait, évoluerait à la mesure d'un rythme en suspens. Cet autre était comme une fleur ouverte dans toute sa vigueur. Sa plante minuscule paraissait molle comme le ventre d'un lépidoptère, et ses cinq doigts s'ouvraient comme cinq tentacules palpitants. Et la nudité vivante et charnelle de ces pieds, prélude ou fin d'autres perfections occultes, troubla l'imagination de Mossen Ferra.

Le prêtre ferma les yeux un instant et, saisissant le bras de M. Gayet, le pria de lui montrer quelques-unes de ses autres découvertes.

Le savant égyptologue accéda volontiers à ce désir et mena le jeune Majorquin dans une cour encombrée de colonnes gisantes, de pierres et de statues mutilées.

Mais quand il se retira pour ses oraisons quotidiennes, le Père Ferra ne put arracher Leukaionia de sa pensée. Une intense tristesse envahissait son cœur. Il s'imaginait cette femme vivante, dans sa grâce première, avec toute la splendeur de sa beauté et de sa jeunesse, tantôt se promenant avec d'autres matrones à travers le forum, tantôt, dans le gynécée, brûlant de l'encens à ses dieux lares.

Cependant, ses idées lui faisaient horreur. Il pensait que l'âme de la morte n'avait pas été rachetée, puisqu'elle avait vécu postérieurement au grand mystère du Calvaire. Le pauvre homme en éprouvait une grande amertume. Et à ses prières quotidiennes il ajouta ce jour-là une fervente oraison en faveur de l'esprit de Leukaionia.

— Mais, se dit-il, si les conversions sont possibles ici sur la terre, pourquoi ne le seraient-elles pas au delà de la tombe ? Leukaionia, tu es encore telle qu'à ton dernier

soupir, et il est possible que, le jour du jugement dernier, ton corps mortel, pour se constituer de nouveau, n'ait pas besoin de la transmigration de mille matières diverses. Le Seigneur qui peut tout ne voudra-t-il pas qu'un éclat de ton esprit s'infiltre de nouveau dans ta chair intacte, afin que tu puisses écouter les sermons de ses ministres et cacher le péché de ces cendres que le baptême n'a point purifiées ?



Le lendemain, le jeune prêtre revint voir M. Gayet. Celui ci le laissa seul avec les momies, afin qu'il pût prendre toutes les notes qu'il désirait sur Sérapion et les instruments de martyre avec lesquels le solitaire se torturait. M. Gayet avait disposé ses trouvailles en sa propre maison, dans une vaste salle du rez-de-chaussée où personne n'entrait sans permission. Mossen Ferra pouvait travailler en toute tranquillité, sûr que personne ne viendrait l'interrompre.

Le prêtre mesurait les fers dans lesquels le bienheureux anachorète s'emprisonnait la taille, les bras et les jambes ; mais son regard et son cœur s'attachaient à Leukaionia. Et il se répétait à lui-même :

— Elle est l'unique qui mourut en l'état de péché. Si cette Thaïs, si cette horrible dépouille, qui est là gisante sous mes yeux, repose dans le sein de Dieu de par l'œuvre de ce Saint, ne pourrais-je pas, moi, à mon tour, arracher de l'enfer ou des limbes l'âme de cette créature ? Dieu t'aura-t-il conservé la beauté du visage, Leukaionia, pour te refuser l'éternelle félicité de ce qui est infiniment plus beau que le visage ? Comment se fait-il que tu aies passé par le monde sans recevoir la lumière de la véritable foi, alors que ton amour et tes craintes étaient réservés aux viles idoles que tu gardes encore à tes côtés ? Comment se fait-il que tu ne trouves point de guide vers le bon chemin, qu'aucune voix ne t'aie révélé les vérités écrites dans l'Evangile ? O infortunée Leukaionia !

Il s'agenouilla et dit :

— *Quid enim mortuus est, justificatus est a peccato.*

Et il ajouta les prières aux prières, les exorcismes aux exorcismes, appelant la miséricorde divine sur le front de l'irrachetée. Et se frappant la poitrine, avec une grande ferveur et beaucoup de continence, il s'écria :

— Par les maléfices que firent à son âme les idoles de fange, par l'erreur dans laquelle l'entraînèrent les faux prêtres de Moloch et les divinités impures, par les hérésies qu'elle entendit, par celles auxquelles elle crut, par celles qu'elles pratiqua, par le péché, dans lequel elle naquit, par les concupiscences dans lesquelles elle vécut, par les ténèbres dans lesquelles elle mourut, par les passions que jamais elle ne sut dominer, par les vices où elle sombra, par les abjections qui submergèrent son esprit, par les mensonges qu'elle prononça, par les aberrations dans lesquelles se complurent ses yeux, par les impudiques délices où son corps se plongea, Dieu tout puissant, pardonnez-lui ! Comme les Pharisiens au Calvaire, elle ne savait ce qu'elle faisait.

Ses yeux considéraient cette tête immobile couronnée de marjolaine et de feuilles de citronnier. Une fois encore, son imagination se la représenta animée et vivante.

Pour le Père Ferra, Leukaionia dormait d'un sommeil léger, que le bruit de ses prières pouvait interrompre. Le premier mouvement qu'elle ferait, comme le dernier qu'elle avait dû faire, serait sans doute pour arranger les cheveux de son front et, dans son sourire de salut, à l'instant où elle regarderait autour d'elle, les paupières scellées d'or s'ouvriraient à la lumière et, comme hier, ses yeux profonds et mystérieux diraient toute l'ardeur de son âme. Oh ! les yeux de Leukaionia ! Déjà l'air fulgurait avec leur regard, déjà Mossen Ferra sentait ce rayonnement lui perforer les entrailles ! Et au charme troublant du regard s'ajoutait le charme malin du sourire, tendre et lubrique, candide et pervers à la fois. Déjà les mains, ces blanches mains im-

pudiques ne retenaient plus le vêtement de bure fanée ; mais elles avaient des gestes qui caressaient, des gestes de douceur et de séduction, elles embaumaient comme les fleurs, elles palpitaient comme les libellules. Déjà les pieds poursuivaient leur léger chemin et reprenaient leurs danses profanes et diaboliques. Et ces pieds représentaient tout un mystère de finesse et de délicatesse. Sur le Forum, à l'ombre des colonnades, sa beauté brillait comme un astre neuf. Son peplum resplendissant enveloppait son corps svelte. Ses bras ballants, blancs comme le lait, étaient deux lys jumeaux, fragiles et parfumés. L'or et les pierreries jetaient des étincelles dans ses cheveux, sur sa poitrine, sur ses sandales. Et le sang bouillonnait dans ses veines, transparaissait sur son visage et colorait ses lèvres, enflammées comme le péché.

Une voix mystérieuse lui disait :

— Où vas-tu, Leukaionia, la belle entre les belles ? Vas-tu aux thermes, où l'eau folle éclaboussera la neige de ta chair, que dévoreront en silence les regards indiscrets et concupiscents de tes amis ? Vas-tu au théâtre, non pour écouter les déclamations des histrions, mais pour qu'on t'admire et qu'on te désire ? Vas-tu dans les cénacles des philosophes et des rhéteurs baigner ton esprit dans le mensonge ? Ou cours-tu dans un temple immoler un sang innocent aux pieds d'une déesse immonde ? Leukaionia, la belle entre les belles, tu crois être la plus heureuse d'entre les femmes et tu ne sais pas que pour laver tes fautes, pour effacer ton opprobre, pour corriger ton erreur, pour adoucir ta grande mésaventure, là-bas, dans les quartiers abjects de la cité, crient, jeûnent et se flagellent des milliers de chrétiens.

Mais elle passait allègrement, pleine d'enchantement et de volupté.

Peiné par le trouble où ces images le jetaient, le père Gabriel éleva son âme vers le Seigneur, et se promit de briser les idoles infâmes couchées aux côtés de la momie. C'étaient elles qui offusquaient sa raison, qui présentaient

devant son esprit d'abominables tentations, elles qui empêcheraient — qui sait ? — la rédemption de Leukaionia. Il était nécessaire de les détruire. Le prêtre en avait déjà élevé deux dans ses mains tremblantes, prêt à les sacrifier violemment, mais leur beauté profane aiguisa sa curiosité. Il les contemplait dans l'arrière lueur du crépuscule, se complaisant à retarder leur agonie, quand, tout joyeux, parut M. Gayet.

— Une nouvelle trouvaille, Monsieur, une nouvelle trouvaille !

Et il montra au prêtre un petit veau d'or, pareil à celui qui, tandis que Moïse était sur la montagne sainte, corrompit le peuple d'Israël.

Le Père Ferra reposa silencieusement les petites statues en terre cuite à côté de la tête de la momie et s'empressa de serrer les mains de son illustre ami.

*

Le lendemain, très content de n'avoir pas réalisé avec les fragiles figurines de Leukaionia le sacrifice que réclamait un aveuglement provisoire, le Père Ferra s'enferma de nouveau dans la salle où M. Gayet resserrait ses trésors exhumés. De nouveau, il s'appliqua à considérer les restes de Sérapion, les ferrailles qui les opprimaient et la grande capuche qui abritait sa tête des indiscrétions de la lumière, de même que, dans la vie, elle l'avait dissimulée aux regards des hommes.

En même temps, le prêtre fut éperonné par le souvenir de la fameuse conversion que l'ermite avait menée à bon terme, étant arrivé à faire d'une courtisane une sainte, et cette obsession l'invitait à persévérer dans sa proposition de racheter Leukaionia, grâce qu'il pouvait espérer de Dieu, du moment que pour Lui rien n'était impossible.

Et quand il eut achevé d'écrire sur son carnet ses dernières notes sur le pénitent exhumé par M. Gayet, le jeune Majorquin pria de nouveau pour l'âme de l'irrachetée.

— Comment aurait-elle pu invoquer Jésus, puisqu'elle l'ignorait ? Comment aurait-elle pu se convertir, si elle n'avait entendu aucun prêcheur ? Comment aurait-elle pu désirer la sacrée purification du baptême, vivant dans les images d'encens qui enveloppaient les idoles de fange ?

Et Mossen Ferra s'exclamait :

— O vous qui, par ignorance ou perversité, avez offert votre corps à l'abjection et à l'immondice, quel jour allez-vous l'immoler à la gloire du Seigneur comme le firent les solitaires de ces parages ?

Et il ajoutait, pénétré de sainte conviction :

— *Qui autem in carne sunt, Deo placere non possunt.*

Le prêtre leva la tête et il crut voir se mouvoir les paupières de Leukaionia ; et ce qui brillait sous elles n'était plus une étoile dorée, mais un regard mortel, étincelle de l'âme. Ces yeux s'ouvrirent à une nouvelle vie, à une nouvelle lumière. C'étaient des yeux extatiques et contemplatifs, qui attendaient une révélation. D'un repli de sa soutane, le père Ferra tira un crucifix d'ivoire merveilleux, qu'il plaça sur la gorge de la catéchumène. Et alors il commença la prédication.

Et Leukaionia écouta, les yeux brillants et la bouche légèrement ouverte, tous les mystères chrétiens, depuis la chute de l'homme dans le paradis jusqu'à la rédemption du Calvaire. Et elle entendit l'histoire du crime de Caïn, celle de l'extermination de Sodome, celle de la chute de Babel, celle de la fidélité d'Abraham, celle de la captivité d'Egypte, celle de la révélation au Sinaï, celle de l'apostasie d'Israël, celle du fratricide d'Abimeleck, celle de la défaite de Samson, celle de la prospérité de David, celle du malheur de Salomon, celle de l'idolâtrie de Joram, celle de la cruauté d'Athalie, celle de l'abnégation de Nabuchodonosor, celle de la destruction du temple, et puis, dans toute ses phases glorieuses et tragiques, celle du divin rédempteur, martyr du Golgotha, dont le très pur sang avait été versé pour sauver l'âme de Leukaionia. Et ainsi elle apprit les tentations

de Jésus dans le désert, ses prodiges, la trahison de Judas, le reniement de Pierre, la sentence de Pilate, la fièvre sanguinaire du peuple, et la flagellation, et la crucifixion, et les coup de lance du légionnaire, et les sept paroles prononcées quand le soleil et les étoiles arrêtaient leur évolution, et la mort, et les pleurs des saintes femmes au pied de la croix. Elle apprit la résurrection, la prédication des Apôtres, la glorification des martyrs, l'instauration de l'Eglise et du sacrement du baptême qui communique aux âmes la grâce de Jésus-Christ. Et par les yeux, et par le sang, latents encore dans ces restes mortels, l'âme de Leukaionia se pénétrait de ces vérités et s'épurait.

— *Qui autem in carne sunt, Deo placere non possunt*, répéta le prêtre.

Et il s'agenouilla, remerciant le Seigneur pour le miracle qu'il venait de réaliser, mettant une fois encore en évidence sa miséricorde infinie.

Et étant à genoux, il jugea qu'il serait nécessaire, pour que la conversion fût véritable, que la catéchumène reçût l'eau du saint baptême.

Mais en levant ses yeux jusqu'à Leukaionia, qui avait de nouveau fermé les paupières avec une douce sérénité, il ne pensa plus au miracle efficace. Comme par l'effet d'un autre prodige, le Père Ferra oublia les choses du ciel. Leukaionia cessait d'être pour lui une âme convertie, non rachetée encore, pour devenir seulement une femme charnelle, la femme mortelle qui s'offre à la curiosité de tous : c'était un modèle pour l'artiste, une dépouille pour le philosophe, une momie pour l'archéologue, une femelle pour le psychologue, une trouvaille pour l'historien, un cadavre pour l'anatomiste. Mais, par dessus tout, c'était la beauté indestructible et immortelle du corps humain. Et le Père Ferra pensa un instant que c'était la grâce féminine avec toute sa séduction, et que, par le fait d'être insensible, elle pourrait s'offrir sans douleur ; que c'était l'enchanteresse, la très douce créature dépouillée de toute

tromperie et de toute perfidie, soumise, douce et tendre, se pliant à la volonté de son séducteur.

Le prêtre eut horreur de ses propres pensées et finit par les juger aussi folles que d'avoir voulu purifier ces cendres par l'eau baptismale. Mais le désir de savoir et d'étudier les choses dans leurs nombreux détails et particularités, pour contribuer à enrichir le domaine de la vérité, domina en lui toute autre considération et le rendit circonspect et sage.

Alors sereinement, sans trouble ni émotion, il retira de dessus le corsage de Leukaionia le petit crucifix d'ivoire et le replongea à nouveau dans les profondeurs de sa soutane. Il rangea les figurines du laraire, sans que la haine la plus légère animât son sang, et il écrivit sur la base de chacune d'elle le nom de la divinité qu'elle pouvait représenter, afin d'en discuter par la suite avec M. Gayet. Il rangea aussi le coussin où reposait la tête de la momie, vu qu'il était aplati sur un des côtés et donnait au crâne une attitude violente.

Ensuite l'âme tranquille, comme le ciel après la tempête, il contempla Leukaionia avec la même admiration qu'au premier moment, alors que ne le troublaient pas encore la volupté de la bouche ni la divine nudité des mains. Et comme le naturaliste examinant un escargot ou une perle, il fixa attentivement la blancheur et la petitesse des dents serrées. Comme un chimiste consommé, il regarda et considéra l'éclat de l'or qui soudait les paupières et la couleur et le soyeux de la chevelure ; et comme un anthropologue qui étudie les caractéristiques d'une race, il observa la structure du front et le parfait ovale du menton. Et il mit sa main rosée et chaude à côté de celle de la momie pour les comparer, se disant à lui-même que les femmes des païens avaient, malgré tout, de très petites et fines mains. Et le dessin, le tissu, la qualité, l'épaisseur de la tunique qu'enveloppait la momie, ainsi que les ravages que les siècles y avaient fait, rien n'échappa à la curiosité du Père Gabriel.

Déjà le prêtre s'éloignait de Leukaionia, quand il nota

quelque chose de particulier dans les pieds. Les doigts s'ouvraient lentement comme les fruits d'une graminée, et les os minuscules apparaissait blancs, luisants, ronds comme des amandes. Mossen Ferra s'approcha de ces deux merveilles, de ces deux harpes éoliennes qu'irradiaient encore des rythmes et des suavités, et il s'en approcha tant, il inclina tellement sa tête sur les pieds pour les examiner qu'on eût dit qu'il voulait les baiser.

Et il les touchait déjà, empoignait déjà le suaire qui couvrait cette nudité cadavérique. Sa main allait lever le lourd manteau... Mais, au moment, la convertie, la catéchumène, Leukaionia déjà rachetée, se dressa et, de sa dextre décharnée, fit le signe de la Croix.

ALFONS MASERAS.

Traduit du texte catalan par Adolphe Falgairolle

LES CAUSES DU MATRIARCAT

—

Les progrès actuels du féminisme remettent en question le problème du matriarcat, qui a déjà donné lieu à tant de controverses. Certains voient dans cette institution une coutume de l'humanité primitive à laquelle il convient de revenir, — si l'on admet qu'elle fait partie d'un ensemble d'éléments sociaux naturels qui ont été déformés peu à peu par l'action de certains facteurs artificiels, — ou d'où il est fatal que l'on s'éloigne par une évolution progressive. A ces théories s'oppose celle de l'antériorité de la famille patriarcale, qui voit dans l'apparition du matriarcat un phénomène plus ou moins anormal, ou un signe de désorganisation sociale. Les plus prudents s'abstiennent, un examen serré des arguments faisant apparaître tantôt des généralisations trop étendues, tantôt l'intrusion d'idées préconçues dans le raisonnement.

Bien souvent, on a manqué de méthode. On a, par exemple, envisagé le matriarcat comme un élément social se suffisant à lui-même, et dont l'examen peut montrer comment et dans quel sens il évolue, sans qu'il soit nécessaire de le rattacher aux différents milieux d'où on l'a extrait : autant chercher à trouver l'évolution du bec chez les oiseaux sans tenir compte du rôle qu'il doit remplir! Le plus souvent, on n'a pas vu que le matriarcat n'était pas un élément simple, mais un composé que l'on devait d'abord analyser, et dont chacune des parties pouvait subir des influences différentes.

Peut-on dire qu'un état social repose sur le matriarcat lorsque les enfants prennent le nom de leur mère et non

celui de leur père, si, par ailleurs, les femmes n'ont aucun droit, aucun pouvoir ? Sans doute lorsque règne le matriarcat, la transmission du nom ou du totem suit la ligne féminine, mais il n'est pas logique de renverser la proposition : nous sommes bien certain que chaque fois que l'on brûle du charbon, il se dégage de la chaleur, mais personne ne pensera que lorsqu'un dégagement de chaleur se manifeste, la cause en soit toujours due à la combustion du charbon !

Par matriarcat, il faut entendre l'ensemble des faits qui concourent à faire prédominer l'influence de la mère et à lui donner le premier rôle dans la vie sociale. Encore conviendra-t-il de tenir compte des différences inhérentes aux sexes en ce qui concerne la mentalité, le tempérament et les aptitudes. Nous verrons du reste que le matriarcat n'est pas et ne peut pas être le contre-pied exact, absolu, du patriarcat.

Quoi qu'il en soit, il faut d'abord analyser la notion de matriarcat, voir de quels éléments elle est formée. On pourra ensuite rechercher les répercussions que ces divers éléments subissent, et ce n'est qu'alors que des théories pourront être édifiées et que l'on pourra essayer de résoudre les problèmes qui se rattachent à cette question. Mais auparavant, il ne sera pas inutile de rappeler succinctement les principales théories précédemment émises.

I. — Résumé historique

L'ÉCOLE ÉTHNOLOGISTE. — Les auteurs de l'antiquité ont signalé l'existence de coutumes matriarcales chez plusieurs peuples, mais il faut arriver aux temps modernes pour voir des observations détaillées et méthodiques s'organiser. A partir des grandes découvertes géographiques, et grâce à la multiplication des explorations et des missions, on a trouvé des traits de matriarcalité chez de nombreuses populations sauvages et demi-sauvages. Déjà le P. Lafitau fait

un rapprochement entre les Iroquois et les Lyciens, à tel point qu'il croit que les premiers pouraient être les descendants des derniers (1). Evidemment à cette époque on ne peut expliquer les choses que par la filiation ou la parenté des peuples ayant les mêmes coutumes.

C'est surtout Bachofen qui, en 1861, dans son ouvrage *Das Mutterrecht*, a mis cette idée en circulation que l'humanité a débuté par le matriarcat. Il en voit la preuve dans l'existence du mariage collectif chez certains peuples, et dont il cherche l'explication dans une survivance d'un état antérieur de promiscuité et qui aurait été l'état primitif de toute l'humanité.

Lorsque le père est inconnu, les enfants appartiennent nécessairement à la mère. La promiscuité serait du reste liée au communisme primitif, et sa disparition serait une conséquence de l'instauration de la propriété privée.

De 1871 à 1874, Lewis H. Morgan essaie d'établir le caractère primitif du matriarcat et du mariage collectif (ou mariage par groupes), par l'étude de la *Relationship* (système de parenté) chez les populations simples, qui ont en général une nomenclature beaucoup plus réduite que la nôtre, et du reste différente, pour indiquer les divers degrés de parenté. Par exemple, il n'y aura qu'un seul mot pour dire père et oncle paternel; un seul pour mère et tante maternelle; un pour frère et cousin, etc. Morgan y voit une survivance d'un état antérieur où existait le mariage par groupes, les frères ayant en commun plusieurs femmes, sœurs entre elles ou étroitement parentes, ou encore les mâles d'une même génération et d'un même groupe familial ayant pour épouses communes les femmes de la génération correspondante d'un autre groupe familial, et réciproquement.

De 1875 à 1895, un juge de Brême, Post, poussant très loin l'étude du droit comparé des peuples simples, arrive

(1) *Mœurs des sauvages amériquains comparées aux mœurs des premiers temps* (Paris, 1724, t. I, p. 87).

à douter de l'antériorité de la promiscuité, mais maintient celle du matriarcat, pour la raison qu'il est excessivement répandu chez les sauvages (2), sans pouvoir toutefois en trouver la cause. Pourtant il reconnaît que le but suprême de l'ethnologie juridique est la détermination des causes des faits juridiques; mais, ne disposant pas d'une méthode appropriée à ce but ultime, il ne lui a pas été possible d'effectuer des recherches sur les liens de causalité (3).

Ses disciples, sous l'impulsion de Kohler, de l'Université de Berlin, ont continué à amasser des documents et à les classer, ne développant par conséquent que la partie purement descriptive de la science (4).

Il était réservé à un professeur de Catane, J. Mazzarella, de pousser les études vers la recherche des causes, surtout de 1899 à 1908. Critiquant ses devanciers et faisant œuvre positive, il nous suffira d'examiner les résultats auxquels il est arrivé pour juger de la valeur des conclusions auxquelles peut conduire l'ethnologie juridique.

D'après lui, la démonstration de l'antériorité du matriarcat ne peut être basée sur celle du mariage collectif, ni sur l'examen des systèmes de parenté.

En effet, le mariage collectif n'existe que dans quelques cas particuliers et les conditions de son existence n'ont pas été clairement établies; de plus, ses rapports avec le matriarcat n'ont pas été démontrés. Quant à la parenté classificatrice, elle n'a pas encore été interprétée d'une façon plausible (5). Pour tout dire, on a fait des généralisations trop étendues, des inductions prématurées, des théories superficielles. La nomenclature des classes de parents la plus simple ne se trouve pas dans les sociétés les plus simples; et le mariage collectif n'est nullement concomitant du matriarcat, car les époux communs étant frères, ayant le même nom, peuvent très bien le transmettre aux enfants communs.

(2) J. Mazzarella, *Les types sociaux et le droit*, O. Doin, 1908, p. 10.
(3) *Id.*, p. 41.
(4) *Id.*, p. 41.
(5) *Id.*, p. 343-344.

M. J. Mazzarella, reprenant la question, base la démonstration de l'antériorité du matriarcat sur l'étude du *mariage ambilien* (6), forme matrimoniale dans laquelle le mari quitte le groupement dans lequel il est né pour entrer dans celui auquel appartient sa femme, les enfants appartenant à cette dernière. Après des recherches très approfondies sur un grand nombre de peuples sauvages et barbares, M. Mazzarella a trouvé l'existence du mariage ambilien dans 71 pour cent des cas (7), les autres restant douteux.

Malheureusement, les références sur lesquelles il s'appuie ne forment pas une série homogène, mais des cas divers qu'il faudrait analyser. Chez plusieurs peuples cités, le mariage ambilien est bien la forme principale d'union ou même unique, mais chez d'autres, il ne constitue qu'un type secondaire rare. Parfois, il ne s'agit que d'un subterfuge, d'un expédient employé dans certaines familles anormales d'un peuple par ailleurs profondément patriarcal : par exemple une famille sans enfant mâle adopte un gendre. Il y aurait donc des distinctions à faire.

Suivons du reste M. Mazzarella dans son raisonnement pour établir le caractère primitif du mariage ambilien, par la détermination de ses causes. Celles-ci seraient au nombre de trois :

1° Faible densité de la population, avec surabondance de sol vacant ;

2° Groupement en *gentes* autonomes, isolées, ayant chacune leur propriété communautaire ;

3° Nécessité pour chaque *gens* d'avoir le plus de main-d'œuvre masculine possible.

L'action simultanée de ces trois facteurs serait nécessaire pour faire naître les institutions ambiliennes (8), sinon on peut avoir des *gentes* patriarcales. Mais si l'on examine le troisième facteur, on ne comprend pas facilement pourquoi

(6) D'après l'expression malaise *ambil anak* qui désigne cette forme matrimoniale en usage à Sumatra et dans d'autres îles voisines.

(7) Mazzarella, p. 340.

(8) *Id.*, p. 314-315.

elle aboutit à l'*ambil*, car si, pour avoir des hommes, on cherche à attirer les gendres, on doit aussi essayer de retenir les fils en attirant leurs femmes. C'est du reste cette dernière solution qui prévaut chez un certain nombre de peuples qui subissent l'action des trois causes, comme les Groenlandais, les Guiliak, les Aïno, les Fang, les Mandja et bien d'autres.

En résumé, l'action simultanée des trois causes peut aboutir aussi bien à la formation de communautés patriarcales. La cause essentielle manque qui doit départager définitivement les deux types familiaux, et tant que cette cause reste indéterminée, on ne peut conclure à l'antériorité de l'un ou de l'autre.

La difficulté que rencontre l'école ethnologique dans la détermination des causes des faits juridiques provient de ce qu'elle isole ces faits des autres faits sociaux. Elle étudie le mariage, la parenté, la juridiction domestique, le régime de la propriété, les successions, les obligations, les institutions politiques et pénales et la procédure. Elle néglige l'analyse du Travail, du Mode d'existence, des Cultures intellectuelles, de la Religion, etc. La recherche des causes est au contraire beaucoup plus facile si l'on établit des monographies complètes comme le fait une école française dont nous allons maintenant nous occuper.

L'ÉCOLE DE LA SCIENCE SOCIALE. — Inaugurée par Le Play vers le milieu du siècle dernier et perfectionnée par Henri de Tourville vers 1882, la méthode monographique en science sociale a été employée à l'étude des familles ouvrières d'abord, pour s'élever peu à peu à celle des pays. Etudiant beaucoup plus les peuples civilisés que les peuples sauvages, elle n'a rencontré qu'exceptionnellement les types matriarcaux. Pourtant, la fécondité de cette méthode est telle que, à notre avis, elle a réussi à trouver la clé du problème qui nous occupe. Malheureusement, après avoir découvert la cause initiale du matriarcat dans quelques cas particuliers, elle s'est peu préoccupée d'en rechercher les

preuves par la généralisation des conclusions, ou par la vérification dans toute la série matriarcale.

C'est la raison pour laquelle de nombreux savants ont réservé leur jugement, et c'est cette lacune que nous voudrions essayer de combler. Mais auparavant il n'est pas inutile de résumer les résultats acquis jusqu'à ce jour par cette école.

Le Play avait noté, dans ses voyages, la grande indépendance dont jouit la femme en Norvège, mais l'idée d'en chercher la cause dans la séparation habituelle des hommes et des femmes, — occupés les uns à la pêche, les autres à la culture, — en revient vraisemblablement à de Tourville. Elle a été en tout cas indiquée par Edmond Demolins dans son cours de science sociale en 1886 (9), et elle devait être le point de départ de la détermination de la cause du matriarcat. En effet, de 1887 à 1890, Armand de Préville attribue au double atelier la raison d'être du matriarcat, jusqu'alors inexpliquée, des Touareg et de certains peuples demi-chasseurs, demi-cultivateurs de l'Afrique (Taveta, Balonda, etc), (10). A peu près à la même époque, Paul de Rousiers explique de la même façon le matriarcat des Iroquois (11).

Dans les pays civilisés, on trouve des catégories sociales basées sur le double atelier. Englobées dans une société où domine le simple atelier, les coutumes matriarcales ne peuvent s'inscrire dans la loi, mais on constate, dans ces catégories, un relèvement dans la situation de la femme C'est ce qu'observe E. Demolins en 1890, chez les marins des environs de Saint Malo, et si l'autorité de la femme est plus grande chez eux que chez les Norvégiens, c'est que le marin s'absente beaucoup plus que le pêcheur côtier (12).

(9) *Science sociale*, t. I, (1886), p. 122.

(10) *Id.*, t. IV (1887, 2e sem.), p. 79 ; t. V (1888, 1er sem.), p. 100; t. VII (1889, 1er sem.), p. 182-183; t. IX (1890, 1er sem.), p. 229-230. — Voir aussi A. de Préville, *Les Sociétés africaines* (Firmin-Didot, 1894, p. 33-35, 91-92 200-201).

(11) *Sc. soc.*, t. IX, p. 158-159.

(12) *Id.*, t. X, p. 200-211.

J'ai moi-même pu vérifier cette répercussion plus tard sur les marins des environs de Dunkerque, avec cette constatation que chaque enfant porte un double nom, celui du père et celui de la mère, ajoutant ainsi la règle matriarcale à côté de l'obligation légale imposée par l'état civil (13).

En 1899, M. E. Picard explique encore de la même façon le grand rôle de la femme chez les Mincopies des îles Andaman (14).

Mais c'est surtout Philippe Champault qui devait pousser le plus loin les recherches sur la question. Tout d'abord, il voit, chez les patriarcaux, l'indépendance de la femme s'accroître avec la fréquence des absences du mari chez les bandits montagnards de l'*Iliade* et les pirates de l'*Odyssée* (15). Puis il voit le matriarcat véritable chez les caravaniers de la Scythie et du Caucase (Ases, Amazones, etc., (16) et enfin chez les Phéaciens, marins et fabricants de toiles (17).

Ajoutant à ces indications celles qui lui sont fournies sur les Grecs du littoral méridional de la Roumélie (commerçants-cultivateurs) (18), il donne une vue d'ensemble sur les résultats acquits, amorçant ainsi les recherches sur la généralisation des conclusions.

Il se rend compte alors que le degré d'absence du mari n'est pas le seul facteur agissant : il faut tenir compte aussi du degré d'importance du travail féminin. Si, chez les Scythes caravaniers, le rôle de la femme est plus grand que chez les bandits montagnards du Khorassan, c'est que d'un côté elle doit diriger un atelier de culture, tandis que, de l'autre, elle ne fait qu'administrer les biens pillés par le mari (19).

Dès lors, le développement des institutions matriarcales

(13) *Id.*, 2e sér. 79e fasc. (mars 1911), p. 31.
(14) *Sc. soc.*, t. XXVII (1899), 218.
(15) *Id.*, t. XVI (1893, 2e sem.), p. 69-76.
(16) *Id.*, t. XVIII (1894, 2e sem.), p. 28-29 ; — t. XVII (1er sem. 1894), p. 411-420.
(17) *Id.*, t. XXXV (1903, 1er sem.), p. 326-340.
(18) *Id.*, t. XVII (1895, 1er sem.), 428-429 ; — *Id.*, 2e ser., 2e fasc., p. 49 ; — *Id.* XXXV (1er sem.), 1903, p. 323-6.
(19) *Id.*, t. XVII.

n'est pas rigoureusement proportionnel au degré de séparation des ateliers masculin et féminin, puisqu'il faut tenir compte de l'action d'une autre cause, à savoir l'importance réciproque des deux ateliers.

Mais si la question est complexe de par ses causes, elle l'est aussi dans ses effets. Ph. Champault ne le dit pas d'une façon explicite, mais cela résulte du résumé qu'il fait, et du reste des travaux de ses prédécesseurs.

Chez le marin breton, c'est la femme qui administre le budget, qui touche la paye de son mari, qui a l'autorité au foyer.

Chez les Grecs du littoral de la Roumélie, c'est elle qui possède la maison ; c'est la mère surtout qui fait les mariages, et le mari vient s'établir dans la famille de sa femme.

Chez les Hurons-Iroquois, on suit la règle matriarcale pour la transmission du nom, du totem et des biens ; de plus, les matrones ont un rôle à remplir dans les pouvoirs publics.

Chez les Touareg, les jeunes filles disposent de leur main et imposent la monogamie ; de plus, c'est la règle matriarcale qui prévaut pour les successions et pour l'état civil.

Mais, si le matriarcat est une notion complexe, il resterait à savoir comment chacun des éléments dont il se compose est influencé par les deux causes signalées.

D'autre part, si Champault a amorcé la vérification des répercussions, il n'a pas étendu bien loin cet essai de généralisation des conclusions.

Ces deux tâches restaient à remplir. Nous avons pensé que le moment était venu d'essayer de le faire.

Pour en terminer avec les résultats acquis par l'école de la Science sociale, ajoutons que A. de Préville a expliqué l'endogamie familiale des rois de l'ancienne Egypte comme un aboutissement du système matriarcal, et que Ph. Champault a étendu cette explication à l'endogamie des Mages et de certains rois de la Perse.

II. — Notre méthode

Si l'étude d'une monographie isolée, mais détaillée, est moyen le plus propre pour la recherche des répercussio qui lient deux faits sociaux, la comparaison d'une série monographies est indispensable pour doser les modalit diverses que revêtent ces répercussions. Selon nous, c'e de cette façon que l'on peut passer de la répercussion gl bale et purement qualitative à la répercussion dosée aya un certain caractère quantitatif et susceptible, par cons quent, d'indiquer les étapes d'une évolution.

Puisque sont connues les deux répercussions globale — celles de la Séparation et de l'Importance des deux at liers, nous n'avons à nous occuper que de leur vérificati et de leur dosage. Pour cela, il faut avoir une série de m nographies relatives aux races matriarcales, et connaît les différents éléments dont se compose le matriarcat lu même. Il est inutile toutefois, pour ne pas fatiguer le lecteu de mettre sous ses yeux la série des monographies co plètes ; il suffira d'indiquer les références.

Notre première tâche sera donc d'analyser la notion d matriarcat ; nous pourrons ensuite chercher comment ch cune des deux causes agit sur chacun des éléments q contribuent à former le matriarcat.

LES ÉLÉMENTS DU MATRIARCAT. — Les éléments indiqu plus haut ne sont pas les seuls à considérer. Pour trouve ceux qui manquent, les recherches pourraient être longue si nous ne disposions d'aucun guide. Nous pouvons d'abor considérer le matriarcat comme la contre-partie exacte d patriarcat absolu ; ou plutôt le régime matriarcal comm l'antipode, en tous points, du régime dans lequel la femm est le moins bien traitée, en ce qui concerne le statut léga Or ce régime n'est autre que celui qui découle du mariag par achat, qui fait tomber l'épouse au rang d'une esclave

Nous savons que le véritable mariage par achat (20) s

(20) P. Descamps : *Revue internationale de sociologie* (sept.-oct. 192 p. 449 et s.

distingue par les caractères suivants : absence de consentement de la fiancée ; versement d'une valeur mobilière par le fiancé aux parents de la fiancée ; autorité maritale absolue (droit de battre, de vendre, de tuer), polygamie, adultère de l'épouse seul puni ; la répudiation est la seule forme de divorce (et n'est souvent qu'une vente) ; la femme est incapable de posséder ; au contraire, elle est transmise en succession à l'héritier (lévirat) ; elle ne possède aucun droit civil et politique.

Soit neuf éléments. sans compter la transmission du nom ou du totem, ou pour tout dire de l'état civil, ce qui fait dix éléments, en tout.

En examinant ces neufs éléments, on se rend compte qu'on ne peut pas trouver un état social basé sur une forme matrimoniale qui serait complètement l'opposé du mariage par achat, et qui devrait être le mariage par achat renversé, c'est-à-dire l'achat d'un époux par une femme, ou tout au moins par sa famille, impliquant que la femme seule a le droit de divorcer, de posséder, de succéder, d'administrer et de gouverner. En admettant même qu'une union de ce genre soit trouvée dans quelques familles particulières, il est bien certain qu'elle ne peut s'étendre à tout un pays. Cela supposerait que le sexe faible aurait entre les mains tous les métiers lucratifs, ou du moins leur direction, et qu'il aurait aussi une force supérieure.

Le problème se présente donc d'une façon un peu différente, et l'on ne peut indiquer d'avance les limites que peut atteindre le pouvoir des femmes. Il faut prendre des sociétés réellement existantes ou ayant réellement existé, et voir dans chacune d'elles l'action des deux facteurs dont nous avons parlé plus haut, en classant ensemble les sociétés dans lesquelles ils produisent des effets identiques.

Un premier classement peut être fait au préalable, suivant qu'un seul facteur agit, ou les deux conjointement, et ce dernier cas étant celui qui engendre le matriarcat le plus

accusé, c'est lui que nous mettrons en tête. Nous aurons donc les catégories suivantes :

a) Ateliers très séparés et grande importance de l'atelier féminin ;

b) Ateliers très séparés et faible importance de l'atelier féminin ;

c) Ateliers peu séparés et grande importance de l'atelier féminin ;

d) Ateliers peu séparés et faible importance de l'atelier féminin.

Ce dernier cas ne figurant qu'autant que des survivances matriarcales sont constatées.

A un autre point de vue, nous aurons à distinguer entre les sociétés simples, n'ayant qu'une seule classe sociale, et les sociétés plus compliquées ayant plusieurs classes qui peuvent n'avoir pas toutes les mêmes coutumes. Nous étudierons d'abord les premières.

III. — Les populations simples

a) ATELIERS TRÈS SÉPARÉS ET GRANDE IMPORTANCE DE L'ATELIER FÉMININ. — Ce groupe comprend des populations sauvages et demi sauvages. Parmi les premières, signalons d'abord les *Mincopies* (21) des îles Andaman qui ont un atelier féminin de cueillette et de récolte des coquillages ; — ensuite les *Veddah* (22) de l'île Ceylan, qui vivent de chasse et de cueillette ; — enfin, les *Bushmen* (23) du Kalahari, qui vivent également de chasse et de cueillette.

Chez tous ces peuples, les hommes sont très souvent absents, parfois pour plusieurs jours, et du reste rarement présents pendant la journée.

Parmi les demi-sauvages, on trouve principalement les *Iroquois* (24), aujourd'hui disparus, mais dont l'état social

(21) Lapicque : *Tour du Monde* (1895), p. 434.

(22) C.-G. Seligmann: *The Veddas* (Cambridge, 1914), p. 87 ; — E. Deschamps : *Au pays des Veddas* Paris, 1892), p. 368.

(23) G. Stow: *The Native races of S. Africa* (London, 1905), p. 45.

(24) F. Lafitau, II, 169, 201, 241.

a pu être soigneusement décrit; il comportait un atelier masculin de chasse et de pêche, et un atelier féminin de culture, les hommes étant absents souvent pendant des mois entiers.

Il faut remarquer que les *Mincopies* vivent en communautés de villages basées sur la propriété collective des pirogues ; — que les *Veddah* vivent en petites communautés familiales comprenant ordinairement les ménages d'un beau-père et de ses gendres, et basées sur la propriété des terrains de cueillette d'ignames et de récolte de miel, qui se transmettent par les femmes : — que les *Bushmen* vivent probablement en simples ménages, les végétaux à récolter étant moins localisés ; — enfin que les *Iroquois* avaient de grandes communautés familiales basées sur l'exploitation collective de terrains temporairement défrichés et sur la possession d'un stock de provisions pour la consommation d'une année.

Nous constatons beaucoup de ressemblances entre les coutumes de ces différents peuples, mais aussi quelques différences qui sont dues à ce fait que la grandeur des groupements n'est pas la même.

1° *Le consentement de la fiancée est exigé.* — Il est évident qu'il doit en être ainsi chez les *Mincopies*, puisque la liberté des jeunes gens est assez grande avant le mariage, le rôle des gardiens de la jeunesse consistant surtout à forcer au mariage quand un enfant survient (25).

Exceptions : chez les *Veddah*, il existe des règles matrimoniales qui, vu la faiblesse et l'isolement des villages, aboutissent à destiner à peu près mathématiquement telle jeune fille à tel jeune homme, par rang d'âge (26). Chez les *Iroquois* (27), malgré la liberté dont jouissent les jeunes gens, les mariages définitifs sont conclus par les parents, parce qu'on a en vue principalement l'intérêt des familles,

(25) R. Verneau: *Les races humaines* (J.-B. Baillière et fils, 1891), p. 135.
(26) Seligmann, p. 64-65.
(27) P. Lafitau, I, 564.

mais ce sont surtout les matrones qui décident, et c'est en cela que l'influence matriarcale se fait sentir.

Nous ignorons ce qui en est chez les *Bushmen*, mais, par analogie, nous pensons que la jeune fille doit donner son consentement, à moins qu'il n'existe des règles matrimoniales, là où les groupes sont isolés.

2° *Forme de mariage.* — Puisque nous ne nous attendons pas à trouver le mariage par achat renversé, quelle forme d'union allons-nous trouver ? Il semble bien que la forme normale puisse être qualifiée de *mariage par épreuve* ; nous voulons dire par là que les jeunes gens ne peuvent prétendre au mariage avant d'avoir prouvé qu'il sont capables de gagner la vie et qu'ils connaissent les devoirs qu'ils auront à remplir. Cette épreuve se fait ordinairement pendant l'initiation, qui dure parfois plusieurs années et qui coïncide avec la nubilité, de sorte que les mariages d'enfants ne peuvent exister. Du reste, les fiançailles d'enfants seraient contradictoires avec le fait que le consentement réel des intéressés est exigé. En tout cas, chez les *Mincopies* (28) l'initiation, pour les deux sexes, a lieu entre 11 et 13 ans.

Chez les *Bushmen* (29) elle n'est subie que par les jeunes filles de 12 à 14 ans, mais les garçons doivent travailler avec leur beau-père pendant deux ans avant d'être agréés, ce qui, selon nous, doit être considéré comme une espèce d'épreuve. Chez les *Iroquois* (30), l'initiation a lieu à la puberté pour les deux sexes, mais elle dure moins longtemps ; seulement, comme il s'agit surtout d'une union entre deux familles, la coutume règle les clauses économiques : proportion des produits de la chasse que le gendre doit donner à la cabane de sa femme, et quantité de produits et de services que celle-ci doit en retour.

(28) Verneau, 136.
(29) Th. Baines : *Explorations in S. W. Africa*, London, 1864, p. 174 ; — *Encyclopaedia britannica* (art. *Bushmen*).
(30) Lafitau, I, 336 ; — Lahontan, II, 144.

Chez les *Veddah* (31), le gendre partage sa chasse avec son beau-père, mais celui-ci donne en dot le droit exclusif de récolte sur certains terrains.

3° *L'égalité des époux est reconnue* (32), chez les *Mincopies* et, chez ces derniers, dans les repas, c'est le beau sexe qui est servi d'abord.

Chez les *Iroquois* (33), chacun des conjoints continuant d'habiter dans sa propre famille, il est bien évident que l'autorité maritale ne peut guère s'exerçer.

Chez les *Bushmen* (34), la femme gronde son mari s'il ne rapporte pas une quantité de gibier suffisante, et, comme sanction, elle ne lui donne aucun produit de cueillette en retour, principalement ceux qui constituent un mets choisi, comme les fourmis.

4° *La monogamie est la règle absolue* (35) chez les *Veddah*, les *Mincopies* et la plupart des *Iroquois* ; parmi ces derniers, la seule exception est celle de la tribu des Tsonnontouan (ou Sénéca), mais ce n'est pas la polygamie qui est admise ; au contraire, c'est la polyandrie, coutume dont nous dirons quelques mots plus loin, à propos d'autres peuples.

Exception : chez les *Bushmen* (36), on a trouvé parfois un vieillard bigame chez certaines tribus, chez lesquelles sans doute l'atelier féminin a moins d'importance ; car dans la plupart des tribus, la femme est trop jalouse pour supporter la bigamie. Ce serait donc, selon nous, une exception qui confirmerait la règle.

5° *L'adultère est faiblement puni chez les deux époux.*— La chose est certaine chez les *Iroquois* (37) ou le pire châtiment consiste à rendre la pareille. Nous ignorons ce qui en est chez les autres peuples, car il paraîtrait que l'adul-

(31) Seligmann, 67, p. 97-106-107, 112.
(32) Verneau, 136; — *Sc. soc.*, XXVII, 219; — Seligmann, 88.
(33) P. Lafitau, I, 566.
(34) Stow, 45.
(35) Seligmann, 37 ; — Verneau, 135; — P. Lafitau, I, 555.
(36) Stow, 95.
(37) Lahontau, III, 145.

tère est à peu près inconnu chez les *Mincopies* (38) et les *Veddah* ; chez ces derniers la réprobation publique serait tellement forte que l'on a vu un mari coupable se suicider (39).

Lorsque le divorce est facile, c'est probablement la solution qui prévaut dans bien des cas.

6° *Les deux époux ont la même faculté de divorcer*, chez les *Iroquois* (40) et probablement chez les *Bushmen* (41). Là où l'adultère est exceptionnel, on constate que le divorce est rare : *Mincopies* (42) et *Veddah* (43).

7° *Les deux sexes sont également capables de posséder.* — Laissant de côté le sol et les provisions qui sont possédés par les communautés, les armes, les outils, les vêtements, les ustensiles sont possédés par des personnes de l'un ou l'autre sexe selon leur utilisation, mais tout cela se réduit à peu de choses. Les *Iroquois* (44) font exception, à cause de la traite des fourrures qui leur permet d'amasser une certaine richesse, et qui a nécessité l'usage d'une espèce de monnaie fabriquée avec des coquillages rares et que l'on appelle « wampum » ; or, chez eux, les époux vivent sous le régime de la séparation des biens et, à la mort de l'un d'eux, une partie de ses objets le suit dans la tombe, le reste étant distribué entre ses parents et ses amis.

8° *Le sort des veufs est le même chez les deux sexes.* — Ainsi on constate la coutume du lévirat double (45) chez les *Iroquois* et les *Veddah*, mais, à cause de la monogamie, il faut entendre le lévirat d'une façon large : un veuf épouse une femme non mariée de la même cabane ou du même clan que la défunte et réciproquement.

Chez les *Mincopies* et les *Bushmen*, les veufs et les

(38) Verneau, 138.
(39) Seligmann, 88.
(40) Lafitau, I, 59 ; — Lahontan, III, 45.
(41) Stow, 95.
(42) *Ecyclopaedia britannica* (art. *Andaman Islands*).
(43) Seligmann, 100.
(44) P. Lafitau, II, 332, 413-415.
(45) P. Lafitau, I, 560; — Seligmann, 69.

veuves sont libres de se remarier comme ils veulent (46), parce qu'il ne s'agit pas d'une union entre deux familles ou deux clans.

9° *La femme jouit de certains droits politiques.* — Chez les *Iroquois*, il existe un conseil des matrones qui élit les chefs et les adjoints et qui est consulté dans les débats publics. C'est souvent une matrone qui décide des expéditions et du sort des prisonniers (47).

Chez les *Mincopies* (48) la femme du chef a, parmi ses compagnes, un rang analogue à celui qu'occupe son mari parmi les hommes.

Chez les *Bushmen* (49), les matrones ont un pouvoir assez étendu et dirigent l'initiation des jeunes filles.

Exception : chez les *Veddah* (50), les hommes seuls sont chamans, mais à dire vrai les pouvoirs publics sont inexistants par suite de la petitesse et de l'isolement des villages.

10° *L'état civil se transmet par la mère.* Les enfants font partie du clan ou de la famille de leur mère ; ils ont le totem de celle-ci, et restent avec elle en cas de divorce. Du reste, la femme ne quitte pas ses parents, soit que le mari vienne s'établir chez elle, comme chez les *Veddah*, ou que chacun des époux continue à faire partie de la cabane de ses parents, comme chez les *Iroquois*. Il y a doute en ce qui concerne les *Bushmen*, qui semblent être sous le régime du simple ménage indépendant, et, pour les *Mincopies*, sous celui de communautés villageoises (51) dans lesquelles chaque ménage a une petite case à lui.

En résumé, dans ce groupe de population, on constate l'égalité des sexes, quant au consentement des fiancés, à la punition de l'adultère, au droit de divorce, à l'autorité au foyer, au droit de propriété et au sort des veufs ; la

(46) *Sc. soc.*, XXVII, 223; — Stow, 97.
(47) P. Lafitau, II, 163.
(48) Verneau, 135.
(49) Th. Baines, 174.
(50) Seligmann, 86, 123.
(51) *Sc. soc.*, t. XXVII, p. 217.

monogamie est de règle ; enfin, lorsque des pouvoirs publics sont établis, les femmes ont, non pas des droits égaux aux hommes, mais certains droits définis. En ce qui concerne la forme même des unions, on trouve deux cas, selon que la propriété joue ou non un certain rôle : dans le premier cas, c'est le mariage par épreuve, ou par initiation ; dans le second, il y a une espèce de contrat coutumier liant les deux parties. Enfin, c'est dans la transmission de l'état civil que l'influence maternelle est surtout prépondérante.

b. ATELIERS TRÈS SÉPARÉS ET FAIBLE IMPORTANCE DE L'ATELIER FÉMININ. Parmi les populations simples, le cas des *Cri des marais* ou Knisteneaux et de quelques tribus voisines est le seul sur lequel nous ayons quelques renseignements. Leurs mœurs nous apprennent que l'influence de la femme est moins grande que dans le groupe précédent, car ils vivent surtout de la chasse et de la pêche au loin.

1° *Le consentement de la fiancée est probablement exigé*, car les mœurs sont très libres, et le mariage n'est conclu que lorsqu'il y a un enfant (52) ;

2° *Le mariage par épreuve est probable.* — En effet, un homme n'est adopté dans la famille de sa femme que lorsqu'il a un enfant, sans doute parce que la race a un besoin particulier d'augmenter le chiffre de la population, car on constate qu'elle est douée d'une certaine force d'expansion (53) ;

3° *L'autorité paternelle est faible* (54). — Toutefois l'autorité du mari est plus grande que dans le groupe précédent, mais dans la mesure où le permettent ses fréquentes absences.

Ce qui est certain, c'est que les femmes sont malheureuses (55), et nous allons voir que leur mari possède le droit de disposer d'elles d'une façon étrange ;

(52) Mackenzie : *Voyages* (1798), t. I., p. 238.
(53) W. F. Butler : *The great Lone Land*, London, 187, p. 242, 375.
(54) Mackenzie, I., 238.
(55) *Id.*, I, 242.

4° *La polygamie est admise.* — Cela s'explique par la prépondérance de l'atelier masculin, lorsqu'un fort chasseur est capable de pourvoir à l'entretien de plusieurs femmes ; c'est ce qui explique évidemment l'usage fréquent d'épouser toutes les sœurs (56);

5° *L'adultère est probablement puni.* — En tout cas, il existe d'étranges coutumes, comme celle de l'échange temporaire des femmes et l'offre de femmes aux visiteurs étrangers (57). Sans doute, il faut en chercher la cause dans les longs voyages qui éloignent les hommes de leurs épouses, mais, comme de telles pratiques ne sont pas signalées dans le groupe précédent, il est certain qu'il faut y voir en outre un effet d'un état de dépendance plus grand du sexe faible. Cette régularisation de l'adultère peut être enregistrée comme des cas de polyandrie, mais d'une polyandrie subie et non voulue par la femme, mais au contraire imposée par l'homme ;

6° *Le divorce.* — Les renseignements nous manquent sur ce point. Peut-être n'est-il pas reconnu, sinon par une fuite au loin du mari, ou son bannissement par la famille de sa femme ;

7° *Le droit de propriété.* — On ne peut tirer aucune déduction, parce que les Cri rentrent dans la catégorie des populations qui détruisent les biens mobiliers à la mort de leur possesseur (58), et le sol, ainsi que les provisions, sont vraisemblablement propriétés collectives ;

8° *Le lévirat ambilien est de rigueur*, c'est-à-dire qu'un veuf doit épouser une sœur de la défunte (59), ou, sans doute, à défaut, une autre femme de la famille, tandis que la réciproque n'est pas vraie.

Cette espèce de lévirat renversé a été appelé lévirat ambilien, expression peu exacte au point de vue étymologique, mais qu'il est commode d'adopter.

(56) Mackenzie, I, 239.
(57) *Id.* I., 239.
(58) *Id.*, I, 243.
(59) *Id.*, I, 239.

Le lévirat ordinaire n'implique pas toujours le fait que la veuve est considérée comme un objet d'héritage ; ce caractère n'est tout à fait réel que dans le mariage par achat. Quant au lévirat ambilien, il n'implique pas la conséquence de l'esclavage du mari : la vraie raison est que le mari, étant incorporé dans la famille de son beau-père, a besoin d'une autre servante, prise dans le même groupe familial ;

9° *La femme ne jouit d'aucun droit politique.* — Les hommes seuls sont admis aux différents grades de la hiérarchie des sorciers (60). Toutefois, on a vu la veuve d'un chef prendre sa succession chez les *Saulteaux* (61) ;

10 *L'état civil se transmet probablement par l'épouse.* — En effet, puisque l'homme est adopté par la famille de sa femme quand il a un enfant, il est probable qu'il prend alors le nom de cet enfant, comme cela a lieu chez certains peuples, comme les Kuakiutl, les Kadiak, les Dindjié. etc. S'il en est ainsi, le garçon a d'abord un nom qui lui vient de sa mère, qu'il change plus tard pour un autre qui lui vient de ses beaux-parents.

Pouvons-nous, de cet unique exemple, généraliser les caractères et les étendre au groupe qu'il représente ? Oui, mais à condition que les faits aient été bien interprétés, et que les répercussions indiquées soient justes. En tout cas, il y a une certitude que l'on peut avancer, c'est que la situation de la femme est moins bonne que dans le groupe précédent, ce qui est logique, selon notre théorie.

La prééminence de la femme n'existe qu'en ce qui concerne l'état civil, et, si l'égalité des sexes se maintient, il semble que ce soit sur le seul point du consentement au mariage. L'infériorité du beau sexe se manifeste dans la polygamie, avec cette aggravation d'une polyandrie imposée, et dans l'absence de droits politiques. Quant à l'épreuve subie par le mari, et au lévirat ambilien, ce sont des

(60) Maclean : *Canadian savage folk*, Toronto, 1896 (p. 81 82).
(61) E. R. Young : *En canot et à traineau à chiens parmi les Indiens Cree et Saulteaux* (Toulouse, 1913, p. 652).

espèces de sujétions, mais envers la communauté familiale, et non un signe de soumission à l'épouse.

c. ATELIERS PEU SÉPARÉS ET GRANDE IMPORTANCE DE L'ATELIER FÉMININ. — Nous ne connaissons que le cas des *Muralug*, des *Arunta* et des *Urabunna*, qui vivent principalement, soit de la cueillette, soit de la récolte de petits animaux (62).

1° *L'égalité existe quant au consentement.* — Quelquefois, comme chez les *Muralug* (63), il faut le consentement de la jeune fille et de son père ; ailleurs, comme chez les *Arunta* et surtout les *Urabunna*, il existe des règles matrimoniales qui ne laissent guère plus de liberté à un sexe qu'à l'autre (64). La liberté de choisir, plus grande chez les Muralug, semble indiquer qu'ils sont moins cantonnés, quoique habitant une île, et que les campements sont plus grands.

2° *Le mariage par échange est en vigueur.* — Il est bon de noter que l'initiation existe toujours à la puberté (65), mais on y ajoute une autre coutume chez les *Urabunna* et les *Arunta*, deux garçons de clans différents échangent leurs sœurs (66). Chez les *Muralug* (67), il en était de même jadis, avec cette complication qu'on échange des présents, et qu'il y a une sorte d'achat des enfants, la cause devant en être cherchée dans l'apparition d'une certaine richesse mobilière.

3° *L'autorité maritale existe*, et comprend plus ou moins le droit de frapper et même de tuer (68), mais il semble que l'opinion publique limite plus ou moins ces droits.

(62) Haddon : *Report of the Cambridge anthropological expedition, the Torres straits* (1908), IV, 143, et V, 229.
(63) Haddon, V, 225, 231. Mais, parfois, le consentement de la jeune fille n'est pas exigé (226).
(64) Spencer et Gillen, 559.
(65) Pour les garçons chez les Muralug (Haddon, V. 147) ; pour les deux sexes chez les Arunta (Spencer et Gillen, 212 et 269).
(66) Spencer et Gillen, 554.
(67) Haddon, V, 231, 232.
(68) *Id.*, V, 229. — Thomas : *Natives of Australia*, 151.

4° *La polygamie est admise et parfois la polyandrie.* — La polygamie ne peut être le privilège des forts chasseurs, mais celui des vieillards (69), ou celui des riches (70) quand le commerce avec les Européens se développe.

Chez les *Arunta* et surtout chez les *Urabunna*, la polyandrie est assez fréquente, un homme pouvant devenir l'amant légal d'une femme, avec l'approbation des vieillards, s'il est influent et populaire, et du reste il existe des espèces de mariages collectifs (71).

Il est difficile de connaître la raison d'être de ces coutumes. Nous pensons que l'oisiveté des hommes tend à développer la régularisation de la polyandrie, pour éviter des désordres plus grands; si ces pratiques ne sont pas signalées chez les *Muralug*, il ne faut pas oublier que les unions ne se concluent pas de la même façon : au lieu du simple échange de sœurs, on donne aussi des présents qui sont rendus trois ans plus tard ; et on donne de plus des présents à la naissance des enfants, etc. Ce serait donc à l'apparition d'une certaine richesse des hommes qu'il faudrait attribuer la disparition de la polyandrie légale, si tant est qu'elle ait jamais existé ; il faudrait alors chercher du côté de l'origine de la race qui serait différente.

Ce qu'il faut surtout retenir, c'est que la polyandrie est plus ou moins subie par la femme, et n'a nullement le caractère d'un privilège.

5° *L'Adultère.* — Il semble être peu punissable chez les *Arunta* (72), qui sont peu jaloux et qui ont la coutume d'offrir leurs femmes aux visiteurs étrangers.

Au contraire, chez les *Muralug* (73), l'adultère de la femme est puni comme un vol, ce qui s'explique par ce que nous avons dit plus haut : les présents de noce seraient une espèce d'achat de la fidélité ;

(69) Spencer et Gillen, 18.
(70) Haddon, V, 230.
(71) Spencer et Gillen, 110.
(72) Spencer et Gillen, 99, 100.
(73) Haddon, V, 275.

6° *Le divorce* n'est pas signalé chez les *Arunta*, mais la répudiation motivée (pour stérilité ou mauvaise conduite) existe chez les *Muralug* (74) ce qui vient cadrer avec les remarques précédentes.

7° *La propriété.* — Elle n'est guère à considérer que chez les *Muralug* (75) où l'on partage également, semble-t-il, entre tous les enfants, ce qui impliquerait une égalité des sexes sur ce point.

8° *Le veuvage.* — Les veuves sont probablement libres de se remarier ou appartiennent à leur amant légal chez les *Muralug* (76) ; elles restent parfois avec leur fils aîné.

9° *La femme ne jouit d'aucun droit politique* (77) ni chez les *Muralug*, ni chez les *Arunta*, et il en était ainsi très probablement chez les *Urabunna*. Cela vient cadrer avec l'apparition du pouvoir marital.

10° *L'état civil.* — Il se transmet par la mère (78) chez les *Urabunna* et chez les *Muralug* ; chez ces derniers, le garçon est initié par son oncle maternel, qui, du reste, se charge de son éducation et de donner les présents nuptiaux, tandis que la jeune fille reste avec ses parents jusqu'à son mariage.

Chez les *Arunta*, on sait que chacun a l'état civil du lieu où il a été conçu, ce qui aboutit généralement à la transmission du totem en ligne paternelle, ce qui provient sans doute d'un état d'évolution plus éloigné du matriarcat véritable.

Ainsi, pour nous résumer, dans ce groupe de populations, la prééminence de la femme en ce qui concerne l'état civil est en voie de régression sur le précédent, ce qui s'explique logiquement par le fait que ce n'est plus l'homme qui vient s'établir chez ses beaux-parents, mais la femme.

L'égalité des sexes est également en voie de régression

(74) Haddon, V, 246. — Les enfants restent au père.
(75) *Id.*, V, 286.
(76) *Id.*, V, 283.
(77) Haddon, V, 266.
(78) Haddon, V, 146.

en ce qui concerne le consentement au mariage, la pénalité de l'adultère, le droit de divorce et les droits politiques.

Tout cela s'explique par la présence du mari; sans doute, c'est la femme qui récolte la plus grande partie des produits, mais elle est battue, si elle n'en rapporte pas suffisamment (79), car l'homme est naturellement plus fort et mieux armé. De là une évolution vers l'achat des enfants par le père, et l'achat de la fidélité de la femme.

En résumé, l'importance de l'atelier féminin a une action moins grande que l'éloignement du mari en ce qui concerne la genèse du matriarcat.

d. ATELIERS PEU SÉPARÉS ET FAIBLE IMPORTANCE DE L'ATELIER FÉMININ. — Dans ce groupe, on doit trouver normalement le patriarcat, et c'est bien ce qui a lieu chez de nombreuses populations. Chez quelques-unes cependant, on constate des survivances matriarcales. Elles ne peuvent, selon nous, s'expliquer que par l'existence dans le passé d'un régime où les ateliers étaient séparés : à un certain moment, pour une cause quelconque (disparition du gibier, changement de lieu, etc.), les hommes ne se sont plus absentés, d'où une évolution progressive vers le patriarcat, avec des survivances matriarcales.

C'est le cas de beaucoup de *Tribus australiennes*, dans lesquelles la situation de la femme est tout à fait abaissée, et où cependant le totem se transmet par la mère. Il arrive parfois aussi que l'autorité paternelle est réduite par ce fait que le mari ne peut pas punir directement sa femme, mais doit s'en remettre au jugement de la famille de celle ci (80).

Une situation plus ou moins analogue se rencontre chez un certain nombre de *Papouas*, où, par suite de l'importance de plus en plus grande de l'atelier agricole, celui-ci tend à ne plus être exclusivement entre les mains des femmes. Une évolution semblable peut être constatée chez d'autres peuples océaniens, mais ce serait sortir du cadre de

(79) Haddon, V, 229.
(80) Mazzarella, p. 193.

cette étude que de suivre les degrés de cette évolution. Il nous suffit d'avoir montré comment elle peut s'expliquer dans notre thèse.

IV. — Les peuples relativement complexes

a. ATELIERS TRÈS SÉPARÉS ET GRANDE IMPORTANCE DE L'ATELIER FÉMININ. — Dans ce groupe, nous trouvons d'abord les *Nicobariens*, chez lesquels les hommes s'absentent chaque printemps pour aller commercer aux îles Carnicobar, tandis que les femmes font la culture (81) ; les *Banyaï* de la région du Zambèze, qui ont un atelier masculin de chasse et un atelier féminin de culture (82) ; il en était de même chez les *Natchez*, avec cette différence que leur état social comporte une noblesse héréditaire (83).

Malheureusement, l'état social de ces diverses populations n'a pas été aussi complètement décrit que celui des précédentes. Néanmoins, on peut y retrouver les traits essentiels du matriarcat.

Ainsi pour les *Nicobariens* (84) nous savons que ce sont les jeunes filles qui choisissent leur mari, et que celui-ci entre dans la famille de ses beaux-parents ; que l'adultère est rare, le divorce n'existant que lorsque les conjoints ne sont pas de la même caste, ce qui suppose que la polygamie est probable chez les chefs, sous la forme du concubinat ; le chef est un homme, mais son autorité est limitée aux rapports commerciaux avec l'étranger.

Chez les *Banyaï* (85), il faut le consentement de la jeune fille et de sa mère, pour les mariages, et le gendre s'établit chez sa belle-mère et doit faire toutes les corvées ; le mari ne peut rien décider sans la permission de sa femme;

(81) *Bibliothèque académique*, t. I (1810), p. 39 et 43.
(82) D. Livingstone: *Explorations dans l'intérieur de l'Afrique australe*, Hachette, 1858, 665 674.
(83) Chateaubriand: *Les Natchez*, Didot, 1850, p. 437, 25, 464.
(84) *Bibliothèque académique*, I, 39 ; — Elie Reclus, 189 ; — Verneau, 700.
(85) Livingstone, 675 976, 680-681 ; - E. Reclus: *Grande Géographie*, 675.

celle-ci conserve les enfants en cas de divorce. Le roi est élu, mais on choisit ordinairement le fils de la sœur du défunt, et il hérite des veuves, car la polygamie existe pour les riches et peut-être pour les forts chasseurs. Nous constatons donc une évolution vers le mariage par travail, dû sans doute à l'importance de la culture ; l'état guerrier donne le sceptre à un homme, et la différenciation des classes fait apparaître une polygamie restreinte, mais c'est une matrone qui gouverne chaque famille.

Chez les *Natchez* (86), c'était surtout la mère qui décidait des mariages et les formalités ressemblaient beaucoup à celles en usage chez les Iroquois, mais, à cause de l'existence d'une classe supérieure, les membres de la noblesse, pour échapper à la tyrannie d'un conjoint, ne contractaient de mariages qu'avec des personnes du peuple. Ainsi les hommes achetaient des concubines qu'ils pouvaient répudier. De leur côté, les femmes avaient chacune un époux en titre, qui était dispensé de tout travail, mais qui ne vivait pas avec elle, et qu'elle pouvait répudier, et même faire tuer en cas d'infidélité, tandis qu'elle se réservait le droit de prendre autant d'amants qu'elle voulait. Dans ces conditions, on comprend que la reine était, non pas l'épouse, mais le sœur du roi, et que c'était le fils de cette sœur qui succédait. A la mort de la reine, ses époux étaient étranglés, sans doute par sûreté d'Etat.

On voit donc que la complication sociale d'une société matriarcale peut amener l'établissement d'une forme matrimoniale qui se rapproche du mariage par achat renversé, impliquant pour la femme seule le droit de choisir son conjoint et de divorcer, avec le privilège d'une espèce de polyandrie, l'adultère du mari étant seul puni. Toutefois, il faut remarquer que l'autorité de l'épouse est bornée par le fait que le mari habite à part, de sorte qu'elle vise surtout le droit de punir les infidélités conjugales.

(86) Chateaubriand, 59, 460-465, 436-440.

D'autre part, les détails manquent en ce qui concerne le versement d'un prix d'achat à la famille du fiancé, le droit de vendre l'époux et de le transmettre en héritage. Enfin, cette forme d'union n'est possible que pour une fraction de la société; selon nous, il ne s'agirait pas d'un achat véritable faisant de l'homme un esclave complet, une espèce d'objet, mais d'un achat partiel, que l'on pourrait qualifier d'achat de la fidélité du mari pour désigner son caractère principal.

Ces vues sont corroborrées par ce fait que le mariage des hommes de la noblesse n'est pas, non plus, la contre-partie de celui des dames. En effet, ils ont toujours une de leurs épouses chez eux, quelquefois même deux, les autres restent chez leurs parents ; de plus ils ont le droit de les prêter. Enfin, il faut remarquer que la reine n'a pas de pouvoir politique réel.

L'état social des *Hurons* (87) était intermédiaire entre celui des Iroquois et celui des Natchez, en ce sens que beaucoup d'hommes, pour échapper à la domination d'une épouse en titre, se contentaient de louer des concubines, ce qui suppose au moins un début de différenciation des classes sociales. En s'accentuant l'évolution des Hurons aurait abouti au célibat des filles nobles, puis au mariage de celles-ci avec des roturiers, aboutissant ainsi au stade atteint par les Natchez.

Faisant un pas de plus dans la complication sociale, nous avons le cas des *Touareg du Nord* (88) qui ont trois classes : les nobles, les clients et les esclaves. Les hommes s'absentent souvent pour piller ou protéger les caravanes, tandis que les femmes soignent les troupeaux et administrent les biens accumulés par les hommes. La femme acquiert une individualité qu'elle ne possède pas dans les races précédentes, où elle est englobée dans un atelier cultural collectif.

(87) Duveyrier : *Les Touareg du Nord* (Challamel, 1864), p. 339-340, 429.
(88) M. Benhazera : *Six mois chez les Touareg du Ahaggar* (Alger 1908), p. 11-19.

De là résultent quelques différences avec celles-ci. Quoi qu'il en soit, chez les Touareg du Nord, les jeunes filles choisissent leur fiancé, mais le consentement de la famille est nécessaire pour empêcher les mésalliances et maintenir les castes. Avec les troupeaux apparaît le *douaire*, qui est une forme du mariage par gage, le gage étant donné non aux beaux-parents, mais à la femme elle-même La monogamie est strictement imposée, mais les mœurs sont libres, et, en dehors du flagrant délit, l'adultère n'a guère d'autre sanction que le divorce. La femme divorcée emporte son douaire, légalement quand la faute en incombe au mari, pratiquement presque toujours. Il en résulte que le beau sexe détient la plus grande partie des richesses. La veuve est libre de se remarier comme elle l'entend, et les femmes remarquables sont admises à siéger dans les conseils de famille et de tribu.

Le pouvoir se transmet aux frères, puis aux fils de sœurs, car on fait partie de la tribu et de la caste de la mère. Bien souvent, on cherche une femme dans sa propre tribu. Dans le cas contraire, le nouveau ménage reste un an dans la tribu de la femme, puis vient s'installer dans celle du mari, mais les enfants font partie de la tribu de la mère et vont s'y installer avec celle-ci, quand elle divorce ou quand elle devient veuve; parfois même, ils sont élevés par leur grand'mère et leurs oncles maternels.

Comme chez les Hurons, et pour les mêmes causes, on voit beaucoup de célibataires qui vivent avec des concubines, qui ici sont recrutées parmi les esclaves.

Il est curieux de constater que les garçons sont désignés par l'appellation « fils d'un tel » et non « fils d'une telle ». Cela n'empêche pas qu'ils appartiennent, comme nous l'avons dit, à la tribu maternelle. Si la succession du pouvoir politique suit la ligne matriarcale, il n'en est pas de même de l'héritage, les enfants héritant aussi bien de leur père que de leur mère. Peut-être faut-il tenir compte de l'influence

du Koran, qui a pu agir dans une certaine mesure, et déformer en partie les institutions matriarcales.

b) ATELIERS SÉPARÉS ET FAIBLE IMPORTANCE DE L'ATELIER FÉMININ. — Dans ce groupe, nous avons d'abord quelques races sauvages chez lesquelles l'héritage est détruit à la mort, comme les *Kamtchadales* (89) qui vivent sous le régime de la séparation des ateliers au printemps et en automne, les hommes faisant la chasse ou la pêche, et les femmes la cueillette. Or, nous constatons que la jeune fille se marie sans le consentement de son père, et que le fiancé doit subir une épreuve singulière, qui consiste à lutter contre toutes les femmes de la famille de la fiancée, ce qui équivaut en somme à avoir leur consentement tacite. Cette coutume s'explique par le fait que le mari doit vivre chez ses beaux-parents.

L'épreuve comporte en outre un certain temps de travail pour la famille de la femme, sans être certain d'être agréé, ce qui constitue bien une épreuve et non une forme d'achat. Du reste, chez eux, le beau sexe est bien traité. La polygamie et la polyandrie étaient anciennement permises ; probablement la polygamie d'un fort chasseur avec plusieurs sœurs ; et une polyandrie due, d'une part, aux fréquentes absences du mari, et d'autre part à la présence de prisonniers esclaves qui font les corvées. Nous savons que l'adultère est punissable et le divorce permis, sans savoir si les deux sexes sont traités sur un pied d'égalité en ces matières. Le lévirat ambilien est probable, tandis que la veuve ne peut se remarier qu'après avoir subi une purification singulière qui consiste à avoir des relations avec un étranger. L'influence des femmes est considérable par ce fait qu'elles apprennent toutes la sorcellerie, probablement grâce aux nombreux loisirs dont elles disposent, les corvées étant faites par les serviteurs.

L'état social des Kamtchadales est à rapprocher de celui

(89) Laharpe : *Abrégé de l'Histoire générale des voyages*, Paris, 1814, t. XX, p. 302 313 ; Verneau, 389.

des Cri des marais, avec cette différence qu'il comporte deux classes d'hommes. Les prisonniers, étant ici réduits en serservitude, ont relevé indirectement la condition de la femme.

c) FAIBLE ABSENCE DU MARI ET IMPORTANCE DE L'ATELIER FÉMININ. — Le cas le plus typique est celui de certains indigènes du *Nicaragua*, au moment de la découverte, tout au moins, semble-t-il, ceux des villes, les femmes faisant le commerce et les hommes le ménage (90). C'est sans doute chez ceux-là que la jeune fille avait l'initiative du choix lors des fiançailles (91) et la femme celui du divorce (92). La monogamie était la règle (93) et, si le concubinat était admis, il est probable qu'il s'agissait d'une autre classe de la population.

Le douaire existait comme gage en faveur de la femme divorcée (94). Le lévirat était en usage (95), impliquant une bigamie exceptionnelle. Au surplus, d'une façon générale, la femme jouissait d'une grande indépendance, mais n'avait aucune part dans les affaires publiques.

On peut rapprocher le cas des *Baluba* (96), dans le sud-est du Congo belge, de celui des précédents. Les hommes libres sont surtout des guerriers ; ils font un peu de chasse, mais la culture est le moyen d'existence principal et il est fait par les femmes et les esclaves. Or, nous constatons que le consentement de la jeune fille est exigé, et que le mari verse un gage entre les mains des beaux-parents. La polygamie est permise, mais les femmes-chefs imposent la monogamie.

(90) H. Bancroft, *The native races of the Pacific states of N. America*, London, 1875, t. II, p. 685 ; E.-G. Squier, *Travels in central America*, New-York, 1853, t. II, p. 344.
(91) Baucroft, II, 667.
(92) Reclus, *Grande Géographie* XVII, 510.
(93) Baucroft, II, 671 ; — Squier, II, 343.
(94) Baucroft, II, 674.
(95) Baucroft, II, 671.
(96) R. P. Colle : *Les Baluba*, Bruxelles, 1913, p. 176, 181, 286, 317, 345, 349.

Le divorce existe pour les deux parties, les enfants étant partagés entre les deux époux, le gage étant rendu.

Le lévirat double existe, mais peut être racheté à condition de subir en plus une cérémonie de purification.

Les femmes peuvent être chefs et sorcières ; l'héritage passe aux fils des sœurs.

En résumé, on voit qu'il existe de grandes analogies entre les coutumes des Baluba et du Nicaragua, mais aussi des différences qui peuvent provenir d'une part d'un état antérieur différent, et d'autre part de l'importance un peu plus grande de l'atelier masculin chez les premiers.

d. FAIBLE ABSENCE DE L'HOMME ET FAIBLE IMPORTANCE DE L'ATELIER FÉMININ. — Certaines populations de ce groupe ont conservé des survivances matriarcales très nettes, comme les Tlinkit et les Naïr.

Les *Tlinkit* (ou Koloches) (97), des côtes méridionales de l'Alaska, vivent principalement de la pêche, et sont divisés en trois classes. La communauté familiale est très forte, de sorte que les mariages sont décidés surtout par la mère, les sœurs et les oncles. Le mariage par gage est probable, soit que le gage soit versé par le mari, soit au contraire (si celui-ci est trop pauvre), qu'il soit constitué par une dot donnée par la famille de la fiancée, mais alors le mari doit travailler pour cette famille pendant un certain temps. Toutefois nous n'avons pas de preuve explicite que les présents ou la dot constituent un gage, car les adultères et les divorces sont rares.

Quoi qu'il en soit les femmes ont une grande influence dans la vie privée, et elles peuvent être sorcières.

Les *Naïr* (ou Nayar) (98), de la côte de Malabar, formaient anciennement la caste des guerriers-propriétaires dans cette région, mais aujourd'hui beaucoup sont cultivateurs, ou font des métiers divers à la campagne. Les communautés

(97) Baucroft, I, 103, 104, 109, 112.
(98) F. Fawcett: *Madras government Museum*, Bulletin, Vol. III, Madras, 1900, p. 199, 224, 232, 236, 237.

familiales sont très solides, de sorte que, outre le consentement de la fiancée, il faut celui de la mère et de l'oncle maternel.

Chez les *Naïr du Sud* (Travancore, Cochin, Calicut), les époux vivent chacun dans leurs familles respectives, sous le régime de la séparation des biens et des intérêts ; le mari vient de temps en temps visiter sa femme et lui fait parfois un cadeau. La polyandrie existe, les femmes Naïr ayant des époux, non seulement de leur propre caste, mais aussi de celle des brahmanes, où par contre existe la polygamie. Les facilités de divorce sont telles que l'adultère n'existe pas, car il rentre dans la catégorie des mariages temporaires, mais les relations avec les castes inférieures sont punissables. De même, le veuvage n'a guère de sens. Les femmes n'ont aucun droit politique, ne vont jamais en ville, ni à l'étranger, mais les enfants appartiennent toujours à la mère.

Les *Naïr du Nord* (Mahé, Cannenora, etc.) (99) sont plus éloignés du matriarcat. La polyandrie est moins fréquente, et parfois la femme vient se fixer chez son mari. Celui-ci verse alors un gage important, rendu au divorce, l'adultère de la femme étant particulièrement punissable, et la veuve retournant dans sa famille. C'est vers cet état sans doute qu'évoluent peu à peu les Naïr du Sud, qui sont restés plus longtemps sous le régime du double atelier. Le nom de Naïr signifiant « conducteur » (100), on peut penser qu'anciennement ils s'occupaient de transports, les femmes restant pour cultiver. Plus tard, guerriers et propriétaires ruraux, les hommes ont fini par se mettre peu à peu à la culture, puis enfin, depuis les Anglais, à exercer divers métiers.

Les *Menangkabao* (101) de Sumatra sont également un peuple chez lequel les hommes se sont mis à la culture,

(99) Fawcett, 224, 235, 237.
(100) Elie Reclus, 173.
(101) Mazzarella, 187, 227-229, 239-242, 251, 268-259.

mais ont conservé une organisation matriarcale qui ressemble beaucoup à celle des Naïr, avec cette différence que les communautés familiales sont restées plus grandes, mais chacun des époux continue à rester dans sa propre famille.

Nous ignorons si le consentement des fiancés est nécessaire, mais savons que, comme chez les Iroquois, le mari doit travailler quelque temps pour ses beaux-parents, ceux-ci le nourrissant pendant cette période. C'est donc bien plus une épreuve qu'un achat, à moins qu'on ne le considère comme un achat de la fidélité de la femme, car l'adultère de celle-ci est seul punissable, ou mieux donne lieu à une composition. Toutefois, il faut comprendre que si l'adultère du mari ne donne pas droit à une composition, l'épouse peut divorcer avec beaucoup de facilité. La femme peut posséder et hériter, mais c'est la propriété familiale qui domine.

Les veuves sont libres de se remarier; les femmes n'ont aucun droit politique; et les enfants appartiennent toujours à la mère.

Les indigènes de *Bornéo* ont évolué de l'état social de la classe A vers celui de la classe D. Certains d'entre eux vivent encore d'une façon très nette sous le régime du double atelier, chasse ou pêche pour les hommes et culture pour les femmes. Tels sont les *Marout* (102), qui habitent dans le nord de l'île.

Chez la plupart, notamment les *Dayak* proprement dits, et les *Dusun*, la culture est surtout faite par les hommes (103), mais les survivances matriarcales sont nombreuses (104) : consentement de la fiancée, monogamie, égalité des sexes en ce qui concerne la pénalité de l'adultère (composition payée à l'époux outragé), et la faculté de divorcer (en payant un certain prix). La veuve peut se remarier en payant le

(102) H. L. Roth, *The Native of Sarawak and N. British Bornéo* (London, 1896), t. I, p. 366.

(103) Roth, I, 364-366 ; — E. H. Gomes, *Seventeen years among the Sea Dayaks* (London, 1911), p. 86.

(104) Roth, I, 108, 118, 126-130.

prix d'un divorce, ce qui suppose l'existence antérieure du lévirat ambilien. Les femmes peuvent exercer la sorcellerie aussi bien que les hommes.

Ajoutons que l'homme va ordinairement s'établir dans la famille de sa femme, mais l'inverse se voit parfois, par exemple lorsque le mari occupe un rang supérieur, ou encore s'il est fils unique.

Ajoutons que dans certaines peuplades de Bornéo, on trouve un clergé féminin.

V. — Conclusions

Si nous voulons résumer les constatations qui précèdent en les comparant entre elles, nous aurons le tableau suivant :

1° *Le consentement de la jeune fille* existe en général dans toute la série matriarcale, mais lorsque la famille communautaire est très cohérente, c'est l'avis de la mère ou de la matrone qui prévaut. — Il faut faire exception des petits groupes isolés, où les règles matrimoniales décident à peu près automatiquement des unions. Enfin, dans le groupe D, où le matriarcat n'est qu'une survivance, il arrive que la fiancée n'a d'autre moyen que la fuite, si elle veut éviter un mariage forcé. — Dans certaines sociétés compliquées, c'est la femme qui a l'initiative du choix, soit qu'une reine ou une princesse épouse un homme de caste inférieure, soit que la femme dirige l'atelier unique qui fait vivre (comme dans le cas des anciennes commerçantes du Nicaragua) ;

2° *Le mariage par épreuve* est la façon typique de conclure les unions chez les populations les plus matriarcales (classes A et B), mais il commence à évoluer vers le *mariage par travail* quand les hommes doivent aider à la culture.

Au contraire, il évolue vers le *mariage par gage* quand la richesse mobilière se développe, le gage étant constitué

soit par un domaine lorsque la femme est émancipée très tôt par l'établissement en simple ménage, soit par des valeurs versées à la famille, lorsque celle-ci forme une espèce de communauté. Le *mariage par échange* existe dans la classe C, lorsque les groupes sont peu importants et plus ou moins isolés.

Enfin, dans les classes C et D, on voit les mariages par *épreuve* ou par *gage* continuer selon que la richesse mobilière est faible ou non ;

3° *L'autorité maritale est faible*, soit que les époux continuent à vivre dans leurs familles respectives comme dans le *mariage semundien*, soit que les époux soient soumis tous deux à l'autorité du chef de la famille de la femme, comme dans le *mariage ambilien*. Lorsque le simple ménage existe, la faiblesse de l'autorité maritale crée peu de difficultés lorsque les ateliers sont très séparés (classes A et B), ou que les femmes détiennent complètement les moyens d'existence (comme les marchandes de l'ancien Nicaragua). — Lorsque le matriarcat n'est plus qu'une survivance (classe D), l'autorité maritale tend à reprendre peu à peu le dessus, selon que l'évolution est plus ou moins accentuée ;

4° La *monogamie* est la règle naturelle des populations matriarcales (classe A). La *polygamie* tend à s'établir lorsque l'atelier masculin prédomine (classes B, C et D) à moins que l'on ne soit pas éloigné d'un état antérieur rentrant dans la classe A. C'est du moins la seule façon d'expliquer les différences que l'on constate. La polygamie se rencontre même pour les chefs dans la classe A, lorsque l'état social va en se compliquant.

La *polyandrie* existe parfois, concurremment avec la polygamie, soit sous la forme du *mariage par groupes* comme dans certaines sociétés simples de la classe C, soit par un privilège de caste pour les princesses dans les sociétés compliquées, soit enfin comme une évolution extrême du semundo, comme chez les Naïr.

5° *L'adultère* est rare dans la classe A, à l'exception des Iroquois, qui ont à la fois le semundo et des bourgs importants et très agglomérés. En général, il est peu puni et se résout par le divorce. Lorsque le matriarcat n'est qu'une survivance (classe D), l'adultère devient peu à peu plus punissable à mesure qu'on s'écarte des origines. Il en est de même pour les unions entre personnes de classes sociales différentes;

6° Le *divorce* est rare là où l'adultère est rare; il est fréquent et facile dans le cas contraire, et pour les deux sexes, lorsque les communautés familiales sont fortes, car elles peuvent recueillir la femme divorcée.

Avec le mariage par gage, la femme a une composition en cas de divorce, mais nous savons qu'il s'agit alors de sociétés où la richesse mobilière est développée.

Le droit des hommes au divorce est plus grand que celui des femmes, lorsque ce sont les premiers qui détiennent les moyens d'existence et que la richesse mobilière est faible.

7° Les deux sexes ont le *droit de propriété* dans la classe A et dans les sociétés où existe une certaine richesse mobilière;

8° Le *lévirat ambilien* est concomitant du véritable mariage ambilien (Cri et Kamtchadales). De même le *lévirat double* est concomitant du véritable semundo des sociétés simples (Iroquois), ou du mariage par échange entre clans (Veddah, Urabunna, Arunta, etc.), ou enfin comme une survivance (Baluba). Le *lévirat ordinaire* ne se rencontre que dans les classes C et D, et il est une conséquence du mariage par gage dans ces sociétés éloignées des origines matriarcales. Dans les autres cas, *les veuves reprennent leur liberté*;

9° Les femmes jouissent de certains *droits politiques*, dans certains cas particuliers, comme chez les Iroquois où les bourgs sont agglomérés et le gouvernement représentatif. Parfois une femme chef a l'autorité sur les femmes, comme chez les Mincopies.

Il est plus difficile d'expliquer les cas où les femmes acquièrent le droit d'être sorcières, sinon qu'elles ont une certaine oisiveté (Kamtchadales);

10° *L'état civil* se transmet de beau-père à gendre par l'incorporation du mari dans la famille de sa femme, avec le véritable mariage ambilien ; — *de la mère à ses enfants* dans le véritable mariage semundien (Iroquois, Naïr (Menangkabao), dans les formes atténuées du mariage ambilien (Veddah, Banyaï, Touareg, Tlinkit), enfin comme survivance (Australiens, Papouas, etc.);

11° Il reste à déterminer les causes des différentes formes matrimoniales. Rappelons que, dans le mariage semundien, les deux époux continuent à vivre dans leurs familles respectives ; dans le mariage ambilien véritable, il est naturalisé dans cette famille, tandis que dans le mariage ambilien atténué, il conserve son état civil originaire, celui de sa mère.

En ce qui concerne le semundo, il est à son état normal dans la classe A chez les Iroquois, et il est dû à la rencontre de plusieurs conditions : grandes agglomérations dans lesquelles existent des communautés familiales solides, basées sur la transmission d'un bien collectif important. Chez les Menangkabao et les Naïr qui font partie de la classe D, le semundo est encore réel dans son organisation, mais les causes qui lui ont donné naissance ont disparu.

Le mariage ambilien réel existe chez les Cri et les Kamtchadales : les agglomérations sont plus petites, et l'héritage n'existe pas.

L'ambil atténué existe chez les Veddah, les Banyaï et les Touareg, qui font partie du groupe A : la succession existe, mais les agglomérations sont relativement petites.

Chez les Tlinkit, il a gardé ses institutions caractéristiques, quoique les causes génératrices n'existent plus. Au contraire, chez beaucoup d'Australiens et de Papouas il ne reste plus que des fragments de ces institutions.

Chez les Bushmen, les Mincopies et les Natchez, l'orga-

nisation en simple ménage fait apparaître les formes matriarcales sous diverses variétés.

Enfin, nous pouvons dire que les Dayak ont évolué de l'ambil vers le groupe D, tandis que les Baluba ont vraisemblablement passé du semundo vers le groupe C.

Parmi les sociétés très compliquées, on n'en trouve aucune qui soit basée sur le matriarcat, ce qui s'explique dans notre théorie. Dans ces sociétés, la spécialisation des métiers est très grande, et il est difficile que tous les métiers masculins soient des ateliers nomades, ou que la majeure partie des travaux puisse être faite par les femmes. Une partie de la population (marins, commis-voyageurs, etc.) est organisée sous le régime des classes A ou B, mais les effets sont déformés par les lois générales de la nation dans laquelle elle est englobée. Pourtant, si cette partie de la population forme une proportion notable, on conçoit qu'elle peut .réagir sur l'ensemble et aider au mouvement qui tend à accroître l'influence de la femme.

La catégorie C agit dans le même sens, et elle est parfois nombreuse, si beaucoup de maisons de commerce sont dirigées par des femmes.

Or, le développement des transports dû à l'extension du machinisme a augmenté, en Europe, l'importance des classes A et B. D'autre part, la guerre a fait passer, temporairement il est vrai, une partie importante des familles dans la catégorie A. Ce sont là des faits qui ont facilité l'éclosion et le développement du mouvement féministe.

Il est bien certain toutefois que le féminisme actuel n'est pas identique au matriarcalisme. Celui-ci est une conséquence inéluctable de certaines conditions de vie. Dans le féminisme, il y a en outre un programme montrant un but idéal à atteindre. Pourtant, l'étude de l'un peut aider à comprendre l'autre.

Si maintenant, nous revenons aux questions de méthode, nous voyons clairement que ce n'est pas la promiscuité qui a engendré le matriarcat, ni même le mariage collectif, les

deux institutions étant loin de se superposer. D'autre part, nous voyons que M. Mazzarella, en négligeant l'analyse des ateliers de travail des deux sexes, n'a pu trouver les causes véritables du matriarcat, et que la société des Menangkabao qu'il a prise pour type ne contient pas les éléments les plus forts du phénomène, mais seulement de fortes survivances. Ses généralisations, en partie exactes, ont été ainsi faussées sur certains points ; par exemple, le fait que l'adultère de la femme est plus punissable que celui de l'homme ne peut être étendu à toutes les populations. Elles ont été surtout faussées en ce qui concerne *l'universalité* du mariage ambilien à l'origine de toutes les races.

Pour nous, la famille matriarcale résulte de certaines conditions de vie, aussi bien que la famille patriarcale. Pour affirmer que l'une est antérieure à l'autre, il faudrait connaître les conditions de vie des premiers groupements humains, savoir si elles étaient basées sur le double atelier ou non, et quelle était l'importance relative des travaux des deux sexes. La question est ainsi renversée : pour connaître l'organisation familiale primitive, il faut d'abord connaître l'organisation économique. En examinant les éléments sociaux de la famille à part, on ne peut aboutir : on ne peut reconstituer les effets d'un passé aussi lointain sans reconstituer les causes ; et les liens de causalité ne peuvent être déterminés que par l'établissement préalable de monographies complètes.

PAUL DESCAMPS.

EXISTE-T-IL UNE PEINTURE JUIVE ?

Monde, tu nous interroges, trala, trala, la...
L'on répond : trala trala la...
Si l'on veut, on peut répondre : tra la, tra la...
Monde, tu nous interroges : trala, trala, la...

Petite ronde juive.

Nous n'allons pas nous payer de mots, la chose est trop simple.

Allez visiter les galeries de peinture du Louvre, de bas en haut et d'un bout à l'autre, pendant autant d'heures que vous voudrez, examinez chaque toile ou panneau et chaque nom d'artiste écrit dessous, du XIIIe au XXe siècle, vous n'y trouverez pas une seule œuvre juive, exception faite — si vous voulez — pour une *Paysanne assise* et un *Effet de Givre* signés C. Pissarro qui, né en 1830 aux Antilles danoises, était le fils d'un colon « rattaché par son ascendance au sémitisme portugais » (1).

Dans le catalogue du Luxembourg, le moins complet des musées de peinture moderne du globe, vous trouverez encore le nom de Lévy-Dhurmer dont le mieux que l'on puisse dire, c'est qu'il possède de vagues dons d'illustrateur, comme en fait foi son *Rodenbach*, représenté sur un décor de Bruges la Morte.

On connaît, en outre, aux Pays-Bas, Josef Israëls, de six ans l'aîné de Pissarro. Originaire de Groningue, Israëls, qui peignit grand nombre d'*Intérieurs de Pêcheurs*, est mort à La Haye, il y a quelques années, couvert de gloire officielle.

(1) Ad. Tabarant : *Pissarro*, F. Rieder et Cie.

J'oublie peut-être deux ou trois cas de petits maîtres de race juive en Allemagne, en Pologne ou aux Pays-Bas... Au besoin, on peut encore citer le décorateur de ballets russes feu Léon Bakst, qui, cependant, appartient plutôt au nouveau siècle, comme son coreligionnaire français, Caro-Delvaille. Mais voilà bien alors tout ce que, depuis Moïse jusqu'à 1900, fidèle au verset de la Bible : « Tu ne feras point d'images taillées ni aucune ressemblance des choses qui sont là-haut aux cieux, ni ici bas sur la terre, ni dans les eaux sous la terre » (2), le peuple hébreu a donné au monde comme coloristes.

Or, soudain, on voit les peintres israélites foisonner. Dans les Salons d'après-guerre, les Lévy sont légions : Maxime Lévy, Irène et Flore Lévy, Simon Lévy, Géo Lévy-Say, Alkan-Lévy, Isadore Lévy, J. Benoît-Lévy, Claude Lévy, Lévy-Franckel, sans compter ceux des Lévy qui préfèrent exposer sous pseudonymes d'assonance moins hébraïque — ce qui est assez dans la manière du juif moderne — et sans parler des Kohn, des Bloch, des Weill, des Zadok, etc., que l'on glane à toutes les pages des catalogues.

D'où est venue, tout à coup, cette envie de peindre chez les descendants des douze tribus, cette passion pour les pinceaux et la palette que — malgré la Loi — l'on semble tolérer, voire encourager, dans les milieux les plus orthodoxes ?

Personne, je pense, ne niera qu'il n'y ait longtemps que le Juif s'occupe de peinture, aime le tableau comme il sait apprécier tout ce qui est rare, curieux et imprévu, que ce soit un don direct de la nature, telle la pierre précieuse, ou le résultat d'un patient et délicat travail humain. Ne détient-il pas une aussi grande part du commerce des antiquités et des objets d'art que du trafic des perles et des diamants ?

C'est qu'en général, doué scientifiquement et sentimen-

(2) Exode, XX-4.

talement, le Juif est bon critique. Et cela fait de rudes marchands, ces critiques, qui à l'échange des idées préfèrent — si la nécessité les y pousse — l'échange des choses.

Il n'est nullement dans mes intentions de résumer, après tant d'autres, l'histoire des Juifs en Occident. Pour peu que l'on y ait touché, on ne peut ignorer qu'à chacun des gestes juifs, il existe toujours une couche de lyrisme philosophique : Gobseck a en lui du David et du Spinoza...

La brocante, c'est-à-dire l'achat et la vente de marchandises sans valeur certaine ni cours précis, commerce intellectuel par excellence, exigeant des notions compliquées où interviennent le psychologue et le physionomiste, l'expert et l'historien, l'homme de goût, le rêveur et l'économiste, reste comme le métier juif type.

Le jour où la peinture est devenue, pour beaucoup, une science spéculative, le Juif a pu en faire. L'ancien calligraphe du Talmud s'est mis à acheter toiles et couleurs.

§

La peinture qui, de Byzance, pénètre en Italie, est uniquement religieuse. Malgré ses apparences païennes, elle reste telle pendant la Renaissance et pendant le XVIIe siècle : car c'est encore peindre pour Dieu que de peindre pour le Pape ou le Roy de France !

A part les rares primitifs suisses, on ne travaille guère dans un but démocratique. Même les soi-disant républicains Hollandais font leurs toiles pour plaire à des maîtres tout-puissants et singulièrement difficiles.

Mais voici que, petit à petit, l'Angleterre qui, jusqu'alors, n'a pu qu'emprunter décorateurs, enlumineurs et portraitistes — au moins ceux dignes de ces noms — à Florence, à l'Irlande, à la France, à l'Allemagne, aux Flandres,... voici que l'Angleterre vient s'en mêler.

Faisant suite à Addison et à son *Spectator*, Hogarth invente la « caricature morale » et réalise ce que, bien malgré lui, Léonard de Vinci avait laissé à l'état de rêve ainsi qu'à peu

près tout ce qu'il entreprit pendant sa vie mouvementée : le penseur entre dans l'atelier, non pas pour causer, pour enseigner, pour juger, pour admirer, pour... acheter peut-être... Non. Il prend en main le crayon, puis la brosse et prépare l'avènement de Géricault, mort trop jeune, de Daumier, de Degas, du détestable Rops, du génial bouffon Toulouse-Lautrec et de notre contemporain Rouault, qui n'emploie presque uniquement son indiscutable talent qu'à se venger du tourment que nous infligent même les femmes les plus adjectes et les plus ridicules.

Ce n'est cependant qu'un petit côté de l'influence puritaine dans l'art de la plastique. Il reste plus grave : l'Impressionnisme, non pas en tant que nouvelle technique, — Rubens, Hals, Fragonard en ont amplement usée, — mais en tant que technique... moralisante et moralisatrice. Je m'explique.

Si l'on en croyait les écrits sur les Impressionnistes et leur propre langage, personne n'aurait regardé la nature avant eux, avant eux pas un artiste n'aurait peint ce qu'il voyait ; tout n'était, avant eux, que convention et mensonge... Avait-on jamais possédé la vraie science de la couleur ? Avait-on eu conscience de l'heure du jour à laquelle on peignait ? Avait-on étudié, avant eux, les variations chromatiques des matières exposées, par exemple au soleil ou dans la brume ? Les coloristes d'autrefois n'ont fait que se tromper ou mentir. Les hommes possédaient des yeux comme les idoles des païens — et ne voyaient pas.

Et voilà que des tubes qu'après Bonington ils pressent, les Monet, les Renoir, les Pissarro, les Sisley, avec le vert et le rouge, le bleu et le jaune, le noir et le blanc, sortent aussi de la vérité pure et de l'honnête esthétique, inconnues jusqu'à ce jour : c'est l'affaire Dreyfus de la peinture !

Et de deux... Mais ce n'est pas tout : il y a Hogarth, il y a Bonington, il y a aussi Ruskin, John Ruskin et son *préraphaélisme*, cette invention britannique, tout de plagiat et d'imitation, sans une trace de franchise picturale, cette boutique de fausse antiquaille toscane où l'on ne marchande

que de la littérature, néo-catholicisme en un pays protestant, espèce de folklore artificiel où manque le principal : une nationalité... un folklore pour touristes, pour philanthropes, pour vieilles filles, pour snobs : toute la *gentry*...

Notre stérile symbolisme, avec Gustave Moreau, Odilon Redon, Carrière, Gauguin, Ary Renan et le survivant Rochegrosse, en a été une des formes les moins agressives.

Plus ou moins en marge de l'*Ecole*, il existe donc, à la fin du XIXe siècle : 1° une peinture basée sur la charge et le sarcasme ; 2° une peinture de persécutés qui crient justice ; 3° une peinture de bric-à-brac importé d'Italie.

La foi de jadis (qui avait résisté aux encyclopédistes) est remplacée par la discussion, et — les nouveaux moyens de déplacement aidant — le sens local, l'esprit local, le sujet local, la couleur locale souffrent d'une décadence si certaine qu'une vague possibilité d'art international se fait jour.

Dès lors, la carrière de peintre commence à s'ouvrir aux Juifs.

§

« Qu'il nous suffise de dire que, répudiant l'art pour l'art, nous ne croyons pas à la gratuité et nous osons ne pas admettre que l'on puisse penser et créer avec désintéressement. »

Cette déclaration de guerre aux désarmés devant le mercantilisme, je la détache d'une préface, signée Albert Cohen, qui figure au début du premier numéro de la *Revue Juive*. Elle définit, exactement, le sentiment chez l'Hébreu, lorsqu'il s'agit d'un effort, qu'il soit manuel ou intellectuel.

Si, aujourd'hui, pour des mobiles multiples, la peinture n'était pas devenue marchandise indiscutée, article banal, malgré toutes les raisons données plus haut, la race sémite n'aurait pas tenu, dans les Salons et dans les ateliers de Montparnasse, Montmartre, Munich, Moscou, Vienne, le rôle qu'elle joue avec tant d'ardeur et — il faut bien le reconnaître — avec tant de science et d'habileté.

Les causes de cet engouement pour la peinture sont nombreuses : Balzac, dans l'*Illustre Gaudissart*, a prévu le règne de la force uniforme, mais niveleuse, égalisant les produits, les jetant par masses, et obéissant à une pensée unitaire, dernière expression des sociétés qui, ensuite, retombent dans « les ténèbres de la barbarie »... Quant on compte d'une part l'argent qui se dépense pour l'achat des tableaux et quand, d'autre part, on voit ces milliers et milliers de coloristes médiocres se vêtir, se nourrir et s'amuser grâce au produit de leur travail, il semble bien que nous courons à cet empire du bien-être universel.

Quant au but que nous nous proposons ici, il n'importe guère que ce soit l'enseignement obligatoire, la prospérité générale, l'instabilité du papier-monnaie ou, tout simplement, une mode provisoire qui fait se chiffrer, annuellement et pour Paris seul, par millions les sommes déboursées aux bureaux de vente des *Artistes Français*, de *la Nationale*, de l'*Automne*, des *Indépendants*, des *Tuileries* et autres expositions périodiques du même genre.

La peinture n'est plus une affaire de longue patience, de gloire tardive, sinon posthume, et, du moins pour la majorité, de gagne-petit : on y fait fortune aussi facilement que dans le charbon.

« Le temps est passé, constate M. F. Fels, dans l'*Art vivant* du 15 mai, le temps n'est plus où le chef de famille chassait de sa vue le jeune homme qui préférait les sacrés tourments de la vie d'artiste aux sages béatitudes d'une existence familiale », et plus loin : « On évoque maintenant la carrière d'Utrillo, un garçon de 40 ans dont les œuvres se vendent des soixante mille francs et s'enlèvent comme des petits pains »...

Laissons donc la raison « intérêt » qui a pu conduire le Juif vers la peinture ; elle est acceptée d'avance. Il en existe une autre, bien plus importante puisque bien plus initiale. l'influence orientale sur les Beaux-Arts en Europe

§

A mesure que l'entreprenant Occident épuise son originalité et son génie propre, à mesure qu'il s'approche matériellement et psychiquement des terres et des peuples d'Asie, notre continent cherche de plus en plus à se ravitailler — surtout spirituellement — dans le merveilleux réservoir de l'antique civilisation jaune...

Vers 1600, le Céleste Empire commence à donner. Après la *chinoiserie* de l'époque galante, le Japon, la Corée, successivement, ont eu leur influence sur notre goût. Parcourant l'Orient de l'est à l'ouest, nous avons fini par découvrir la Perse et l'artisannerie slave, qu'elle vienne de l'immense Russie, de la rustique et rude Bulgarie, de la romantique Pologne, de la latinisante Roumanie ou de la Bohême toute proche. Nous n'avons rien pris chez les Juifs parce qu'ils n'avaient rien à donner, ni dans un sens plastique, ni dans un sens décoratif. Mais cela pouvait-il les empêcher de se retrouver dans cette invasion de couleurs et de lignes, de se reconnaître dans le lyrisme qui en émane ?

C'est en fin de compte quelque chose comme le temple de Salomon qui, par bribes, renaît dans toutes les capitales des Aryens. Les *fidèles* hésiteraient-ils à aider à son ornementation ? Est-ce que l'esprit de la *Loi* — le sionisme intervenant — peut défendre de recréer le *lieu saint* qui doit abriter cette loi ? Peindre, pour les Juifs, ne va-t-il point devenir une obligation mystique ?

§

Si les noms de ses parents et la profession de son père ne suffisaient point à prouver que Rembrandt van Rijn, fils d'un meunier des environs de Leyde, était de descendance purement chrétienne et néerlandaise, vingt autres faits le démontreraient, comme, par exemple, le caveau que depuis plusieurs générations les membres de sa famille possédaient dans une église de leur ville natale. Du reste n'y-a-t-il pas, avant tout, l'esprit qui anime ses œuvres et qui représente

le Nazaréen aux moments les plus pathétique de sa rayonnante existence !

Qui croirait qu'un Juif ait pu graver la tragique *Descente de la Croix aux Flambeaux*, image d'une foi et d'une envolée aussi haute que les versets de Jean l'évangéliste, lui-même ?

Eh bien, deux ans ou deux ans et demi après la guerre, un mien ami attira mon attention sur un article d'une petite revue d'avant-garde (qui d'ailleurs depuis a cessé de paraître) et où l'on voyait un jeune Polonais du quartier Montparnasse appelé « le plus grand peintre juif après Rembrandt ».

Nous voulons supposer de la part de l'auteur, alors débutant, de l'ignorance plutôt qu'un pan sémitisme qui tendrait à circoncire, trois siècles après sa naissance, le glorieux amant d'Hendrikje Stoffels.

Il a probablement confondu les origines du vieux maître et la rue qu'il habitait, à Amsterdam, en plein ghetto. Peut-être même a t-il pris Rembrandt pour Spinoza. Le lapsus, néanmoins, est la marque d'une époque où, de façon soudaine, nous voyons choisir par des centaines d'Israélites le métier de peintre.

§

Depuis les premières manifestations des *fauves*, héritiers de l'Impressionnisme, aux *Indépendants*, c'est-à-dire depuis près de vingt ans, les neuf dixièmes des œuvres accrochées dans les expositions annuelles des grandes sociétés artistiques ou chez les marchands dévoués à la nouvelle Ecole, sont non seulement — tout comme aux *Artistes Français* et groupements similaires — d'une inévitable médiocrité (il y a eu des médiocres hier, il y en aura demain), non seulement d'un coloris sale et d'une pauvreté de matière antifrançaise, mais encore elles sont tristes et scatologiques, d'une laideur voulue, empreintes souvent d'obscénité sans la seule excuse du charme, basées sur des

formules géométriques et anatomiques qui vous poussent à vous demander pourquoi ces *jeunes* ont déserté l'Académie de la rue Bonaparte.

Léon Bloy, peu au courant du mouvement d'art moderne, mais d'instinct infaillible, sentait bien cette manie de se singulariser qui aboutit à la grimace et à l'ineptie, lorsque, dans l'*Invendable*, il appelle Willette — à propos de son *Enfant Jésus* — un *Botticelli de maison d'amour* : « Instinct de profanation vraiment démoniaque », conclut l'auteur de la *Femme Pauvre*.

La banalité d'âme qui chez les « traditionalistes » se rachète au moins grâce à une pauvre, mais honnête sincérité d'écolier, les « émancipés » la cachent aux yeux du public déconcerté, sous la *charge*, cette lèpre de l'œil, sous du réalisme sans inattendu, cette affection purulente de la pensée, sous une fausse simplicité, ressemblant au gâtisme précoce, si ce n'est à de la pure idiotie.

L'abus du *joli* a créé une réaction, personne ne l'ignore : rien n'est laid dans la nature. Mais le coloriste de vingtième ordre ne possède rien d'une force de la nature. Quand il fuit l'aimable, il tombe dans le hideux ou dans l'imbécile.

Le Juif, mélancolique chercheur de vérité, juge sceptique de la chose établie, bourreau apitoyé, oiseleur des déshérités, a, sans doute, été tenté par ce nouvel axiome qui, niant le difforme dans la création, semble admettre toutes les déformations : c'était une raison de plus pour se faire peintre.

Ce qui est vrai pour le barbouilleur en particulier le reste pour tous les débutants, quels que soient leurs dons... et alors combien d'avantage pour l'Israélite, dont le cas présente à peu près celui du primitif.

Car s'il doit exister une peinture juive, elle ne pourra évoluer sans primitifs. Autrement, il en sera comme de l'Ecole anglaise, qui n'est que fiction nationaliste, quoiqu'il existe quelques bons peintres anglais.

Pour ma part, parmi la cohorte de Juifs qui peignent,

j'en connais quelques-uns de talent ; mais, à une seule exception près, je ne découvre chez aucun d'entre eux la moindre trace d'un art racé.

Si l'on ne savait, par ailleurs, que les Simon Lévy, les Pascin, les Léopold Lévy, les Kayser, les Mondzain, les Milich, les Samuel Halpert, les Zak, et tant d'autres sont juifs, ce n'est pas à leur peinture que nous le découvririons.

Une intelligente prudence dans la manière, un goût distingué dans le choix des couleurs, un dessin habile ou discret, permet à plus d'un de suppléer à une personnalité hypothétique.

Un isolé, né à Varsovie ou dans ses environs, se détache brutalement de cet anonyme milieu judaïque : en lui on découvre un fond assez oriental, une palette assez bariolée, un tempérament assez généreux en même temps qu'humoristique, assez idéaliste en même temps qu'utilitaire, une vision assez neuve aussi, pour lui attribuer le titre de *peintre juif*, le premier, non pas depuis Rembrandt, mais depuis que le monde est monde. Moïse Kisling ne doit pas être placé au-dessus ou au-dessous de ses coreligionnaires, mais à part, complètement à part. Certains m'objecteront ses origines slaves. Je ne crois pas qu'il faille en tenir compte : des milliers de Slaves peignent depuis deux cents ans et plus. Pourtant rien ne rattache, pour la forme ou pour le fond, Kisling aux précurseurs du *Mir Isskousstva* (3), ni à ses membres actuels que le bolchevisme a dispersés, ni à Chagall et à ses amis moscovites, ni à tout autre coloriste d'entre Oural et Vistule.

Cependant, je le répète : cela fait un cas et non pas une Ecole.

§

J'ai écrit cet article de bonne foi. Si certains de mes lecteurs croient s'y être heurtés à du parti pris, c'est malgré

(3) Le salon quasi-officiel de Saint-Pétersbourg avant la Révolution.

moi. J'ai osé prendre, si l'on me permet l'expression, la bête par les cornes.

Le talent de coloriste n'est pas venu au peuple élu, comme, au temps biblique, la manne dans le désert. J'ai cherché des raisons à leur soudaine invasion dans le royaume des Beaux-Arts. Si elles sont fausses, qu'on le dise. La discussion est ouverte.

VANDERPYL.

LES MOULINS A PAPIER D'AUVERGNE

Les premiers moulins à papier de France se sont élevés, au retour des Croisades, dans cette partie de l'Auvergne, qui touche au Forez, où l'on trouve les villages de la Dame (Damas), et d'Escalon (Ascalon), les deux premiers villages papetiers, aujourd'hui retournés à la vie pastorale. Il y a quelques années, on voyait encore, à Escalon, les pans de murs enlierrés d'un de ces moulins, aujourd'hui complètement écroulé, enseveli par les ronciers, les frênes triomphants du bord de l'eau. Mais combien d'autres moulins demeurent, pour attester la noblesse, l'ancienneté de cette fabrication !

L'industrie papetière d'Auvergne connut deux siècles de très grande prospérité : le XVIIe siècle et le XVIIIe.

A la Bibliothèque Nationale, section des manuscrits, on peut lire, au travers des feuilles où Louis XIV écrivit ses mémoires autographes, ou bien le nom du pays : Auvergne, ou bien les noms des fabricants de papier de nos petites vallées. Racine, historiographe, écrivait sur du papier de chez nous. A ce papier, imprimeurs et éditeurs d'estampes accordèrent longtemps la préférence. On connaît d'admirables éditions de Molière, de Massillon...

Quelques-uns des plus puissants papetiers du grand siècle se virent anoblir. Certains des membres de ces familles nobles occupèrent à la Cour des charges importantes, comme celle d'introducteur des ambassadeurs. Aussi a-t-on parfois la surprise de découvrir, chez leurs descendants, les portraits, faits par de grands peintres, de personnages en costume de gala, tout velours et dentelles, avec l'imposante perruque...

Au XVIIIe siècle, le Père Imberdis, savant jésuite, chantait dans un poème latin *L'Art de fabriquer le papier*, cet art qui faisait alors la renommée de l'Auvergne, et plus particulièrement celle de sa petite patrie, Ambert.

Là résonnent au loin environ trois cents moulins ; nulle part des ruisseaux plus purs et plus abondants ne déroulent leurs ondes par les prés ; en aucun lieu, vous ne trouverez de papier plus blanc, mieux fait pour les livres.

Il n'oublie pas un autre centre important de la région : celui de Chamalières, près de Clermont-Ferrand.

L'Auvergne fournissait non seulement la France, mais les pays étrangers, surtout les Pays-Bas. En 1688, par exemple, les marchés hollandais ont acheté pour deux millions de livres de papier.

Même après l'invention des cylindres à dents métalliques qui broyaient plus vite la pâte, la Hollande continua longtemps, la qualité du papier national étant par trop inférieure, à s'approvisionner en France. Avec le progrès de la fabrication, ce marché se perdit peu à peu. Cependant, on voit le papier de France, surtout le papier d'Auvergne, qui, lui aussi, s'était perfectionné, reprendre la vogue, et reparaître sur les presses des grands imprimeurs hollandais qui, au début du XVIIIe siècle, l'avaient délaissé pour le papier national.

La grande industrie mécanique devait, toutefois, tuer la petite industrie manuelle : depuis plus d'un siècle, on ne fabriquait plus, en Auvergne, sinon à titre de curiosité, de papier pour écrire ni pour imprimer. Les moulins s'étaient spécialisés, principalement pour la fabrication du papier joseph. C'est un papier mince, apprécié des pharmaciens à cause de ses qualités « chiffonneuses » : ils l'utilisent, au lieu d'éponges coûteuses, pour essuyer leurs bocaux. On l'employa longtemps, aussi, pour les cartes à jouer, les cartes de photographie et les rubans à Saint-Etienne. Dernièrement, on a fait surtout du papier filtre.

Dorénavant, grâce à des initiatives récentes, pourront

se maintenir, par une activité plus relevée, les quelques moulins subsistants.

§

Le papier fut inventé par un Chinois : les annalistes et les chroniqueurs de la Chine mentionnent tous le mortier où Tsai-Loun eut l'idée de broyer des débris de chanvre, de vieux chiffons, de l'écorce d'arbre, des filets de pêche, pour en faire les premières feuilles de papier. Ce modeste outil méritait, certes, tout honneur, puisque la formule dégagée de l'œuvre du premier qui eut l'idée de décomposer un certain nombre de matières premières et de les recomposer, résume et embrasse, à vingt siècles de distance (1), tous les procédés employés aujourd'hui.

Sur de bien curieuses estampes chinoises, on voit comment les Chinois font toujours la feuille, plongeant leur forme dans une cuve carrée, qui semble construite de brique ou de pierre. Puis, encore humide, pour en rendre la surface unie, ils l'étendent avec une brosse sur des planches soigneusement polies. On dirait des afficheurs.

En 751, des prisonniers chinois enseignèrent aux Abassides arabes les secrets de la fabrication. Du calife le plus célèbre d'alors, Haroun-al-Raschid, il est rapporté qu'il introduisit le premier l'usage du papier à la Chancellerie du califat. C'est alors que Bagdad, la ville des contes merveilleux, mais aussi l'asile des sciences et des lettres, où poètes et savants viendront en foule, remplace Damas (2) comme capitale.

§

Si le papier s'installa tout de suite dans un certain coin de l'Auvergne, c'est que les torrents y offraient leur force naturelle pour le broyage des chiffons.

Au début, le secret semble avoir été jalousement gardé.

(1) C'est en l'année 105 avant Jésus-Christ que Tsai-Loun présente à l'empereur Yuan-hin son rapport sur la fabrication du papier.

(2) Longtemps les papiers de Damas furent exportés en Europe, et longtemps le papier conserva le nom de *charta damascena*.

On raconte que les premiers papetiers emportaient la pâte à dos de mulets dans les bois, et là, loin de tous les regards, ils fabriquaient la feuille. Malheur à qui se serait avisé de les épier ! Des compagnons armés montaient la garde.

Le mystère, qui jadis ne se séparait pas de l'idée d'un art et d'un métier aux techniques anciennes, subsista ici des siècles durant. Les papetiers constituaient des familles, hors lesquelles il était défendu de former des ouvriers. Au XVIIIe siècle seulement, irrités par les réclamations incessantes de ceux-ci, les fabricants essayèrent de recruter parmi les paysans.

Les fabriques s'installèrent. La plupart, comme l'indiquent les dates gravées dans la pierre au-dessus des portes, furent reconstruites à la fin du XVIIe siècle ou au commencement du XVIIIe. Sans doute, alors, la « maison » — la pièce où l'on prenait les repas en commun et qui donnait directement sur le dehors — se fit-elle plus vaste et plus confortable. On agrandit aussi le « lichoir » ou « lissoir » où se lissait et où se triait, où se trie toujours, le papier ; et les « étendoirs », étage de planches embrunies, où l'on met le papier à sécher, aux quatre vents du ciel, sur trois rangs de cordes de chanvre. Mais on ne toucha pas à l'essentiel : aux assises de la construction, aux salles voûtées des pilons, maillets ou marteaux, et de la cuve.

Autant que les ruisseaux qui courent de toutes parts, rapides, affairés, autant que le bruit des marteaux frappant en cadence la pâte de chiffon dans les « piles » massives, ces papeteries noires et blanches, coiffées de tuiles sarrazines — les maisons de Syrie sont telles, dit-on, — un cadran solaire hors d'usage sur leur façade ouest, étonnent, surprennent le visiteur. Elles jettent, au flanc des montagnes ou à leur pied, campées par des prodiges d'équilibre sur les rives escarpées, tirant parti ingénieusement de l'inégalité du sol, une note artiste et pittoresque, que font valoir les prés, vergers verdoyants, couverts de noyers

et de pommiers, les frais feuillages de ce pays tout bruissant d'eaux...

§

Sur la petite roue noire, qui tourne à grande vitesse, se précipite le ruisseau, clair ruban d'argent guidé par l'homme. Il a été détourné de la « mère », le torrent primitif, qui se traîne, appauvri, dans son grand lit de pierres roulées, toutes moussues, chacune de ses rives ombragées d'un épais rideau d'ormes et de frênes.

L'eau semble danser, sauter sans plus de poids par-dessus la roue ; elle gicle en gais éventails mouvants et déchiquetés tout alentour. Lorsqu'on l'empêche, par un système de bâtons, de leviers, de faire tourner la roue, elle tombe lourde et roide sur les pierres luisantes et glissantes.

Cette roue entraîne l'arbre de couche, dont les « levées », morceaux de bois saillants de place en place, soulèvent la queue des marteaux broyeurs, puis l'arbre de couche, continuant de tourner, les laisse retomber. Il y a un art de bien disposer les levées sur l'arbre, de sorte que la roue soit chargée le moins possible à la fois.

§

C'était l'âge du bois. La charpente de leurs massifs bâtiments de granit, épaulés de contreforts pour soutenir le choc des marteaux qui ébranlent le sol, est faite de sapins entiers, à peine équarris. Les « étendoirs » — ils avaient une trentaine de mètres de long sur douze de large — sont en planches de sapin clouées sur des montants de chêne.

...J'ai vu, ces jours-ci, démolir des étendoirs. Afin de sauver quelques boiseries intérieures de la maison, il s'est agi de descendre le toit sur les murs d'une papeterie à demi écroulée. Quelle solidité de construction ! Les charpentiers-menuisiers (on est universel au village, et habile !) s'extasiaient sur la force des hommes qui avaient pu, sans machines, élever à douze mètres de hauteur des troncs de

sapins si longs et si lourds : pour éviter les raccords, on choisissait les plus longs arbres, et donc les plus gros...

Pour appareiller les moulins, ils utilisèrent pareillement le bois, un bois, plus dur : chênes et ormes.

Dans la longue salle voûtée, le plus souvent ruisselante d'eau, les « creux de piles », radoubés d'une épaisse barre de fer où retombent les marteaux, et qui, donc, font l'office du mortier de Tsai-Loun, sont pratiqués dans un tronc de chêne. Sur ce tronc, généralement, se trouvent, par paires, la « défileuse », la « raffineuse » et la solitaire « pile à fleurer » ou « affleureuse ». La tête des marteaux de celle-ci est en bois lisse sans aucune garniture de fer. Ils parachèvent la pâte.

Dans la lumière avare qui tombe des fenêtres à gros barreaux, rien de tel que ce fruste ensemble en mouvement, l'arbre de couche, les « piles », les lourds marteaux de bois armés de fer, au rythme pressé et régulier, pour donner l'impression des vieux temps.

Le long de la paroi opposée à l'arbre de couche, des blocs de granit, en feuilles épaisses, délimitent des compartiments où s'entasse la pâte, défilée ou raffinée, avant son passage dans la « pile » suivante.

Là aussi l'eau règne en maîtresse. Elle arrive, tamisée, dans des bacs de pierre où elle se dépose, s'épure encore, avant de pénétrer, par des conduits spéciaux, dans les « creux de piles », d'où elle sort par un fin grillage en emportant les impuretés de la pâte.

Dans la salle de la cuve, afin d'apprendre la fabrication, allons d'abord à celle-ci : rectangulaire, en planches, pleine d'un mélange d'eau et de pâte. On y a versé cette dernière par pleines bacholles de bois, remplies à l'aide des bassines de cuivre rouge, larges et peu profondes, dans lesquelles le papetier va chercher, quand elle est à point, la pâte de l'« affleureuse ».

La cuve est clouée sur une sorte de chaudron de cuivre renversé, qui permet de la chauffer par le fond : le « pis-

et ». Sur une grille, on fait un petit feu de bûches, qui
rde le contenu de la cuve à une douce température.
Afin d'empêcher que la pâte ne descende se déposer dans
fond, le mélange doit être remué complètement et sou
nt à l'aide d'un long et gros bâton, le « redable ».
Lorsqu'il s'agissait de fabriquer du papier joseph, la
uillie avait un aspect verdâtre : la pâte avait été faite
chiffons plus ou moins grossiers, blanchis au chlore et
vitriol. Mais si le papier est destiné aux livres, la bouillie
simplement blanchâtre, la pâte étant de chiffon propre,
ns son état naturel. L'opération du tri, le « délissage »,
i s'accomplit dans le « delidour », prend une grande im-
rtance. Non seulement on débarrasse le chiffon des bou-
is, des agrafes, des grosses coutures, des bouts de lai-
ge, etc., mais on écarte soigneusement tout ce qui n'est
s blanc.
Avant de le porter dans la « défileuse », la première des
iles », on a aussi coupé le chiffon, mécaniquement au-
rd'hui. Jadis on se servait d'une lame de faux ou d'un
nd couteau fiché dans une table, le côté non tranchant
rné du côté de l'ouvrière chargée de ce travail.
Plus la bouillie de la cuve est épaisse, plus épais, néces-
rement, est le papier.
L'ouvrier ou l'ouvreur plonge dans la cuve une forme,
nie d'un cadre volant en bois. Cette forme est formée de
de laiton, disposés en lignes parrallèles, sur des arêtes
bois, et maintenus d'intervalle en intervalle, par un fil de
nvre. (La forme du Chinois est faite de minces ba-
ttes de bambou, rattachées par des fils de soie ou de
nvre.)
omme dans un filet de pêcheur, l'ouvreur prend sur la
me un certain nombre des parties délayées dans l'eau de
uve ; le surplus passe par-dessus bord. De petites se-
sses en long et en large font souder les parties de la
. A voir avec quelle dextérité travaille l'ouvreur, cela

semble assez facile ! C'est, en réalité, — on peut s'en rendr compte en essayant — la prouesse la plus difficile de l fabrication du papier. Le tour de main en est difficile acquérir,et nécessite presque un don. Aussi les papetiers d jadis s'enorgueillissaient-ils fort quand ils savaient bie « faire la feuille ».

L'ouvreur ôte le cadre, lance sur une planche trouée qu traverse la cuve la forme chargée de pâte du côté du « cou cheur », qui couche la feuille molle sur un feutre, et l'opé ration se répète, avec une grande rapidité. Une planche un « drapan », supporte le tas de feuilles et de feutres.

Jadis, — autre singularité de cette si curieuse et antiqu industrie, — on travaillait de minuit à midi ; puis ce fut partir de deux ou trois heures du matin. Aussi, le plus sou vent, la salle de la cuve était-elle éclairée par la lueur dou teuse d'un « chaleil », petite lampe de cuivre de forme étru que, qui se suspendait par une crémaillère de bois.

Aujourd'hui, la journée commence seulement à la piqu du jour, à l'aube. Il est bon de se réserver quelques heur de lumière solaire, soit pour vaquer aux besognes du mo lin, ôter et remettre la pâte dans les différentes piles, lav les feutres,... soit pour cultiver son jardin.

Le « leveur » est celui qui retire le papier d'entre l feutres et superpose les feuilles sur une planche incline devant lui. Un apprenti, ou un ouvrier, ôte les feutres mesure.

Quand un certain nombre de « porces » est achevé, une porce se composait de cent quatre-vingt-quatre feuil de mince papier joseph, — c'est le moment de presser.

La formidable presse, faite de deux troncs d'arbre, a les madriers pesants, le gros écrou de bois d'orme côté, le cabestan, où s'enroule un câble.

On dispose les « porces », les tas de feuilles et de feutr sous l'écrou ; on met dessus les madriers. Lorsque la m humaine ne peut plus faire descendre l'écrou, on déroul câble du cabestan, on l'adapte à la presse, et les ouvri

: font tourner à grand effort, en poussant, le front sur la
iain, les traverses qui rayonnent tout alentour. Leur pié-
nement régulier a creusé une piste dans la terre battue.
a presse grince, crie, comme dit le Père Imberdis. L'eau
ort, de moins en moins abondante.

L'effort nous a paru beaucoup moindre pour le papier
ctuel. Chaque porce, aussi, ne se compose que de quatre-
ingt dix feuilles.

C'est la besogne des papetières d'étendre les feuilles sur
es cordes des étendoirs. On se sert pour cela du « frelet »,
u T de bois. Une ouvrière pose le « frelet » sur le tas de
euilles mouillées, le haut du T se trouvant au milieu, une
utre rabat la moitié de feuille laissée libre. La feuille se
rouve donc ainsi pliée en deux sur le T, et il est facile de
'étendre, sans la rompre, sur les cordes de chanvre.

Une fois la feuille sèche, on la récolte, on la trie ensuite
ans le « lichoir ». Jadis, on y polissait chaque feuille,
osée sur une peau de basane, avec un caillou poli ou une
ent de loup, qui enlevait toutes les aspérités. Le papier
tait collé, aussi. C'était à la colle animale, opération qui
emandait beaucoup de soins et de peines.

On recouvre les paquets d'un papier grossier, « macu-
ature » ou « trace », de couleur grise ou brique, fabriqué
vec le débris des chiffons.

§

La surface de la forme, fils de laiton et fils de chanvre,
ergeures et pontuseaux, avec le filigrane, ornement de
uivre fixé sur la forme, donnait au papier son empreinte.

Porteur du sceau léger qui lui est propre, dit le Père Imberdis,
e papier fait immédiatement connaître à tous son maître. Tel
abricant se plaît à marquer son papier avec les spires d'un
erpent tordu; tel autre choisit pour lui le bachique raisin. Celui-
i préfère la rose; une petite cloche plaît davantage à celui-là; il
n est à qui convient le coq avec la crête au chef.

Parfois l'on mettait ses initiales, son nom, le nom de

son pays. Sur le papier destiné aux éditions actuelles, on lira, comme autrefois : Auvergne. On a aussi repris « l'un des filigranes les plus amusants et les plus symboliques des papiers d'Ambert, un cœur d'où s'échappe une tige de brize, cette petite graminée indigène aux épillets tremblotants, qui s'agitent sans cesse au moindre vent et que j'ai souvent entendu appeler cœur de femme », disait M. Audin (1).

La belle feuille de papier, faite au moule, est donc un objet d'art, comparable aux médailles et aux monnaies.

Autrefois l'on fabriquait des formes dans le pays, à Valeyre et à la Forie. La technique s'en est perdue. Il fallut envoyer une forme comme modèle en Angleterre, et désormais celles-ci coûtèrent bien plus cher.

Les fabriques d'autrefois étaient des entreprises importantes pour l'époque. Au village papetier de Nouara, par exemple, il y avait six cuves, six moulins. A raison de quatre ouvriers (qui se reposaient à tour de rôle) et un apprenti par cuve, sans oublier le gouverneur, chargé de la surveillance du moulin, du bon état du chiffon et de la pâte, les papetières, et, en plus, la population de quelques moulins du voisinage, qui dépendaient de Nouara, cela représentait une agglomération de soixante ou soixante-dix personnes. Ce n'était pas une petite chose que de nourrir tout ce monde ! Mais, d'ordinaire, on n'était pas si nombreux.

Tous étaient fiers de leur travail, qui s'accomplissait en chantant. Il existe plusieurs chansons de papetiers. Ecoutez ce « leveur » :

Bon matin je me suis levé,
A la cuve je suis allé.

Vive les garçons papetiers
Qui font la feuille blanche,
Vive les garçons papetiers
Qui font le tour de France.

(1) M. Audin : *Le Papier à la forme*, Lyon, 1921.

Vingt-cinq porcettes j'ai levées,
De la belle ouvrage j'ai fait.

Il va ensuite dans son jardin :

Une rosette j'ai coupée,
A ma mie je l'ai donnée.

Les compagnons papetiers faisaient leur tour de France. Une autre chanson nous présente un compagnon d'un autre pays, venu à Ambert « tout droit sans s'arrêter ». C'est que, avec l'Auvergne, le Dauphiné était seul à posséder des papeteries en grand nombre.

Ils ne formaient pas, du reste, une corporation ordinaire. D'abord, ils possédaient une liberté inconnue à tous les autres corps de métier. Ils ne connaissaient pas la contrainte, les obligations. Ils étaient dispensés de payer la maîtrise, dispensés du chef-d'œuvre, partout ailleurs obligatoire. La nécessité d'être plusieurs pour parvenir à la confection d'une feuille rendait, en effet, ce chef-d'œuvre inutile, la négligence d'un seul suffisant à gâter tout l'ouvrage. L'expérience seule consacrait maître.

La corporation n'admettait pas les femmes. Or, les papetières avaient un rôle aussi important que celui des papetiers. Ainsi se trouvait constituée une petite société complète.

Les papetiers chantaient volontiers, aussi :

Si le roi savait
La vie que nous menons,
Quitterait son palais,
Se ferait compagnon.

Le travail, jamais trop rude, était parfois plaisant, facile pour qui était apprenti depuis l'enfance, et bien rétribué pour l'époque. Nourris, ils n'avaient pas de soucis.

Les saints chômés étaient nombreux, avec bombances obligatoires (de par une sorte de règlement, certains plats étaient dus, à certaines époques !) On dansait la bourrée auvergnate, pleine de force et d'entrain ; on allait pêcher la truite dans le ruisseau, sauter les fougats, les feux de

joie du dimanche des brandons, premier dimanche de Carême, le jour aussi des « soupes dorées », tartines de pain trempées dans l'œuf, frites dans la poêle, et abondamment saupoudrées de sucre... Coutumes qui demeurent...

Les gens n'ont cessé de s'harmoniser à leur cadre antique. En devenant plus étroitement familiale, peut-être même cette industrie a-t-elle gagné. En honnêteté, certainement. En goût du travail bien fait. Trop gâtés, les anciens compagnons papetiers, presque uniquement artisans, étaient devenus, non seulement exigeants, mais un peu relâchés dans leur travail. Les artisans-paysans qui ont continué la tradition lui ont infusé une sève nouvelle, et, en même temps, le milieu, les vieux usages, leur ont façonné une âme libre et allègre.

Dans ce pays admirable, aux lignes longues et pures, mais de climat rude, le paysan, qui peine sur sa glèbe soumise à toutes les intempéries du ciel, est forcément taciturne, soucieux. L'artisan-paysan garde un peu de cette inquiétude, — il a un jardin, des prés, parfois, un champ, — mais la vertu de son gagne-pain régulier, agréable et propre agit sur son esprit et le façonne comme étaient façonnés les gais compagnons d'autrefois. Ses repos sont savoureux comme son travail. Il aime le bon vin, les repas plantureux aux jours de fête, les propos bien tournés, et les chansons. Il élève cochon, poules et lapins. Il est à l'aise, il est heureux.

S'il reste une vie presque idyllique, c'est parmi eux. Ils semblent préservés à tout jamais de ce qu'il y a d'odieux dans la fièvre moderne. Jamais ils ne sont pressés, et jamais le temps ne leur dure. Ce sont des sages.

En un sens, la fabrication d'aujourd'hui reste encore inférieure pour la qualité aux très beaux papiers du dix-septième et du dix-huitième siècle. C'est que le chiffon, — alors pur chiffon de toile : à présent, il y a plus de coton que de toile, — une fois trié, était mis à « pourrir », à macérer, pendant deux ou trois mois, dans le « pourrissoir »,

grande cuve de granit dont beaucoup sont devenus des bacs de fontaine. Le gouverneur était chargé de ce soin : il lui fallait arroser souvent la masse.

La besogne des piles se trouvait par là très facilitée, et les « boutons », les grumeaux étaient rares. On n'a plus le temps de recourir au vieux système : un épurateur fera désormais ce travail de perfectionnement de la pâte. Et l'on pourra fabriquer, aussi beau qu'autrefois, « le papier par excellence », comme il a été justement défini.

JEANNE LICHNEROWICZ.

DU VERT ET DU BLEU

—

BERTRANDE A TOFFEE

A bord du yacht *Saphir*, Le Havre,
23 juillet 19...

— Il faut m'écrire! — m'avez-vous déclaré, Toffee. La plume d'un chapeau beaucoup trop Reboux pour votre âge s'est agitée d'un air folâtre, démentant le sérieux de votre figure de gosse, grosse comme une noix muscade.

Ecrire ?... J'aurais trop envie de dire ce que je pense — et ça ne serait pas toujours drôle...

Mais vous ajoutez : — Ecrivez-moi quand vous serez triste.

Entendu, alors! Vos yeux de satin marron me caressent; une dernière fois je vous serre sur mon cœur, — Toffee, délicieux et frêle joujou pour enfant pas sage, — puis vous vous en allez.

Je vous écrirai donc, au petit bonheur ou au grand malheur de mes impressions. Vous les lirez, assise à votre table encombrée de dessins ; au repas suivant, vous direz à celui qui n'a pas eu peur d'être votre mari : — Elle en a une chance, cette Bertrande, de se promener en bateau, dans des pays extraordinaires avec un aussi beau garçon!... — et vous pousserez un gros soupir.

C'est vrai, j'ai de la chance. Il est beau. Je pars voir des choses dont j'ai rêvé depuis mon enfance — et je voudrais mourir. Mourir — mais pas du mal de mer. Il est vrai que, solidement amarrés au quai, nous ne bougeons pas. Cependant, puisqu'il m'est arrivé de me sentir « inconfor-

table » sur un ponton de bateau-mouche, j'eusse bien pu déshonorer ma réputation sportive, dans le paisible port du Havre!

Allongée sur le pont, je fume des cigarettes chiffrées de vert — couleur du Jeune Homme — en regardant se baigner des petits garçons tout nus. Jambes fines, gentils reins cambrés, ventres en cuiller — ils sont amusants à voir sortir de l'eau, ruisselants, crachant, essoufflés comme des chatons en colère. Il en faudrait quelques-uns sur le *Saphir* pour remplacer ces domestiques anglais, solennels et désapprobateurs.

Hier, à deux heures du matin l'automobile m'a débarquée sur un quai tout noir, le long duquel le yacht, « brillamment éclairé », ressemblait à un jouet pour enfant de millionnaire. L'Enfant était de mauvaise humeur, mais agréable à regarder. Mais bientôt — cependant, seul avec moi sur le pont, son sourire de faune a reparu. Le petit jour était mauve — ses yeux cernés aussi... Magie d'un beau visage! la vue de celui-ci anesthésie un peu mon chagrin. Mes regards boivent avidement cette beauté comme un philtre d'oubli.

L'oubli!... Oublie-t-on?... Je le veux pourtant, avec frénésie, la frénésie qu'on a de vivre, quand le médecin vous dit : — Vous êtes perdu.

Ce matin, je fais des frais avec le vieux secrétaire, le Baron Kirchner — gentilhomme hongrois naturalisé français (pourquoi!?), qui autrefois avait appris l'allemand et l'italien à mon mari (comme on se retrouve!) — J'inspecte minutieusement ma nouvelle maison. Je n'en ai jamais habité d'aussi bien astiquée. Partout le ripolin luit, les cuivres éblouissent, les bois vernis brillent, parmi — hélas! — trop de tentures fraise écrasée et vert Nil, rappel fâcheux des sorbets chimiques, en des foires de Neuilly d'antan.

Déjeuner — première désillusion : le poisson est mou, la viande sent le poisson, la compote de fruits « frais »

sort d'une boîte en zinc. En zinc également les deux stewarts, d'une majesté intimidante. Jamais je n'oserai avoir le mal de mer devant eux!

Nous nous sommes promenés au grand soleil, en fiacre, pour visiter la ville et la plage Dufauteuil, — celle-ci plus navrante encore que je ne présumais. Il faisait excessivement chaud, le Bel Enfant ne m'amusait pas, je pensais à l'Autre, qui ne m'ennuyait jamais, — et j'étais mortellement triste.

Aussi, je vous écris tout de suite, vous voyez. Deux invités provisoires jouent au piquet dans le petit salon fraise écrasée. L'Enfant, en minuscule caleçon vert (Adam appelait cela une feuille de vigne...), fume, étendu sur le pont, avec des gestes harmonieux et des yeux perdus dans le vide. Nous allons nous baigner, dîner tous ensemble. Ce sera très gai, paraît-il. Je vois cela d'ici! Puis chacun s'enfermera pour la nuit dans sa boîte ripolinée, une cuvette à portée de la main, — délicate attention qui me donne le froid dans le dos.

Que vous êtes déjà loin, Toffee!

Votre BERTRANDE.



Saphir, 25 juillet.
Le Havre.

Toujours là. Chaleur. Rien d'amusant.

Hier, à Etretat, baignade en chœur, à l'heure élégante.

Le soir, après avoir semé les autres, nous allons, l'Enfant et moi, à la foire. Tirs, loteries, militaires et boniches, friture. L'Enfant, baptisé « Lézard », je vous en préviens Toffee, — est d'une gentillesse folle. C'est bien ma chance : jamais je n'ai moins tenu à quelqu'un. Il se passe cependant un phénomène bizarre. Sa beauté m'émeut plus que je ne le pensais et ses regards ont sur moi un attrait, dont il est, Dieu merci, inconscient. Me désire-t-il? Veut-il me troubler simplement?... Quoi qu'il

en soit, mon calme apparent aguiche, agace cet enfant gâté par de trop faciles succès.

. . . .

Et maintenant, adieu, belle terre! Nous partons ce soir, à la marée. Si elle pouvait retarder! Je meurs de peur. Voilà que l'on taquine la machine et que des choses grouillent sous mes pieds, avec de terribles râclements de chaînes... Ah! qu'on était bien le long du quai!

Pendant ce temps, Lézard fait des armes sur le pont. Il emmène son professeur d'escrime, un coiffeur, un valet de chambre, six malles et dit volontiers : — Moi? je n'ai aucun besoin!

La cuisine est décidément écœurante, le vin aussi — et les draps sont tellement cylindrés qu'on dirait des vitres. Pour coucher dedans, ça manque de moelleux. Le linge blanchi en Angleterre, est-ce cela?

Bonsoir, petite fille. Sans doute vers minuit voguerons-nous en pleine mer... Je vous embrasse donc, pendant que j'en ai encore envie.



En mer, 26 juillet.

Jusqu'à présent, j' « y » ai échappé à force de précautions. Mais quelle folie de m'être embarquée pour ce voyage au trop long cours! Jamais je ne m'habituerai à ce mouvement ridicule. J'ai le pied résolument terrien, comme le cœur.

Qu'il était beau, ce port du Havre! — La sortie m'a plu encore. Sous la petite pluie fine dénommée crachin dans les pays du Nord, une population amicale se pressait sur les quais, une femme en blouse rose agitait son mouchoir ; nos matelots en cirés jaunes exécutaient d'amusantes manœuvres pour ne pas râcler d'autres bateaux ni écraser les bouées. Kirchner expliquait des choses techniques que personne n'écoutait. Lézard,

tendre et ravi, arborait un fantaisiste uniforme de capitaine de frégate.

Pendant l'affreux dîner, rien n'a bougé encore. Pour fêter le départ, nous avons bu — moi, la peur au cœur — du Rœderer trop doux. Les banquettes, de magnifique cuir vert, sont d'une rigidité bien anglaise, et leur dossier est fait pour ne pas s'y appuyer. Vraiment, s'il est un endroit où le confortable devrait être exigé, c'est bien une salle à manger de bateau. Dans celui que je ferai construire — mais oui! ne vous ai-je pas dit, chérie, que nous devons nous marier, Lézard et moi?... — il y aura des divans partout et l'on mangera, allongés, des mets froids, pimentés et appétissants, servis par des esclaves belles à voir.

Nous avons causé ensuite, sous les étoiles — puis dans ma cabine, toute la nuit. Nuit dont ce Lézard a la spécialité.

Un foulard hindou voile la lampe du petit lit capitonné de cerise. Frôlement de pieds nus, parfum... C'est lui, en soyeuse gandourah blanche ou drapé dans un exquis kimono jaune, brodé de cerisiers en fleurs et doublé de noir. Mieux qu'une femme, il sait ce qui lui sied. Il est entré sans frapper, le malappris! Silencieux, il s'allonge au pied de mon lit. Son visage est grave, ses longs yeux verts ont un regard profond... Attachante tromperie de ces yeux! Il n'y a rien au fond, on le sait et il est impossible de ne pas chercher si, par hasard, juste une seconde, le rayon vert n'y luira pas, — le rayon magique qui donne le bonheur. Son sourire aussi est extraordinaire. Quand il sourit, les coins de sa bouche se retroussent en vrilles de vigne, son menton pointe, son nez se busque, ses yeux s'allongent jusqu'aux tempes, et je m'attends toujours à voir se dresser, dans ses cheveux drus, de fines cornes...

Mais tout cela fait partie du « travail ». Il n'est en lui

'autre mystère qu'un désir maladif de séduire et une onnaissance parfaite de ses dons naturels.

— Quel parfum, ce soir... Chypre?...

— *Mélange!...* vous savez que je ne suis discret que our ce genre de secrets!

Il est donc allongé à mes pieds et nous causons — ou lutôt je parle... de l'Autre — et il m'écoute ou fait emblant, tout en essayant sur moi toute la gamme vénéeuse de ses regards. Vers le matin je m'endors, et je me éveille tard, collée à mon mur en fromage blanc, sans avoir entendu s'en aller.

J'ai pour cet Enfant un sentiment compliqué : reconaissance d'être arrachée par lui à ma détresse solitaire, epos de cette camaraderie à peine un peu voluptueuse, oie de connaître par lui des choses nouvelles — et puis... suis toujours l'affamée de beauté que vous connaissez, offee — et convenez que, cette fois, vraiment, j'ai de uoi repaître ma faim!

Ce matin, m'étant aperçue à la fois que mon cholat était froid et que le bateau remuait, prudemment suis restée au lit jusqu'à midi. J'y serais encore si ézard n'était venu m'en arracher pour me traîner sur pont, en chemise de voile rose et sweater.

Ça vous fera un bien énorme! — Je connais ça. ffalée sur une chaise longue, grelottant de froid sous es couvertures, l'œil fixé sur l'horizon qui monte, desend, monte, descend, — je pensais à l'île déserte sur quelle on pourrait me déposer. Je pensais: ne plus bouer! oh! ne plus bouger!...

Lézard, enchanté, trottait partout, sifflait faux et à e-tête, me soignait fraternellement. Kirchner avait la igraine; — ah! s'il avait le mal de mer avant moi, omme cela me ferait plaisir!

Heures anxieuses! Je sommeille, l'estomac serré, le eur aux dents, enfouie sous le plaid pour ne plus rien oir qui remue, guettant le moment où je succomberai...

Mais, cette fois encore, sans encombre, je redescend dans mon fromage. C'est égal, je ne me lèverai pas ce soir. Je ne veux plus me lever jamais, tant qu'un autre quai ne pointera pas à l'horizon.

Lézard, de plus en plus radieux, ne parle de rien que de faire le tour du monde. Quant à moi, je pense sérieusement m'établir à Lisbonne.



En mer.

Encore un jour sans cataclysme, — mais après quelle nuit, Toffee! — L'idée absurde m'étant venue de respirer un peu d'éther pour être sûre de m'endormir, Lézard en a naturellement profité pour se précipiter dans la saoûlerie la plus imbécile. Reniflements extasiés, râles de volupté, discours langoureux à d'anciennes maîtresses, rien n'a manqué à la fête. J'ai horreur de ce genre, horreur des hommes détraqués, horreur de ce bateau et je voudrais m'en aller.

Le reste de la nuit se passe à calmer l'Enfant énervé qui geint, demande pardon, s'agite, veut ma main sur son front et que je lui fasse en même temps des citronnades — problème assez difficile à résoudre, surtout avec un fort roulis. Comment ne suis-je pas malade moi-même ?... Ce bruit infernal suffirait. A chaque coup de roulis, les deux portes de la coiffeuse s'ouvrent, battent contre le mur, se referment violemment; une bouteille, dans un tiroir, roule au fond avec un grondement de tonnerre, le lit grince, quelque chose à l'extérieur pousse un sinistre aboiement... Une seconde de calme anxieux : on attend, la mâchoire crispée, l'angoisse au cœur, « le prochain... » qui vient, hélas! plus tôt encore qu'on ne l'attendait — et tout recommence!

Aujourd'hui, repos. Je l'ai bien gagné. Nous combinons notre mariage. Il aura lieu à Rome, sera béni par le Saint-Père lui-même; nous serons vêtus de splendides

costumes verts et argent — et un peu plus tard, deux enfants nous naîtrons : Prâline et Caméléon — à moins que ce ne soient Caméléone et Prâlin. Je vous en garderai un, si vous voulez, ils seront beaux comme un matin de printemps et une nuit d'Orient.

Kirchner est toujours invisible. Il ne nous gênera pas, si cela continue.



27 juillet.

Sauvée! je suis sauvée!... Ce matin, après un magnifique sommeil, je me suis sentie si extraordinairement marine que Lézard, à 8 heures, m'a trouvée en maillot le sport. Nous avons fait de la boxe — c'est-à-dire, il a boxé et je l'ai tapé, griffé, mordu, agoni d'injures, tant l m'exaspère avec son air de ne pas y toucher et sa grosse patte d'ours qui me crible de petites tapes sur le bout du nez, sur un doigt de pied ou sur le crâne! Nous avons bien ri. Ensuite, pour célébrer mon retour à la vie, je me suis confectionné une beauté assez « trente-ans-à-peine » — avec l'arsenal mystérieux de Lézard : rouge de pourpre pour les gencives, corail pour la langue, rouge des haies pour les lèvres et vermillon pour le coin de l'œil. Il y a aussi le rose « coquillage » pour les ongles de pieds, mais il est trop beau pour les miens, dit Lézard, toujours galant.

Encore craintive, je me suis assise devant le déjeuner Maple and C°. J'ai maudit — de loin — les œufs sur le plat sentant la vieille paille, les côtelettes de veau au minium (tomates, dit le menu), j'ai planté une dent méfiante dans le pigeon aux pas assez petits pois et j'en aurais repris si le sévère maître d'hôtel ne l'avait enlevé immédiatement. Jamais je n'ai osé lui en redemander et lui ai même laissé le Pears-Soap pudding tout entier. Il y avait, Dieu merci, des toasts et de la moutarde — ma seule nourriture depuis le départ. Quel bon petit dîner

je vais me faire offrir à Lisbonne, cette Terre promise!

Ma situation sur le *Saphir* s'améliore. La mer s'habitue à moi et réciproquement. Dire que je m'amuse beaucoup dessus serait prématuré. Elle est un peu déserte pour mon goût. J'y cherche vainement un cachalot, un oiseau, un naufragé. La vue d'un gros bateau à l'horizon m'arrache un cri de joie. Lézard ne daigne même pas le regarder. Pour un véritable yachtman — comme lui — il n'y a d'intéressant que la mer, son bateau et lui : lui, avec son complet vert-bouteille, sa casquette, sa pipe (elle lui fait un peu mal au cœur, je crois) — et ses locutions maritimes, qu'il emploie à tort, je le parierais, car le Captain Folms sourit quelquefois discrètement.

Après avoir admiré la façon dont le Jeune Homme tire à la carabine sur la crête des vagues, sans en manquer une, — je suis retournée à mon fromage blanc, que je commence à aimer. J'y ai lu du Jules Boissière pour la centième fois, j'ai dormi et coupé mes cheveux en frange, pour changer ma tête. Lézard, après la sieste, m'a aussitôt dit que cette nouvelle coiffure m'allait indignement — puis, voyant que je n'étais pas vexée, qu'il m'aimait beaucoup mieux ainsi. Nous sommes montés voir Kirchner, allongé sur le canapé du salon fraise, sans col, pas rasé, avec ses bottines à élastiques bâillant en vide-poches à côté de lui. Il jure ses grands Dieux qu'il n'a jamais eu quoi que ce fût qui ressemblât au mal de mer.

La mer est toujours aussi grande et grise, le ciel pareil à elle. Et nous sommes à la hauteur d'Oporto : voilà bien le Midi! A Paris, il faisait bleu.



En rade de Lisbonne,
27 juillet.

Le soleil m'a réveillée, ce matin. Un fougueux soleil, éclaboussant de cramoisi et d'or, une mer... d'émeraude, naturellement — et j'ai aussitôt bondi au hublot. Terre!

Terre! En découvrant l'Amérique, Christophe Colomb ne fut certés pas plus content que moi.

C'est l'estuaire, déjà, bordé d'une longue bande sèche, rèche et nue, d'où s'élève çà et là un vieux bastion crayeux, une maison basse, — tout cela très africain. Je cours secouer Lézard, qui grogne, indigné parce que je le réveille « pour ça »!... — Et ma toilette s'opère fiévreusement, avec de continuels regards vers la terre, pour me convaincre qu'elle y est toujours.

A 9 heures, le *Saphir* est enfin amarré à une bouée, assez loin du port. Vite, le canot et : *Go ahead, boys!* sur une mer agacée qui nous fait danser comme une coquille de noisette, ce qui m'est, cette fois, bien égal. Ah! que mon pied a frémi d'aise en se posant sur les grandes dalles cannelées de l'estacade!

C'est un vrai soleil du Midi qui brille ; l'air est chaud, mais plus respirable que celui du Havre — et tout me ravit immédiatement. Oui, même l'architecture pompeuse des maisons, même la pâtisserie ostentatoire des monuments. Les porteuses qui reviennent du marché suffiraient au bonheur des yeux. Elles ont de longues tailles fellah serrées aux hanches; des jupes très froncées, très raides et de couleur crue, souvent vert-pomme ou turquoise; de grands châles les drapent, rose-dragée, jaune canari, bleu-vif ou vert pois-cassé. Leurs pieds sont nus, leur peau en noyer ciré, elles ont d'énormes anneaux aux oreilles, et, sur leur tête, coiffée d'une assiette noire, elles portent de grands paniers plats débordants de pastèques vernies ou de poissons étincelants. Je les adore! J'adore Lisbonne et la terre entière — la terre, comprenez-vous, Toffee ? cette bonne terre qui ne remue pas.

Nous errons au hasard. Kirchner a l'idée fixe de la poste, Lézard celle du perruquier, — étrange idée, puisqu'il a son coiffeur à bord. Personne dans cette ville ne parle français, ce qui complique les conversations indispensables. Je préfère de beaucoup faire des gestes que

d'avoir un guide... Hélas! cela me pend au nez. Kirchner adore qu'on lui explique le Baedeker en détail : combien cube une église et quelle est l'exacte circonférence du grand baobab. Lézard, encore collégien, aime aussi s'instruire; il oublie tout cinq minutes après. Moi seule me complais dans mon ignorance. Je ne veux voir de l'église que sa couleur et du baobab que son architecture — ou le contraire.

Sur une petite place, où s'étagent des maisonnettes roses et bleues, nous prenons un fiacre — pareil aux fiacres de toutes les villes du monde ; comme leurs pareils, les chevaux, choisis par mon œil infaillible de sportswoman pour leur aspect fringant à la station, prennent aussitôt une allure d'enterrement propre au genre de promenade dénommée le tour de ville.

Lisbonne est énorme, propre, moderne, — point laide à cause du soleil et de l'inattendu fréquent de certains coins : une vieille maison « noble » entièrement revêtue de faïence pervenche, aux moucharabiehs de fer forgé, — une grille ouvragée devant la fusée d'un jet d'eau mince, luisant dans l'ombre d'un patio mystérieux. Plus loin, un bouquet pressé de maisons aux fraîches couleurs dégringole vers la mer. Puis, fleuris comme des reposoirs de Fête-Dieu, des buissons de lauriers-roses de chaque côté d'une fontaine. Et voici un paysan sur sa mule, chaussé d'immenses étriers de bois peint et portant, en travers de sa selle, un agneau — pattes liées...

. . . .

Nous regagnons le bord. Dieu, ce soleil! — avec un bon mal de tête. Il est bon de « rentrer », ma foi. Le *Saphir* est si beau, avec ses longues lignes fines, son élégance vigoureuse et nette! Je m'attache beaucoup à lui, quand il est attaché, lui aussi.

Sieste. C'est-à-dire : Lézard, nu dans sa robe jaune et noire, dort à poings fermés. Moi, j'écris, allongée à côté de lui. Si je bouge un peu, il pousse un son rauque et

doux, comme un chat en amour, glisse vers moi une main molle, un bras, une jambe, ou son jeune visage adouci par le sommeil. La mer clapote. Les turbines se taisent, ainsi que la dynamo. Calme exquis! En moi... Mais au fait, que se passe-t-il en moi?... La Waterman en l'air, je me tâte. Mon chagrin n'est plus à vif, ceci est incontestable. Comme après une opération, je suis endolorie tout au fond, mais apaisée, presque bien. Est-ce le charme de la beauté ambiante qui agit? Est-ce l'attrait d'un homme nouveau? ou simplement l'absence?...



En rade de Lisbonne, 28-7.

Pour vous finir ma journée d'hier : à 6 heures nous sommes retournés faire un second « tour de ville », — celui-là selon les règles, c'est-à-dire selon le goût de notre chauffeur. Ports, fabriques, docks, magasins, — tous les endroits les plus laids, les plus enfumés, qui témoignent de la richesse d'un pays. Dans l'endroit le plus puant, nous crevons et le chauffeur s'entête à regonfler un pneu, dont le trou béant laisse fuser l'air à grands sifflements. Cela pourrait durer la vie entière. Kirchner, indigné, exhibe toutes ses langues : l'italienne est celle qui a le plus de succès. Allongés dans la voiture, nous jouons, Lézard et moi, les souverains en exil. Remontés sur le trône, notre premier soin sera de faire couper la langue à Kirchner, pour lui apprendre à ne pas savoir le portugais.

Le pneu réparé, nous repartons à une allure inquiétante, pour arriver à l'admirable couvent des Jeronymes de Belem (sécularisé). Un petit télégraphiste (800 orphelins, élevés là, y préparent diverses carrières) nous en fait les honneurs en français, ce dont je me passerais volontiers. Je n'ai pas besoin de lui pour m'extasier sur ce marbre que le temps a velouté à souhait. L'aigu des sculptures s'est arrondi, les reliefs semblent avoir été

adoucis par la caresse de doigts amoureux; ils ont un flou, un moelleux de très vieille étoffe... J'ai l'impression d'une chose immatérielle qui va disparaître tout à l'heure, aspirée par la flamme du soleil couchant.

En escouades piaillantes, les orphelins dégringolent l'immense escalier — troupeau de petits singes aux yeux brillants, vêtus de bleu déteint — et se rangent militairement dans le réfectoire qui sent le lapin au vinaigre. Dortoir, pharmacie, chapelle, sont reluisants, majestueux même. Mais qui sait, ces 800 petits orphelins ne regrettent-ils pas la vermine familiale?

Un dernier regard au cloître, où un chien râpé — orphelin aussi ?... — creuse un magnifique terrier dans le parterre à la française qu'un jardinier plein de fantaisie a orné d'une mappemonde en plantes rouges et jaunes. Est-ce sur elle que les orphelins apprennent la géographie ?

Vite, au palais des Necessidadès! nous espérons y voir la chambre du roi en fuite. Le palais est rouge-sang lavé, triste, laid... Toujours romanesques, nous tenons à lui trouver un certain air dramatique. De vilains soldats gris montent, par habitude, la garde — et nous refusent l'entrée.

Les rues à pic du retour sont charmantes. De Lisbonne, Kirchner ne retiendra que ces deux choses : « Dieu ! quelle ville accidentée!... et comme on s'imagine dépenser de l'argent! »

Au restaurant portugais, j'obtiens enfin la cuisine du cru tant réclamée — à l'huile, naturellement. Le Porto 1815 est sensationnel, inouïe la soupe aux tomates; clovisses, piments, oignons étonnants ; les « rims » maître d'hôtel, aux herbes inconnues avec des fèves frites. (Ces « rims » sont des rognons, j'espère...) — Ne trouvez-vous pas, Toffee, que je commence à devenir un peu trop portée sur ma bouche?...

L'heure où il serait agréable de demeurer assis devant

un bon café, au frais, se passe à errer à la recherche du music-hall populaire où l'on danse des danses du pays. Doucement obstiné, Kirchner fonce de temps à autre sur un indigène et, de son plus pur français à l'accent allemand, demande :

— Pardon, Monsieur, pouvez-vous me dire où est le café-concert?

Et, comme l'indigène ne comprend pas, il ajoute :

— Miousic-Hall?...

Alors, toujours poliment, on répond quelque chose en portugais et nous repartons vers un Apollo quelconque. Hélas! c'est un pitoyable cinéma. Trois « jeunesses dorées », voyant notre déception, nous renseignent aimablement sur les ressources orgiaques de Lisbonne. « Y'en a pas moyen beaucoup! » — dirait-on à Saïgon. Néanmoins, allons aux Variétés, où les affiches annoncent : *El Pô dé Perlimpim!*

Ce peuple vient de conquérir sa liberté — ça se voit. Dans le vestibule, une foule hurlante casse les vitres et dévalise les femmes sous l'œil bénévole de la police. Et nous tombons, non pas sur « El Pô », mais sur une conférence populaire! Le plus drôle, c'est que nous y restons, hypnotisés par un diable barbu, tout noir, qui vocifère des choses dont nous ne comprenons qu'un seul mot qui revient souvent : *Libertade*. De temps en temps, nous applaudissons comme le populo et nous approuvons du chef, pour ne pas nous faire mal juger. Au bout d'une heure, cette petite fête finit par la Marseillaise portugaise chantée en chœur, — fleurs, drapeaux, délire. Pauvres bougres! En lune de miel avec leur jeune République, ils la trouvent belle, facile, et la serrent éperdument sur leur cœur...

Retour par une nuit adorable. J'aimerais me promener en canot, sous le croissant aigu de la lune... La mer est comme un drap d'argent. On doit pouvoir marcher dessus sans enfoncer. Mais Lézard est pressé de rentrer à bord...

rouges et bonnets napolitains vert-pomme. De toréadors, il n'y en a pas, puisque la mort est défendue — et il n'y a qu'un seul cavalier, sur une grande carne blanche recousue, sauvée des véritables corridas, sans doute; la pauvre bête connaît son métier.

Tout de même, l'attente est palpitante du *toril* qui va s'ouvrir! Le premier taureau — grand, brun, mal bâti, cornes emboulées — fonce droit sur le cavalier, puis s'arrête, hésite, recule en reniflant le sable. Les gens en pyjamas, blêmes de peur, agitent de loin leurs loques et décampent vivement dès que le taureau leur lance un coup d'œil. Le cavalier seul plante n'importe comment ses banderilles, et j'ai une profonde pitié du malheureux cheval blanc qui lève haut les pattes, caracole, renâcle et fait encore le beau, par habitude. D'autres taureaux... Quand l'un d'eux meugle par trop du côté de la sortie, signalant ainsi une envie immodérée de s'en aller, un troupeau de vaches accourt et il repart avec elles en trottinant, enchanté d'en être quitte à si bon compte. Deux bêtes plus méchantes bousculent légèrement les tristes pitres. Le picador tombe, le cheval blanc s'écorche les genoux : on les lui lave à l'office et il revient, steppant plus haut encore. Que je voudrais donc voir étriper un de ces imbéciles! A la longue, cette espèce d'envie maladive me ravage la figure; je la sens se crisper. La dernière course — humoristique — est assez drôle, avec une diablesse de petite vache, vive comme un fox-terrier et trois comiques nègres montant des « chevaux-jupons ». Ils sont, ma foi, plus courageux que les soi-disant professionnels.

Nous sortons de là à 7 heures, parmi une foule en délire. Ces Portugais sont contents de peu. En Espagne, le public aurait tout cassé et mis le feu au reste.

Au caboulot en face de Martinho, nous mangeons des choses bizarres à base de tomates et d'huile, accompa-

gnées d'un petit vinochon, râpeux à souhait. Voilà enfin quelque chose qui ne ressemble pas à du Porto!

Notre chauffeur nous mène ensuite à la foire, où grouille une foule sage et silencieuse. Tirs, friture, jeux de massacre, bistros, soldats et boniches, comme au Havre, comme partout. Nous abandonnons vite ces réjouissances connues, pour les jardins d'*Estrella*. On nous y a promis la vue des débordements portugais. Et nous tombons sur... un théâtre de verdure avec tragédie à l'antique, du comme-il-faut le plus navrant!... Je préfère la conférence populaire. Kirchner, désolé, demande : — Mais où sont donc les femmes en *dudus?* — Je suppose qu'elles émigrent à Paris, afin d'y rencontrer enfin des Portugais gais.

Une heure d'Estrella. Il fait bon. Les gens sont assis dans le noir, bien gentiment, et personne n'imite des bruits de baisers. Je ne sais comment se tenait le Portugais du temps des rois, mais le Portugais républicain est plutôt pudique.

Après un verre de sirop avalé dans un café quelconque, le canot nous ramène. Je meurs de fatigue.

Trop énervée pour dormir, j'écoute mes pensées, bercée par le flic-flac du Tage contre le ventre lisse du *Saphir*. Le Tage — je vogue sur le Tage!...

Voilà un mois déjà que je suis orpheline de mon cher-amour... C'est loin, loin... La vie continue — verte, bleue et de toutes les couleurs. Trop de couleurs. Je suis lasse, très lasse... Bonsoir, douce petite Toffee. Vous me comprenez, je le sais.



En mer.
En vue du cap Saint-Vincent,
1er août.

Hurrah! quel soulagement, Toffee! Je trotte sur le *Saphir* comme un vieux loup de mer, dévore comme une otarie et suis devenue sourde au bruit des turbines. Il est

vrai que la mer est un calme velours bleu-paon que seul raye notre passage. Que cela continue ainsi et je veux bien repartir en octobre pour la Chine et Ceylan; retour par les îles Polynésiennes — ou par le Mexique avec chasses en Californie. Mais alors, vous viendrez, Toffee? — Le désespoir de votre absence inspirera votre mari qui composera, durant ce temps, un opéra de grande envergure.

Hier, journée éreintante, mal commencée dès l'aube, par l'arrivée du charbon — bruit infernal et saleté dépassant toute description. Malgré la chaleur, il a fallu tout fermer. Impossible de me faire une beauté. A peine posés sur ma figure brûlante, les Dorin, Mothiron et autres produits *ad hoc* y dessinent une carte de géographie effrayante.

A 11 heures, le canot nous dépose aux pieds du gentil Pedro, notre chauffeur, tout à fait de la famille à présent, et en route pour Cintra. Quinze kilomètres de poussière, en d'affreux pays. Enfin, une trouée lumineuse s'ouvre dans les coteaux nus : la mer, très loin. Haut perchée, une verdure dentelée se découpe sur un ciel éblouissant. Arrivée à grande allure. A gauche très sombre, très maure, le château de Maria-Pia; deux clochers, en forme de suppositoires, n'y ajoutent rien de particulièrement ornemental. Dans le vallon, à ses pieds, se cache le village rose et blanc. A droite, Cintra dont on n'aperçoit que les murs crénelés festonnant la crête de la montagne.

Mauvais déjeuner à l'hôtel Costa, tenu par une Anglaise. Le cuisinier du *Saphir* a dû y faire ses débuts. L'agressive beauté d'une touffe d'hortensia d'un bleu fulgurant fait ressortir la tristesse d'une salle à manger de pitchpin frisotté.

Dans le jardin poussiéreux, un pâle jeune homme « bien » écrit d'un air appliqué, sûrement à sa famille, et trois chats dorment, tout ronds, tout plats, sur un fauteuil d'osier. Je vais leur dire bonjour et leur parler

« chat ». Les deux tigrés dédaignent de bouger un seul poil du nez, mais le gros gris strié s'étire, bâille et lève vers moi d'énormes yeux de puma vert pistache, féroces et très hypnotisants — un peu comme ceux du Lézard : — « Une cliente!... aucun intérêt! » — et ravalant aussitôt ses yeux, se rendort, plus plat que jamais.

Que le château de Maria-Pia me plaît! Les salles sont revêtues de faïences, damiers noirs et blancs, verts bouteille et blancs, si délicats à côté du dallage de brique rose-fané. Des portes rondes ouvrent sur de minuscules terrasses d'un bleu de pot persan, où sont des niches, une fontaine entre deux sièges aux bras arrondis. Dans un panier de marbre s'étale un géranium pourpre. Ailleurs, d'un bassin de métal jaillit un jasmin à grandes étoiles.

Le long du salon coule un canal silencieux enfermé entre des murs de tuile vernie verte. Son eau sombre, rapide, entraîne les zig-zags capricieux de cent poissons rouges. Au milieu du patio, une colonne de marbre dresse d'étonnants entrelacs de derrières d'enfants, bien pommés, bien sains, à faire rêver une future jeune mère. Au fond, une amusante piscine en faïence dessine ses allégories pompeuses. En pressant un bouton, l'eau jaillit de partout : du plafond, des murs, du sol, en pluie pressée et bruissante. Ces Maures ne se refusaient rien! Se promener tout nu là-dedans serait délicieux. Aux quatre coins, je mettrais des négresses vêtues de leur seule peau noire, tenant sur leur tête des corbeilles de fleurs et de fruits — et de jeunes adolescents, un brin de jasmin derrière l'oreille, joueraient à qui serait le plus beau... La reine Maria-Pia s'offrait-elle de ces fantaisies? — Ah! non! Protégée par un collet monté, elle devait plutôt dire son chapelet dans la piscine, pour en chasser les fantômes damnés d'une époque voluptueuse.

Les suppositoires architecturaux ne sont pas des clochers, mais les cheminées d'une cuisine extrêmement moderne. Je la préfère aux appartements, où sévissent, à l'ex-

ception d'une jolie suite de tapisseries XVIIIe, le noyer ciré Henri II, le velours rouge à capitons et les poufs à grelots. Comment n'a-t-on pas éliminé les poissons rouges? Ils détonnent dans cette demeure de nouveaux riches.

Trois bons quarts d'heure de montée raide nous mènent à Cintra, à travers une « luxuriante » forêt parfumée. Parfois, une éclaircie s'entr'ouvre sur la mer. Un calme extraordinaire nous enveloppe. Lézard dort sur mon épaule, calme, beau comme le paysage.

A la Fontaine des Califes, nous descendons. Jardins, jardins... Désordre bariolé de fleurs rustiques, eaux dormantes au creux des bassins ombragés de fougères pleureuses, eaux courantes noires sous les arbres penchés, végétation touffue, sombre, immobile, tellement silencieuse que c'en est oppressant... Tout à coup, de ce fouillis de jungle, surgit, taillé à même le roc, un gigantesque bloc rose et gris aux coupoles rondes, aux fenêtres en trèfle, le château de la Belle au Bois Dormant. Que je voudrais pouvoir vous décrire ce décor pour conte de fée très mélancolique!

Quel spleen m'a saisie là, Toffee! — Je n'ai même pas pu le savourer à mon aise devant une de ces immenses baies ouvertes sur le paysage adouci par une brume légère, ou encore à l'ombre dans une de ces cours aux pavés roses et blancs, ronds, veloutés.

— Mais venez donc, Madame! s'écriait Kirchner aussitôt qu'il me voyait immobile. Ce point de vue n'est pas intéressant.

Ou :

— Regardez, Madame, cette pagode en ivoire, entièrement exécutée à la main!...

Et je sentais courir dans ma nuque le petit frisson acide de l'horripilation.

Comme chez Maria-Pia, tout ce que les derniers rois ont ajouté est d'un mauvais goût absolu. On a bien fait

le les flanquer à la porte! Mais personne n'a pu changer la grande terrasse aux arcades en dentelles, ni la vue... — Mon amour, mon amour, où es-tu?... Ne devrais-tu pas être ici auprès de moi, que tu aimais pourtant? Peux-tu donc être heureux auprès d'une autre?... Peux-tu lui dire exactement les mêmes mots d'amour que tu me disais, de ta voix violente et nuancée, ou si douce?... Sans doute, sans doute. C'est amusant de graver dans les âmes des eaux-fortes que rien n'effacera... Le regret m'étouffe, et l'amertume et la jalousie. J'ai mal, ciel limpide!.. j'ai mal, beau château endormi, — indifférent!

— Viens, ma Dorée! dit soudain une voix ironique que j'avais oubliée. Allons-nous en. Si ce pays te fait pleurer, il y en a d'autres qui te consoleront!

— Je ne pleure pas.

— Non. Mais — j'ignore comment cela se fait — tes yeux sont tout nus à présent et tu es pâle. Remets-toi du bleu, du blanc et du rouge, et la vie sera belle, tu verras.

Il a raison : un maquillage bien fait donne aux femmes une grande force morale.

La descente est courte, après une discussion orageuse au départ, à propos du pourboire trop mesquin donné au guide. J'ai le dessus — le guide aussi — et Kirchner me lance des regards venimeux, ce qui enchante le Lézard, que toute zizanie ravit.

Morne retour. Si je parlais, je sangloterais. Lézard, dans son coin, les yeux perdus, n'ouvre pas la bouche. Voit-il seulement ce village aussi rose qu'un bouquet d'églantines? et, plus loin ce cyprès, posé sur le ciel comme un long vase noir?.. Ou pense-t-il à un nouveau complet?

En passant devant la gare, je fais toujours la même plaisanterie, — il faut croire qu'elle n'est pas usée :

— C'est là que je prendrai le train un de ces jours!

L'éphèbe, furieux, me pince le bras jusqu'au sang. Je

ne dis rien. Je le hais si férocement en ce moment que c'en est presque une volupté.

Au Martinho, pendant le porto glacé, une nuée de gamins, aussi assommants que des mouches, veulent nous forcer à prendre qui des journaux, qui des cartes postales obscènes. Puis, nous dînons au Tabarès, rue São Roque. Kirchner me boude, — c'est autant de gagné, car il se tait. La tête empoisonnée du Lézard m'égaie. J'ai conscience d'y être pour quelque chose. « Bonne âme!... » dis-tu, Toffee? Pas si mauvaise que ça, ma chère. En somme, je fais, sans m'y appliquer certes, l'éducation sentimentale de ce blasé!

Après un quart d'heure passé à l'Apollo où, Dieu merci, nous ne comprenons rien à une comédie manifestement imbécile, adieu Lisboa! La coupe des plaisirs portugais est vidée.

Comme tous les soirs, la rentrée en canot est charmante. Le *Saphir* nous attend, mince et blanc, roulant à peine sous la lune, — vraiment le bateau rêvé pour deux amoureux qui s'aimeraient comme dans les romans.

Par la nuit douce, sur la mer immobile, suivent des heures agitées. Lézard, agacé de mon spleen, jaloux de ce qu'il devine de mes pensées, essaie, pour se venger, de me vexer, — ce qu'il rate. Ça m'est tout à fait égal de m'entendre dire que je ne suis pas jolie, qu'il est plus jeune que moi, que j'ai un sale caractère. Tout cela est vrai! Il me dit aussi que je lui suis complètement indifférente. Ça, c'est faux et je commence à m'amuser beaucoup. Je m'amuse si ostensiblement que ce jeune fauve en devient enragé et se précipite sur moi. « Bataille dans la jungle! » — Il exagère un peu. Je suis striée, tigrée, mouchetée, mon épaule saigne. Je ris. Quelle fureur! Il voudrait me voir demander grâce ou pleurer. Pauvre petit! il ne connaît pas mon orgueil. Il ne sait pas non plus que j'accueille ses violences d'enfant gâté com-

ne une diversion, un peu brutale évidemment, mais bienfaisante à ma tristesse. Ne tord-t-on pas les naseaux d'un cheval pendant une opération, pour qu'il ne sente pas le bistouri? D'ailleurs, il est bien plus beau en colère. La gaieté le rend banal : il ne sait pas rire.



En mer.
En vue du cap Spartel,
2 août.

Adorable journée, hier. La mer ne bougeait pas plus qu'un ciel, qu'un ciel nu et tranquille. J'ai lu, flâné, tiré avec la petite carabine S... and W..., sur les dauphins qui nous suivaient en jouant et je les ai manqués, heureusement. J'ai pris une leçon de boxe et, sur la passerelle, bu de la lune, dangereuse boisson. J'avais ma tunique d'argent, mes cheveux serrés dans un turban violet, et Lézard me trouvait à son goût. Nous nous sommes amusés à ranger les gens par couleurs. Il est vert, n'est-ce pas? Je suis dorée, paraît-il, et vous, Toffee, vous êtes abricot. Il y a aussi la matière dont les gens sont faits. Il y en a en mie de pain, certains sont en viande pas assez cuite, d'autres en riz de veau, en chair de pêche, en vermicelle, en chiffons, — beaucoup sont de vieux croûtons... Ah! que de vieux croûtons!

Aujourd'hui Lézard est si délicieux, qu'il m'attendrirait s'il ne m'était si indifférent. Mais je trouve reposante cette atmosphère tendre et le calme du grand large où nous sommes seuls. Tout ce que j'ai dit sur le yachting, je le retire, vous savez! Par ce temps, c'est exquis. Une fois mariée au Prince Lézard, je n'habiterai plus que mon bateau qui sera vraiment magnifique. Il s'appellera *Vert-Vert*. J'en fais des plans. Ma chambre sera nacrée comme l'intérieur d'un coquillage, — ne riez pas, Toffee! — le salon-serre de l'avant, tout en plantes, en divans bas, en aquariums où les plus merveilleux poissons du monde

nageront parmi les algues multicolores. J'aurai des boys annamites, des nègres pour me servir, un cuisinier français, du linge blanchi par un Chinois, un silencieux équipage et, pour le commander, le Captain Holms, modèle de discrétion, de réserve et de correction. Le vieux loup de mer de chez nous, sans doute très amusant pour pêcher la sardine sur quelque *Saint-Yves* ou *Concarneau*, doit être intolérable sur la roulotte à nageoires que je rêve.

Dans deux heures, Tanger. Tanger! Toffee chérie, pensez donc! Je cours m'habiller, ne voulant pas en perdre une bouchée.

CLAUDE CENDRÉE.

(A suivre.)

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

Francis Baumal : *Tartuffe et ses avatars. De Montufar à Don Juan. Histoire des relations de Molière avec la cabale des Dévots*, Emile Nourry. — *Correspondance générale de J.-J. Rousseau*, collationnée sur les originaux, annotée et commentée par Théophile Dufour, tome III, 7 planches hors-texte, Armand Colin. — *Recherches bibliographiques sur les œuvres imprimées de J.-J. Rousseau*, suivies de l'Inventaire des papiers de Rousseau conservés à la Bibliothèque de Neufchâtel par Théophile Dufour. Introduction de Pierre-Paul Plan, L. Giraud-Badin.

La vie et l'œuvre de Molière contiennent une part de mystère. Elles fourniront longtemps des thèmes aux historiens et aux critiques. Découvrira-t-on jamais, en l'absence des papiers intimes du poète, la clef de ce mystère? Peut-être. Les chasseurs d'archives et les analystes s'y évertuent.

Parmi les plus ardents, les plus pénétrants, les plus subtils de ces derniers, M. Francis Baumal mérite une attention particulière. Nous avons signalé, lors de leurs publications, ses curieux et remarquables ouvrages : *Molière et les Dévots*, *le Féminisme au temps de Molière* et *Molière, auteur précieux*, précisant quelles attachantes nouveautés, dans le domaine des idées et dans la connaissance des mœurs d'autrefois, nous apportaient ces travaux.

Aujourd'hui, avec **Tartuffe et ses avatars**, M. Francis Baumal aborde un aspect très particulier du problème moliéresque, ou plutôt il confirme, en le complétant de faits très nombreux et d'un grand intérêt, le sujet ébauché dans *Molière et les Dévots*. Pourquoi et dans quelles circonstances, se demande-t-il, Molière fut-il amené à écrire *Tartuffe* ? Quel fut le véritable prototype de ce personnage ou plutôt quels furent les divers individus qui fournirent à l'écrivain les éléments de sa synthèse ?

Questions énormes, difficiles à élucider. On a proposé, d'après les dires des contemporains, plusieurs prototypes de Tartuffe. En

dernier lieu, M. Raoul Allier, dans un chapitre de sa fameuse *Cabale des Dévots*, assurait que Molière avait dessiné son personnage d'après la physionomie généralisée des confrères de la Compagnie du Saint-Sacrement. Il semble bien que cet auteur ait apporté la seule assertion à laquelle on puisse attacher quelque importance.

M. Francis Baumal, partant de cette donnée, l'illustre de faits nouveaux, entoure sa démonstration, écrite dans une langue sûre, vigoureuse et pittoresque, d'une si belle dialectique qu'il est difficile de résister à son argumentation. Disons toutefois que nous aurions préféré, en maintes pages de son livre, des preuves à des hypothèses, si approchées qu'elles fussent de la réalité.

M. Francis Baumal croit que la genèse de Tartuffe remonte aux premiers ans de la carrière théâtrale de Molière. On sait, en effet, que dès l'origine de cette carrière, l'écrivain subit la persécution des dévots, qu'il dut à celle-ci ses déboires parisiens et son long exil en province. De là, son premier grief contre les Confrères du Saint-Sacrement. Ceux-ci formaient, dans toute la France, une compagnie secrète, merveilleusement organisée, ayant partout des directeurs puissants, des juges à sa solde, toute une cohorte de chattemites, le plus souvent recrutés chez les jésuites, aux visages papelards, aux gestes pleins d'onction et qui aspiraient, sous couleur de religion, à dominer les foyers, les villes, les églises, les évêques, le roi.

Sans cesse, sur sa route, Molière les rencontra pourchassant la comédie, dressant leurs batteries d'inquisiteurs et de tortionnaires sous le masque de la piété. M. Francis Baumal croit que l'un des types les plus achevés de ces imposteurs que le poète envisagea au cours de ses pérégrinations, Lyon le lui présenta en la personne du barbier Crétenet dont il nous retrace la singulière et sinistre carrière. Ce Crétenet paraît bien lui avoir fourni des traits fort nets de son personnage futur. Le retrouve-t-on, comme le veut M. Francis Baumal, dans le Montufar de Scarron ? Cette question mérite examen. Nous ne pouvons la traiter ici.

Molière devait également envisager dans le prince de Conti, son ancien protecteur, libertin adonné à la débauche, scélérat à mine de bon apôtre, converti au temps où la vérole le retira de l'amour, un sujet digne de figurer pour une large part dans la

galerie des Jean-Fesse d'où il devait extraire Tartuffe. Ce prince, venu à résipiscence, monté au sommet de la Compagnie du Saint-Sacrement, le poursuivit d'une haine plus forte que n'avait été puissante, au temps de ses folies, son affection.

M. Francis Baumal nous présente d'autres confrères qui, aux quatre coins de la France, exerçaient leurs missions et qui, provoquant des violences et des scandales, purent également fournir à l'écrivain des touches de son portrait de l'hypocrite. Il nous dit ensuite par quelles diplomaties, procédant tout d'abord par travaux d'approche, Molière procéda à l'exécution de l'ennemi de toute sa vie, du faux dévot.

Celui-ci était parvenu à pulluler partout, à empoisonner l'atmosphère de la cour et de la ville. Les évêques, menacés dans leur autorité, le roi même gêné dans l'exercice de son pouvoir, le redoutaient et rêvaient d'en débarrasser la société. Mazarin, Colbert après lui, lui livrèrent le combat. Molière, sans l'appui des puissances, n'aurait pu affronter un adversaire que la reine Anne d'Autriche elle-même protégea de tout son prestige.

Le comédien attendit son heure. Louis XIV, sans aucun doute, approuva son action et la soutint. La religion n'était nullement attaquée dans Tartuffe. Une secte méprisable et dangereuse recevait simplement la stigmatisation du ridicule. On sait quelles ripostes les confrères opposèrent à l'audacieux critique et que, mettant en œuvre toute leur puissance, ils parvinrent à arrêter longtemps la représentation de la pièce. Molière, ayant contre le prince de Conti une vengeance spéciale à exercer, le souffleta de *Don Juan*, où il le montrait sous son véritable visage de cynique et de libertin.

M. Francis Baumal, dans cet ouvrage dont nous ne donnons, faute de place, qu'un résumé imparfait, se montre, comme à son ordinaire, fort bien documenté. Il ne cherche point à extraire des archives des papiers inédits. Sa tâche, c'est de comprendre les faits, de les assembler, d'en faire la synthèse, d'en dégager les idées générales. Nous pensons qu'il a donné à l'histoire si controversée de *Tartuffe* une direction très sûre vers la vérité et qu'il a jeté sur son obscurité de vives lumières.

Un autre ouvrage, bien différent, et qui vient aussi de paraître, sollicite autant, sinon davantage, l'admiration et la sympathie des lettrés : c'est le tome troisième de la **Correspondance**

générale de J.-J. Rousseau, collationnée, annotée et commentée par Théophile Dufour et publiée par M. Pierre-Paul Plan.

Nous avons par deux fois dit les qualités supérieures de cette œuvre gigantesque, jadis entreprise par un érudit passionné pour toutes les questions rousseauistes et qui mourut sans avoir pu terminer son labeur de cyclope. M. Pierre-Paul Plan sert bien sa mémoire. Il la sert d'autant mieux que, dans chaque volume où il semblait qu'on ne pût rien ajouter à l'enquête patiente de Théophile Dufour, il donne cependant sa part de nouveautés, consistant en lettres inédites et en notes substantielles. Par ses soins, maints textes dont on n'avait jusqu'à l'heure connu que des copies, sont transcrits d'après les originaux autographes et leur assurent, par suite, une parfaite valeur d'authenticité.

Nous pensons que ce volume connaîtra un très sérieux succès, car il est d'une lecture particulièrement attachante. Il situe Rousseau dans le groupe Epinay, Houdetot, Grimm, Diderot, Saint Lambert, c'est-à-dire à une période de sa vie particulièrement douloureuse et critique. Le philosophe y exprime la gamme complexe de ses sentiments, de l'amitié à la passion, avec un accent vraiment pathétique parfois. On le voit ballotté entre la fourbe Mme d'Epinay, dont l'affection tiédit sous l'influence de Grimm, et la frivole comtesse d'Houdetot qui, maîtresse de Saint-Lambert, s'amuse d'une tendresse dont elle ne saisit pas la force douloureuse, retenue par mille scrupules de conscience.

L'ouvrage permet de comprendre que le rôle de Rousseau à l'égard de Mme d'Epinay ne fut point, comme on l'a longtemps cru, sur la foi des *Mémoires* truqués de celle-ci, par l'œuvre de Grimm et de Diderot, de noire ingratitude. Il confirme pleinement les dires du philosophe dans ses *Confessions*, montre que celles-ci sont d'une absolue bonne foi.

Rousseau avait en Grimm et Diderot des ennemis dont il ne pouvait, dans sa candeur, soupçonner les desseins abominables. Il leur dut en grande partie les déboires qui endeuillèrent ses jours. La *Correspondance* prouve que son ardeur d'amitié ne s'éteignit, à l'égard de ces deux personnages, qu'à la suite des témoignages répétés de leur cautèle. Encore Rousseau conserva-t-il ses illusions, même quand il sentit l'évidence de leur animosité. Il fut une dupe admirable, digne de la pitié de la postérité.

La *Correspondance* le grandit en démontrant la sincérité de ses sentiments et en réduisant à néant les propos venimeux concentrés dans le milieu de Mme d'Epinay et insérés dans les *Mémoires* de celle-ci. Elle apporte une revanche posthume au grand méconnu. Elle détruit les légendes à l'aide desquelles son caractère apparaissait jusqu'à l'heure empreint de sournoiserie et de bassesse.

M. Pierre-Paul Plan a enrichi cette œuvre de sept belles planches, reproduisant le fameux portrait de Rousseau par Maurice Quentin de La Tour et les images originales du Dr Théodore Tronchin, de Diderot, Grimm, Saint-Lambert, Mme d'Houdetot et H.-J. Savalete de Buchelay.

Il ne s'est pas contenté de cette belle contribution à l'histoire morale et matérielle de Rousseau. Il fait, en outre, un sort brillant aux **Recherches bibliographiques sur les œuvres imprimées de J.-J. Rousseau,** que Théophile Dufour laissa également, à sa mort, à l'état de manuscrit.

Théophile Dufour, son titre l'indique trop modestement, n'avait pas l'intention d'établir une bibliographie complète de Rousseau, mais simplement de préciser quelles furent les véritables éditions originales de ses œuvres, les éditions portant des modifications de texte, enfin les éditions publiées de son vivant sans modifications de texte, mais remarquables à un titre particulier. Il s'est souvent laissé entraîner bien au delà de son dessein primitif, puisqu'il a suivi, à maintes reprises, la destinée d'une œuvre jusqu'au XIXe siècle et puisque, voulant se rendre compte du progrès que faisaient les idées de son héros à travers le monde, il s'est également occupé des traductions en différentes langues.

Nous ne possédons encore de ces *Recherches bibliographiques* que le premier volume. Nous pouvons par lui nous rendre compte du magnifique travail accompli par Théophile Dufour à travers tant d'années et d'enquêtes. C'est, en réalité, une sorte de bibliographie historique. L'auteur mentionne dans tous leurs détails, et avec une rare minutie, la typographie des titres, fournit les indications de format, précise, si possible, l'importance du tirage, examine avec soin la pagination, décrit les fleurons et même, quand cela peut différencier deux éditions de même date, les bandeaux et les culs de-lampe, donne la mesure des pages,

la nature des caractères employés dans le texte, etc... Il fournit, en outre, les cotes des bibliothèques où le volume est conservé.

Pour découvrir et signaler les contrefaçons dont l'œuvre de Rousseau pullule, il a dû se livrer à des comparaisons d'une grande difficulté, étant donné la rareté de certains de ces volumes. Les frontispices, les planches qui manquent si souvent ont été par lui recherchés avec une admirable patience. Il a fait également, pour différencier des éditions, des confrontations de textes qui lui ont révélé, par la rectification de certaines fautes ou coquilles, des réimpressions inattendues.

Fréquemment il désigne le dépôt public ou la collection particulière qui possède le manuscrit original de l'œuvre. Tout cela ne s'apprend pas sans un labeur de bénédictin, dont le profane ne peut soupçonner l'importance. Ajoutons qu'à ces détails d'ordre matériel le bibliographe a joint, sur chaque volume, des renseignements d'ordre historique et littéraire, des références à mille ouvrages, revues ou manuscrits que sa grande érudition sur le sujet envisagé rend souvent très précieux.

Le volume que nous avons sous les yeux, arrangé, vérifié, complété par M. Pierre-Paul Plan, a été orné par lui d'innombrables fac-similés de titres en noir ou en deux couleurs, selon les conjonctures, qui forment l'illustration naturelle du texte et en accroissent l'intérêt.

Cette bibliographie de Rousseau n'existait pas, car on ne peut considérer comme telle la notice publiée en 1836 par Barbier et Quérard. L'incertitude dans laquelle on se trouvait toutes les fois qu'on devait citer un volume du citoyen de Genève véritablement en édition originale est signalée par les exemples typiques que M. Pierre-Paul Plan a insérés dans son introduction. On ne la connaîtra plus aujourd'hui.

Nous manquerions, croyon-snous, à notre devoir de critique si nous n'associions pas aux noms de Théophile Dufour et de Pierre-Paul Plan le nom de M. L. Giraud-Badin, éditeur de ces *Recherches Bibliographiques*, et si nous ne donnions pas à ce dernier sa part d'éloges. Avec un merveilleux désintéressement, à cette époque ou tant d'éditeurs enrichis par la littérature l'abandonnent avec une si grande lâcheté à son fâcheux destin, M. L. Giraud-Badin a entrepris de lancer toute une série de *Bibliographies* parmi lesquelles ont déjà paru celles de Pascal, de Scarron, de Ver-

laine, de Remy de Gourmont et paraîtront celles de Boileau, Chateaubriand, Casanova, etc... Ces œuvres sont tirées sur beau papier, établies avec un goût parfait, embellies de planches et de clichés variés. M. L. Giraud-Badin agit en amoureux du livre, en intellectuel soucieux de rendre service aux lettres. Rendons-lui l'hommage que mérite sa belle initiative.

ÉMILE MAGNE.

LES POÈMES

Charles Maurras : *La Musique intérieure*, « les Cahiers Verts », Grasset.

« Peu d'hommes auront rimé autant, et sur plus de riens », nous enseigne en sa précieuse introduction, sa confession bien plutôt, M. Charles Maurras parlant de lui-même. Mais il ajoute aussitôt : « Au fur et à mesure que ces vanités s'entassaient dans mes tiroirs, les rectifications que la vie apportait à l'esprit malheureux qui les inspirait, la haute idée que je me reformais de la poésie, la rencontre de Mistral, de Moréas, d'Anatole France, celle de La Tailhède et de Le Goffic qu'habitaient de vraies muses, mes lectures et récitations des Anciens et des maîtres français, Villon, Ronsard, Malherbe, La Fontaine, la réflexion et enfin l'âge, faisaient une justice non partielle, mais complète, de ces pitoyables échos ».

Moréas surtout, en qui Charles Maurras se félicite d'avoir rencontré, égal à son génie inventeur, un esprit critique profondément sérieux et droit, l'avait aidé à faire bonne justice de ces mille essais où la prétention quant au fond se joignait à la manière, à l'imitation quant à la forme. Rares les poètes vrais qui n'ont pas commencé de la sorte, plus rares ceux qui ne craignent pas, plus tard, de l'avouer. Un jour, M. Maurras se hasarde enfin à réciter devant Moréas son essai de traduction, tenté après Ronsard, Belleau, Henri Estienne, de l'ode anacréontique :

Aux taureaux Dieu cornes donne
Et sabots durs aux chevaux
Et pieds lestes aux levreaux.
Ses dents montre la lionne :
Vois mes ailes, dit l'oiseau,
Et comme le poisson nage,
Par ainsi est l'homme sage.

Mais aux femmes il partage,
Ores qu'il a tout doté,
Quelle force ? La beauté.
Oui dà, pour toute rondelle,
Oui dà, contre tout épieu,
Et quelqu'une qui est belle
Ainsi passe fer et feu.

« C'est très bien », lui déclara Moréas, si discret qu'il fût de ses louanges. Mais, néanmoins, il ajoutait bientôt que son ami avait « beaucoup mieux à faire ». S'il rima désormais toujours, du moins se fit-il scrupule de rien publier de ses productions poétiques. Durant la guerre, toutefois, il ne put se tenir de donner la force du rythme, de l'image, la vigueur du chant enthousiaste et contenu à ses ferveurs de patriote, à ses indignations de Français, à ses lamentations d'ami désespéré par le trépas des êtres les plus chers. L'ardent Joachim Gasquet, son fidèle Xavier de Magallon forcèrent le secret, s'inquiétèrent, à chaque permission, de la suite donnée aux « poèmes en cours » arrachèrent à l'auteur la promesse de les livrer au public : Gasquet prit soin de rechercher, de réunir les vers épars dans d'anciennes publications, de préparer l'édition projetée, et, enfin, persuada M. Charles Maurras de consentir à l'impression d'*Inscriptions*, petit recueil, précieux entre les cahiers de poésie qu'a fait paraître, conformément à son choix, après la mort de Gasquet, la *Librairie de France*. Ces *Inscriptions* se retrouvent ici, jointes aux *Poèmes en cours*, aux vers de *Prime*, de *None*, au *Mystère d'Ulysse*, dialogues ou chants formant les échos sonores de la **Musique Intérieure** que ce maître écrivain a longtemps, jalousement, écoutée seul. Le journaliste n'a point fait tort au judicieux et souple essayiste et logicien, souvent un peu rusé et spécieux, d'*Anthinéa* ou de *l'Etang de Berre*. Le paradoxe politique, où il excelle, et qui perce par endroits encore dans cete sorte de confession poétique préparant à la lecture de ses poèmes, ne pèse pas, par bonheur, sur la composition ou la conduite des poèmes, qui sont, de plus en plus sûrement à mesure qu'on avance, des poèmes, d'homme de goût très averti, très sûr de sa forme et de sa pensée, d'un lettré à qui rien de la tradition n'est demeuré étranger, et qui sait écrire à son gré, dans la perfection, selon le tour et la couleur de ses idées ou de ses émotions, la

prose la plus savante ou les vers les plus habiles et les plus délicats. Je ne cacherai pas ma prédilection pour les rythmes virils, contenus et diversement agencés que le poète intitule *le Colloque des Morts* :

> Sainte beauté qui doit être immortelle,
> L'heure des dieux ne se consomme pas.
>
> . . . .
>
> Monte avec moi sur la nef magnifique :
> Le saint flambeau qui ne se couche plus
> Dore à jamais une seconde unique
> D'espoirs comblés et de vœux révolus !...

L'important, le plus haut du livre formant le cinquante-deuxième des *Cahiers Verts* publiés sous la direction de M. Daniel Halévy, est moins, à mon sentiment, dans ces fins, éloquents poèmes d'humaniste que dans les pages qui les précèdent. Pages où le retour du penseur sur lui-même, sur la formation de son esprit, sur les hésitations et les incessantes conquêtes de son savoir et de sa conscience ne peuvent qu'attacher l'attention et la sensibilité du lecteur. Je n'en retiendrai que celles où M. Maurras cherche à éclaircir, à définir et délimiter nettement sa conception de l'*Art*, à justifier les moyens par lesquels il a résolu de s'exprimer en tant que poète

Sa chanson, il le reconnaît, participe du « plus bâtard de tous les genres littéraires, qui est le didactique ». Je perçois fort bien l'intention ironique que M. Maurras a enclose en une telle déclaration, mais n'importe, un écrivain raisonneur plutôt qu'inspiré, plus dialecticien qu'esthète, la pouvait seul risquer. Je ne contredis pas à son droit, je m'incline, mais on m'accordera, en retour, que le son, dans son chant, sera déterminé par le sens plus souvent que le sens ne jaillira du son. Je cherche à établir moins une préférence qu'une distinction entre deux modes d'expression poétique. M. Maurras a choisi sciemment, peut-être dans la direction qui lui fut dictée par son tempérament propre ; il ne serait pas sensé de lui en faire un grief ; néanmoins il demeure permis à d'autres d'en rester moins satisfait, malgré le degré de beauté où il a su élever sa conception particulière du chant subordonné à l'entendement ou au sentiment. L'idée que nous nous faisons de la poésie comporte à présent, semble-t-il, quelque chose d'initial, quelque chose qui ressemble à un jet qu'on ne saurait

réprimer, si strictement qu'on le dirige ou le modère, et dont l'absence amène sans doute à trouver aux vers de M. Maurras un peu d'artifice, un peu d'arbitraire et souvent de désuet. C'est en cela que la poésie de M. Maurras, telle la poésie d'Anatole France par exemple, ou encore de Louis Ménard, pénètre moins que la poésie de Henri de Régnier ou de Madame de Noailles et, si l'on préfère, de Paul Valéry ou de Moréas, poètes plus apparemment guidés par les réflexions de la volonté, mais poètes avant tout.

Ce que représente M. Maurras des rapports de la poésie et de la science apparaît d'une sagesse incontestable ; ce qu'il reconnaît d'élan à la strophe lyrique de Malherbe, de Racine, de J.-B. Rousseau ne l'est pas moins, mais cette strophe a été employée encore par la plupart des autres poètes français, par Victor Hugo, par Lamartine, par Verlaine même et par Valéry avec non moins de succès ou de bonheur ; Gasquet l'a employée et, de nos jours, sans cesse, M. F.-P. Alibert, les néo-classiques, maint autre.

Je ne saisis pas très bien ce que dit M. Maurras d'une « forte différence » entre les sons, à la rime, des mots en *ent* et des mots en *ant*, ou entre *puissant* et *croyant* ; je n'en conçois pas davantage que n'en concevait sans doute Corneille et « ses illustres rivaux » ; M. Maurras dit cette « forte différence... familière aux hommes et aux femmes de notre siècle » cependant, et il trouve *anachronique* d'accoupler, comme il l'a fait plusieurs fois, *fervent* et *vivant*. Par contre, tout ce qu'il dit au sujet des singuliers et des pluriels rimant ensemble, au sujet de la prohibition purement arbitraire de la rimaison en vertu uniquement de différences orthographiques, je n'y puis, en tant que théorie, refuser ma complète adhésion, quitte au surplus, à ne pas user, par goût personnel et tout à fait irraisonné, j'en conviens, des libertés que je ne dispute ni n'interdis à personne. Et puis, enfin, pour ce qui concerne la fastidieuse question de l'*e* muet, — et cela suffirait à me faire rendre un hommage sympathique à la pensée de M. Maurras, — il est le premier écrivain qui, à ma connaissance, en ait parlé avec mesure, avec tact et selon le bon sens. Je ne suis pas du Midi, il s'en faut, et je le regrette, car, à l'heure actuelle, peut-être me serait-il loisible, selon mes vœux, d'habiter aux environs enchantés d'Aix ou d'Antibes ; je ne suis

pas du Midi, mais, autant que M. Maurras, j'estime que l'apport d'une infinité de nuances de prononciation est dû à l'existence de cet *e* muet tant méconnu par certains de nos pairs et de nos frères, et que la précellence du langage français sur la plupart des autres en provient pour la majeure part. Je songeais pleinement à cette appréciation finale : « l'*e* muet est l'un des secrets principes d'enchantement du discours, de tout discours français ; hormis peut-être la conversation toute familière [et encore ne serait-ce discutable ?] le langage français sollicite sa claire prononciation. L'étranger même peut sentir cela. »

Il convenait d'insister sur les pratiques et les principes de M. Charles Maurras, en raison de la prépondérance que lui-même y attache. Peut-être est-il un peu inconséquent avec lui-même, lorsque, sans motif que bien léger et d'émotion individuelle, non plus de logique ou de stricte observation historique, il rejette par-dessus bord ou omet de citer certains noms qui illustrent non moins que ceux des classiques, ou de Musset ou de Moréas, le trésor prodigieux du Parnasse français. Comment se résigne-t-il à servir d'écho aux préventions exclusives de certains, à l'égard de tous les Parnassiens par exemple, ou, Musset seul excepté, de tous les Romantiques, y compris, sans doute, Hugo ? Croit-il, par contre, que chez les poètes qu'avec raison il exalte, l'esprit critique ne trouverait rien à réprouver ? Qu'importe la part du déchet dans une œuvre humaine, et n'est-ce un prodige suffisant d'avoir doté du frisson souverain de la suprême beauté une sensation ou une idée ? N'est-ce assez pour éveiller chez tous ceux qui en héritent l'extase reconnaissante et fiévreuse d'une pleine et joyeuse admiration ?

M. Maurras, enfin, glisse, en passant, un plaidoyer en faveur du vers que, semble-t-il, ses plus proches amis n'ont pas craint de blâmer :

Toi qui brille enfoncée au plus tendre du cœur...

La suppression de la lettre *s* au bout du mot *brille* n'a pas manqué, comme nous-même, de les choquer. Or, prétend M. Maurras, ils lui auraient suggéré d'écrire « *luis* aux lieu et place de *brille* : tout rentrerait dans l'ordre ainsi. » Je me range incontinent à l'opinion de M. Maurras : « l'ordre ne peut pas consister à mettre le verbe *luire* quand la propriété du terme exige

le mot *briller.* » Et voilà qui suffit pour le justifier de n'avoir pas admis qu'il fallût écrire : *lais*, mais non pas pour l'absoudre d'avoir écrit *brille* où il eût fallu : *brilles.* Il a beau s'attacher au fait qu'il rime pour l'oreille. et que longtemps il se répète, il se chante ses vers avant de les écrire, et de refuser, comme il dit, à « subordonner à l'orthographe la chanson » ; j'estime que, dans le cas envisagé, il ne cesse pas d'avoir tort et d'avoir tort contre lui-même, si on veut bien se souvenir de ce qu'il écrit sur l'*e* muet. Dans ce passage, il est vrai, une allusion oppose à l'esprit de système les exigences de l'utilité et de la beauté : « Nous avons employé ce critère pour balayer la convention de l'*s* dont le rôle vocal est nul, dont nulle valeur ne découle. » Mais cette nullité de l'*s*, cette nullité de la valeur de l'*s*, c'est précisément l'objet du litige, et je ne vois pas qu'il ait démontré rien, sinon que personnellement il n'y attribue aucune valeur. A-t-il tort ? a-t-il raison ? On peut, en tout état de cause, n'être pas sur ce point d'un avis identique au sien. « Les expériences de M. Rousselot, affirme-t-il, arbitrent ce qui est... » Cela encore est-il bien sûr ? *Arbitrent*, n'est-ce un peu excessif? *constatent* me paraîtrait suffisant, et non tant *ce qui est* de façon absolue ou indiscutable, que *ce qui est* généralement, ou dans la plupart des cas observés. Redoutons l'absolu en toutes matières, et surtout d'expériences.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

ROMANS HISTORIQUES. Joseph Delteil : *Jeanne d'Arc*, Bernard Grasset. — Jules Perrin : *Quand l'Anglais régnait en France*, E. Fasquelle. — Guillaume Gaulène : *Du sang sur la croix*, F. Rieder. — Léon Rola : *Le mariage impromptu*, Editions de « La Revue mondiale ». — Octave Aubry : *Le roi perdu*, A. Fayard. — Blaise Cendrars : *L'Or*, Bernard Grasset. — Mémento.

Jeanne d'Arc, par Joseph Delteil. On s'est élevé, dans les milieux catholiques, contre le nouveau roman de M. Delteil, et je suis bien obligé d'avouer que, non seulement ce roman n'a rien d'une hagiographie, mais qu'il est ce qu'on pouvait écrire — avec les meilleures intentions du monde — de plus sacrilège sur notre sainte nationale. Non que je fasse reproche à M. Delteil d'avoir voulu rompre avec la convention (l'irrespect est la première des vertus de l'historien, disait déjà Michelet) ; non que je

m'offusque, non plus, de son réalisme ou, plus exactement, de son naturalisme, quelque gros ou grossier qu'il soit. Mais l'image que M. Delteil nous présente de la Pucelle est si peu dans la vérité de son caractère, ou si l'on veut de sa légende, qu'elle en paraît bouffonne, plus que bouffonne même : outrageusement caricaturale. Il nous la montre inspirée de Dieu. Mais le Dieu de M. Delteil n'est pas le Dieu de l'Eglise. C'est le Dieu cosmique du panthéisme. Aussi Jeanne agit-elle comme une espèce de bacchante ou de ménade, qu'un furieux dynamisme emporte, et qui, parce qu'elle est Française, dépense ses forces au service de sa patrie, mais sans que nous retrouvions en elle aucun trait révélateur de *la formation chrétienne de son esprit*. Et voilà l'erreur profonde, essentielle, sinon l'hérésie de M. Delteil. Sa Jeanne est dionysiaque, elle n'est point mystique. Concevoir la Pucelle en dehors de la sensibilité, de la foi, et de la foi très particulière du Moyen Age, lui donner une âme moderne ou de tous les temps, rien de plus arbitraire, et même de plus faux ; et tous les anachronismes que se permet M. Delteil ne sont que vétilles auprès de cette énormité. Aussi bien, si aucune des Jeanne d'Arc que l'on a écrites ne sont des chefs-d'œuvre, cela tient-il à ceci que (exception faite pour celle de Péguy) elles n'ont jamais été conçues avec la piété nécessaire, et je dirai comme un sujet de vitrail, pour mieux préciser ma pensée. La dernière, celle du poète François Porché (*La Vierge au grand cœur*) malgré ses beautés, a précisément le tort d'hésiter entre la réalité commune et la divine légende ou le miracle, et de tendre plus à l'étude psychologique qu'à l'évocation d'un mythe merveilleux. Hé oui ! M. Delteil, Jeanne était une paysanne et une créature de chair, comme « la dactylo ou la vendeuse des Galeries Lafayette », mais cette paysanne entendait des voix, mais cette créature était assistée d'anges ou d'esprits, — et qu'on croie ou non à l'existence indépendante de ces anges, ce sont eux qu'il faut montrer, sans cesse, aux côtés de l'humble fille, la conseillant et la guidant pour nous rendre compréhensible ou seulement sensible l'action qu'elle accomplit et qui la dépasse. Notez, d'ailleurs, que dès qu'ils la quittent, elle hésite, trébuche, et bientôt tombe... Jeanne, sans ses anges, de quelque puissance surhumaine qu'on la doue, de quelque force surnaturelle qu'on l'anime, n'est plus Jeanne, cette fleur étonnante d'une

terre et d'un moment uniques, elle est une furie ou un beau monstre, *elle n'est plus une sainte*, — ce qu'on ne peut pas faire qu'elle ne soit pas, malgré qu'on en ait. Mais « on corrige ses mauvaises œuvres en en écrivant de nouvelles », disait Hugo, et M. Delteil, qui est de la lignée de ce grand poète, a des dons verbaux souvent magnifiques, de la verve, qu'il force, peut-être, enfin, « du tempérament ». Un large souffle rustique traverse son épopée, très inégale, sans doute, qui s'exalte sans pudeur, à la manière flamande, dans une suite d'événements ayant presque toujours l'allure de Kermesses.

Quand l'Anglais régnait en France, par Jules Perrin. On ne reprochera pas à M. Perrin, comme à M. Delteil, de s'être abandonné à une excessive fantaisie dans ce roman qui, à l'aide d'une minutieuse érudition, fait revivre les temps douloureux de la domination anglaise à Paris dans la première moitié du xve siècle. En écrivant cette histoire d'une famille bourgeoise qui se trouve mêlée à une conspiration royaliste, et qui finit par y sombrer, M. Perrin s'est avec conscience efforcé, en effet, d'expliquer les événements ou de les rendre plausibles par l'étude des sentiments et des idées de ses personnages, et c'est un tableau moral autant que pittoresque qu'il a tracé d'un moment de notre histoire. Sans cesser d'être miraculeuse et d'une beauté qui défie la raison, la figure de Jeanne (que M. Perrin n'évoque pas, il est vrai, mais qui illumine son livre) se replace d'elle-même, ici, dans son cadre. Aussi bien, dans l'intimité familiale où il s'efforce de concentrer les inquiétudes et les aspirations d'une époque, et où il nous fait assister à la naissance et au développement de l'idée de patrie, M. Perrin imagine-t-il une jeune fille en qui l'on retrouve, à l'état d'ébauche, quelques-uns des aspects de l'immortelle héroïne... C'est qu'avec tous les traits qui, si divinement, la caractérisent, Jeanne exprime le génie de son siècle, comme un grand poète. Elle a été ce qu'elle ne pouvait être qu'en ce siècle, précisément où des prédictions couraient qui annonçaient sa venue, témoin celle attribuée à l'enchanteur Merlin, et selon laquelle le royaume, perdu par une femme, serait sauvé par une vierge. Peut-être M. Perrin s'est-il surtout appliqué à la description des mœurs, et n'entre-t-il pas assez dans l'analyse intime des âmes ? Mais sa reconstitution du vieux Paris est vivante, et c'est fort habilement, au reste, qu'il a rendu sen-

ble le divorce entre l'esprit libre de notre bourgeoisie et la
oide et hautaine autorité britannique.

Du sang sur la croix, par Guillaume Gaulène. Dans un
ort de Toscane, quelques années après la Révocation de l'Edit
e Nantes, six galères françaises sont à la veille de lever l'ancre,
our aller châtier les Barbaresques qui croisent au large. Une
mme, épuisée et misérable, erre sur les quais de la ville où les
arins du roi achèvent, chez des filles et des courtisanes, la nuit
ui les sépare encore de l'heure du départ et de l'heure du com-
at, peut-être de la mort. Cette femme est l'épouse d'un forçat,
ierre Dormoy, médecin protestant du Languedoc, tout récem-
ent enchaîné pour avoir refusé de se convertir. Elle vient pour
émouvoir par le récit des souffrances qu'elle a endurées depuis
ue les dragons de Villars l'ont arrachée à sa tendresse passionnée,
pour le convaincre de dire le mot qui le rendra libre. Mais les
alères partent sans qu'elle ait pu le voir, et ce n'est qu'au re-
our de leur victorieuse, mais meurtrière expédition, qu'elle par-
ient, grâce à la complicité d'un soldat, à s'approcher du banc
'infamie où le bien-aimé est rivé, et à lui arracher la promesse
'une abjuration sans délai, au milieu des rires et des plaisante-
ies ignobles de la chiourme. Hélas ! elle avait compté sans le
ompagnon de Pierre Dormoy, M. Mazel. En effet, ce vieux
uguenot, depuis vingt-sept ans enchaîné sur les galères, ne
eut assister à la cérémonie où son coreligionnaire renonce sa
oi, sans clamer que cette foi est la seule conforme à la vérité di-
ine. Il est supplicié et meurt en martyr, et son exemple, en
onvainquant Dormoy de commettre une apostasie, le fait spon-
anément reprendre sa place sur le pont de la galère que sa
emme croyait qu'il avait quitté pour toujours. Cette brève ana-
yse du roman de M. Gaulène ne prétend pas en traduire l'origi-
alité saisissante. C'est qu'il y a mieux que du talent : une
lamme, et comme le rayonnement d'une ardeur mystique inépui-
able, dans cette œuvre où j'ai relevé des négligences et constaté
les défauts même de composition, mais qui atteste chez son
uteur une imagination de poète, et plus peut être un tempéra-
nent de dramaturge que de romancier. M. Gaulène excelle à
réer autour de ses personnages une atmosphère en harmonie
onstante avec leurs sentiments et leurs actes, et cette atmosphère,
oute chargée d'horreur et de mystère, de volupté fiévreuse et de

brutale sensualité m'a fait, à la fois, songer à quelques poèmes de Samain et à certaines scènes de Shakespeare. Au-dessus de ses évocations les plus charnelles, ne cesse de planer cette lumière diffuse et souverainement omniprésente qui est celle de l'esprit. Elle confère à son livre une très émouvante beauté.

Le mariage impromptu, par Léon Rola. Voilà un roman qui, sans intention de pastiche, avec une allègre liberté, transpose sur le plan plastique, en même temps que le charme sensuel et raffiné, la sentimentalité voilée ou masquée de scepticisme du XVIIIe siècle, et fait revivre, en se jouant, dans une suite d'images expressives, l'âme à la fois égoïste et généreuse, naïve et rouée de cette époque. Nul doute que M. Rola n'ait lu et relu les conteurs libertins qui florissaient autour de Voltaire, de Piron, de Crébillon et de Grécourt, et que ces esprits frivoles, mais si joliment distingués et malicieux, ne lui soient aussi familiers que les petits maîtres qui ornaient de peintures galantes les dessus des portes ou les panneaux des hôtels des princes et des « folies » des fermiers généraux. Il ne songe, cependant, à imiter ni les uns ni les autres ; et c'est avec fantaisie et une grande richesse d'invention que, s'étant assimilé leur tour d'esprit ou leur sensibilité, il les interprète ou fait à « leur manière » une allusion continuelle, joyeuse, et très pittoresquement variée. Rien, dans cette histoire piquante d'une jeune femme amoureuse de son mari, mais qui, par soumission aux obligations du bon ton, se résigne à une infidélité bi-latérale, de l'artifice commun à la plupart de ces récits où l'imagination se plie à la discipline d'un exercice purement littéraire. Qu'il décrive la bataille de Rosbach ou la chasse du roi dans la forêt de Sénart, qu'il montre son héroïne se baignant dans l'eau d'une rivière ou se glissant dans le lit conjugal, qu'il nous fasse assister à son lever et à ses ébats voluptueux, ce n'est jamais un chromo qu'il nous présente, mais une fête qu'il donne à nos yeux séduits. Il manie la plume comme un pinceau, avec, tour à tour, la verve endiablée d'un Fragonard et la grâce rêveuse d'un Watteau ; et je ne fais point, ce disant, de périphrase. Je n'ai jamais lu de récits (sauf, peut-être, certains contes de Théophile Gautier) dont le style me donnât comme celui-ci l'impression même de la peinture. C'est proprement par touches de couleurs que M. Rola procède en mettant les mots sur le papier, et il use, notamment, du terme abstrait avec une

audace parfois abusive, mais pour réaliser des effets toujours imprévus, et le plus souvent d'une très heureuse originalité.

Le roi perdu, par Octave Aubry. Il y a mieux que de l'ingéniosité, un sens historique indéniable, dans cette minutieuse et très vivante relation du drame de la Tour du Temple, c'est-à-dire dans cette étude de l'énigme qui entoure, et entourera probablement toujours, la captivité du fils de Louis XVI et son évasion présumée. Sous la forme d'un mémoire dont il attribue la rédaction à un certain comte de Vaisons, ami et collaborateur du ministre Decazes, M. Aubry mêle avec art à ses hypothèses personnelles les données historiques les plus rigoureuses, et l'impression de vraisemblance qui se dégage de l'enquête à laquelle il fait se livrer son diplomate est telle qu'il se pourrait fort bien que les choses se fussent passées comme il l'imagine. On suit avec un intérêt sans défaillance, la relation du comte de Vaisons, et l'on admire, autant que sa lucidité et sa patience à rassembler les éléments du problème, ses évocations des personnages, tels que Barras et Fouché, qui jouèrent un rôle dans la douloureuse tragédie du petit roi prisonnier. M. Aubry a de l'esprit et de la lecture, et ce n'est pas une médiocre réussite que de rendre indiscernable, comme il le fait, dans la trame de son récit, la part de la fiction et celle de la vérité. Je suis tenté de tenir son « témoignage » pour un modèle de ce que peut être, aujourd'hui, le roman historique.

L'Or, par Blaise Cendrars. Rien, que je sache, qui ne soit vrai dans cette histoire du général Johan August Suter ou Sutter, cet aventurier suisse dont les Américains honorent la mémoire en le rangeant parmi leurs *pioneers*, comme ils disent. Individu, certes, peu recommandable, mais audacieux, et doué d'une volonté inflexible, Suter, après s'être embarqué sans un rouge liard pour le Nouveau Monde, y devint vite un des plus grands propriétaires des riches territoires de la Californie, et quasiment le premier milliardaire américain. Mais le *rush* vers l'or devait avoir pour effet l'envahissement de ses domaines par une multitude d'aventuriers plus avides encore que lui, et sa dépossession, puis bientôt sa ruine, car la Cour Suprême, à laquelle il en appela, ne le défendit point contre la spoliation. M. Cendrars, qui est un poète de la lignée d'Apollinaire et de Rimbaud, pour remonter plus loin, a, sans doute, l'indépendance d'esprit et la verve puis-

sante et rude que réclamait le récit d'une existence aussi mouvementée. Il est sec ou schématique à souhait, et l'on sent toujours dans son style le muscle, sinon l'os même, sous la chair. Il ne semble pas qu'il vise à nous procurer d'autres impressions que celles des images qui se succèdent avec rapidité sur l'écran et dont il serait vain de vouloir retenir des beautés de détail. La répétition du mot qu'il charge de sens, ou rend explosif, est un de ses procédés. Art limité, à mon point de vue, mais qui ambitionne de se retremper dans le primitif, en se dépouillant de « littérature ».

Mémento. — M. Charles Nicolle, qui est homme de science, s'est amusé à écrire un élégant et spirituel roman (*Les menus plaisirs de l'ennui*, F. Rieder) dans la manière sceptique de notre « bon maître » Anatole France, et en pastichant le style du xviiie siècle finissant. Son maréchal en disgrâce, et que nous suivons à travers ses aventures amoureuses et ses pérégrinations campagnardes, est une manière, à la fois, de Jérôme Coignard et de M. Bergeret, mais de plus grande allure dans sa façon de semer à tout bout de champ les propos gaillards et philosophiques. C'est fort agréable; mais à la longue un tantinet monotone. — Quoique M. Charles de Bordeu se défende avec modestie d'avoir fait œuvre d'historien dans ce roman : *Un cadet de Béarn*, qu'il publie à la librairie Plon et où nous retrouvons son sympathique chevalier d'Ostabat, il a su y évoquer une époque, celle de la fin du xviie siècle, c'est-à-dire une des plus séduisantes qui aient été. Mais M. de Bordeu a fait mieux : en écrivant les mémoires du chevalier, il a su donner à ces souvenirs d'un loyal soldat un caractère tel qu'ils expriment l'esprit même de la vieille France. Le meilleur de notre noblesse provinciale semble s'être incarné en le capitaine d'Ostabat, et c'est très sincèrement que je rends hommage au talent qu'il a fallu à M. de Bordeu pour tracer ce portrait véridique en le replaçant dans son cadre. — On sait que Napoléon, après Waterloo, voulait s'exiler en Amérique. Ce n'est donc pas une idée qui lui soit étrangère que M. Paul Vimereu lui attribue dans ce roman (*César dans l'île de Pan*, Edition du Siècle) en le faisant s'embarquer sur la trace de Magellan, tandis que les Anglais emmènent en captivité son sosie, cet homme que la légende veut qu'il ait rencontré pour la première fois au lendemain de Marengo. Un naufrage le jette dans une île déserte. Et je m'attendais que, livré à lui-même, il déployât des qualités d'organisation qui révélassent un nouvel aspect de son génie, ou nous le montrassent, avec des moyens limités, enchaînant logiquement des actes simples, mais par là même d'une saisissante beauté classique. Point. M. Vimereu fait le héros retrouver les vestiges d'une civilisation disparue, des outils, des armes,

etc... à l'aide desquels il égale à peine Robinson Crusoé... M. Vimereu a réussi, toutefois, à pasticher joliment le style du romantisme à son aurore, et à éveiller dans ses descriptions le souvenir de Châteaubriand. — Tout le monde a vu représenter au cinéma *Le Miracle des Loups* de M. H. Dupuy-Mazuel (Albin Michel). Je me bornerai donc à dire ici que le roman, très documenté, suit de près le film ou le film le roman, et que l'un par l'autre se complète. Le récit a été composé en vue de l'écran, et c'est sur l'écran que ses meilleures scènes prennent tout leur sens.

JOHN CHARPENTIER.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Jean Varin d'Ainvelle : *L'origine tourbillonnaire de l'atome et ses conséquences*, Gauthier-Villars. — F. Jollivet-Castelot : *La révolution chimique et la transmutation des métaux*, Chacornac.

Le « mouvement scientifique » du 15 juin dernier était consacré aux publications récentes sur la constitution de l'atome, aux ouvrages recommandables, sur lesquels on insistait particulièrement ; quant *aux autres*, il est utile d'en parler aujourd'hui et de s'étendre longuement sur le danger des productions scientifiques médiocres : tel est le cas notamment d'un fort volume in-8 raisin de plus de 200 pages, signé par un inconnu, Jean Varin d'Ainvelle, et intitulé **L'origine tourbillonnaire de l'atome**.

Il suffit de feuilleter ces deux cents et quelques pages pour acquérir la certitude irréfutable que l'écrivain n'a aucune notion de la science actuelle ; on n'en prendra comme exemple que la suite de non-sens (p. 21) :

Le premier système, dû au « Potentiel A », est une attraction newtonienne ; il représente l'attraction universelle. Son origine est le vecteur contraction ; la qualité qui en découle pour chaque molécule (*sic*) de l'atome, donc pour l'atome tout entier, est la « Masse ».

Le second système, dû au « Potentiel B », est celui qui entourerait un aimant. Son origine est le vecteur translation. Il en résulte que l'atome et ses molécules (*sic*) sont chargés de « Magnétisme ».

Enfin le troisième système, dû au « Potentiel C », est celui des lignes de force magnétiques, que ferait naître un élément de courant. C'est l'effet du vecteur tourbillon. De ce fait, l'atome et ses molécules (*sic*) doivent être considérés comme porteurs d' « Electricité », étant entendu qu'elle est mesurée en unités électromagnétiques.

Voilà l'idée directrice de cet ouvrage, qui ignore les relations entre la molécule et *ses* atomes, les rapports entre l'électricité et le magnétisme, les éléments de la théorie de l'élasticité. Ailleurs (p. 106), c'est une confusion continue entre moment magnétique et quantité de magnétisme, entre champ électrique, intensité de courant et quantité d'électricité ; ou encore (p. 49) l'auteur s'aperçoit ingénument que la charge de l'électron (déterminée par vingt expérimentateurs, avec une précision supérieure à un centième de sa valeur) doit être diminuée de 50 o/o !

Il y a à Paris une cinquantaine de physiciens qui, au premier coup d'œil, auraient reconnu que Jean Varin d'Ainvelle avait recopié, en les rendant incompréhensibles, une vingtaine de pages de calcul vectoriel, ajoutées après coup et sans rapport avec ce qui forme le corps de l'ouvrage.

Les ouvrages de science ont heureusement ce caractère de comporter des jugements objectifs, sur lesquels se fait l'unanimité des savants spécialisés.

§

Il reste à dire deux mots de **La révolution chimique et la transmutation des métaux** par « l'alchimiste » F. Jollivet-Castelot. Possédant à peu près les rudiments de chimie qu'on enseigne au collège, cet alchimiste en imposera peut-être aux occultistes plus ignorants encore. En fait, ce sont là les récriminations acerbes d'un mégalomane qui se réclame d'un ramassis de demi-savants et qui insulte successivement Marie Curie, Henry Le Chatelier, Georges Urbain, Jean Becquerel... coupables, les uns et les autres, de mépriser ses « découvertes ». La science française mérite qu'on la défende, surtout dans l'esprit du grand public cultivé.

MARCEL BOLL.

SCIENCE SOCIALE

Henry de Jouvenel et autres : *Les Réformes politiques de la France*, Alcan. — Emile Giraud : *La Crise de la Démocratie et les réformes nécessaires du pouvoir législatif*, Giard. — Masaryk : *Les Problèmes de la Démocratie*, Marcel Rivière. — Maxime Gorki : *Lenine et le paysan russe*, Le Sagittaire. — Memento.

Le fonctionnement de nos institutions se montre, à l'usage, si fâcheux qu'il faut louer ceux qui étudient **Les Réformes**

politiques de la France. Ainsi firent, dans une série de conférences données à l'Ecole des Hautes Etudes sociales pendant le premier semestre de 1924, un certain nombre d'hommes d'Etat de valeur, M. Loucheur qui parla de la question monétaire, M. Georges Leygues qui étudia l'éducation nationale, M. Lémery la question coloniale, M. de Monzie la réforme administrative, M. Reynaud la réforme parlementaire et M. Henry de Jouvenel la réforme politique. Je parlerai seulement ici de ce qui fut proposé pour les trois dernières matières.

En matière administrative, M. de Monzie prône une concentration des services, six ou sept ministères au plus avec une présidence du conseil indépendante : 1° affaires extérieures, 2° sûreté nationale, 3° sécurité intérieure, 4° économie nationale, 5° colonies, 6° finances, 7° probablement instruction publique, avec un renouvellement des administrations centrales qui se recruteraient dans les services locaux de façon à avoir un va-et-vient incessant entre Paris et les départements, et d'autre part un régionalisme imposé de force « à coup de trique » et basé non pas sur des affinités de lieux ou de mœurs, mais simplement sur le chiffre de la population. Et tout cela peut se soutenir, mais il serait trop long de préciser jusqu'à quel point, car, tout de même, le coup de trique m'effraie un peu.

Pour la réforme parlementaire, M. Reynaud, député, propose d'abord, lui aussi, une présidence du conseil indépendante, logée à part (il suggère l'ancienne ambassade d'Autriche « qui a un si beau jardin ») et ayant véritablement action sur le Cabinet et sur le Parlement (il loue ici le système de Lloyd George qui avait organisé un Cabinet de guerre composé de quelques ministres sans portefeuille, tous jeunes et actifs, contrôlant et surveillant les 80 (?) ministres et secrétaires d'Etat à portefeuilles). Il souhaite ensuite maintes améliorations de détail : un programme d'ensemble des lois à voter, une sélection des orateurs, une limitation du temps de parole, un affichage des retards apportés au dépôt des rapports et au vote, une réglementation des interpellations, etc. Et tout ceci est excellent ! La meilleure preuve que c'est excellent, c'est qu'aucune de ces petites (au fond très grosses) réformes n'a encore été accomplie. Ah ! quand le seront-elles ? Et comme il faudrait entonner les louanges du Cartel des Gauches s'il arrivait à les réaliser !

Et pour la réforme politique, M. Henry de Jouvenel a de vastes idées. Il ne se contente pas, comme M. Reynaud, d'une réforme du règlement de la Chambre (pourtant, ce serait déjà bien beau !), il veut « établir » la constitution de 1875 qui, dit-il, n'existe pas, et l'observation est assez piquante pour ce que nous croyons exister depuis juste cinquante ans. Il faut pour cela, dit-il, supprimer le président de la République, qui n'a aucun pouvoir, et le remplacer par un président du conseil qui serait nommé par les Chambres et élu pour un an (ce dernier point est excellent !) Il faut ensuite joindre aux Chambres une Chambre technique issue des organisations professionnelles (et ceci peut très bien se soutenir, à condition que cette chambre technique ne soit que consultative). Mais comme on ne voit pas très bien un capharnaüm agricolo-industrio-banco-transporto-commercial, mieux vaudrait une série de chambres consultatives, techniques, avec même d'autres chambres du même genre non techniques, par exemple une chambre féminine, une chambre de pères de familles nombreuses, et une chambre, pourquoi pas ? de personnes désintéressées et magnanimes.

J'ai l'air de plaisanter et je ne plaisante pas. Qu'il me suffise de dire que dans ces trois conférences de MM. de Monzie, Raynaud et de Jouvenel, il y avait vraiment et il y a encore beaucoup d'idées à prendre ! La Chambre de 1919-1924, qui aurait pu faire tant de bonnes choses, qui était composée, en majorité, justement de gens magnanimes et désintéressés, n'a rien fait du tout ; elle s'est laissé guider et embourber par de vieux débris des politicianismes antérieurs, et elle qui aurait pu sauver, libérer, rajeunir, revigorer la France, n'a trouvé moyen que de se faire mettre à la porte ! Mais qui sait si la Chambre nouvelle, quoique composée en majorité d'imbéciles dangereux, n'arrivera pas, au contraire, à faire beaucoup de bien ? Qu'elle suive à son tour ses guides, et que ceux-ci, au lieu de s'engager dans les marécages, obtiennent des sous-vétérinaires du clan renaudelien les réformes nécessaires, et tout sera sauvé ! Nous devrons notre salut à M. Renaudel. Mon Dieu, nous avons bien dû notre salut politique à M. Clemenceau !

A la même préoccupation d'amélioration constitutionnelle se rattache le livre de M. Emile Giraud, **La Crise de la Démocratie et les Réformes nécessaires du pouvoir législatif.** Ce livre est soigneusement écrit, comme on peut

l'attendre d'un professeur agrégé des facultés de droit, mais les conclusions auxquelles l'auteur aboutit en matière de réformes politiques, n'auront certainement pas l'approbation de tous. Les unes, telles que la diminution du nombre des députés, sont sans grande importance, et d'autres, la constitution de grands partis politiques, dépendent, l'auteur le reconnaît, de l'initiative des citoyens et par conséquent ne sont pas exactement des réformes; depuis 50 ans, nous n'avons eu au pouvoir qu'un seul parti, toujours le même, sauf pendant la brève période 1919-1924, et ce parti n'a jamais eu à craindre sérieusement d'être délogé de sa niche, disposant contre ses adversaires de deux ou trois mots-talismans : réaction, cléricalisme, etc., d'une puissance magique invincible. Quant à la dernière idée de M. Giraud, une Chambre unique collaborant avec des Conseils professionnels (qui seraient les Syndicats) et un Conseil législatif (qui serait le Conseil d'Etat), elle est carrément mauvaise. La Chambre unique est si dangereuse, elle a fourni de si exécrables exemples historiques, elle est si unanimement rejetée par tout le monde (pas une seule Constitution existante ne l'admet) qu'on se demande comment un grave juriste peut ressusciter cette vieille lune. La collaboration des syndicats professionnels à l'œuvre législative soulève également les plus graves objections ; aussi n'a-t-elle été jamais prônée que par des politiciens sans valeur ni morale ; tout ce qu'on peut demander à ces syndicats, ce sont des avis, mais leur donner pouvoir de décision serait de la dernière imprudence. Et quant à remplacer (c'est peut-être ce que voudrait au fond l'auteur) notre Sénat politique par un Grand Conseil économique, ce serait également une idée déplorable et qu'aucun théoricicien sérieux de droit constitutionnel n'a admise. Mais vraiment si de pareilles hardiesses sont proposées par des professeurs agrégés de droit, comme il faut être indulgent pour les autres extravagances dont nous sommes assaillis !

Encore un livre sur **Les Problèmes de la Démocratie**. Mais celui-ci est de M. Thomas-Garrigue Masaryk, président de la République tchéco-slovaque. Il mérite donc une attention toute particulière. Ce n'est pas un traité *ex professo*, mais un recueil d'articles sur des questions actuelles : la loi de huit heures, (l'éloge qu'en fait M. Masaryk date de 1900, il serait intéressant de savoir si ses idées n'ont pas évolué depuis) ; les difficultés de la

démocratie (M. Masaryk pense très justement que la démocratie est avant tout une règle de vie : c'est l'amour du prochain qui doit engendrer liberté, égalité et fraternité et non le contraire) ; le syndicalisme (il combat les tendances de Georges Sorel et Lagardelle en France, celles de Robert Michels en Allemagne) ; enfin le bolchévisme. La sentence que M. Masaryk porte contre le bolchévisme devrait être méditée par tous ceux qui, chez nous, acclament ce système, consciemment les communistes ou inconsciemment les socialistes unifiés ; car, il est bon de le rappeler, les socialistes unifiés sont des communistes honteux que les communistes ont le droit de tenir en mépris, car eux seuls sont des marxistes logiques et intégraux. Mais le vrai démocrate ne peut qu'être l'ennemi de cette doctrine de tyrannie et de mort ; tout ce qui est terrorisme est non seulement abominable, mais encore immensément stupide, et ce sera une des stupéfactions de l'avenir que ce bolchevisme qui a fait couler plus de sang russe que tous les tsarismes réunis, qui a entassé plus de morts dans un seul pays que la Grande Guerre dans le monde entier et qui a ramené la pauvre Russie à l'état où elle se trouvait du temps des Mongols, ait pu avoir quelques milliers de fanatiques enthousiastes dans nos démocraties d'Occident. « J'affirme, dit M. Masaryk, j'affirme en pleine conscience de cause, après de longues réflexions, que les bolcheviks sont dans une erreur fatale. » Le malheur, c'est que l'erreur n'empêche pas toujours de conquérir le pouvoir ni de subjuguer les autres. La civilisation moderne s'avance entre deux dangers égaux, le kaisérisme et le bolchevisme ; le kaisérisme a été vaincu et sera pour longtemps sans doute inoffensif, mais le bolchevisme est plus redoutable que jamais.

Justement, sur cette terrible palingénésie, on vient de traduire et publier un ouvrage de Maxime Gorki : **Lénine et le paysan russe**. Quel admirable livre ! Je ne parle pas de ce qui s'y rapporte à Lénine, simple flagornerie, mais de ce qui concerne le paysan russe. Il y a des pages d'une profondeur psychologique étonnante. L'auteur est sévère pour son peuple, qu'il représente comme paresseux, superstitieux, incapable de toute idée et de toute discipline, et surtout cruel. « On sent dans la cruauté russe, dit Gorki, un raffinement diabolique. » Et il ajoute : « Où donc est ce paysan russe bon et réfléchi, cet infatigable chercheur de vérité et de justice dont la littérature russe du XIXe siècle par-

lait à l'univers en termes si beaux et persuasifs ? » Le fait est que divers exemples de férocité sadique que donne Gorki sont à faire dresser les cheveux sur la tête. On voudrait savoir d'où vient un trait aussi odieux, et pour ma part je ne vois pas d'autre explication que l'origine tartare du peuple moscovite. Le Russe n'est pas un pur slave comme le Polonais, le Tchèque ou le Serbe, c'est un demi-kalmouk. Lénine, notamment, le fondateur de la nouvelle Russie sanguinaire et cruelle, avait un type tartare très accentué. C'est également de cet atavisme asiatique que le Russe d'aujourd'hui tire son fanatisme communiste ; les nomades de horde sont communistes, et le mir est un souvenir de la domination mongole. « Le moujik, dit un proverbe de là-bas, n'est pas bête, c'est le mir qui est sot. » Avec ces deux traits, la sottise du mir communiste et la cruauté du caractère tartare, on se rend compte de tout le bolchévisme. Il suffit d'y ajouter quelques autres traits que note aussi Gorki, l'inintelligence religieuse, le mépris de l'instruction, la haine de toute générosité ou dignité morale ; en vérité tout cela ne rend pas sympathique le peuple russe. Malgré tout, ne désespérons pas ; il y a dans l'âme aryenne tant de forces fécondes qu'on peut se dire qu'elles finiront par triompher des forces de destruction de l'âme touranienne. La Russie européenne aura raison de la Russie asiatique.

Mémento. — Arthur Fontaine : *L'Industrie française pendant la guerre*, Presses universitaires de France. Ce gros volume de 500 pages fait partie de l'*Histoire économique et sociale de la guerre mondiale*, poursuivie dans tous les pays par la *Dotation Carnégie pour la Paix internationale*. Son titre seul en indique l'importance, comme le nom de son auteur en garantit l'impartialité et la documentation. Je signale notamment le chapitre V de la 1re partie, qui résume les changements durables dus à la guerre. De pareils ouvrages honorent ceux qui les provoquent, ceux qui les écrivent, et j'ai envie d'ajouter ceux qui les lisent. — Marcel Sembat : *La Victoire en déroute*, Progrès civique. Ce titre un peu énigmatique est celui d'un livre posthume de l'ancien ministre ; il est bien entendu que pour l'auteur c'est M. Poincaré qui a gâché la victoire. Le livre date de 1922 (M. Sembat s'est suicidé le 5 septembre de cette année) ; on se demande si, écrit en 1925, il eût été le même. L'auteur avait l'art des titres frappants. Celui de son livre posthume pourrait bien rester éternellement collé à son parti ; il y a des chocs en retour inattendus. — *La Ligue française* qui vient de perdre son nouveau président, M. Hébrard de Villeneuve, peu de temps après

l'ancien, M. Emile Bertin, poursuit sa campagne en faveur du vote des femmes — Dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er juin, M. Charles Benoist étudie les *Maladies de la Démocratie*, et préconise contre ce qu'il appelle l'électorite une organisation de dictatures limitées et temporaires. — M. Jollivet-Castelot dans *Le Communiste spiritualiste* (La Rose-Croix, Sin-le-Noble, Nord) propose une savoureuse combinaison d'occultisme, de fouriérisme, de saint-simonisme et même de marxisme, ce qui ôte toute valeur sérieuse à la thériaque; il y a contradiction absolue entre ledit marxisme, qui n'est qu'erreur, et tout le reste où il y a quelques vérités. — Le *Bulletin de la Ligue du Libre échange* de mai donne d'intéressants détails sur la surabondance des céréales aux Etats-Unis et sur leur carence en Russie, simple mais suggestive comparaison des régimes capitaliste et prolétarien. Les Soviets ont dû acheter au Canada pour 16.395.000 dollars de farine ; c'est, paraît-il, le plus gros achat de farine qui ait jamais été fait. Espérons que cela empêchera les pauvres moujiks de crever de faim. — Justement, l'*Economiste européen* du 22 mai donne le Budget soviétique, 2e semestre 1924-1925 ; il s'équilibre d'une façon merveilleuse : Recettes 2.459 millions de roubles-or. Dépenses, 2.427 millions. Il y a donc un excédent, au moins sur le papier. Certains chapitres de ce budget sont à noter. Un poste « Crédit communiste » s'élève à 28 millions de roubles or, soit 56 pour l'année entière, ce qui correspond à environ 200 millions de francs or ou 800 millions de francs papier. Le moujik crache donc 800 millions de notre monnaie pour frais de propagande de ses gouvernants. Ceci explique bien des agitations dans tous les pays du monde. A ce poste de 28 millions de roubles or pour le Crédit communiste, il faut peut-être ajouter le Fonds de subventions de 30 millions et le Fonds des réserves 43 millions ; cela ferait plus de 100 millions de roubles or par semestre, 200 par an, pour la propagande soviétique totale, soit 800 millions de francs or, ou plus de 3 milliards de francs papier ! A ce prix, on peut entretenir pas mal de noyaux et de cellules.

HENRI MAZEL.

DÉMOGRAPHIE

La population des colonies françaises. — Alors qu'en 1901 la population française de l'Algérie ne comptait que 358.174 membres, elle était de 562.931 âmes en 1911, et en 1921, malgré la guerre et ses pertes cruelles, elle atteignait 622.771 unités, dont 328.000 Français d'origine, 219.000 Européens naturalisés et 75.080 Israélites, sur une population globale

de 756.000 Européens (1), dont 148.000 Espagnols et 39.000 Italiens, et de 4.971.424 indigènes. Elle s'est donc accrue en vingt ans de 70 o/o, et aujourd'hui 219.000 étrangers seulement contrebalancent l'influence de nos 622.771 nationaux. Par suite des naturalisations, cette proportion s'agrandit chaque jour en notre faveur. Le département d'Alger compte 1.788.857 habitants, celui d'Oran 1.303.051, celui de Constantine, le plus peuplé, 2.162.512 et les Territoires du Sud 546,744 habitants, dont seulement 6.611 Européens. Au total, l'Algérie est donc peuplée de 5.802.464 habitants, chiffres du recensement de 1921.

Le recensement de la régence de Tunis indique, en 1921, une population d'origine européenne de 156.125 unités sur 2.100.000 habitants environ dont 48.000 Israélites. Les principaux éléments de la population européenne sont l'élément français, fort de 54.477 âmes, l'élément italien de 84.819, l'élément maltais de 13.409 l'espagnol de 664 et le grec de 920.

Le Maroc renferme près de 5 millions et demi d'habitants, dont 3 millions et demi environ dans la zone soumise en 1921. Sur ce total, les Israélites comptent pour 85.000 et les Européens pour 78.000 au moins, dont environ 50.000 Français. En 1911, il n'y avait que 9.000 Européens au Maroc et 5.000 Français seulement. En dix ans, malgré la guerre, les progrès ont été remarquables.

Les statistiques du mouvement de la population ne sont à peu près complètes qu'en Algérie, où l'état civil indigène a été institué en 1883. Encore ne sont-elles suffisamment exactes que pour les territoires civils du Nord. En Tunisie, la déclaration des naissances et des décès n'est obligatoire que depuis le premier janvier 1920. Au Maroc, la création d'un état civil dans la zone française date du 4 septembre 1915. Il n'est encore que facultatif pour les indigènes. En 1922, 66 bureaux d'état civil y avaient été créés.

Le recensement, effectué pour la première fois en 1921, n'a porté que sur les centres urbains et sur les agglomérations. Pour la population vivant hors de ces centres, on s'est borné à établir des états numériques basés sur le nombre des tentes et des familles existant dans chaque fraction du territoire.

Dans nos colonies de l'Afrique du Nord, la natalité est assez élevée, tant pour les Européens des diverses nationalités que pour

(1) Non compris les 75.000 Israélites naturalisés Français.

les indigènes. Etant donné le climat, la mortalité ne paraît pas excessive. Elle est inférieure le plus souvent à celle constatée dans les Etats de l'Europe méridionale. Des excédents de naissance importants y sont enregistrés et contribuent, avec l'immigration, à l'accroissement du nombre d'habitants.

Il ressort des chiffres que nous avons énumérés que la situation démographique des trois colonies est favorable et que, dans les vingt dernières années, la population totale de l'Afrique du Nord s'est accrue d'au moins 1.500.000 habitants, dont plus de 300.000 pour les populations d'origine européenne, non compris les Israélites.

Les mariages mixtes sont nombreux entre Européens d'une part, Européens et Israélites de l'autre. Une race nouvelle est en voie de formation. Par contre, les alliances entre Musulmans et Européens sont rares.

§

L'Indo-Chine était peuplée en 1921 de 18.983.203 habitants, dont 16.256 Français, se répartissant ainsi : en Cochinchine 3.795.613 habitants et 6.790 Français, au Cambodge 2 402.585 et 1.271, en Annam 4.933.426 et 1.843, au Tonkin 6.850.453 et 5.920, au Laos 818.753 et 280, enfin au Kouang-Tchéou-Wan 182.373 et 142.

La densité de la population dans ce territoire est particulièrement forte, puisqu'elle atteint 126 habitants au kilomètre carré; elle est de 65 au Tonkin (73 en France), de 57 en Cochinchine, de 33 en Annam, de 13 au Cambodge et seulement de 4 au Laos.

Comme il fallait s'y attendre, l'augmentation de la population de la ville de Saïgon a été considérable : Saïgon qui, en 1901, comptait 47.500 habitants, en compte aujourd'hui plus de 83.000. Ce chiffre comprend 5.300 Français, 467 Européens étrangers, 43.500 Annamites et 22.500 Chinois.

Les établissements français de l'Inde dénombraient en 1921 269.575 habitants, pour une superficie de 512 kilomètres carrés, soit 520 au kilomètre.

A la même époque, la Côte française des Somalis comptait 64.420 habitants, dont 8.008 à Djibouti et 190 Français ou Européens. En 1911, la Réunion et ses dépendances avaient 173.822 habitants.

Madagascar avait en 1921 3.387.000 habitants pour une super-
cie de 582.180 kilomètres carrés, égale à celles de la France,
e la Belgique et de la Hollande réunies. La densité moyenne
e la population y est de 5 à 6. Sur ce nombre, on enregistrait
8.000 habitants d'origine européenne, dont 17.000 Français.
'augmentation de la population, par rapport à 1911, est de
00.000, chiffre vraiment énorme.

§

Le dénombrement opéré en 1921 dans notre Afrique Equato-
ale, sans le Cameroun, y accuse une population de 2.847.936
ndigènes et 1.632 Européens seulement, pour une superficie de
.255.879 kilomètres carrés, soit une densité variant de 1 dans
Tchad à 2,5 dans le Moyen-Congo.

L'Afrique Occidentale avait, en 1921, 12.283.000 habitants
ont 8.811 d'origine européenne, parmi lesquels 7.640 Français
'origine. Cette population se répartissait de la façon suivante
ans les différents territoires :

262.000 en Mauritanie (densité : 0,6), 1.225.000 au Sénégal
,4), 1.876.000 en Guinée (8), 2.475.000 au Soudan (2,6),
973.000 en Haute-Volta (9,9), 1.546.000 sur la Côte d'Ivoire
,8), 1.084.000 au Niger (0,9), 842.000 au Dahomey (7,8) et
nfin 670.000 au Togo (12,8).

En 1911, nos possessions d'Amérique accusaient 461.187 habi-
nts, à savoir 4.652 à Saint-Pierre et Miquelon, 214.448 à la
uadeloupe et Dépendances, 193.087 à la Martinique et 49.000 à
Guyane.

En Océanie, nos colonies étaient peuplées, également en 1911,
81.070 habitants, dont 50.608 à la Nouvelle-Calédonie et
.462 sur les autres îles.

Il est vraisemblable que depuis ces chiffres n'ont subi que
s variations sans grande portée.

Au total, nos colonies sont donc peuplées d'environ 51.685.000
bitants, chiffre évidemment plus ou moins hypothétique, dans
quel n'est pas comprise la population des régions du Cameroun
umises à notre mandat, mais dans lequel nous avons fait
trer celle du Maroc insoumis.

Le taux de la natalité dans nos colonies est assez élevé pour
toriser les plus belles espérances, d'autant plus que nos fonc-

tionnaires, civils et militaires, fournissent un gros effort pour amener un sérieux abaissement de la mortalité.

AMBROISE GOT.

PRÉHISTOIRE

M. C. Burkitt; *Prehistory, a study of early cultures in Europe and the Mediterranean basin*, Cambridge, University press, gr. 8°, XLVII planches. — W. J. Sollas: *Ancient Hunters and their modern representatives*, Londres, Macmillan, 8°, nombr. ill. et cartes.

Cette deuxième édition du traité de **Préhistoire** de M. Burkitt assure à ce livre une place à part dans notre littérature, juste à côté du traité de Boule sur les *Hommes fossiles*, qu'il complète; Boule n'a étudié que l'aspect anthropologique du problème de l'homme préhistorique; M. Burkitt en étudie les aspects culturels. Son point de départ est nécessairement le tome premier du *Manuel* de Déchelette, volume maintenant dépassé par suite d'un grand nombre de découvertes importantes sur lesquelles M. Burkitt, qui a visité en personne la plupart des stations préhistoriques et possède une belle collection d'objets typiques, insiste à la fois dans son texte et dans sa bibliographie.

Les découvertes faites en France nous sont aisément accessibles grâce à nos revues; mais les découvertes anglaises, polonaises, espagnoles, sont moins connues, et les exposés de M. Burkitt sont ici pour le lecteur français d'une utilité toute spéciale.

Parmi les chapitres qu'il importe de signaler je citerai : le tableau, avec descriptions en termes soigneusement pesés, des divers ustensiles de l'Homme paléolithique; la situation chronologique des stations dites aurignaciennes; l'explication des peintures et sculptures trouvées dans les grottes. M. Burkitt est un adepte résolu de l'explication de l'art paléolithique par la magie; il ne croit pas à la théorie de « l'art pour l'art » et dit que certainement ces Hommes primitifs n'auraient pas peint et sculpté avec tant de soin des animaux et des signes encore inintelligibles dans des coins aussi reculés et aussi difficiles d'accès rien que pour s'amuser; ces fonds de cavernes lui font l'effet de « temples primitifs ».

Cartailhac, Breuil, Capitan, Déchelette, S. Reinach ont tous admis cette explication, et récemment le comte Begouen a apporté en sa faveur sinon des arguments, du moins des faits nouveaux.

)n est allé jusqu'à regarder certains personnages d'apparence à ı fois humaine et animale comme des « sorciers » habillés de eaux de bêtes et de masques semblables aux masques animaux es Nègres modernes (cf. mon analyse de Maes, *Aniota Kifwebe*). ,es danses représentées seraient des danses rituelles; et les aniıaux auraient été peints ou sculptés afin d'assurer magiquement ؚ succès à la chasse.

Ces explications se fondent surtout sur des parallèles ethnoraphiques, et M. Burkitt semble regarder la preuve comme faite. Iais c'est comme ethnographe précisément que je reste sceptiue. L'interprétation des masques, danses, déguisements, etc. t en général de toutes les pratiques dites magiques des « priıitifs » ou « sauvages » actuels n'est pas chose aussi aisée que ؚ croient les préhistoriens ; ils ont le droit de rester à la supercie des faits, nous pas ; et si l'on consulte nos grandes monoraphies, dont quelques-unes, notamment celles qui traitent des ribus indiennes des Plaines ou des diverses populations de la Iouvelle-Guinée, sont d'une précision et d'une minutie extrêmes, n constate que les processus psychiques qui sont à la base de art de ces sauvages sont bien plus complexes et surtout plus ariables, plus fluides, que ne l'imaginent les archéologues préistoriens ou classiques.

Les Hommes paléolithiques n'ont-ils vraiment agi artistiqueıent que dans un but utilitaire? Toute la question est là. Et la ormule doit même être élargie : l'Homme n'est-il mû, à toutes es périodes de la civilisation, que par l'utilitarisme? On est bligé d'adopter une attitude ou une autre vis-à-vis de ce prolème, puisque les documents directs manquent dans la plupart es cas. Or, il est lié à un autre encore, celui de la différence ossible de mentalité : notre manière de penser, notre logique, st-elle une qualité spécifique de l'Homme; ou bien est-elle une cquisition récente ? On sait que Lévy-Bruhl affirme que les primitifs » ne raisonnent pas comme nous, que la mentalité ite primitive manœuvre sur la base de la « loi de participation ». Iais s'il en est ainsi, comment M. Burkitt, le comte Begouen et es autres savants européens cités, qui tous ont dépassé, par éfinition, ce stade de « participation », peuvent-ils reconstituer vec leur mentalité moderne le mécanisme selon lequel ont pensé

les Hommes paléolithiques, à plusieurs centaines de milliers d'années de nous?

Donc, ou bien ces hommes raisonnaient comme nous; et rien ne les a empêchés par suite d'agir comme nous, de faire de l'art pour l'art; ou bien ils raisonnaient autrement, et l'on n'a pas le droit d'interpréter les peintures qu'ils nous ont laissées à l'aide de la mentalité moderne. Cette attitude agnostique, ou hypercritique, qu'on m'a reprochée encore ces temps derniers, ne signifie pas que toute explication est interdite; elle signifie qu'il faut donner ces prétendues « explications » comme des hypothèses de travail dénuées de toute chance de contrôle ou de démonstration directs.

M. Burkitt est d'ailleurs, je me hâte de le dire, parmi les plus prudents. Il se pourrait que cette prudence lui ait été imposée par cette observation, qui termine sa *Préface*, « qu'il est beaucoup plus difficile qu'on ne croit de décrire un instrument en pierre ». J'ajoute qu'il est plus difficile encore d'en déterminer à coup sûr l'usage. J'ai dit déjà ici que j'ai trouvé plusieurs milliers de pierres taillées sur le plateau de l'Hay; les classer selon les catégories officielles, leur donner les noms adoptés de coups de poing, racloirs, scies, etc., n'est pas difficile; mais être certain que ces instruments servaient en effet à gratter, racler, scier, etc., l'est davantage et à ce point qu'on est étonné de la naïve assurance avec laquelle la plupart des préhistoriens décrivent, classent et décrètent. Si M. Burkitt, savant consciencieux, a éprouvé ces mêmes difficultés et ces mêmes appréhensions quand il s'agissait d'outils paléolithiques et néolithiques, combien plus devrait-il rester sur la défensive quand il s'agit d'activités esthétiques et mentales.

Trop peu prudents ont été Déchelette et Breuil, qui tous deux ont eu tendance à discerner dans les peintures préhistoriques des éléments de religiosité qui seraient intelligibles par raisonnement scientifique; mais il a été dit avec raison que, pour comprendre les « sauvages », il faut dépouiller l'Européen et se faire une « âme de sauvage »; que pour comprendre les Nègres, il « faut penser noir » (Dennett); ceci est l'expérience des missionnaires, des explorateurs, des linguistes, etc. Il faudrait donc, pour comprendre le but des outils, des dessins, des peintures, des sculptures paléolithiques et néolithiques, « penser préhistorique

ment ». Je doute que, jusqu'ici, aucun de nos archéologues y ait réussi.

§

Comme j'ai déjà signalé, à mesure de leur publication, les deux premières éditions de l'excellent livre de W. J. Sollas sur les **Chasseurs anciens et leurs représentants modernes**, je n'insisterai pas longuement sur la troisième, au surplus considérablement augmentée et remaniée. Par « chasseurs anciens » il faut entendre les Hommes paléolithiques, qui, selon la théorie admise, ne vivaient que de chasse, alors que les Néolithiques auraient utilisé l'agriculture et l'élevage. Leurs « représentants modernes » sont les plus primitifs d'entre les peuples sauvages actuels. Mais sur la question fondamentale, M. Sollas a complètement changé d'attitude. Il avait d'abord, dans les éditions précédentes, regardé les Australiens comme les survivants de l'Homme Moustérien européen : il avoue franchement (p. 258) s'être trompé et reconnaît qu'il n'y a de ressemblance ni au point de vue anthropologique, ni au point de vue culturel : « l'industrie moustérienne de la pierre est relativement homogène et pure; au lieu que l'industrie lithique des Australiens est une collection hétérogène d'instruments de divers types paléolithiques et même néolithiques ». M. Sollas maintient pourtant, surtout à cause de leur stéatopygie caractéristique, la théorie d'un lien physique et culturel entre Aurignaciens et Hottentots de l'Afrique du Sud; les Eskimo sont encore culturellement à l'époque magdalénienne; il serait utile que, dans la prochaine édition, M. Sollas ajoute une étude aussi de la civilisation magdalénienne des Hyperboréens de la Sibérie (Tchouktches, Koryaks, etc.) bien étudiés par la Jesup North Pacific Expedition.

Reste la chronologie : les recherches toutes récentes des savants suédois sur le recul des glaciers donneraient à la civilisation azilienne, la plus récente du paléolithique, approximativement 8.000 ans. Au delà, M. Sollas n'ose se prononcer. Boule a pourtant, dans ses *Hommes fossiles*, donné des faits et des conclusions qui dépassent ce terme chronologique. M. Sollas est géologue et paléontologiste de profession : son traité possède donc, dans les sections consacrées aux données géologiques, une valeur particulière ; il importe de le rappeler, ces données géologiques

sont fondamentales dans l'évaluation chronologique des civilisations préhistoriques ; à signaler aussi que M. Sollas a accepté la sériation des terrasses proposée par M. Charles Depéret.

A. VAN GENNEP.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

Un Ministère de la Défense Nationale en Italie. — La guerre au Maroc. — L'Italie, qui a accompli tant de réformes heureuses dans son organisation militaire et navale depuis la guerre, vient de réaliser, par la volonté de son *Duce*, la constitution d'un Ministère de la Défense Nationale. L'opération n'a pas été faite sans douleur.

Elle a soulevé dans les milieux navals les protestations les plus vives. L'Amiral Thaon di Revel, ministre de la Marine, a démissionné avec éclat. M. Mussolini, jugeant avec raison qu'il n'est pas d'homme indispensable, lorsqu'il s'agit simplement d'administrer, ne s'est pas laissé arrêter par cette démission. Le projet de loi, malgré les résistances de l'Amiral ministre et sénateur, a été voté par le Sénat. Voilà aujourd'hui l'Italie dotée de l'institution militaire la plus moderne en même temps que la plus rationnelle et la plus économique. Nous ne sommes pas près, en France, de voir se réaliser une pareille réforme. Le gouvernement est, en effet, exercé chez nous par les puissantes administrations, jalouses de leurs prérogatives, attachées à leurs traditions, et qui crient, dès qu'on veut toucher à une pierre de l'édifice, que la maison va s'écrouler. Quant au gouvernement proprement dit, son rôle est de pure représentation et de verbalisme, surtout en ce qui concerne les questions d'ordre militaire ou naval. Au temps où M. André Lefèvre, ministre de la Guerre, ayant la faveur du Parlement et du public, se déclarait lui-même partisan d'un Ministère de la Défense Nationale, nous avions cru le moment favorable pour adresser une étude critique sur cette question à la *Revue militaire française*, organe de l'Etat-major général de l'Armée. A notre grand étonnement notre papier nous fut retourné, et nous pûmes savoir que l'insertion en avait été refusée pour éviter de causer la peine la plus légère aux camarades de la Marine. Autrefois les administrations de la Guerre et de la Marine étaient assez portées à se trouver divisées sur les questions fon-

damentales. Depuis la Guerre, elles font bloc pour la perpétuation des errements dont elles tirent une extension de pouvoir favorable à leurs intérêts. Cette petite déconvenue personnelle montre ce que j'ai soutenu bien des fois ici, que les ministres civils, aux Départements de la Guerre et de la Marine, comptent pour bien peu de chose dans les Directions imprimées à leurs services.

La réforme de M. Mussolini se résume en peu de mots. Un chef d'Etat-major général, choisi parmi les officiers généraux de l'armée, exerce son contrôle sur les opérations navales, ou, si l'on préfère, les conjugue avec les opérations terrestres. C'est la subordination de fait des forces maritimes et aériennes au haut commandement des forces terrestres. Le *Duce* a avancé avec raison, devant le Sénat, que la guerre, d'où qu'elle vienne, du bloc slave, allemand ou occidental, aura lieu surtout sur terre. Dès lors, il est logique que la ccordination de toutes les forces nationales se fasse par l'état-major de l'Armée de terre. C'est le bon sens. On accorde à M. Mussolini, parmi certains milieux en France, une volonté de réalisation dont il vient de donner une nouvelle preuve. Que penserait-on dans ces mêmes milieux si une égale volonté de réalisation s'appliquait à nous donner le bénéfice d'une aussi forte institution? A quelle tempête de protestations n'assisterions-nous pas?

Le rôle joué, pendant la Grande Guerre, par toutes les marines est cependant plein d'enseignements à ce sujet. Toutes ont conduit la guerre suivant leurs conceptions particularistes; elles ont poursuivi une guerre à elles, en se retranchant derrière des raisons techniques qui laissaient déconcertés les gouvernements civils, dont le rôle aurait dû consister à assurer la liaison des armes. La flotte qui en cette occurrence nous a donné le spectacle le plus étrange est la Flotte anglaise, la plus formidable, la plus puissante de toutes. Dans les derniers jours de juillet 1914, elle prenait définitivement ses quartiers, dans les eaux de Scapa-Flow, à 450 milles des bases allemandes.

Et lorsque le chef du gouvernement anglais déclarait à notre ambassadeur, le 1er août 1914, qu'il était autorisé à donner l'assurance que, si la Flotte allemande pénétrait dans la Manche, elle serait arrêtée par la Flotte Britannique, il faisait, sans doute de très bonne foi, une promesse que les marins anglais, malgré toute leur bonne volonté, n'auraient pas pu tenir. C'est que

l'Angleterre, quoi qu'on puisse en penser encore aujourd'hui, n'avait la Flotte ni de sa politique, ni de la stratégie que lui imposaient les conditions géographiques du théâtre des opérations. Sa Flotte de haut bord avait un champ d'action que limitait son excès même de puissance.

La Flotte allemande n'a pas marqué un plus grand souci de lier son action à celle des forces terrestres. Elle n'a rien tenté contre le débarquement du corps expéditionnaire anglais sur nos côtes. La Flotte Russe n'a pas davantage donné un signe d'activité dans le champ de la Baltique. Quant à notre Flotte, il fallut des ordres réitirés pour l'envoyer dans l'Adriatique, où d'aillleurs elle ne donna que des signes de son impuissance à rien tenter d'utile et d'où elle disparut définitivement au premier contre temps. Seule, la marine italienne eut, au début de son entrée en guerre, l'intuition que son action devait appuyer celle de l'armée de terre. Un de ses officiers généraux, le vice-amiral Cutinelli, proposa l'occupation du groupe sud des Iles Dalmates ; il ne demandait que le concours d'une brigade de l'armée de terre. Par une sorte d'ironie singulière, ce fut le général Cadorna qui s'y opposa, déclarant qu'il lui était impossible de distraire même une brigade de son armée. Le général Cadorna exagérait.

La tentative de forcement des Dardanelles, sans attendre le concours des troupes de terre, le 18 mars 1915, montre encore davantage le danger de cet esprit particulariste, qui animait toutes les marines. Il est juste de rappeler que Lord Fisher avait condamné d'avance avec éclat une pareille tentative et que le vice-amiral Garden, chargé de l'opération, déclina de la conduire, la jugeant sans résultats possibles. Il est inutile d'insister. Qu'il y ait eu des erreurs commises, soit ! C'est dans la nature humaine. Mais qu'on ne néglige pas au moins les enseignements qu'elles comportent. On parle beaucoup aujourd'hui, de liaison des armes dans les milieux maritimes. Et bien, qu'on s'applique à réaliser, comme on vient de le faire en Italie, la liaison indispensable entre les forces terrestres et les forces navales. Ce sera du travail utile. Nos hommes d'Etat, qui se donnent l'apparence de chercher des économies à la loupe, devraient bien s'inspirer des méthodes qui sont suivies de l'autre côté des Alpes, depuis la conclusion de la Paix.

§

Que se passe-t-il au Maroc ? Nous ne le savons pas exactement. Les communiqués de la résidence générale sont ambigus, réticents, tendancieux. Il en a toujours été ainsi. Mais si on ne peut pas savoir ce qui se passe d'une manière rigoureuse, il n'est pas besoin d'une particulière pénétration d'esprit pour le deviner. La situation n'est pas grave ; elle est simplement ennuyeuse. Pour des raisons sur lesquelles il est inutile d'épiloguer aujourd'hui, des harkas dissidentes, à l'instigation d'émissaires d'Abd-El-Krim, sont venues galoper jusque sur la route de Fez. Elles ont été refoulées. La situation a été assez rapidement redressée. Mais nous sommes aujourd'hui dans l'attente. Que faire ? Tout le monde parle des réguliers du Sultan du Rif comme d'une troupe redoutable ; personne ne les a cependant encore vus. Aussi bien, estimons-nous qu'Abd-El-Krim est un adversaire peu dangereux, si nous n'avons à craindre de lui que des incursions, hors de ses montagnes, à travers la vallée de l'Ouergha. Mais si nous prétendons aller le forcer dans son repaire de montagnes, alors la partie à jouer devient plus sérieuse.

Sommes-nous en présence d'une telle obligation? Je ne le crois pas. On pourrait en tout cas l'éviter. Malheureusement, nous voici en conversations avec les Espagnols. Comment cela s'est-il produit ? Comme il a été question à la tribune du Parlement de la contrebande des armes qui s'exerçait librement sur toute la côte du Rif, notre gouvernement a pensé envoyer des navires de guerre pour en arrêter les effets. Mais l'Espagne s'est opposée à cette action en invoquant l'art. 30 de l'Acte d'Algésiras, qui est ainsi conçu :

> Dans la région frontière de l'Algérie, l'application du règlement sur la contrebande des armes restera l'affaire exclusive de la France et du Maroc.
>
> De même l'application du règlement sur la contrebande des armes dans le Rif, et en général, dans les régions frontières des possessions espagnoles, restera l'affaire exclusive de l'Espagne et du Maroc.

Les textes sont clairs et précis. Dès lors, il a fallu, puisque nous voulions d'abord interdire toute arrivée de subsides à Abd-El-Krim, prendre des arrangements avec l'Espagne. Les conversations ont commencé à Madrid au moment que nous écrivons. Les diplomates n'en sont encore qu'aux congratulations, et

déjà les experts militaires, qui ont l'oreille de la Résidence générale, parlent d'une action conjuguée, partant de Kiffane, au nord de Fez, et de Melilla. C'est ce que nous craignons.

En attendant, notre Président du Conseil a prescrit une mesure énergique, l'envoi d'un amiral et de deux de nos torpilleurs à Ceuta, pour commencer, en collaboration avec les camarades espagnols, le blocus des 120 milles de côte riffaine. Deux torpilleurs, ce n'est pas beaucoup, l'un étant au repos et l'autre au travail. Peut-être notre ministre de la Marine eût-il été mieux inspiré en envoyant à Ceuta deux amiraux et un seul torpilleur. C'eût été une meilleure économie de nos forces en vue des palabres qui vont se poursuivre, pendant une longue période, sur la côte du Rif.

Mémento. — *Revue militaire française* (juin). « L'Allemagne est une armée de milices. » — Colonel Normand : « Fortifications françaises et allemandes. » — R. Duche : « La Bataille de la Marne a-t-elle été engagée trop tôt ? » etc. — *Revue maritime.* Charcol : « La géologie du fond des mers ». — Commandant Chack : « L'histoire merveilleuse. » — Commandant Guette : « La Bataille du Jutland » (version officielle anglaise), etc.

JEAN NOREL.

GÉOGRAPHIE

Activité des sociétés et des organismes scientifiques : Société de Biogéographie ; Office scientifique et technique des pêches maritimes ; la Société de Géographie de Genève et les *Matériaux pour l'étude des calamités.* — D.W. Freshfield (traduction Louise Plan), *Horace Bénédict de Saussure.* 1 vol. in-8° de 434 p., éd. Atar, Genève (librairie Dartel Chambéry), s. d. [1925].

On ne saurait estimer trop haut, pour la géographie et pour les sciences connexes, surtout pour les sciences naturelles, l'importance du travail collectif.

Les recherches à faire dépassent souvent la portée et les ressources d'un seul homme, si bien doué et si indépendant qu'il puisse être. De plus, le spécialiste enfermé dans ses études, en contact insuffisant avec les spécialistes du même ordre et sans contact avec les voisins, risque, soit de s'égarer dangereusement dans la chimère, soit de perdre jusqu'au sens et au goût des idées générales : deux excès contraires que beaucoup d'hommes de science n'ont pas su éviter, et où l'on est d'autant plus exposé

à tomber que les données acquises se font plus complexes, plus touffues et plus inextricables.

Les naturalistes adonnés aux sciences descriptives sont peut-être ceux qui ont le plus à souffrir d'une excessive spécialisation. La géologie est devenue un monde tellement varié, que beaucoup de géologues se cantonnent dans l'étude minutieuse et micrographique d'un système et d'un ordre de terrains. La botanique et la zoologie invitent aussi leurs adeptes, sous peine de se perdre dans l'innombrable, à ne pas sortir d'une systématique bien encadrée, où courent risque de disparaître des notions de relations intéressantes et fécondes entre les règnes, les ordres, les familles et les genres.

Ces réflexions, et d'autres de même espèce, se présentaient à l'esprit de quelques naturalistes de Paris et de la province, et notamment de MM. Lemoine, Fage, Germain, Joleaud et Roman, lorsque, réunis en 1923, au Muséum, ils décidèrent de faire un effort pour secouer la torpeur des spécialistes et pour les inviter à coordonner leur action, dans le domaine si vaste et si riche de la distribution géographique des êtres vivants.

On pensa d'abord à fonder un journal ou une revue. Mais les conditions matérielles où vivent aujourd'hui les publications scientifiques sont tellement pénibles et précaires, que cette proposition fut écartée.

M. Lemoine eut l'idée de fonder une Société de libre discussion où des réunions mensuelles auraient lieu, sur ordres du jour préparés à l'avance, en prenant comme bases des communications faites par des membres de la Société.

Les vues de M. Lemoine furent adoptées. La **Société de Biogéographie** fut fondée sur ces bases et commença ses travaux au début de 1924.

Administrée par un Conseil de neuf membres et par un secrétaire général, M. Fage, elle comprenait cent membres appartenant à toutes les spécialités des sciences naturelles : botanistes, ethnologues, géographes, géologues, zoologistes.

Elle publie tous les mois un compte rendu très court et très substantiel de ses séances.

Bien que les fondateurs de la Société m'aient fait, dès le début, l'honneur de m'appeler à en faire partie, je n'avais pas grande confiance, je l'avoue, dans les résultats de leur initiative. J'ai vu

demeurer mort-nés tant d'efforts honnêtes et estimables de cet ordre, Je me rendis en sceptique aux premières réunions. Eh bien ! je me trompais complètement, je ne tardai pas à m'en apercevoir, et je le reconnais aujourd'hui sans la moindre mauvaise grâce.

La *Société de Biogéographie* est bien vivante. Elle restaure à nos yeux, et déjà avec un grand éclat, cette discipline si attrayante, un des plus nobles efforts de l'esprit humain, à laquelle notre dix-huitième siècle donnait le beau nom de *philosophie naturelle*.

Il y a eu telle de ces discussions, commencée à propos de la faune géologique et moderne de la Corse, de l'île de Juan Fernandez ou de l'influence du *p* H (exposant des ions hydrogène) sur la distribution géographique des êtres marins, où les vues s'élargissaient au fur et à mesure du choc des idées opposées, et où, dans la petite salle des Sociétés savantes ou du Muséum, on sentait pour un instant, comme un souffle, le coup d'aile de la vérité, insaisissable ou non encore saisie, mais entrevue.

Il y eut telle occasion où la discussion tourna court aux frontières d'un problème trop vaste pour l'intelligence humaine. Ainsi le jour où, à propos de la décalcification des eaux marines par les êtres comme les polypiers qui fixent le carbonate de chaux, M. Joleaud fit observer que cette décalcification s'est faite dans de formidables proportions, tout le long de l'immense durée des temps géologiques. On ne voit pas qù'il y ait eu, pour les eaux des mers, un moyen quelconque de recouvrer les sels calcaires distillés et fossilisés. Alors ? La composition même des eaux marines ne serait donc pas l'élément stable et permanent que nous croyons ?

Je suis convaincu que non seulement les naturalistes, mais tous les gens instruits sauront apprécier les efforts de la jeune et active *Société de Biogéographie*.

L'Office scientifique et technique des pêches maritimes, que dirige M. Joubin avec tant d'activité et de compétence, a continué en 1924 son œuvre utile à la fois à la science et aux intérêts économiques. Les publications de l'Office ont fait connaître d'intéressantes conclusions sur la pêche du banc de Terre-Neuve, les harengs des mers d'Europe, la conservation par le sel et le rouge de la morue, les déplacements du thon, la re-

production des huîtres, l'iode des algues. Les travaux sur Terre-Neuve ont une importance scientifique de premier ordre. Une croisière faite en Méditerranée, le long de la côte de Gabès à Gibraltar, a permis de dresser une bonne carte des fonds de pêche. L'étude des pêcheries fixes de la Baie du Mont Saint-Michel a été terminée après quinze mois d'observations. On a poursuivi les travaux sur l'utilisation industrielle des algues et sur la salubrité des établissements ostréicoles.

La *Société de Géographie* de Genève a entrepris, de concert avec le Comité international et la Ligue des sociétés de la Croix-Rouge, et sous la direction de M. Raoul Montandon, une œuvre très originale : l'étude systématique des catastrophes naturelles et des moyens, soit de les prévenir, soit de supprimer ou d'atténuer leurs conséquences. Cette étude a pris corps par la publication d'un périodique trimestriel qui a déjà (juin 1925) une année d'existence : les **Matériaux pour l'étude des calamités**.

L'idée première appartient à M. Ciraolo, président de la Croix-Rouge italienne, qui proposa en 1921 la création d'un organisme capable d'intervenir, en cas de catastrophe, dans toute région du globe, dès que se produit l'action destructive. Cela supposait l'étude préalable et méthodique de la distribution géographique des calamités, de leurs causes et de leur mécanisme. Le projet prit corps en septembre 1923, lorsqu'il eut été approuvé par l'assemblée générale de la Société des Nations. Il semble qu'il consistait d'abord, d'une manière exclusive, en un Atlas mondial de distribution des calamités. On s'est arrêté provisoirement à l'idée, plus immédiatement réalisable, d'une Revue illustrée de croquis géographiques, où des spécialistes autorisés étudient, en français ou en anglais, la géographie des calamités, en proposant les remèdes appropriés, au moins lorsque des remèdes paraissent possibles. Cette Revue, soigneusement imprimée, fait honneur à la Société de Géographie de Genève. Elle a publié jusqu'ici des travaux sur les tremblements de terre, les volcans, les éboulements en Italie, les ravages des sauterelles, les cyclones des tropiques, la construction des habitations dans les pays à tremblements de terre, le projet d'irrigation du Kalahari et les raz de marée.

Un des vétérans de l'alpinisme et de la géographie anglaise, M. Douglas W. Freshfield, vient d'élever un véritable monu-

ment à la gloire du grand naturaliste de Genève, **Horace-Bénédict de Saussure** (1740-1799). Le livre a été traduit par Mlle Louise Plan et préfacé par Léon W. Collet; il est joliment édité et illustré.

L'œuvre de M. Freshfield est conçue sur le plan de ces copieuses biographies anglaises où on ne fait grâce d'aucun détail, non seulement sur le héros, mais sur son entourage, sur son milieu, sur ses ascendants et descendants jusqu'à la quatrième ou à la cinquième génération. Tout cela est bien présenté et se lit avec intérêt ; il y a de bien séduisantes figures dans l'entourage du savant, notamment sa fille Albertine (Mme Necker de Saussure) ; on passe d'agréables heures en leur compagnie, par les soins de M. Freshfield ; on suit avec curiosité les épisodes de la vie politique de Genève à la fin du XVIIIe siècle ; de temps à autre, de grands souvenirs s'y mêlent, Voltaire à Ferney, Bonaparte avant Marengo. Tout cela sans que M. Freshfield tombe dans le défaut des écrivains touffus raillés par Macaulay, dont « le titre est aussi long qu'une préface ordinaire, la préface aussi longue qu'un livre ordinaire, avec un livre contenant la matière d'une bibliothèque ». Tout de même, dans ce cinéma chatoyant et varié, l'œuvre scientifique de Saussure disparaît un peu. Il est vrai que M. Freshfield, contrairement à la coutume des biographes, ne paraît pas disposé à en exagérer l'importance. Loin de moi la pensée de l'en blâmer. Saussure est une physionomie très sympathique, un admirable et consciencieux chercheur. Mais jamais ses observations ne l'ont mis sur la voie de ces éclairs de génie, de ces intuitions divinatrices où se révèle le grand savant et par où l'œuvre scientifique devient féconde. Saussure n'est ni Newton, ni Cuvier, ni Humboldt, ni Darwin.

Pour le grand public, Saussure est le premier savant qui soit arrivé au sommet du Mont-Blanc, atteint peu de temps avant lui par le guide Balmat et le docteur Paccard. Pour les naturalistes, Saussure est le précurseur de la géologie alpine et le premier qui ait appliqué à cette étude des instruments de mesure de nature diverse. Il a parcouru en tous sens les grandes Alpes, pendant de longues années. N'est-il pas étonnant qu'à un homme qui a tant vu et tant observé, la grandeur du phénomène glaciaire n'ait jamais apparu ? A peine admettait il le mouvement des glaciers actuels ; il n'a jamais soupçonné l'existence et l'extension

des anciens glaciers, il ne s'est jamais douté qu'il y avait eu là un des plus puissants agents de la sculpture des Alpes. Il ne voyait partout que des « phénomènes diluviens ». Peut-être des préjugés bibliques ont-ils nui à son observation. Ce n'est pas la première fois, ni la seule, où on serait obligé de constater la malfaisance de la Genèse et son rôle d'éteignoir des libres esprits.

CIAMLLE VALLAUX.

ÉSOTÉRISME ET SCIENCES PSYCHIQUES

Paul Vulliaud : *La Kabbale juive*, Histoire et doctrine (Essai critique), 2 vol., E. Nourry, éditeur, 62, rue des Ecoles.— Mémento.

On a parlé beaucoup de la **Kabbale**. Mais peu de gens la connaissent réellement, à en juger par les bourdes et bévues de toute sorte, accumulées depuis des siècles par des érudits mal informés, et dont M. Vulliaud donne de complaisants extraits dans la partie préliminaire de son ouvrage. L'ignorance est à peu près générale, en matière d'hébraïsme, ésotérique ou non. Et cependant, pour bien pénétrer le sens du christianisme, l'examen du milieu juif où il s'est développé n'est pas chose inutile. La théologie chrétienne et la théologie hébraïque ayant suivi, au fond, deux marches parallèles, l'histoire de l'une ne peut être bien comprise sans l'histoire de l'autre. Il est indubitable que déjà à l'époque de Jésus, il existait un ensemble de doctrines et de spéculations qu'on cachait avec soin à la multitude. Cet ensemble portait le nom de *Kabbalah* (de *Kabbal*, recevoir, transmettre) et représentait la somme des traditions spirituelles, écrites ou orales, transmises depuis les premiers âges, mais auxquelles devait se mêler dans la suite des temps une foule d'éléments étrangers ou impurs.

Les juifs désignaient par le mot Kabbale toute tradition. Ce n'est qu'au moyen âge que ce mot comporta plus spécialement l'acception de tradition ésotérique, et c'est cette acception qui a prévalu depuis lors. La Kabbale, en résumé, doit s'entendre de la science des choses secrètes et mystiques, des vérités sublimes, propagée par voie d'initiation. On comprend sous ce terme le sens profond de la Sainte Ecriture caché sous la littéralité, et le sens mystérieux et véritable des paroles de la Tradition. Ces mystères formaient la *Loi orale* qu'en sus de la *Loi écrite*, Moïse recueillit

sur le Sinaï, de la bouche même de Dieu. C'est la science des Saints. Elle passa oralement des Patriarches aux Prophètes, prétendent les Kabbalistes, et sa transmission s'est opérée jusqu'ici sans interruption, sous une double forme : la *halacha*, règle de la route spirituelle, ayant pour objet la tradition législative et cultuelle ; et l'*aggada*, ayant le dogme et la morale. Le mysticisme juif existe en relation, non seulement avec le sentiment, mais encore et surtout avec l'intelligence. Selon la définition d'Harnack, il se présente comme « un rationalisme appliqué à la sphère supérieure de la raison ». C'est un système philosophique, prenant pour point d'appui la communication directe de l'âme avec Dieu, conçu comme lumière de l'intelligence. Le mysticisme juif, autrement dit la Kabbale, diffère donc essentiellement du mysticisme chrétien, fondé uniquement, lui, sur le sentiment.

Les uns, le plus grand nombre, s'en tenaient, chez les Hébreux à la simple connaissance des vérités transmises : le sens littéral des Ecritures leur suffisait. Les Kabbalistes, qui s'efforçaient, sous l'apparence des mots, de retrouver le sens interne de la parole divine, constituaient par leur savoir une importante aristocratie religieuse. S'assimiler la vérité révélée transmise par voie orale, l'approfondir et la vivifier par l'examen et la méditation ; bref, acquérir, par l'exercice de la raison, des lumières de plus en plus clairvoyantes sur les éléments de la Tradition, — tel fut, à travers les siècles, leur studieux et constant programme. Sublimes sont les résultats promis à ceux qui cherchent à comprendre les secrets de la Torah, c'est-à-dire de la tradition écrite et de la tradition orale. Ils ont la vision de Dieu, l'intelligence des mystères de la nature divine, le don de prophétie, de coopération avec les forces bonnes, de suprématie sur les forces mauvaises ; enfin, le don qui les résume tous, la *Kavanah*, l'absorption dans la signification occulte de chaque devoir, de chaque pratique religieuse, et la contemplation extatique des mystères cosmiques. Le Kabbaliste, pour atteindre à cette liaison spirituelle entre les sphères inférieures et supérieures, s'efforce donc de mener une vie sublimée, sanctifiée, — la vie en Dieu. Mais, si les doctrines de la Kabbale peuvent être jugées sans contredit pures et saintes, elles peuvent aussi, pour des esprits sans retenue, prêter à certaines déviations ridicules et même néfastes. C'est à ce point de vue que le Zohar se place pour condamner à maintes reprises la

magie et les sciences occultes. La Kabbale fonde une morale austère sur un symbolisme sexuel qui peut être aisément altéré par une intelligence perverse. Dans la représentation de « l'homme céleste », elle emploie, à décrire le paradis des dévots, des images qui se confondent avec le verger des amoureux, et les énergies divines y sont fréquemment symbolisées par les organes mâle et femelle de la génération. Il est vrai que saint Justin appelle bien quelque part le Verbe de Dieu σπερμὰ Θεου... Le symbolisme oriental, en employant le langage de l'amour, n'est indécent que pour nos conventions. Et, après tout, les livres ésotériques n'étaient point destinés à être mis entre les mains des jeunes vierges dont on coupe le pain en tartines... Et la Kabbale, dans son ensemble, n'a pas d'autre raison que de décrire l'amour de Dieu pour l'homme et d'exciter l'amour de l'homme pour Dieu. On ne peut qu'admirer, en tout cas, la grandiose signification de ses concepts et le rang sublime que l'hébraïsme esotérique assigne à l'homme dans l'Univers. Modelé à l'image de l'exemplaire divin, sa forme même est composée d'organismes copiés sur sa forme supérieure. La forme humaine, ramenée à ses principaux organes, correspond aux types spirituels que la Kabbale désigne sous le nom de *Sephiroth*, et qui portent les noms de Sagesse, Intelligence, Clémence, Beauté, Majesté, Eternité, etc.

Dès lors, aucune pensée, aucune parole, aucune action de l'homme qui ne produise son retentissement, par suite du lien spirituel, jusqu'au plus profond des cieux. Associé dans l'œuvre de la création, il devient une pensée d'harmonie ou de désordre. A l'origine, la copie était conforme au paradygme. Cet état de sainteté a été détruit par le péché. Rétablir la sainteté dans l'homme est le but à poursuivre; il l'atteint par l'étude et la pratique de la Loi, les prières, depuis l'oraison jusqu'à la clameur, les œuvres de charité et la spiritualisation de ses organes. La religion est une ascèse dont l'application minutieuse fait réapparaître l'image sacrée d'en-haut, et l'homme redevient, par la physiologie et la mystique associées, une incarnation progressive de la divinité. On extrairait du Zohar une doctrine de la vie parfaite qui soutiendrait en excellence et en pureté la comparaison avec la mystique de l'*Imitation*. Ces doctrines, destinées à demeurer le privilège des initiés, et voilées sous différentes sortes d'énigmes ou de textes allégoriques, se trouvent éparses dans divers écrits ou trai-

tés, — notamment cet étrange petit traité qu'est le *Sepher Tetsirah*, explication à la fois physique et métaphysique de l'origine des choses ; la *Source de vie*, du grand philosophe Ibn Gebirol ; enfin et surtout, le *Zohar*, trésor de la tradition ésotérique des Hébreux, et que les Kabbalistes nomment « la Clé du Ciel ». M. Vulliaud s'est plu à démontrer la haute antiquité de cette œuvre, dont on a prétendu, bien à tort, selon lui, qu'elle pouvait être le fruit d'une imposture.

Si imposture il y a, ce serait, en tout cas, une fraude incomparable, puisque le livre a été accepté par le judaïsme fidèle à l'orthodoxie, s'est imposé à sa liturgie, à sa pensée mystique, à ses coutumes et même à ses décisions canoniques. Après avoir analysé la tradition Kabbalistique sous le rapport dogmatique, M. Vulliaud l'étudie sous son aspect en quelque sorte cultuel, parfois superstitieux et ténébreux... Tout n'est pas assurément d'une limpidité absolue dans cette vieille théosophie hébraïque, et le mérite n'est pas petit de son consciencieux exégète d'avoir introduit quelque clarté cartésienne en ces arcanes. Il retrouve dans le messianisme l'action politico-mystique de la tradition ésotérique, et qui inspire au fond toute la ferveur Kabbaliste. La grande supériorité d'Israël sur le christianisme, c'est que celui-ci a eu son Messie, tandis que le peuple élu l'attend toujours. Il conserve la sourde, mais active espérance de connaître un jour une époque de toute-puissance et de prospérité. L'histoire de la Kabbale est, en grande partie, celle des espérances messianiques, qui prirent parfois la forme du fanatisme, et suscitèrent çà et là l'apparition de faux Messie : tel, au XVIIe siècle, Sabbataï Zévi, dont M. Vulliaud nous conte agréablement l'équipée, et plus récemment la fermentation religieuse des Hassidistes, ces fakirs de l'ascétisme.

Les derniers chapitres de l'ouvrage nous montrent l'influence profonde exercée par la Kabbale sur le christianisme d'abord, sur la philosophie, ancienne et moderne. Il y a toute une lignée de Kabbalistes chrétiens, à commencer par saint Paul et Jean de Pathmos, et un peu plus tard, Eusèbe, saint Justin et saint Jérôme. Kabbalistes, plus ou moins, Erigène et Raymond Lulle, Pic de la Mirandole et Marsile Ficin, Raymond Martini et Pascal même sous l'influence de ce dernier. Des traces de Kabbalisme sont sensibles chez Spinoza, bien que moins prononcées que ne le

prétendent ses commentateurs. Kabbalistes, également, l'humaniste allemand Reuchlin, le cardinal de Cusa, Leibnitz, Knorr de Rosenroth ; dans les temps modernes, Adolphe Franck et son fougueux adversaire Drach, et enfin Jacob Boehme, « le Kabbaliste qui n'est pas Kabbaliste ».

Bonne occasion pour M. Vulliaud d'égratigner en passant quelques Kabbalistes qui ne le furent guère, ou ont singulièrement dénaturé les enseignements de la Kabbale, comme Eliphas Lévi (*aliàs*, l'abbé Constant), le sâr Péladan (de son vrai nom, Gabriel Horny), Maeterlinck, Fabre d'Olivet et Saint-Yves d'Alveydre. La question des origines de la Kabbale, que l'auteur aborde dans l'ultime chapitre de son œuvre, est de l'ordre entièrement conjectural. Nonobstant les affirmations des maîtres kabbalistes, qui assurent que cet ésotérisme est l'organe traditionnel de la Révélation primitive, un écho de la Doctrine céleste qui nous est parvenu à travers Adam, Abraham et Moïse, — la critique positive est singulièrement embarrassée pour lui assigner historiquement une origine précise. On a trouvé successivement son berceau en Egypte (tel l'historien Basnage), chez les néo-platoniciens, en Chaldée ; on lui a attribué également des origines persanes ou hindoues, et des érudits ont souligné ses frappantes analogies avec la tradition chinoise. Les savants déclarent, en résumé, trouver l'origine de la Kabbale dans les traditions les plus diverses. Faut-il en conclure qu'elle est une expression de la Tradition universelle dont tous les peuples auraient plus ou moins, après la dispersion, conservé le souvenir ? La Kabbale juive, qui occupe une place médiocre, sinon tout à fait nulle, chez les historiens de la philosophie, est destinée sans nul doute à en recevoir une, à bref délai, qui sera mieux proportionnée à sa valeur et à sa considérable influence. L'œuvre de M. Vulliaud aura contribué grandement, à coup sûr, à ce juste rétablissement. Bien que parvenus généralement à un âge où les fantômes n'étonnent guère, les théologiens et les historiens des religions se troublent au seul énoncé du mot : « ésotérisme ». Peut-être, avec le temps, les doctes se familiariseront-ils davantage avec ce mot terrifiant, et en viendront-ils à considérer les traditions ésotériques comme une source précieuse de documents à utiliser.

Mémento. — Alphonse Momas : l'*Esprit dans la création universelle*, Ed. Rhéa. — Ernest Britt : *Gamme sidérale et gamme musi-*

cale (étude paléosophique), Aux Ecoutes, 9, rue Volney. — *Revue Métapsychique* : La Télépathie expérimentale (exposé d'une technique psychologique de démonstration et de recherches), par le Dr. Eugène Osty. — *Revue Spirite* : Le monde inconnu à découvrir, par Camille Flammarion ; Les séances de clairvoyance à la *Maison des Spirites* (très curieuses expériences de « psychométrie » réalisées chaque semaine par notre confrère Pascal Forthuny) ; La Réincarnation dans l'Eglise, par Gabriel Gobron. — *Le Voile d'Isis* : Le temple incendié de Dornach et sa signification, par Edouard Schuré. (Notons que le Voile d'Isis vient de fêter son trentenaire et que notre excellent confrère, le poète Paul Redonnel, devient le rédacteur en chef de cette publication.) — *Bulletin de la société d'études pratiques de Nancy* : Le docteur Geley, par Gabriel Gobron. — *Revue du spiritisme* : Les pouvoirs peu connus de l'être humain, par Gabriel Delanne. — *La Rose-Croix* : un violent incendie ayant détruit dernièrement, à Douai, sa maison, avec sa bibliothèque et ses papiers, M. Jollivet-Castelot, directeur de cette publication, prie ses abonnés, lecteurs et correspondants, de bien vouloir lui faire connaître à nouveau leur adresse pour la reconstitution de ses archives. Lui écrire, 3, rue Victor-Hugo, à Douai.

PAUL OLIVIER.

GRAPHOLOGIE

Mort de M. J. Depoin, président de la Société de Graphologie. — J. Crépieux-Jamin : *L'âge et le sexe dans l'écriture*, Paris, « Adyar », 7, Square Rapp. — Jenny Deseyne : *La connaissance du caractère par l'écriture*, Garnier. — Professeur Raymond : *L'homme est dans son écriture*, « Société des Editions Fast ».

La Graphologie est très dûrement frappée par la mort de **M. J. Depoin**, Président de la *Société de Graphologie*, décédé le 8 décembre 1924. Il était l'âme de cette œuvre, fondée en 1871 par l'abbé Michon. Il lui donnait généreusement son temps, sa peine, et il contribuait largement à ses dépenses. Il avait eu bien des difficultés à surmonter pour parvenir à donner à la Société l'essor qu'elle avait pris lorsqu'il est mort. Pendant les dernières années, il avait réussi à lui amener le concours et l'appui d'hommes éminents. Je rappelle quelques noms : M. Charles Richet, qui a même accepté d'être son Président d'Honneur, M. Abel Lefranc, professeur au Collège de France, qui a publié, dans son curieux ouvrage sur Shakespeare, les observations des graphologues sur les autographes attribués à l'auteur d'Hamlet, et l'on sait qu'il les a jugées dignes de tout crédit ; M. Maurice Prou, Directeur de

l'Ecole des Chartes, M. Albert Maire, l'érudit chercheur, bien connu pour ses travaux sur Pascal, M. Gavary, ministre plénipotentiaire, M. Fortunat Strowski, etc. La Graphologie gagnait peu à peu la confiance et l'estime de l'élite intellectuelle. Afin de la faire connaître au grand public, M. Depoin avait inauguré des Conférences présidées par des hommes notoires. Il permettait ainsi aux conférenciers d'entrer en communication avec un public varié, et il leur rendait service en même temps qu'à la Graphologie. M. Depoin avait entrepris de publier ces conférences en éditions soignées et même luxueuses. Il faisait tous les sacrifices nécessaires pour que le volume fût attrayant, bien présenté et bien imprimé. Je puis en parler, puisque c'est grâce à lui que mes *Commentaires graphologiques sur Ch. Baudelaire* ont pu être si bien édités. La Société se développait donc de plus en plus, et ses bureaux du boulevard Saint-Germain voyaient venir tous les jours de nouveaux visiteurs, désireux de se renseigner sur la curieuse et captivante science des caractères.

M. Depoin qui dirigeait, en outre, l'*Institut sténographique de France* et s'occupait de la façon la plus active de la *Société historique du Vexin*, était un esprit extrêmement cultivé, un véritable humaniste, connaissant une foule de choses. C'était une joie pour l'intelligence que de causer avec lui. Il trouvait toujours des idées ingénieuses et des renseignements inédits sur les sujets les plus divers. Il avait des vues très originales sur les points d'histoire les plus disputés. Son intelligence, riche de connaissances variées, était pénétrante. Je me rappelle avec nostalgie certains voyages que nous avons faits ensemble, appelés par les tribunaux pour des expertises d'écritures, ou bien pour assister à des congrès. Les heures passaient vite en sa compagnie et il arrivait que les autres voyageurs se taisaient pour écouter ce savant qui parlait souvent les yeux clos, et la tête courbée, évoquant l'idée d'un sage antique... Il n'est plus. C'est M. Varinard qui a pris sa place et assume la tâche de présider aux destinée de la *Société de Graphologie*.

Heureusement, celle-ci possède toujours, comme vice-président d'Honneur, un homme plein de vie, malgré sa carrière déjà si remplie : M. Crépieux Jamin. Il nous donne maintenant, presque chaque année, un livre nouveau ! Après *les Eléments de l'Ecriture des Canailles*, qui a eu un si légitime succès, voici maintenant un petit ouvrage édité avec un soin délicat : **L'Age et**

le Sexe dans l'écriture. Ce livre commence par une préface de M. Charles Richet qui contient de très curieuses observations sur le *geste vocal*. Il montre combien la voix, même réduite à une seule interjection, peut fournir d'indications variées sur celui qui la prononce.

Faites dire : « Ah ! » par cinquante individus divers, vous reconnaitrez sans peine s'il s'agit d'un enfant, d'une femme, d'un étranger, d'un Parisien. « Ce que la vibration vocale fait si facilement, le geste du scripteur le fait presque avec une égale fécondité de nuances. L'analyse en est plus délicate, assurément, car il y a dans l'écriture beaucoup plus de convention que dans l'intonation verbale. Pourtant le principe est le même. Les hommes ayant beaucoup écrit ont pris des habitudes qui ne peuvent être différentes de leur mentalité profonde.

Le problème de l'âge et du sexe est un des plus difficiles à résoudre pour le graphologue. Cela surprend toujours les profanes. Et pourtant, aujourd'hui que les femmes coupent leurs cheveux comme ceux de l'homme, combien d'entre elles ont des têtes de garçons manqués.. On voit maintenant des jeunes gens imberbes portant de longs cheveux et des femmes aux cheveux courts. Si l'on ne nous montrait que les figures seules, combien d'erreurs ne commettrait-t-on pas en essayant de déterminer le sexe ! Dans une salle de spectacle, lorsqu'on ne voit émerger que les têtes, l'effet est parfois saisissant, et j'ai entendu mes voisins se demander : « Est-ce un homme ou une femme ? » C'est donc que, dépourvu des artifices habituels qui servent à les distinguer, on peut les confondre. Quand on y réfléchit, on comprend très bien que le geste graphique, *seul*, soit, dans certains cas, insuffisant pour révéler le sexe du scripteur. M. Crépieux-Jamin a procédé, dans son étude, selon la méthode expérimentale qu'il a introduite en graphologie avec tant de succès. Il a collectionné en grand nombre des documents d'enfants et d'adultes de toute catégorie et de tout âge, puis il les a comparés. Il nous démontre qu'il est presque impossible de reconnaître, dans une série de spécimens d'écritures d'enfants de 12 ans, celles des filles et des garçons. Les planches qu'il publie sont des plus suggestives et démonstratives. Nous assistons à toutes les recherches de l'auteur, et aux difficultés qu'il rencontre.

Il faut l'avouer, sans ambages, dit-il, le grand travail que représentent

ces dernières épreuves aboutit trop souvent à des données incertaines. Mais ce qui est indiscutable, c'est l'intérêt du contrôle et l'expérience qu'il confère au graphologue. On gagne toujours à labourer son champ :

Il nous donne cependant une nomenclature copieuse des « signes et des combinaisons graphologiques les plus habituelles chez l'homme et chez la femme ». Mais il nous les donne en les accompagnant de recommandations particulières :

Le secret des difficultés de la détermination du sexe par l'écriture consiste dans le manque de correspondance directe entre la cause et l'effet, c'est-à-dire entre l'écriture et l'organisme dans toutes ses particularités sexuelles. C'est *la résultante spirituelle du sexe* (souligné) qui seule se voit dans l'écriture. C'est pour cette raison souveraine que l'étude qui nous occupe sera toujours difficile pour tous et inaccessible à quelques-uns. Dans la nature humaine, tout est complexe, et s'il est vrai que la Graphologie est un merveilleux instrument d'investigation psychologique, elle ne révèle ses moyens synthétiques qu'à ceux qui comprennent l'infinie variété des caractères et l'infinie diversité des écritures (p. 33).

Si la recherche du texte d'un scripteur est difficile, celle de son aspect « physique » est illusoire, selon M. Crépieux-Jamin. Pour le démontrer, il a eu recours à d'ingénieuses expériences : il a réuni des écritures de jumeaux si ressemblants qu'on les confond : leurs écritures sont différentes ! Il nous donne l'écriture d'un géant de 2^m 28 qui pèse 374 livres et la rapproche de celle d'un nain mesurant 57 centimètres. L'écriture du géant est plus petite que celle du nain ! Voilà d'ingénieuses et d'irréfutables démonstrations.

Au sujet de l'âge, il a fait des recherches très curieuses. Il nous montre l'écriture d'une vieille domestique de 65 ans apprenant à écrire, puis les débuts calligraphiques de jeunes recrues, l'écriture des enfants et celle des centenaires, celle des malades et celle des êtres demeurés sains et vigoureux jusqu'à un âge avancé. Et il conclut que l'écriture ne montre pas toujours l'âge de l'état civil ; mais elle nous révèle parfaitement : 1° l'âge *physiologique*, le degré d'usure de l'organisme, et 2° l'âge de la *culture graphique*, pour les adultes apprenant à écrire ou bien ayant cessé d'écrire pendant très longtemps. Cette distinction est des plus heureuses et fécondes, aussi bien pour les graphologues que pour les experts en écritures. Lorsque nous avons à expertiser des actes provenant des gens de la campagne, nous pouvons avoir,

comme spécimens de l'écriture du *de cujus*, un texte tracé pendant le service militaire, par exemple, tandis que le document en question peut avoir été tracé 30 ans plus tard, le sujet n'ayant rien écrit entre temps, sinon quelques signatures. Les indications tirées de la culture graphique seront alors fort utiles à connaître.

On lira avec intérêt ce livre curieux et original, qui réussit à rendre attrayant pour tous un problème de graphologie supérieure très ardu.

Je n'en dirai pas autant de l'ouvrage de Mme Jenny Deseyne : **La Connaissance du Caractère par l'écriture**. Ce livre est fait par une femme qui connaît les bons traités de graphologie : elle les cite. Et elle parvient, partant de bases excellentes, à faire un livre absurde, ridicule et nuisible. Que nous sommes loin de la circonspection expérimentée du maître ! Nous rencontrons ici toutes les affirmations de l'incompétence prétentieuse. Cette dame nous donne, sans rire, le signe de l'arthritisme, du rachitisme, de la scrofule, de la dyspepsie, de l'entérite ! de la migraine ! de la méningite tuberculeuse ! ! de la syphilis ! ! ! du cancer, de la folie guérissable ! ! ! Tant d'assurance révèle, sans qu'il soit nécessaire de connaître l'écriture de l'auteur (qui éprouvera peut-être le besoin de me l'adresser...), la légèreté d'esprit et la sottise. C'est un très mauvais livre, que les graphologues sérieux ne peuvent que répudier.

Il en a paru un autre, qui ne vaut guère mieux : **L'homme est dans son écriture**. L'auteur, qui signe Professeur Raymond, s'appelle, en réalité, Tibor de Kuranda. Il paraît que c'est un Hongrois ruiné par la guerre, qui demande à la Graphologie, et aussi à l'Astrologie, et beaucoup, je pense, à la naïveté de ses « consultants », de lui rendre ses biens volatilisés.. C'est peut-être un excellent médium. On dit qu'il a « des songes », dont il possède, heureusement, la clé.. On dit qu'il a prédit la guerre. D'autres, qui ne se prétendaient pas « voyants », mais qui étaient clairvoyants, l'avaient aussi prédite. En tout cas, c'est sûrement un mauvais « professeur » de graphologie, et je déconseille vivement à ceux qui veulent s'instruire de recourir à ses recettes.

ÉDOUARD DE ROUGEMONT.

LES REVUES

La Renaissance: l'Amitié de Pierre Louys, par M. André Lebey. — *Le Monde nouveau* : des vers de M. Henri Jeanson. — *Europe* : d'un entretien d'Alexandre Blok avec Maxime Gorki ; vœux contre la raison ; les Russes et l'avenir de l'univers. — Naissance : *Le Navire d'argent*. — Mémento.

Un bel article de M. André Lebey — **La Renaissance** (13 juin) — rend hommage à ce que fut « l'amitié de Pierre Louys ». L'article, très émouvant de vérité, aboutit à cette amère et trop juste constatation :

La conception française de l'artiste est en train de disparaître devant une sorte d'évaluation à l'américaine.

Nous espérons bien que M. Lebey écrira quelque jour un Pierre Louys digne des belles pages que lui inspira Jean de Tinan. Le lecteur y puisera des raisons d'amitié pour Louys, d'apprendre tant de traits délicats de sa vie et le rayonnement d'une influence heureuse qui, par exemple, aida un Debussy à découvrir sa propre personnalité. Déjà, en peu de lignes, M. Lebey met en lumière ce Louys inconnu de beaucoup :

La rosserie des littérateurs, — il préférait cette désignation à celle d'homme de lettres, — est proverbiale. Je n'ai jamais connu la sienne, à moins qu'on ne dépassât la mesure. Alors, il s'amusait à des vers ou à des dossiers qui donnèrent à Marcel Schwob l'idée des *Diurnales*. A la suite d'un article terriblement injuste de Doumic, il avait composé un extrait de ses œuvres hilarant. Doderet s'en souvient et j'espère que ce recueil précieux sera retrouvé. Mais tout cela sans l'ombre même de méchanceté. C'est ainsi qu'ayant envoyé ses témoins à Doumic, et ces témoins, épouvantés, vu ce dont il s'agissait, à la pensée d'un accident toujours possible, ayant agi, peut être, trop brutalement et trop subtilement, de manière à ce qu'il ne se passât rien, il nous accueillit, Paul Robert et moi, — car j'étais le criminel, — avec d'amers reproches à la lecture du procès-verbal : « Mais c'est beaucoup trop dur pour l'autre » ! s'écria-t-il. Il me le répéta et m'en voulut pendant plus de huit jours.

Louys mettait en tout de l'élégance.

Qui ne l'a connu que dans ses dernières années ne peut se faire une idée de sa jeunesse et de son rayonnement. Il était magnifique, animait et recréait tout autour de lui, sans même y penser, spontanément. On pouvait alors être fastueux, avec modestie et perfection, et il n'y manquait point, de toutes manières, en tous lieux. Nulle part la littérature ne perdait ses droits et je me le représente encore chez Sylvain, une

nuit dite de plaisir — « mettons orgie », m'aurait-il soufflé alors, parce qu'il n'y en avait même pas eu l'ombre, mais pour se convaincre de ce que ces demoiselles n'avaient guère rendu praticable, — écrivant sur l'affreux papier des restaurants avec l'exécrable plume pointue Blanzy-Poure, qui le déchire, ces vers définitifs autant que parnassiens :

Les sylvains de chez Paillard
N'ont jamais suivi en vain
Pour leur vœu le plus paillard
Les nymphes de chez Sylvain.

De Séville, de Biskra, de chez Judith Gautier, aux environs de Dinard, ou de chez Ferdinand Herold, il nous envoyait, à Tinan et à moi, des poèmes de cet ordre, délicieux, comme lui-même, car il était le meilleur boute-en-train, toute la gaieté de notre petit groupe.

Et ceci, qu'on va lire, ne signifie pas — n'en déplaise à nos cadets — qu'une vieillesse précoce frappe la génération qui vient de passer la cinquantaine :

Voilà le merveilleux passé dont il était le prince, et qu'il emporte. Même de loin, immobile au fond de sa douloureuse retraite, il en demeurait la garantie vivante, et tout disparaît avec sa personne, qui ne le prolongera plus. Je ne retrouverai nulle part, auprès d'aucun autre, cette simultanéité du sentiment et de l'intelligence, toutes ces correspondances immédiates de la pensée que nous revivions ensemble et qui nous rajeunissaient. L'ombre monte autour de moi, autour de nous. Hier un petit malheureux s'étonnait presque de ma douleur et ne comprenait pas le reproche pourtant légitime que je lui murmurais parce qu'il avait négligé de venir à son enterrement : « Mais il n'était plus ! » finit-il par me dire. Décidément, le monde moderne n'a plus le temps d'avoir du cœur et, à force de n'en plus posséder, il n'a plus de raison. Il n'a pas davantage de force, car c'est la preuve de la faiblesse que de ne pouvoir ni souffrir, ni féconder la douleur. Il déserte, je le crains, en dépit de vagues hommages, rapides, le respect des grands hommes et des grands écrivains qui fait les grands peuples, — en même temps que cette culture désintéressée, aimable et profonde à la fois, toujours soucieuse de la perfection, dont Pierre Louys devient le symbole.

§

M. Henri Jeanson qui, lycéen, collaborait déjà à la presse quotidienne par des entrefilets au vinaigre, quelquefois cyniques, — souvent fort spirituels, — donne au **Monde nouveau** (16 juin) des poèmes qu'il raillerait volontiers, s'ils étaient d'un autre. On ne les lit pas sans songer à Coppée (qui tenait de Sainte-Beuve)

et au fameux *Toi et moi* de M. Paul Géraldy. L'accent manque de personnalité. On songe à Laforgue, aussi, un peu aux tableaux parisiens de Corbière. M. Jeanson n'a la distinction de l'un, ni l'incisive netteté du second. Mais, ces parrains divers qu'on lui reconnaît n'empêchent qu'il apporte du sien. S'il développe cette part, nul doute que nous ayons en lui un poète de qualité, — un poète des mœurs, un poète narquois, un peu nonchalant, aux grâces séduisantes, qui serait en ces années ce que fut M. Maurice Donnay au temps du *Chat noir*. Même ce titre : *Sourires mouillés*, qui est charmant, semble dater d'une quarantaine d'années. Dessous — c'est-à-dire : dans les vers négligés, pleins de vie, — il y a de la jeunesse, un talent que certains appelleraient du génie, si M. Henri Jeanson n'avait débuté vers sa seizième année dans les journaux.

a) Excuse.

Ce n'est pas ma faute, je n'ai pas aimé.
Vous m'en voulez ?... ce n'est pas ma faute.
J'avais un professeur. Il m'a appris le verbe aimer.
— Le futur seulement —
Puis il est parti brusquement
Et je n'ai pas eu le temps
D'apprendre le présent.
A présent, il est trop tard,
Passons au passé...
Madame ou Miss, je ne sais...
Comment vous appelle-t-on ?
— Emma, c'est un joli nom. —
— Non, c'est un passé défini.

L'à-peu-près final est un écho des *Complaintes* de Laforgue, peut-être ; toutefois, on trouve une saveur nouvelle à cette piécette, — dans « Jeux de mains » aussi, et « Aucun rapport » ou ce « Non » au début très heureux :

Je voudrais chanter l'humanité
Je voudrais chanter les remords
Qui s'en vont en grande vitesse
Dans les wagons des grands réseaux.
Je voudrais chanter les sanglots
Qui roulent, le soir, à minuit
Dans les taxis.
— Dans les taxis-autos,

Trois quatre vingts, pourboire compris —
Je voudrais chanter le boulanger,
Le boulanger qui me vend à manger,
La fille qui me vend à aimer,
L'acteur qui me vend à pleurer,
Et le bouffon qui me fait rire comme,
Comme un bébé cadum.
Je voudrais chanter les peines des hommes.
Mais, pour chanter ces peines,
Ai-je le violon de Verlaine ?
Non, je n'ai que la bonne volonté
Du réputé
Monsieur Coppée.

M. Henri Jeanson termine son poème par ce trait familier :

Et le bout de mon nez
Est mon seul point de vue.

C'est le seul point de vue des lyriques. Il y a aussi « le nez de Cléopâtre » et le fameux conditionnel de Pascal.

§

Europe (15 juin) termine la publication des « Notes et Souvenirs de M. Maxime Gorki. Il y a là un bien curieux procès de la raison. Dès 1851, Tolstoï dénonçait, dans la connaissance, « le plus grand mal moral qui puisse atteindre l'homme » :

Dostoïevsky dit la même chose :

« ...Trop comprendre, c'est une maladie, une véritable, une entière maladie... beaucoup de connaissance, et même toute connaissance, est une maladie... »

Dans une lettre à Melnikov-Petchersky, le réaliste Pissemsky poussait ce cri :

« Que le diable emporte l'habitude de penser, cette gale de l'âme. »

L. Andreev disait :

« La raison a quelque chose d'un espion, d'un agent provocateur. »

Et il conjecturait :

« Il est fort probable que la raison est cette vieille sorcière masquée, la conscience. »

On peut chez les écrivains russes trouver par dizaines de tels aphorismes, qui tous témoignent très nettement d'un manque de confiance dans la puissance de la raison. C'est extrêmement significatif pour les hommes d'un pays dont la vie est construite aussi peu raisonnablement que possible.

Gorki évoque ensuite Montaigne chez qui l'on trouve à toute affirmation une contre-partie, et le fameux : « La pensée est un mal », de Tertullien. Tout cela, à propos d'un entretien de Gorki avec Alexandre Blok, la veille. Dans un rapport sur « la faillite de l'humanisme », Blok avait écrit, par exemple, qu'il est « impossible et inutile de civiliser la masse », et consigné maintes déclarations qui, pour Gorki, semblaient des concessions à « l'antiétatisme organique de la masse russe ». Blok était assez surexcité pour que son interlocuteur montrât quelque réserve dans ses objections.

Il semblait ne pas m'écouter, regardant la terre d'un air morne, mais, lorsque je me tus, il me parla de nouveau des hésitations des intellectuels russes dans leur attitude à l'égard du bolchevisme, et, entre autres choses, il me dit avec raison :

— Après avoir évoqué des ténèbres l'esprit de destruction, il est malhonnête de dire : ce n'est pas nous qui avons fait cela, mais ceux-ci. Le bolchevisme est l'inévitable conséquence de tout le travail des intellectuels dans l'enseignement, les journaux, de leur travail clandestin...

Suit un débat philosophique assez semblable à ceux des jeunes étudiants de tous les pays. Blok aboutit à ce rêve : l'homme, dans un avenir « incommensurablement éloigné, transformera l'univers en esprit pur ». Est-ce le « panpsychisme », demande Gorki. Et l'autre :

— Non. Car il n'y aura rien, sauf la pensée ; tout disparaîtra, transformé en pensée pure ; seule elle subsistera, incarnant en elle toute l'intelligence de l'humanité, depuis les premières lueurs jusqu'à l'ultime explosion de la pensée.

. . . .

Nous sommes devenus trop intelligents pour croire en Dieu et pas assez forts pour ne croire qu'en nous-mêmes. Comme soutien de la vie et de la foi, il n'existe que Dieu et moi. L'humanité ? Mais est-ce que l'on peut songer à la raison de l'humanité après cette guerre, et à la veille d'autres guerres inévitables et plus cruelles encore ?

...Si nous pouvions cesser complètement de penser, ne fût-ce que pendant dix ans... Eteindre ce feu follet trompeur qui nous attire toujours plus avant dans la nuit du monde, et écouter avec notre cœur l'harmonie universelle. Cerveau, le cerveau... C'est un organe peu sûr, monstrueusement gros, monstrueusement développé ! Enflé comme un goître...

...Que ne peut-on arrêter le mouvement, abolir le temps...

Gorki observe, après ces singulières déclarations d'un poète incontestablement grand :

Comme je venais de noter mon entretien avec Blok, un matelot de la flotte de la Baltique est venu chercher « des livres intéressants ». Il aime beaucoup la science, il attend d'elle la solution de toutes les complications de la vie, et il en parle toujours avec enthousiasme et avec foi. Aujourd'hui il m'a fait part, entre autres choses, d'une nouvelle bouleversante :

« Vous savez, on dit qu'un savant américain a inventé une petite machine d'une simplicité remarquable : un tuyau, une roue et une manivelle. On tourne la manivelle et on voit tout : l'analyse, la trigonométrie, la critique et en général le sens de toutes les histoires de la vie. La petite machine vous le montre, et elle se met à siffler. »

Ce qui me plaît surtout dans cette petite machine, c'est qu'elle siffle.

L'ironie quitte Gorki au moment de conclure ces « notes et souvenirs ». En voici les lignes suprêmes :

Bien que je sois absolument étranger au nationalisme, au patriotisme et autres maladies de la vue spirituelle, le peuple russe me semble cependant avoir des dons et une originalité exceptionnels, fantastiques. En Russie, les imbéciles eux-mêmes sont d'une bêtise originale, particulière ; quant aux paresseux, ils ont positivement du génie. Je suis convaincu que par la fantaisie, l'inattendu des détours, et pour ainsi dire par les enjolivements de la pensée et du sentiment, le peuple russe est pour un artiste la plus riche des matières.

Je pense que lorsque ce peuple étonnant aura fini de souffrir de tout ce qui lui pèse et l'entrave, lorsqu'il commencera à travailler avec la pleine conscience de la signification civilisatrice et pour ainsi dire religieuse du travail, il vivra d'une vie fabuleusement héroïque et apprendra beaucoup à cet univers fatigué et devenu fou de crimes.

Ces « paresseux » qui « ont positivement du génie », — qu'en peut penser un occidental bien équilibré ? S'il est vrai que l'univers soit « fatigué et devenu fou de crimes », que saurait-il apprendre des Russes tels que nous les montre Gorki ? Ces mystiques n'ont jamais su que détruire, périodiquement, pour ensuite reconstruire, avec des matériaux et d'après des méthodes d'Occident. En ira-t-il différemment, demain ? L'intellectualité de Lénine a déchaîné les masses contre l'intelligence. L'Europe connaîtra-t-elle un semblable désastre ? Nous ne pouvons le croire. Gorki est trop Russe lui-même pour que son dilettantisme nous soit tout à fait intelligible. Et n'oublions pas que Blok a recouru

au suicide, pour ne pas assister au développement de la Révolution soviétique qu'il avait exaltée.

§

Naissance :

Le Navire d'Argent (n° 1, 1er juin, 7, rue de l'Odéon, Paris, 6e). — On dirait de la suite, sous un nouveau titre, de *Commerce*. Il y a une chronique, pleine de verve, de M. Valéry Larbaud, un poème de M. Supervielle, « le cahier B. 1910 de M. Paul Valéry », par M. Jean Prévost, — et une très précieuse Bibliographie de « la littérature anglaise traduite en français, des origines à la fin de la Renaissance ».

MÉMENTO. — *Revue des Deux Mondes* (15 juin) : « Mangin », par M. G. Hanotaux. — « Lamartine en Orient », par M. Henry Bordeaux. — « L'automne à Charmes avec Claude Gellée », notes de Maurice Barrès, « mises en ordre », par M. F. Duhourcau.

La Revue Universelle (15 juin) : M. P. Termier : « A propos de l'ancienneté de l'homme ». — La suite de « Notre cher Péguy », où MM. J. et J. Tharaud se montrent des mémorialistes bien remarquables. — « Phaéton », un beau poème de Jean-Marc Bernard. — Un nouveau roman de M. René Bizet : « Anne en sabots ».

La Revue de France (15 juin) : « Sur la Crise de l'Intelligence », par M. Paul Valéry.

Les Lettres (juin) : « Alexandre Dumas fils », par M. F. Pascal. — « Miguel de Unamuno et la civilisation moderne », par M. J. Chevalier.

Partisans (15 juin) : « Sur Luigi Pirandello », par M. Léon Ruth. — « Saint-André », poème de M. André Salmon.

Les Marges (15 juin) : « Le théâtre de Curel », par M. Michel Puy. — « Cinq poèmes », de M. Jean Lebrau. — « La dame, à Toulon », par M. Marcel Millet. — « Le premier couple », nouvelle de M. Paul Jamati.

Revue Mondiale (15 juin) : « Lettres de Dostoïewski à Tourguenew ».

Revue hebdomadaire (13 juin) : « Reverrons-nous la guerre ? », enquête de M. H. Ruffin.

La Renaissance d'Occident (juin) : « Pour le centenaire de Charles de Coster ». — « Le miroir des roses spirituelles », de M. Pierre Broodcoorens. — « Le vitrail de feu », par M. Maurice Bladel.

Le Correspondant (10 juin) : *** « Les dernières épreuves de la Bulgarie ». — La fin du « Lady Hollond et ses amis », de M. A. Augustin-Thierry où, dans une lettre d'Augustin Thierry, de 1852, nous trouvons ce trait à retenir :

Vous souffrirez du mal qu'ont ressenti les généraux et les officiers de l'ar-

mée française, à la fin des guerres de l'Empire. Leur ennui avait passé en proverbe et je me souviens que dans ma jeunesse nous disions : s'ennuyer comme un général de la Grande Armée.

La Renaissance (6 juin) : « Le véritable Abd-el-Krim », par Un Africain.

La Muse française (10 juin) : « Lamartine initiateur », par M. Maurice Levaillant. — « Lamartine et ses ailes », par M. Tristan Derème. — « M. de Lamartine et la gastronomie », par M. J. des Cognets. — « Lamartine et Victor Hugo », par M. Ad. Boschot. — « Lamartine, poète épigrammatiste », par M. J. Montagnac. — Une lettre inédite de Lamartine. — Poèmes de MM. Jean Lebrau, A. Marchon, M. Nouet, Maurice Pottecher, etc.

L'Europe Nouvelle (13 juin) : numéro consacré à La Pologne.

La Vie (15 juin) : « La Réunion, île des poètes », « Un siècle de littérature dans une colonie française », par MM. H. Potez, D. Helm, J. Royère, S.-Ch. Leconte, A. Ménabréa. — « La Réunion intellectuelle et économique », par MM. M.-A. Leblond, R. Didellot, C. Guy, Frappier de Montbenoit, J. Mélila et Louis Héry qui donne une fable créole : « La tortue et les deux canards ».

L'Alsace française (15 juin) : « Eugène Delacroix en Alsace », par M. H. Gillot.

Nos Poètes (15 juin) : Un « Paul Verlaine », de M. Ernest Raynaud qui apporte des clartés nouvelles sur le pauvre Lélian et la naissance de sa gloire.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

ART

Cinquante ans de peinture française : musée des Arts décoratifs. — C'est une excellente idée que d'entourer l'Exposition des Arts décoratifs d'expositions corollaires, dans les palais d'art de l'Etat et de la Ville. On compte ainsi montrer à nos visiteurs les merveilles de l'art français et c'est une occasion pour nous d'en connaître les raretés. A ce point de vue, l'Exposition du paysage, de Poussin à Corot, au Petit Palais, est fort bien faite. Elle permet aux Parisiens de se rendre compte de la valeur d'un paysagiste tel que Michel, si émouvant, et large, et dramatique, un de ceux qui ont le plus nettement formulé les états d'âme que crée le paysage dans la conscience, par le mouvement de ses lignes. Elle a aussi le mérite d'avoir ramené ici, pour un temps, des Musées de l'étranger les collections particulières de toiles d'une importante capitale. Poussin

surtout se magnifie pour nous de l'éclat d'œuvres dont nous ne connaissions que les reproductions. Un emprunt à une collection nous permet de voir un admirable paysage de Boucher, une claire vision de nature que la composition n'est pas venue gâter ; il fait songer à ces affinités de l'art de Boucher avec l'impressionnisme, similitudes que Berthe Morizot avait un jour accusée par une jolie copie. C'est un plaisir de mieux connaître Patel ; on pourrait faire plus fourni, plus détaillé. Mais telle qu'elle est, l'Exposition représente un très bel effort.

On en pourrait dire autant de la récente Exposition des cinquante ans de Peinture française au Musée des Arts décoratifs. Ici, les organisateurs se trouvaient en face d'une matière plus sensible. Un oubli n'y trouve point la même indulgence. Et si d'abord il faut rendre pleine justice au zèle des organisateurs, à la façon dont ils ont triomphé des difficultés de leur tâche, choisi de très beaux tableaux et de préférence parmi les chefs-d'œuvre les moins connus, il faut aussi les louer d'une présentation très claire et très spacieuse, donc très harmonieuse.

Il est entendu que les organisateurs n'ont pas voulu faire de sélection et nous imposer par leur choix la table des matières d'une histoire de la peinture française, pendant cinquante ans, les cinquante ans qui se sont écoulés tout près de nous, le plus près de nous et nous passionnent le plus.

Mais quoiqu'ils aient voulu faire, ils ont fait un choix, et un choix c'est une sélection, c'est donc une anthologie picturale qu'ils nous présentent. Est-elle parfaite. Sans oublis graves ?

Les oublis, les critiques et les bons amateurs les rectifient, ils y suppléent. Mais il faut songer que l'exposition a lieu dans un musée, qu'elle y est un enseignement pour beaucoup de jeunes gens qui y viennent prendre une leçon d'esthétique, et les oublis risquent de fausser l'excellent exposé d'esthétique contemporaine qu'ils viennent prendre là.

L'exposition du Petit Palais finit à Corot. Celle-ci reprend à Courbet.

Dans cette rétrospective des grands peintres morts, on s'étonne de voir J.-F. Raffaelli si peu représenté... un tableau rare, excellent : cette *Parade* résume une de ses séries. Il eût fallu une toile un peu plus importante, une notation de banlieue, par exemple, à côté de cette Parade.

On ne s'explique pas l'absence de Lepère. Voici un artiste considérable, dont l'œuvre picturale est nombreuse. Entendez-vous le réduire à la gravure et à l'illustration du livre, parce qu'il y a excellé : mais il n'est pas inférieur en son œuvre picturale à son œuvre de graveur: Ce n'est point un graveur qui s'est délassé à la peinture. C'est un peintre qui s'est longtemps adonné à la gravure. Ses paysages de Vendée expriment un art neuf, personnel. Dans sa façon de décrire l'arbre et le nuage, il a eu des adeptes. Il a exercé une influence, on ne peut l'omettre.

Alphonse Legros pourrait être représenté ; on a bien fait de rappeler Caillebotte pour un de ses bons tableaux, mais, pour figurer bien complètement l'histoire de l'impressionnisme, il eût fallu évoquer Bazille et aussi Zandomeneghi. Voilà un petit maître curieux et dont Degas faisait cas. Il est totalement oublié. C'était l'occasion de le rappeler. Un tableau de Zandomeneghi, une petite étude de Cals, qui compta au début de l'impressionnisme, cela n'eût rien gâté et eût certes contribué à l'aspect général d'exactitude de l'histoire de la peinture française dans ses dernières cinquante années, et puisque Degas et Pissarro, en même temps qu'ils appelaient Odilon Redon à participer à leurs expositions, y invitaient Ernest Serret, un très délicat petit maître dont les dessins rehaussés présentaient de jolis aspects des Tuileries, avec de jolis groupes d'enfants, on eût pu l'agréger à cette histoire abrégée de l'impressionnisme.

Il me semble qu'Alfred Dehodencq était un contemporain de Courbet. Il y a là un procès à reviser. Dehodencq, élève de Delacroix, est un magnifique peintre du Moghreb. Evidemment, dans une exposition il faut savoir se borner, mais pourquoi se borner aux notions universellement reçues ? Il y a eu un nommé Carrand et Vernay et Ravier et Seignemartin, groupe Lyonnais, capital.

Passons aux vivants. La question est là plus grave. Il peut y avoir préjudice pour des artistes de ne pas être comptés dans une sélection dont ils devraient faire partie. L'élasticité même de cette sélection, son accueil aux tons modernes, aux plus récents créateurs, en gage certain d'impartialité, est une preuve qu'on n'a rien voulu oublier et qu'on a cherché à représenter toutes les tendances. Il ne suffit pas de toucher savamment et au hasard à quelques notes du clavier. Il faut donner les accords principaux.

Et voici une exposition de peintres contemporains qui ne fait pas place à Louis Legrand.

Je ne connais guère d'artiste plus important et, si je comprends fort bien les raisons esthétiques qui ont déterminé les organisateurs à placer sur leur cimaise M. Derain, M. Deziré, M. Valdo Barbey et M. Boussingault, pour citer au hasard quelques choix heureux, je m'étonne qu'un des maîtres de l'art moderne, un évocateur aussi puissant de la vie de Paris que Louis Legrand ait été oublié. Certains artistes pensent que le dessin de Louis Legrand est le plus caractéristique de notre époque et son bouquet de couleurs des plus heureux. Son absence fausse l'anthologie.

Je ne veux pas écraser quelques jeunes gens de beaucoup de mérite et quelques Nestors admis par les marchands et les collectionneurs, jeunes adeptes de Matisse ou disciples de Gauguin, sous le poids de Valtat et d'Urbain. Voici deux artistes dont la modestie égale le talent. Les fleurs de Valtat, les paysages du midi d'Urbain, sont admirés des peintres. On les compte parmi les envois les plus significatifs de l'art actuel au Salon d'Automne ?

Nous ne nous trouvons pas évidemment en face d'une distribution par clan et groupes. Mais pourquoi l'admirable paysagiste et le puissant synthétiste qu'est Victor Charreton n'a-t-il pas été convié ? M. Suréda, notre meilleur orientaliste ? Pourquoi Quost est-il exilé, lui que les grands impressionnistes considéraient comme un vrai peintre ?

Evidemment il n'est pas d'une puissance extraordinaire, mai- il est doué d'une vraie finesse. Il est arbitraire de retrancher la représentation de la vie ouvrière d'Adler, le décor de Guillonnet, la peinture de Steinlen. Puisque Jongkind, Hollandais, est admis, pourquoi n'admet-on pas Zarraga, dont les œuvres donnent un tel accent de vraie peinture? Pourquoi à côté des jeunes peintres élus, William Malherbe n'est-il pas représenté par un portrait? J'en oublie ou plutôt j'en omets. Tout de même, puisqu'il y a des étrangers conviés, pourquoi Louise Breslau si vraiment peintre, si puissante interprète de figures mélancoliques, qui nous a donné le meilleur portrait qu'on a fait d'Anatole France, n'est-elle pas là ? Ne me dites pas que vous avez voulu surtout échantillonner des tendances. En voilà une, et claire et solide, avec sa

32

réalisation exceptionnelle, par exemple des portraits de fillettes.

Il y a des isolés qui comptent, Taquoy notre meilleur peintre animalier, paysagiste de premier ordre, et Paul-Emile Colin, qui a donné du travail rural de si sobres et solennelles images. Je ne parle pas de sa gravure, mais de sa peinture. S'il est question de tendances, puisqu'il y a Picasso et Bracque, gens de beaucoup de talent, pourquoi pas Gleizes, cubiste intégral?

Il y avait là une occasion de montrer un vrai Musée du Luxembourg, théorique et parfait. On ne s'en est pas préoccupé. Faut-il penser à des jeux de coterie ? Plutôt caprice, indifférence, goût particulier, dilettantisme.

Cette exposition prouve que les meilleurs peintres de figures, les meilleurs portraitistes étaient ceux qu'on reléguait au paysage, Corot, Monet. L'enseignement continue. Voilà une exposition qui représente à peu près le goût de l'amateur courant. Elle est pleine de trous. Pour les admis, parfois quelle insuffisance. Croit-on avoir représenté Seurat. Dans le groupe néo-impressionniste, à côté de Signac, représenté par une de ses belles œuvres, on a pu mettre un petit tableau d'Henry Cross, un dessin rehaussé d'Angrand.

Mais tout ce choix est arbitraire, dans des rigueurs qui décrètent la faillite de Carolus Duran, comme dans son palmarès, dont je ne voudrais effacer personne, mais où toutes les valeurs ne sont point représentées.

GUSTAVE KAHN.

MUSÉES ET COLLECTIONS

Les nouveaux enrichissements du Musée du Louvre (antiquités orientales, peintures et dessins) ; dernière exposition des dessins donnés par Léon Bonnat au Musée de Bayonne. — Les expositions du Musée Guimet et du Musée Cernuschi.

Le département des antiquités orientales du **Musée du Louvre** a acquis dernièrement deux sculptures remarquables. L'une (exposée dans la salle chaldéenne du premier étage) est une statuette sumérienne découverte à Tello, taillée dans un albâtre de couleur brunâtre et d'un admirable travail ; malheureusement décapitée, elle représente le fils du *patési* Goudéa dont le Louvre, comme on sait, possède plusieurs statues : Our-Ningirsou (vers 2.500 avant J.-C.). Debout, les mains croisées l'une sur l'autre dans l'attitude de respect traditionnelle

qu'on observe dans les statues de Goudéa, le personnage se dresse sur une base sculptée qui n'est pas la partie la moins intéressante de ce monument : on y voit, en effet, une file de petits personnages barbus portant des corbeilles d'offrandes et fléchissant le genou, qui évoque sans doute le souvenir d'une ambassade venue d'un pays étranger. — L'autre sculpture, récemment découverte à Byblos par M. Montet, et placée dans la salle phénicienne du rez-de-chaussée du musée, est le buste, avec un fragment de la base, d'une statue du pharaon Osorkon Ier de la XXIIe dynastie. Ce qui le rend particulièrement intéressant, c'est l'inscription phénicienne qu'il porte et qu'y fit graver le roi de Byblos, Elibaal, en consacrant cette statue de son suzerain dans le temple de la grande déesse : « Que la déesse prolonge les jours d'Elibaal et ses années de règne sur Byblos ! »

Le département des peintures s'est enrichi, de son côté, de plusieurs belles pièces. Tout d'abord, une œuvre particulièrement précieuse, offerte par un Américain ami de la France, le colonel Michel Friedsam : une *Circoncision* peinte sur bois par un des élèves de Giovanni Bellini, Bartolommeo Veneziano, dont on ne connaît que de rares tableaux et qui n'était pas encore représenté au Louvre. L'œuvre a, par surcroît, le mérite d'être très importante ; elle ne comprend pas moins de dix personnages de grandeur naturelle vus plus qu'à mi-corps : faisant face à l'Enfant Jésus tenu par Marie, le grand-prêtre, à longue barbe blanche, en coiffe blanche et dalmatique ornées de broderies minutieusement détaillées, remplit son office, tandis qu'un acolyte relève sur sa manche le bord de sa chape ; en arrière sont groupés trois autres personnages masculins, dont deux coiffés de ces turbans que le frère de Giovanni Bellini, Gentile, avait observés à Constantinople ; à droite, leur faisant face, et derrière la Vierge, trois autres femmes : la vieille sainte Anne, une suivante et une figure énigmatique dont une résille et une couronne de feuillage enserrent les cheveux, se détachent sur la muraille, percée, à l'extrémité du tableau, d'une ouverture qui laisse apercevoir un riant paysage de montagnes avec, au pied, une petite ville italienne ou orientale. Au devant de la table, recouverte d'un linge damassé minutieusement rendu, se détache une pancarte portant la signature : « Bartolomaeus de Venezia, 1506 ». C'est donc

là une œuvre de la jeunesse de l'artiste encore fortement influencé par son maître et l'inexpérience s'y montre dans le groupement des figures, mais la sûreté du dessin, la recherche des belles harmonies de couleurs, le soin de l'exécution, confèrent à cette peinture une valeur d'art égale à son importance historique.

Deux autres tableaux sont venus enrichir les collections du XVIIIe siècle : d'abord une belle toile de Lancret, *Le Duo*, léguée au Louvre par Mme Bourceret avec réserve d'usufruit pour son mari, puis, acquis par le musée, un portrait d'homme en buste, vu de face dans un ovale, montrant dans un accoutrement d'intérieur un personnage à la physionomie ouverte où il semble — étant donné cette franchise d'expression — que l'auteur de la peinture se soit pris pour modèle. Mais quel est cet artiste ? Même si cette hypothèse était fausse, il ne nous semble pas, en tout cas, qu'on puisse donner cette œuvre à Watteau, comme certains l'avaient pensé.

Dans la section moderne, un don de Mme Albert Lehmann a fait entrer un joli tableau de Boilly, *L'Averse*, et un legs de Mme de Salvandy, née Rivet, deux tableaux importants : le portrait, peint en 1846 par Paul Delaroche, du comte de Salvandy représenté dans le costume de grand-maître de l'Université, et une toile infiniment précieuse par sa rare beauté et par ce qu'elle nous révèle du travail de la pensée du maître : l'esquisse par Delacroix de sa *Mort de Sardanapale*, ébauche fougueuse et rapide, d'un coloris magnifique, offrant avec la toile définitive beaucoup de différences de composition qu'il sera intéressant de constater lorsqu'on l'aura placée au Louvre en regard de celle-ci, et, pour notre goût, plus expressive et plus belle encore que la grande toile.

Le même département s'est enrichi également, par un don généreux de Mme Hébert, veuve du célèbre peintre qui fut directeur de l'Académie Française à Rome, des tableaux et dessins qui garnissaient l'atelier de celui-ci. Les toiles, dont la plus ancienne, la *Demoiselle au piano*, date de 1836, et la dernière de 1895, permettent de suivre l'artiste à travers toute sa carrière ; avec des portraits de son père, de sa mère, de lui-même et d'une amie de sa famille, ce sont, pour la plupart, des compositions ou des études peintes en Italie et dont les personnages sont surtout ces belles filles de la Sabine qui lui servirent si sou-

vent de modèles ; la dernière en date de ces toiles, *Le Sommeil de l'Enfant Jésus*, nous offre encore une Madone pour laquelle posa une fille de Saracinesco. Tous ces types féminins, et aussi d'autres masculins, se retrouvent dans une série de dessins qu'accompagnent des paysages à l'aquarelle peints dans l'Italie méridionale et en Sicile et des relevés de fresques et de mosaïques décorant des églises de Rome et de Ravenne. Une autre série de dessins offre un genre d'intérêt différent : ce sont des études pour des portraits de Napoléon III, du prince et de la princesse Napoléon, de la princesse Bonaparte, de la princesse de Metternich et autres familiers des Tuileries.

Enfin, le même département a reçu en don, de M. André Joubin un carnet de croquis de la jeunesse de Delacroix, de M. Jannesson un *Portrait d'homme*, dessin rehaussé par Cals, et a acquis à des ventes récentes (dont celle de la collection Léon Michel-Lévy), deux albums de croquis par Corot, une étude au lavis de Delacroix pour la *Barque de Don Juan*, un important dessin de Gabriel de Saint-Aubin représentant Voltaire à sa table de travail méditant tandis qu'il écrit la *Pucelle* (dessins gravé par Ransonnette sous le titre *Le Rêve*), et un délicieux dessin du peintre parisien Louis Durameau, *La Partie de cartes aux bougies*, qui fit partie de la collection des Goncourt et qu'on avait admiré en 1920 à l'Exposition des petits maîtres du XVIIIe siècle.

Mais le plus précieux enrichissement de ce département des peintures est la cession qui vient de lui être faite, et que nous avons annoncée succinctement il y a un mois, du *Portrait du roi Jean le Bon*, passé jadis de la collection Gaignières dans celle du roi Louis XV et conservé ensuite à la Bibliothèque Nationale, où bien peu de personnes se donnaient la peine d'aller le découvrir. Exécuté vers 1359 pendant la captivité du roi à Londres par son peintre de cour, Girard d'Orléans, qui l'avait suivi, c'est le plus ancien tableau français de chevalet que nous possédions, et il est bien juste qu'il aille enfin rejoindre au Louvre le *Parement de Narbonne* et les autres peintures de notre école française avec lesquelles il avait figuré à l'Exposition des Primitifs français en 1904. La Bibliothèque Nationale, qui cède, en outre au Musée du Louvre l'épée du grand-maître de l'ordre de Malte, pièce allemande de la Renaissance, donnée par Napo-

léon Ier (on l'a placée près de la dague de même provenance, dans la vitrine de la Galerie d'Apollon où sont les souvenirs des rois de France), reçoit, en échange, des musées nationaux plusieurs manuscrits précieux ayant fait partie de l'ancien Musée des Souverains : celui de Catherine de Médicis, celui de Marie Leczinska, une miniature du xive siècle représentant le Christ en croix, qui appartenait au Musée de Cluny et qui retrouve sa place dans le missel no 412 de la Bibliothèque Nationale d'où elle avait été enlevée autrefois (que de réparations semblables seraient à accomplir dans nos diverses collections !), enfin un lot de gravures du xviie siècle. Louons sans réserve le directeur des Beaux-Arts, celui des Musées nationaux et l'administrateur de la Bibliothèque Nationale de cette heureuse opération de reclassement qui, grâce à une bonne volonté réciproque, remet ces différentes œuvres à la place qui leur convient.

Enfin, à partir du 8 juillet, on pourra admirer au Louvre la dernière série des dessins donnés par Léon Bonnat au Musée de Bayonne ; elle comprendra, cette fois, les dessins italiens des xvie, xviie et xviiie siècles.

§

Au Musée Guimet est ouverte depuis le 14 mars une exposition destinée, comme celles qui ont déjà été organisées là depuis quelques années et comme celles qui suivront, à tenir le public au courant du grand effort archéologique fourni par nos savants en Orient et Extrême-Orient et de leurs découvertes. La plus grande partie de cette nouvelle exposition est consacrée aux résultats des fouilles entreprises en Afghanistan depuis 1923 par M. et Mme André Godard, à la suite d'une convention, signée entre le gouvernement afghan et notre compatriote M. Foucher, qui réserve à la France le privilège des fouilles dans ce pays pour une période de trente ans. Cette première campagne, dans un pays non encore exploré, n'a guère consisté qu'en travaux de reconnaissance : photographies, établissement de plans, relevés de peintures et, çà et là, quelques sondages. Le résultat n'en est pas moins très intéressant. Ces travaux ont porté sur trois groupes de sites : l'un comprenant Jelalabâd, Hadda, Kâboul, où les créations sculpturales se rattachent à l'art mi-grec, mi-hindou, du Gandhâra ; le second formé par les sanctuaires de Bâmiyân, la

cité aux cent couvents et aux douze mille grottes où se dressent de colossales statues du Bouddha d'un art encore gréco-bouddhique ; enfin Gazna, l'ancien capitale du sultan Mahmoûd, conquérant de l'Inde au commencement du XIe siècle, et pendant un temps la capitale intellectuelle et artistique de l'Islam, dont l'art sert de lien entre l'art de la Perse et l'art musulman de l'Inde. On observera avec intérêt, devant les documents rapportés par M. et Mme Godard, ces divers caractères et l'on s'arrêtera particulièrement devant les statuettes ou têtes de statuettes rapportées de Hadda, dont la grâce et la souplesse sont tout à fait charmantes et font vivement regretter la destruction, par les musulmans fanatiques de Hadda, d'une grande partie des statues découvertes par M. et Mme Godard, puis devant les photographies du site si curieux de Bâmiyân avec sa falaise percée de grottes et des deux Bouddhas colossaux de 35 et de 53 mètres, enfin devant les relevés très fidèles, exécutés par Mme Godard, des peintures qui décorent les niches de ces statues et où se combinent les influences des peintures sassanides et hindoues.

A cette intéressante vision d'un art qui nous était à peu près inconnu est jointe une contribution nouvelle à l'histoire de l'art chinois sous forme de photographies et d'estampages, rapportés par M. Lartigue et l'archéologue suédois Oswald Sirén, des grottes de T'ien-long chan récemment découvertes et dont les sculptures (l'une, malheureusement décapitée, d'un Bouddha, rapportée par M. Lartigue, figure ici) révèlent un art chinois que des influences hindoues ont rendu plus gracieux et plus souple que d'ordinaire. D'autres photographies montrent des animaux frustes et réalistes qui décorent le tombeau de Hou-K'iu-ping, découvert en 1914 par notre compatriote Victor Ségalen. Ces hauts-reliefs sont d'un intérêt capital pour l'histoire des origines de la sculpture chinoise à cause de leur date (IIe siècle avant J.-C.), antérieure de deux siècles aux plus anciennes sculptures chinoises connues jusqu'ici.

L'exposition annuelle du **Musée Cernuschi** (ouverte depuis le 15 mai et qui durera jusqu'au 31 juillet) est la suite de celle qui avait été consacrée, il y a deux ans, à l'art décoratif siamois (1). Aujourd'hui M. d'Ardenne de Tizac nous fait con-

(1) V. *Mercure de France*, 1er août 1923, p. 791 et 792.

naître, grâce surtout aux pièces recueillies par M. F. Pila, notre ministre au Siam, qui avait déjà fourni la plupart des éléments de l'exposition de 1923, la statuaire siamoise. Les sculptures réunies là sont, pour la plupart, des têtes en pierre ou en bronze où les artistes ont évoqué surtout la figure du Bouddha concentré dans sa méditation intérieure et ont réussi souvent à traduire de façon intense cette vie spirituelle. C'est de l'admirable art khmer, qui a produit, du IXe au XIIIe siècle, tant de chefs-d'œuvre de sereine et grave beauté comparables aux plus belles productions de notre Moyen âge (un masque d'homme du IXe siècle, offert récemment au musée par M. Adhémar Leclaire, en est ici une nouvelle preuve) que dérive cet art siamois. Aussi a-t-on eu raison de grouper en deux vitrines un choix de sculptures khmères (appartenant aux collections de M. Bouasse-Lebel et de M. Robert Ochsé) qui comprennent, à côté de têtes méditatives profondément émouvantes, d'autres d'une intensité de vérité et de vie tout à fait inattendue (comme celle, d'une conception toute moderne, d'un homme criant) qui montrent cette filiation. On peut suivre cet art du Siam dans toute son évolution, du XIe au XVIIIe siècle, mais ses plus belles productions datent de l'époque dite de Lopburi (ville importante de l'empire khmer, conquise par les Siamois au XIIIe siècle) ; il y eut là, du XIe au XVe siècle, une période dont les œuvres sont tout imprégnées de l'esprit khmer ; mais, ensuite, comme partout, l'habileté des artistes tourne à la formule et à la sécheresse, et ce sont là les défauts des créations de l'époque d'Ayuthia à partir du XVe siècle jusqu'au XVIIIe.

AUGUSTE MARGUILLIER.

ART ANCIEN ET CURIOSITÉ

Les grandes ventes de printemps. — Les ventes Jacques Seligmann et Lehmann. — Collection Léon Michel-Lévy : Tableaux, pastels, dessins, aquarelles. — Vente Durighiello : Antiques. — Collection Maurice Gangnat : Tableaux par Renoir, Cézanne et Vuillard. — Exposition d'Art oriental à la Chambre de la Curiosité.

Des ventes importantes marquent la saison de printemps 1925 : telles, la vente Jacques Seligmann (18 mai), la vente Lehmann (4, 5, 8, 11, 12, 13 juin), la vente Léon Michel-Lévy (17 et 18 juin), la vente Joseph Durighiello (20 juin), la vente Maurice Gangnat (24 et 25 juin).

Les circonstances m'ont empêché d'assister à la dispersion des collections **Jacques Seligmann et Lehmann**. Je préfère n'en point parler, ayant l'habitude de n'écrire que sur les choses que j'ai pu voir et juger. J'ai seulement entendu dire que les résultats de ces ventes avaient plutôt déçu les intéressés. Beaucoup d'estimations furent dépassées ? Sans doute ! Mais il faut oser convenir que les prix obtenus ne sont pas en rapport avec le coefficient d'augmentation de toutes choses.

En tous cas, j'en ai fait la constatation saisissante pour les ventes Michel-Lévy et Durighiello. J'ai étudié de près la **Collection Léon Michel-Lévy**. Tout y était de choix, et, même, dans ce choix, des pièces tranchaient par leur rare qualité. Prenons, par exemple, l'*Ile Enchantée*, de Watteau, estimée 500.000 fr. par l'expert, M. Féral, et adjugée 475.000 fr. à M. Wildenstein.

Ce morceau de peinture est un des plus typiques du Maître, des plus délicats, des plus raffinés, des plus parfaits. C'est du Watteau idéal, pour tout dire. Mise en vente avant la guerre, cette œuvre n'aurait pas manqué d'atteindre 300 et même 400.000 fr. Si vous multipliez par le coefficient 4, qui représente l'augmentation des choses, ou la diminution de notre franc, l'*Ile Enchantée* aurait dû monter à 12 ou 1.500.000 fr. Nous sommes donc loin de compte !

Je laisse de côté l'*Enseigne*, adjugée 470.000 fr. à M. Féral sur sa demande de 500.000 fr. La question de l'authenticité est encore controversée, et je n'ai pas à prendre parti. Mais les Chardin, les Hubert Robert, les Fragonard, pense-t-on sérieusement qu'ils firent le maximum ? Les *Prunes* et les *Pêches*, de Chardin, dépassèrent largement les estimations. Et puis après ? Plaçons-nous carrément au temps d'avant la guerre. Soutiendra-t-on que les *Prunes*, adjugées 220.000 fr., n'auraient pas dépassé 52.000 fr. et les *Pêches* 40.000 (adjugées 153.000 fr) ? M. Wildenstein, aujourd'hui acquéreur pour 415.000 fr. du *Philosophe*, de Fragonard, l'aurait-il obtenu en 1914 pour 100.000 fr. ?

A la **Vente Durighiello**, ce fut pire.

La délicieuse *Vénus accroupie*, bronze antique de 275 millimètres de hauteur, d'une conservation parfaite et d'une patine verte extraordinaire, revint par commission à M. Fritch-Estran-

gin pour 305.500 fr. Disons franchement que c'est pour rien! Si nous vivions en des temps normaux, une pareille œuvre aurait approché du million. On m'a d'ailleurs raconté que, au moment de la guerre, M. Durighiello l'avait vendue 500.000 fr. à un musée d'Amérique. Les circonstances obligèrent ce musée à rompre le marché. A la même époque, M. Durighiello avait également vendu 300.000 fr. à M. Pierpont-Morgan son *Apollon citharède*, estimé aujourd'hui 150.000 fr. et acheté 143.000 fr. par l'expert, M. Sambon. Le grand collectionneur avait l'habitude de ne régler qu'une fois par an ses achats d'antiquités. Durighello, pressé de besoins d'argent, le fit harceler par un intermédiaire. Pierpont-Morgan, impatienté, fit rendre l'*Apollon* à son propriétaire. C'est ainsi que ce bronze a pu passer en vente le 20 juin. Le prix obtenu est modeste, sinon dérisoire.

Et cependant il faut rendre justice aux experts et aux commissaires-priseurs. Tous prodiguent travail et efforts. MM. Lair-Dubreuil et Baudoin s'occupent de leurs ventes avec un zèle et une activité incontestables, et ils les dirigent avec une maîtrise évidente. Les catalogues sont présentés avec un art, une science, et une conscience qui honorent les auteurs, MM. Paulme, Lasquin, Leman, Sambon, Féral, Catroux. Mais tout cela est impuissant contre un mal qui est d'ordre général, qui provient d'une politique néfaste, inaugurée après la guerre, s'accentuant chaque jour non seulement en France, mais dans tous les pays. Nulle part, personne n'a le courage d'écraser les punaises bolchevistes qui empoisonnent la vie de tout le monde, arrêtent l'élan au travail, détruisent la confiance, inquiètent la paix et même la sécurité de chacun. Nul n'ose plus rien risquer ni entreprendre devant l'audace impunie de toute une canaille internationale.

Dans les ventes, grands marchands et amateurs réputés s'abstiennent, se réservent, ou hasardent à peine des enchères timides.

M'objecterez-vous le succès de la **Vente Maurice Gangnat** ? Je dirai tout de suite que la vente Gangnat n'a rien à faire avec l'antiquité. Ceux qu'elle intéressait sont même les ennemis de l'antiquité, malgré la présence parmi les acquéreurs de MM. Ed. Jonas et Alphonse Kahn. Qui aime l'art d'un Renoir ne peut que détester l'art ancien. Et, réciproquement, celui qui admire la perfection d'un Chardin et la suprême distinction

d'un Watteau ne peut avoir qu'envie de vomir devant la gaucherie et la vulgarité d'un Renoir, dont toutes les femmes ressemblent à d'ignobles « pierreuses » des fortifs. Entre nous, avez vous vu des filles plus communes, plus épaisses, plus empâtées, plus lourdes, aux anatomies moins modelées, que la *Danseuse au tambourin* et la *Danseuse aux castagnettes*, adjugées 700.000 sur demande de 100.000 fr. ! Ça, des danseuses ?... Ah ! Zut ! qu'on foute enfin la paix avec cet art prétendu transcendant ! Et tant pis si les spéculateurs, les snobs et les nouveaux riches lui font un succès, d'ailleurs éphémère ! Car, dans cinquante ans, que restera-t-il de l'œuvre d'un Renoir ? Quelques natures-mortes. Dans ce genre, Renoir montre en effet du dessin, de la couleur, du goût, une composition agréable. De même, il y a bien des qualités dans les paysages de Cézanne. Les *Bords de l'Oise* sont remarquables d'expression frissonnante. Son *Grand arbre* (adjugé 528.000 fr.) se dresse dans un paysage bien ordonné, au coloris séduisant. Mais, prétendre que Cézanne est le plus grand peintre de tous les temps, c'est se payer notre tête !

Autant j'ai éprouvé d'agacement à parcourir l'exposition de la Collection Maurice Gangnat, autant j'ai ressenti de joie calme et délicieuse à visiter, sous la conduite de mon ami Charles Vignier, l'**Exposition d'Art Oriental** installée dans les salles de la Chambre syndicale de la Curiosité et des Beaux-Arts.

Ici le moindre objet parlait d'art et de poésie. Et, cependant, que de variété, en même temps que d'originalité, dans toutes ces manifestations d'un même art !

Nous voici devant une vitrine. Les objets les plus divers la garnissent. C'est une applique d'argent en forme de biche. L'animal semble courir. Le métal est d'une patine où s'harmonisent toutes les couleurs (Collection David Weil.)

Bien curieuse aussi, cette fibule en forme de scorpion fait d'une plaque d'argent gravée, avec incrustations de cabochons (collection Charles Vignier.)

Et qui ne voudrait posséder cette louche en argent en forme de feuille de bananier, ciselée de rinceaux, au manche terminé en tête de canard (même collection) ?

Plus loin, voici le no 4. C'est un rouleau de soie d'époque Tang, sur lequel le peintre a tracé des femmes exquises d'élé-

gance (collection Berenson). Bronzes, pierres, jades, faïences rivalisent en richesse de décoration. J'ai vu des plats et des bols devant lesquels on passerait des heures à admirer les ornements et leurs coloris. Les Chinois et les Persans furent de grands artistes. M. Charles Vignier est un de ceux qui ont le plus contribué à nous les révéler. C'est lui qui a organisé cette précieuse exposition de la Chambre syndicale de la Curiosité. Il en a établi le catalogue, sans discuter d'ailleurs les attributions de collectionneurs. Son intention est de revenir sur cette question et de discuter ces attributions.

Il prépare sur ce sujet un ouvrage considérable qui sera un véritable monument de l'art extrême-oriental.

JACQUES DAURELLE.

LETTRES ANTIQUES

Platon : *Le Sophiste*, texte établi et traduit par Auguste Diès, Les Belles-Lettres. — Horace : *Odes, Epodes et Chant Séculaire*, publiés par Frédéric Plessis, Hachette. — Auguste Dupouy : *Rome et les Lettres latines*, Colin.

Le Sophiste, dont l'authenticité est suffisamment garantie par les seules allusions d'Aristote, est un des dialogues les plus subtils de Platon. Rebutés par la sécheresse apparente des problèmes qu'il discute, bon nombre de lecteurs, après en avoir commencé la lecture, n'ont point eu le courage de briser la coque pour parvenir à l'amande. Les uns ont avoué que toutes ces discussions sur l'être et le non-être n'étaient qu'un jeu puéril et qu'un tournoi scolaire. Les autres, « plus profondément enfoncés dans l'obscurité du non-être » et familiarisés avec ce manque de lumière, ont déclaré net ne rien comprendre à cette métaphysique, et ne voir que du galimatias dans cette longue et interminable série de déductions. Et pourtant le *Sophiste* compte au nombre de ces dialogues dont la lecture est indispensable à qui veut comprendre la métaphysique platonicienne et pénétrer jusqu'au cœur de la pensée, subtile certes, mais combien lumineuse et profonde, du fondateur de l'Académie. Ce dialogue est d'ailleurs écrit en une langue admirable. L'ironie platonicienne s'y donne libre cours ; elle voile, comme d'un léger sourire, le grave émoi d'une pensée qui se sert, pour se manifester, d'un style aussi ferme que net, aussi simple que précis. Toutefois, au cours de la discussion, si on rencontre de temps à autre des répétitions, des

redondances, des grandiloquences, des formules techniques et de déconcertantes métaphores, tout cet appareil, emprunté au comique d'école, n'est là que pour donner plus de vie à une discussion qui, en faisant état des habitudes de penser et de s'exprimer particulières à un temps, sait, avec un art sans égal et une aisance accomplie, se saisir du particulier pour s'élever au général et se servir du transitoire pour établir l'éternel. Effectivement, le but ostensible de l'enquête à laquelle se livrent les interlocuteurs du *Sophiste*, est d'arriver à obtenir une définition du sophiste. Pour plus de commodité et avec une ironie qui s'attache à tous les méandres de la pensée, on convient de chercher cette définition de la même façon qu'on s'y prendrait pour obtenir une définition aussi juste que possible du pêcheur à la ligne. De la même manière que le pêcheur donne la chasse aux poissons, le sophiste donne la chasse aux hommes. Il choisit de préférence les jeunes gens riches. Il leur vend, comme un commerçant, les connaissances relatives à la vertu et leur apprend, moyennant salaire, l'art de disputer, de tout mêler, de tout contredire et de profiter de tout. Or, la science du sophiste n'est qu'une science illusoire.

Au lieu de s'appliquer à connaître les choses mêmes, les réalités essentielles, elle ne s'occupe que de leurs apparences et prend ainsi des ombres pour des réalités. C'est ici que la seconde partie du dialogue se soude à la première. La transition est fournie par la question de savoir si l'erreur n'implique pas, malgré Parménide, la croyance au non-être. Définir le sophiste, en effet, un artisan de pensées fausses qui sait, par les images qu'évoque sa parole artificieuse, donner l'être à ce qui n'est pas, c'est manifestement supposer qu'il impose l'être à ce qui n'a point d'être, et que le non-être existe. On a beau se dire que le non-être est impensable et inexprimable, les formules mêmes qui nient le non-être ne le peuvent nier sans le penser et l'exprimer. Si nous disons, d'autre part, que le sophiste est un animateur de simulacres, force nous est de convenir qu'un simulacre est une apparence, c'est-à-dire, si on le compare à la réalité, un non-être, d'où il résulte que, un simulacre ayant une certaine existence, le non-être a par suite une certaine existence. Pour être logiques, il nous faut donc admettre que l'être n'est pas en quelque manière, et réciproquement que le non-être est en quelque manière.

Or, le non-être ne supprime pas l'être, mais le distingue ; ce n'est point le contraire de l'être qu'il exprime, c'est simplement autre chose que lui.

Toute réalité qui s'affirme, en effet, présente deux faces : l'une par laquelle elle se pose et réalise le quantum défini de son être ; l'autre par laquelle elle s'oppose, nie de son être l'infinité des êtres qu'elle n'est pas, et s'enveloppe ainsi d'une zone illimitée de non-être.

Ainsi donc le non-être, ramené par Platon au simple concept de la *différence*, n'a qu'une extension relative : en opposition à un être déterminé, il désigne chaque fois le fait d'*être différent*. L'existence du non-être étant établi, un discours devient faux quand il affirme d'un sujet ce qui n'est point de lui, ce qui est autre que lui. Or, si les discours peuvent être faux, la pensée, ce dialogue intérieur de l'âme avec elle-même, peut être fausse aussi. Et, s'il y a des images fausses de la réalité, l'usage de ces fausses images peut constituer un art de duperie, de falsification, et cet art, c'est l'art même du sophiste.

Il faut savoir gré à M. Auguste Diès d'avoir compris et élucidé à souhait l'importance capitale de ce dialogue. Outre les indications historiques qu'il renferme, et qui sont d'un prix infini, le *Sophiste*, en effet, jette une lumière sur la théorie des idées. Il ne suffisait pas, en effet, de poser les idées ; mais, les idées posées, il importait de savoir si elles communiquent entre elles, comment elles s'interpénètrent et de quelle façon certaines d'entre elles s'attirent par une affinité naturelle et certaines autres se repoussent par une naturelle contradiction. La longue et intéressante notice qui précède le texte, si doctement établi, et la traduction de M. l'abbé Diès, nous renseignent parfaitement sur tout l'intérêt qu'a ce dialogue pour la connaissance de la dialectique platonicienne. Cette traduction, littérale et lisible, est tout à l'honneur de cet excellent helléniste.

Parallèlement au magnifique effort de l'Association Guillaume Budé, la Librairie Hachette continue la publication de sa *Collection des éditions savantes des principaux classiques grecs, latins et étrangers*. Le texte de toute l'œuvre d'Horace doit comprendre trois grands volumes in-8. Le premier : **Odes, Epodes et Chant Séculaire**, a été établi par l'éminent latiniste qu'est M. Frédéric Plessis. A la différence des éditions de la société des Belles-Lettres, les éditions savantes de la librai-

rie Hachette ne publient que le texte des grands auteurs. La traduction française y est remplacée par un commentaire critique et explicatif qui, suivant le texte pas à pas, l'éclaire, le précise et permet, en essayant de résoudre toutes les difficultés qui se présentent, ou d'indiquer tout au moins toutes les tentatives qui ont été proposées pour les trancher, de le lire avec suite, avec compréhension, et de tirer de son contact immédiat tout le fruit désirable. Bien des fois un tel commentaire remplace avantageusement tout essai de traduction. Tel est le cas du commentaire aussi savant qu'abondant, aussi précieux et intelligent que sensible, dont M. Frédéric Plessis accompagne le texte des Odes, des Epodes et du Chant Séculaire qu'il vient de nous donner. Grâce à lui, la lecture d'Horace se fait à la lumière de tous les commentateurs qui se sont occupés d'élucider sa pensée. Et, pour mieux préparer le lecteur à la compréhension pleine et entière du poète, M. Frédéric Plessis, en guise de préface, a écrit une *Vie d'Horace* qui, dans sa concision, nous renseigne avec tact et justesse sur la jeunesse campagnarde d'Horace, sur son éducation, sur sa vie. Dans l'*Etude Littéraire* qui suit, le savant et consciencieux éditeur s'élève contre la prétention moderne qui veut que, sous l'influence d'une mode qui fait de la poésie latine un simple reflet de la poésie grecque, les Odes d'Horace manquent d'invention, de sincérité, d'enthousiasme. Il n'est pas juste, en effet, de refuser à Horace le privilège de l'invention, sous prétexte qu'il a eu des modèles; s'il a imité les Grecs, c'est aux poètes éoliens de Lesbos qu'il s'est particulièrement attaché. La lyrique dorienne de Pindare, sa fantaisie débordante, ne convenaient aucunement au génie pondéré et mesuré des Latins. Au contraire, le vers éolien qui, par le nombre fixe de syllabes, donnait une impression constante de mesure, le ton passionné des œuvres d'Alcée et de Sappho, les sujets qu'ils traitaient, si favorables à l'analyse et à l'expression de sentiments personnels, tout désignait les œuvres des poètes éoliens à l'attention romaine, tout les destinait à être un jour naturalisés dans le Latium. C'est ce que Catulle avait pressenti; et c'est ce qu'Horace a réalisé.

Lisons donc les Odes d'Horace pour les admirer, ainsi qu'elles le méritent, non pour les critiquer et les dédaigner, comme on y est trop souvent enclin depuis près d'un demi-siècle. Ce qu'il a pris à ses devanciers grecs, il l'a *repensé* par lui-même; et, dans cette poésie bien

romaine, il a mis des préoccupations, une morale, nombre de belles images qui demeurent son bien propre. Ce bonheur et ce soin d'expression que louait Pétrone, la finesse, l'animation et la variété, et, dans les grandes pièces, l'élévation de la pensée, la force et la droiture des sentiments patriotiques et religieux, font de ses Odes une des lectures les plus fécondes en nobles plaisirs littéraires. Le lieu commun dont on lui reproche d'user trop fréquemment, est au contraire quand il se revêt, comme chez lui, d'une forme ingénieuse, une condition d'intérêt durable et supérieur. On a dit avec raison qu'il est le fonds même de la poésie, et que Victor Hugo ne diffère pas en cela d'Horace. C'est une idée fausse, bien que répandue, que ce soit affaire aux poètes de trouver du nouveau : le génie, ou simplement le talent, sont toujours assez nouveaux par eux-mêmes et ne peuvent que perdre à rompre avec la tradition.

Puisque nous parlons des Lettres latines, signalons comme d'une lecture extrêmement attrayante et féconde, le petit livre que vient de publier M. Auguste Dupouy sur **Rome et les Lettres latines**. L'auteur n'a point voulu faire de cet ouvrage une histoire proprement dite de la littérature latine. Il s'est contenté, en s'attachant à la personnalité la plus vigoureuse, la plus attachante que puisse nous offrir la littérature des Romains, et qui n'est autre que celle de Rome, de considérer les auteurs latins dans la lumière de la vie et non dans l'ombre des écoles, à les présenter dans leurs rapports avec la politique, les croyances, les mœurs, tout en présentant cette politique, ces croyances, ces mœurs à travers des ouvrages qui deviennent ainsi les témoins très vivants des états successifs d'une culture qui dut une partie de sa grandeur à l'idée qu'elle se fit de la grandeur de Rome. Ecrit avec un goût éclairé, ce livre n'est pas celui d'un spécialiste qui sacrifierait tout à l'érudition : c'est l'œuvre d'un maître qui sait enseigner et d'un historien qui aime la poésie. Aussi, dès les premières pages, le lecteur est-il conquis et attaché. Dans sa fougue à défendre Rome contre ceux qui lui dénient le goût des arts et le sens naturel des lettres, il se peut que M. Auguste Dupouy épouse un peu trop les vieilles et irréductibles rancunes que l'austérité romaine, même en les couvrant de fleurs, garda toujours contre Athènes et la culture grecque, et soit enclin par là à diminuer, peut-être outre mesure, sa dette envers la Grèce. Cicéron n'a point, malgré tous ses efforts, arraché la gloire du genre philosophique à l'Hellade et « rendu ses bibliothèques inu-

tiles ». Est-il bien sûr d'ailleurs, quoi qu'en écrive M. Auguste Dupouy, «que ce n'est pas Athènes, l'artiste, mais Rome, la positive, qui a eu davantage le sentiment du divin » ? Nous ne le croyons pas.

Mémento. — *Phidias et Socrate*, par Gérassimos Vocos. Une nouvelle édition, magnifiquement présentée, des *Epigrammes d'amour de Rufin,* tirées de l'Anthologie grecque et publiées en édition collective avec des notes, une traduction, des tables et un essai sur la vie du poète, par Paul-René Cousin et Thierry Sandre.

MARIO MEUNIER.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Un essai de réhabilitation. Nouvelles recherches sur le « Rosier des Guerres » de Louis XI. — La science historique est paradoxale. Les vivants ne peuvent se raconter, faute de s'élever au-dessus d'eux-mêmes, et la vérité attend, pour se révéler, que ses témoins aient disparu. On prétend ainsi la dégager des passions, sans se demander si l'on peut la comprendre sans elles. Cette vérité donc, fruit de la pensée vivante s'escrimant sur la pensée morte, impose peu à peu sa relativité comme un dogme absolu. On construit le passé comme on taille un marbre et l'on fait sauter les arêtes comme les éclats de pierre.

Le *Rosier des Guerres* est ainsi tombé sous le ciseau. Les historiens de Louis XI ne manquent jamais de citer ce mystérieux ouvrage (1). D'aucuns même ont pu en reproduire quelques lignes (2), mais la plupart n'en ont parlé que pour l'enfoncer plus profondément dans l'ombre. Cinq éditions en ont été données, toutes comprises entre les années 1521 et 1616. Deux d'entre elles ne sont connues que par ouy dire (3); sur les trois autres, l'une est très incomplète (4) et deux sont falsifiées (5). Depuis

(1) Il est cité ou étudié en particulier par Bayle, Colomies, Duchesne, Duclos, Duverdier, Fontette, Grigniaud, Hellot, Joly, Kaulek, Lelong, Lacroix du Maine, La Monnoye, Pierre Mathieu, Moreri, Gabriel Naudé, Paulin Pâris, Petit-Dutaillis, de Paulmy.

(2) Duclos, Paris, Petit-Dutaillis...

(3) 1521, Paris, chez la veuve de Michel Le Noir, petit in-4 ; 1553, Lyon Olivier Arnoullet.

(4) 1616, Paris, N. Buon, in-8.

(5) 1522 et 1528, Paris, François Regnault, in-4.

1616, plus rien. La fortune acharnée a voulu enfin que son authenticité soit mise en doute et son origine royale suspectée.

Si pourtant ce livre d'enseignements destinés au dauphin est l'œuvre de Louis XI, il est digne d'un autre sort. C'est ce que nous allons essayer de montrer, en nous appuyant sur les faits nouveaux que son examen nous a révélés.

Ouvrons l'un quelconque des manuscrits de la Bibliothèque Nationale (1) et lisons le prologue :

Pource que des choses qui sont sceües et congnües par experience, on scet mieulx et plus au vray parler que de celles que on ne scet que par ouy dire ; après ce que nous avons contemplé et ramené en memoire aucunes choses, qui en nostre temps sont advenües en nostre Royaulme de France, touchant le gouvernement, garde et deffense d'icelui, tant du vivant et regne de nostre feu pere de noble memoire le Roy Charles septiesme de ce nom, que Dieu absolve, que du nostre ; et sur ce, visité et conferé les choses advenües au temps de nos predecesseurs Roys de France et les appendances d'iceulx, precedens et subsequens et deppendences, comme les Croniques le mettent, desirons que ceulx qui apres nous viendront et regneront, especiallement nostre très cher et très aymé fils Charles Daulphin de Viennois, qu'il puisse bien proffiter, regner et triumpher en l'accroissement de nostre dit Royaulme.

Nous voyons que Louis XI s'y nomme expressément, et s'en déclare l'auteur. Or en 1522 et en 1528, François Regnault transformait ainsi ce prologue :

...après ce que le feu Roy de noble memoire Loys XI[e] de ce nom eut contemplé et ramené en mémoire aucunes choses advenues en son Royaulme de France, tant de son temps que du vivant et regne du Roy Charles VII[e] son père... etc.

On ne peut rien conclure de ce texte contre l'authenticité de l'œuvre, car elle est tout ainsi transformée et l'éditeur n'a peut-être changé le prologue que pour pouvoir se permettre sans lèse-majesté de changer le reste.

Jusqu'au siècle dernier, les commentateurs se partagèrent selon qu'ils connurent le prologue d'un manuscrit ou celui de Regnault.

En 1841, dans son étude sur les manuscrits français de la bibliothèque du Roy (2), Paulin Paris concluait à l'authenticité;

(1) Il y a huit manuscrits à la Bibliothèque nationale : fonds français, n[os] 442, 1.238, 1.239, 1.240, 1.965, 4.986, 17.273, 24.261.

(2) Tome IV, pages 116 à 135.

il s'appuyait pour cela sur le texte du prologue, analogue dans tous les manuscrits, et sur un passage de la table des chapitres spécifiant : « ... par Loys XIe... »

Quelques années après cependant, il revenait sur sa conclusion et se ralliait à l'avis de Kaulek, qui, en 1883, dans la *Revue historique* (1), venait de faire la démonstration contraire.

Cette démonstration, qui a eu jusqu'à ce jour force de loi, est fondée sur la présence, dans les manuscrits 1240 et 4986, de quatre vers faisant suite à un poème liminaire qui, lui, est donné par presque tous les autres manuscrits ; ces quatre vers

De par son humble et obeissant subject
Dont le nom est EN REPROCHE N'Y SIET ;
Car qui à point les letres en assiet
Trouver le peult, se ne fault en son giet.

donneraient en anagramme le nom du véritable auteur du rosier, le médecin astrologue Pierre Choysnet. Paris ne s'y était pas tout d'abord attardé, car ces vers ne sont pas dans le manuscrit 442, qu'il considérait comme l'original ; mais Kaulek retrouva le même anagramme dans une autre œuvre de Choysnet (2) ; il trouva même une autre pièce en vers adressée par ce dernier au Roy et se terminant ainsi :

Qui de ceste art, ditte chevalerie
Veult plus savoir pour conquerir gransterres,
Querir le fault ou *Rosier des Guerres*
Que ay fait pieça pour vostre Seignorie.

Le doute ne semblait plus permis, et depuis, la personnalité de l'auteur n'a plus été remise en question. Pourtant, il nous a semblé utile d'y revenir, car la démonstration admise ne nous semble pas probante.

Sans considérer que, si l'œuvre appartenait réellement à Choysnet, son nom devrait être sur tous les manuscrits, nous allons montrer que la présence de cet anagramme prouve seulement qu'il a eu une part, importante sans doute, à la rédaction du *Rosier*, mais que Louis XI en a écrit ou dicté la partie la plus intéressante.

Le *Rosier des Guerres*, en effet, comprend deux parties bien

(1) Tome XXI, pages 312 à 332.
(2) *Le livre des trois âges de l'homme.*

distinctes : l'une, du chapitre I au chapitre VII inclus, contient « rozes et boutons de instructions et beaulx enseignemens pour roys, princes, chevaliers, cappitaines et gens de guerre... » ; la seconde partie ne comprend que deux chapitres, le VIII[e], « préparatif au suivant » ; le IX[e] enfin « ...par Loys XI... contenant Croniques abregées du Royaulme de France... »

Déjà Paris admettait que les maximes pouvaient ne pas être de Louis XI, mais que les Croniques étaient assurément de lui, le « par Loys XI » (1) étant en tête du IX[e] chapitre, consacré aux dites chroniques. Ce qui nous confirmerait d'abord dans cette opinion, c'est que le VIII[e] chapitre « préparatif » est en somme un prologue analogue au premier. Le même auteur n'aurait pas jugé utile cette deuxième introduction ; on a plutôt l'impression d'être devant deux œuvres soudées. Mais il nous semble au contraire que, si une des deux parties seulement est de Louis XI, ce doit être la plus courte, la plus personnelle, la plus digne d'un souverain, les maximes. Cette conclusion est d'autant plus tentante que, en marge des chroniques, comme le note Paris, sont des notes de Louis XI. Pourquoi aurait-il annoté un texte de lui au lieu d'insérer ses remarques dans le texte ? Enfin, et ce qui détruirait l'argument de Kaulek, notant qu'il est inconcevable que Louis XI donne du « Monseigneur » à des ducs, ce terme déférent n'est que dans les Chroniques ; les maximes sont moins respectueuses. Il semble donc très possible à première vue que la première partie soit l'œuvre personnelle du roi et qu'il ait laissé à quelque autre, Choysnet par exemple, le travail de compilation qu'il n'avait pas le loisir de faire.

Cette idée *a priori* nous a été confirmée par l'étude des manuscrits. Le manuscrit 442 était considéré par Paris comme l'original ; Kaulek a montré depuis que quelques phrases y manquaient qui se retrouvaient dans d'autres. Ce manuscrit est pourtant particulier, tant par son luxe que par ce qu'il contient en plus du *Rosier*. Nous y trouvons d'abord un calendrier très complet, avec les noms des Saints et leurs villes d'origine ; les

(1) Ce « par Louis XI » se trouve dans tous les manuscrits, sauf dans le n° 24.261, qui, par erreur sans doute, porte « parle Louis XI ». Regnault même l'a respecté par inadvertance. Le président d'Espagnet, en donnant son édition tronquée de 1616, le reproduit aussi, bien que l'œuvre s'arrête au milieu du VI[e] chapitre ; il travaillait, du reste, sur un manuscrit original et ignorait les éditions précédentes, ainsi que les manuscrits complets.

mois avec indication du nombre d'or, de la lettre dominicale et du rapport des nones, des ides et des calendes avec notre système mensuel ; et une pieuse oraison pour chaque mois au bas de chaque page. Puis viennent des prières à la Vierge et à saint Georges, au milieu desquelles s'intercale une lettre de Louis XI à son fils, lui offrant le rosier et lui expliquant les raisons de cette offre. Enfin, au milieu des prières également, se trouvent les lignes suivantes :

Trois choses qui font le roy regner et estre riche et avoir renommée et benediction perpetuelle :

Bien garder et augmenter son domaine.

Tenir bonne justice, et ses gens d'armes en bon ordre et en crainte.

Garder et augmenter la chose publicque de son royaulme.

Pour le premier : Que pour tout amortissement en baillast au dit domaine autant de rente que monte le quart de l'amortissement. Et pour ennoblissement, le quint en rente de ce que vault ce pour quoy on vuelt estre anobly.

Par justice on est plus craint et plus amé, et gens d'armes tenuz en crainte servent mieulx leur prince et le prisent plus. Et de tant que font moins mal, le peuple est plus obéissant et a mieulx faculté de payer et aider à son seigneur, et l'ayment mieulx.

Et quant on deffendroit toutes doreures, ce ne serait que bien fait : car en ce est tout or perdu. Et aussi que nul ne portast ni usast de soie ; et que les foyres anciennes du royaume fussent revoquées. Et seroit toute richesse.

Or ce texte, qui se trouve là détaché du *Rosier* et mis en relief au milieu des prières, existe dans les manuscrits 17.273 et 24.261, et y est placé à la fin des maximes. Les autres manuscrits ne le contiennent pas. Le manuscrit 442 ne contenant pas les quelques phrases relevées par Kaulek et qui figurent aux 17.273 et 24.261, ces deux-là doivent être considérés comme les plus complets.

Or, à la fin des Chroniques, dans ces deux manuscrits seulement, est cette phrase :

Cy finit le noble rosier des guerres contenant les chroniques de tous les empereurs et Roys qui ont été ou Royaume de France et sont jusques au dit Roy noble Loys XI de ce nom, faites et abregées sur son commandement.

Les chroniques ont donc été composées *pour* Louis XI. Il en a ensuite adressé au dauphin un exemplaire de luxe, joignant à ses enseignements et aux chroniques des prières et sa lettre d'en-

voi, détachant en outre le texte qui lui semblait le plus pratiquement utile pour le mettre en relief ; enfin il a ajouté aux chroniques ses notes personnelles, constituant ainsi l'ensemble des connaissances indispensables au futur prince (1).

Ainsi, sans mettre en doute l'anagramme de Choysnet, nous voyons qu'il peut s'appliquer au texte seul des chroniques. Les conseils politiques sont de Louis XI, et c'est le plus intéressant de l'ouvrage (2).

Pour ce qui est de la différence entre ces conseils généraux et la précision des instructions données à son fils par Louis XI en 1482, rien de surprenant : le roi à ce moment était malade, inquiet, et donnait là ses dernières recommandations et non pas un enseignement d'ordre général. Il n'aurait pas attendu ses derniers moments pour faire ce que tous les souverains faisaient alors à l'usage de leur fils, un recueil d' « enseignemens », le résultat de leur expérience personnelle, des conseils d'ordre général exactement dans le genre du Rosier (3).

Nous pensons avoir suffisamment montré l'origine royale de cet ouvrage. Pour s'en convaincre d'avantage, on peut considérer ce qu'auraient d'audacieuses les pensées du *Rosier* sous la plume d'un courtisan, et ce qu'elles ont de naturel, venant de celui même qui cherche à racheter ses actes par ses paroles, habileté aussi humaine que politique.

Si le nom de l'auteur ne suffisait pas à attirer l'intérêt sur cette œuvre qui jette cependant un jour intéressant sur une des physionomies les plus curieuses, nous noterons encore un fait étrange et qui n'a pas jusqu'ici été signalé, à notre connaissance : c'est l'analogie entre certains passages du *Rosier* et de *L'Art de la guerre* de Machiavel. Cette analogie va parfois jusqu'à l'identité :

(1) Nous concluons donc que les manuscrits 17.273 et 24.261 sont les originaux. Vient ensuite le 442, manuscrit de luxe destiné au dauphin. Les autres doivent s'intercaler entre celui-là et le 1965, qui est de l'année 1498 et est certainement le dernier, puisque c'est le seul qui note l'avènement de Charles VIII.

(2) N'en déplaise à Kaulek, les Rois ne trouvaient pas ce genre d'ouvrages indigne d'eux. Voir la longue liste d'œuvres semblables dans la préface de Claude Jolly à sa traduction du Codicille d'Or, d'Erasme, 1665, in-12.

(3) Ainsi tombe aussi l'argument de Kaulek jugeant impossible que le Roi transporte un si lourd manuscrit au cours de ses longs voyages ; il lui a été facile, d'étapes en étapes, de jeter les maximes au scribe chargé de les colliger.

... qu'il ne s'esbahisse neant plus que s'il était seur de avoir la victoire... — *Rosier*, IV, 6.

... n'engagez jamais une action que lorsqu'ils ont l'espérance de vaincre... — Mach., VII.

Car quant on a à faire en aucune autre chose et on y erre, on y peut bien amender après, mais quant on a mesprins en bataille, on ne la peut amender : ainçois tantost l'en la peine, qui ensuit ce que on a erré. — *Ros.*, VI, 1.

Les fautes dans lesquelle on tombe à d'autres égards peuvent souvent se corriger ; mais pour celles que l'on commet à la guerre, on en porte la peine sur le champ. — Mach., II.

...qu'il ait et preigne par escript les chemins et les pas d'iceulx, par où l'on y peut aller plus court et plus seurement, et quels dangiers il y peut avoir et des remèdes à l'encontre... il doit avoir meneurs et guides, qui sache les voyes et preigne garde à eux, qu'ils ne facent traison, et en ce cas les menacer à mort, et leur promettre moult de biens s'il les maine bien. — *Ros.*, VI, 3.

Il faut qu'un général ait des cartes de tout le pays qu'il traverse, qui lui fassent bien connaître les lieux... Il se fera précéder encore de guides, gardés par bonne escorte, en leur promettant de fortes récompenses pour leur fidélité, des peines terribles pour leur perfidie. — Mach., V.

Tu dois toujours faire ce qui est convenable à toy, et nuisible à ton adversaire, et penser que ce qui luy aide te nuist toujours. — *Ros.*, VI, 7.

Tout ce qui sert votre ennemi vous nuit ; tout ce qui lui nuit vous sert. — Mach., VIII.

Nuls conseils ne sont meilleurs que ceulx que ton adversaire ne peult savoir avant que tu les faces. — *Ros.*, VI, 7.

Les meilleures résolutions sont celles qu'on cache à l'ennemi, jusqu'au moment de les exécuter. — Mach., VII.

Coustume peult plus ayder en bataille que vertu. — *Ros.*, VI, 7.

La discipline vault mieulx à la guerre que l'impétuosité. — Mach., VII.

A peine peult-il estre vaincu, qui cognoist veritablement la force de ses gens et de ses adversaires. — *Ros.*, VI, 7.

Il est difficile de vaincre celui qui connaît bien ses forces et celles de l'ennemi. — Mach., VII.

Vertu aide plus que ne fait multitude ; aucune fois aide plus le lieu que la vertu. — *Ros.*, VI, 7.

A la guerre le courage vaut mieux que la multitude ; mais ce qui vaut mieux encore, ce sont des postes avantageux. — Mach., VII.

Nature crée peu de fors hommes, mais par bonne doctrine, plusieurs sont plus fors que par vertu corporelle. — *Ros.*, VI, 7.

La nature fait peu de braves : on les doit le plus souvent à l'éducation et à l'exercice. — Mach., VII.

Choses soudaines espouvantent les ennemis, et celles qui sont accoustumées sont mises en despit. — *Ros.*, VI, 7.

Les choses nouvelles et imprévues épouvantent une armée, mais avec le temps et l'habitude elle cesse de les craindre. — Mach., VII.

Celuy qui a ses gens espandus et suit ses ennemis follement, il leur vieult donner la victoire qu'il avait acquise. — *Ros.*, VI, 7.

Poursuivre en désordre un ennemi en déroute, c'est vouloir changer sa victoire contre une défaite. — Mach., VII.

Grant sens est de contraindre son ennemy plus par faim que par fer. — *Ros.*, VI. 9.

Il vaut mieux triompher de son ennemi par la faim que par le fer. — Mach., VII.

Ceulx qui ne font garnison de victailles avant que besoing en soit sont vaincus sans fer. — *Ros.*, VI, 9.

Un général qui ne fait pas de grandes provisions de vivre sera vaincu sans coup férir. — Mach., VII.

On doit moult garder que nul ne change son ordre en temps qu'on doit batailler ne que l'un en voise de lieu en l'autre, car tantost lieue noyse et confusion. — *Ros.*, VI, 9.

Pendant le combat, si vous ne voulez pas jeter le désordre dans votre armée, ne donnez jamais à un bataillon un autre emploi que celui qui lui était d'abord destiné. — Mach., VII.

Celluy qui se fie plus en ses gens à cheval doit querir les plus convenables lieux pour chevaucheurs... Celluy qui se fie plus aux gens à pié doit querir les lieux plus convenables aux gens à pié. — *Ros.*, VI, 9.

Il faut choisir son champ de bataille, selon qu'on a plus de confiance en sa cavalerie ou en son infanterie. — Mach., VII.

Quant on doubte que l'espie de ses ennemys ne s'embaste et tapisse es tentes, on doit commander et faire secrètement pour sçavoir que tous voisent par jour en leurs pavillons et tantost il sera congneu et prins. — *Ros.*, VI, 9.

Voulez-vous découvrir s'il y a quelque espion dans le camp : ordonnez à chaque soldat de se retirer à son quartier. — Mach., VII.

Quant tu sçauras que tes ennemys scevent ton conseil, il te convient muer l'ordonnance que tu avais faite. — *Ros.*, VI 9.

Changez subitement de dispositions, quand vous apercevrez que l'ennemi vous a pénétré. — Mach., VII.

Prens conseil à plusieurs de ce quest à faire, et de ce que tu vouldras faire parle à peu de gens et loyaulx. — *Ros.*, VI, 9.

Interrogez beaucoup de gens sur le parti que vous avez à prendre ; ne confiez qu'à très peu d'amis le parti que vous avez pris. — Mach, VII.

Paour et peine chastient les chevaliers en leur hostel. Mais en lost lesperance et le loyer les font meilleurs. — *Ros.*, VI, 9.

Que pendant la paix, la crainte et le châtiment soient le mobile du soldat : pendant la guerre, que ce soit l'espérance et les récompenses. — Mach., VII.

Les bons ducz si ne se combatent pas en bataille comme fors par aucune bonne achoisson ou par grande necessité. — *Ros.*, VI, 9.

Jamais un bon général ne risque une bataille, si la nécessité ne l'y force, ou si l'occasion ne l'appelle. — Mach., VII (1).

Nous n'avons pas besoin d'insister. Ces quelques exemples sont frappants. Qu'en peut-on conclure ? L'*Art de la guerre* a paru en 1521. Machiavel avait-il eu connaissance du *Rosier* pendant les guerres d'Italie et en avait-il fait son profit ? — Cela ne serait pas surprenant, puisque d'autre part il professe son admiration pour la science guerrière des Français. Ou bien Louis XI et lui ont-ils puisé à la même source ? Il serait intéressant de le rechercher.

Nous laissons à d'autres, plus savants que nous, cette tâche, trop heureux si nous avons pu attirer l'attention de quelques-uns sur ce noble *Rosier des Guerres*.

Espérons qu'il lui sera enfin rendu justice et qu'il aura encore avec Machiavel une ressemblance : c'est de n'avoir été si longtemps méconnu que pour retrouver une gloire durable.

Car

Les beaulz faiz qui sont fais par la force des gens ne durent que tant que ceulx vivent qui les firent. Mais ce qui est mis en escript pour le profit commun est perdurable (2).

MAURICE DIAMANT-BERGER.

NOTES ET DOCUMENTS SCIENTIFIQUES

Lettre ouverte à M. E. Rabaud, professeur de biologie expérimentale à la Faculté des Sciences de Paris (3).

Monsieur,

Vous voulez que, dans les *Ennemis de J.-H. Fabre et Ferton*,

(1) Ne sachant pas l'italien, nous reproduisons une traduction. L'original est peut-être plus près encore du *Rosier*.

(2) *Ros.* VI, 9.

(3) V. le *Mercure de France* des 1er juin et 1er juillet.

je me sois « appliqué exclusivement à l'interprétation libre » de vos textes relatifs à Fabre, « agrémentée de copieuses injures ». Et vous ajoutez : « procédé facile, surtout, à qui n'a pas le choix ».

Le lecteur jugera si ma démonstration manque d'arguments. Mais, en tant qu'injurieux, plutôt que « copieux » je me suis montré d'une sobriété grande et vous auriez entendu autre chose si je ne m'étais pas gardé de porter la défense de J.-H. Fabre sur le terrain sentimental. Comment pouvais-je, cependant, ne pas appeler calomniateur un homme qui ose accuser un pareil modèle de probité et de scrupule d'avoir — pour qu'on lui pardonne de taire ses prédécesseurs et ses contemporains tant pillés par lui ! — inventé *le prétexte mensonger... que son impécuniosité lui défendait l'achat de livres et de revues* ?

... Mais voyons un peu si vous n'auriez pas mieux fait de rester tranquille au lieu de vous décider à rompre le prudent silence où depuis deux ans vous vous teniez enfermé. J'ai quatre pages à vous consacrer ; les voici.

Vous attribuez à Réaumur, à Lepeletier, à Audoin, à Léon Dufour, dans l'étude du phénomène de la paralysation, une part telle que le mérite de Fabre, au lieu d'être éclatant, serait médiocre — et vous allez jusqu'à affirmer en italiques, qu'il se borne à *rien* (p. 31 de votre factum). *Depuis Réaumur, le fait* (de la paralysation) *est devenu d'observation banale* — répétez-vous. Réaumur, Monsieur, n'a rien à faire en cette question. Le seul passage duquel on puisse inférer que Réaumur a vaguement soupçonné l'existence du problème s'applique (tome VI, mémoire 8, p. 245 et s.) à une certaine « guêpe solitaire », remplissant le nid de ses larves de « vers verts », qui restaient vivants jusqu'à ce que la larve les dévorat. Or Réaumur n'a pas songé une minute que ces vers pouvaient avoir été piqués et, à plus forte raison, paralysés. Il a cru que « la disposition que ces vers ont à se rouler en anneaux donne de la facilité à la guêpe pour les bien arranger dans une cellule » et ce, d'autant plus, que « la guêpe qui les a apportés a évité autant qu'il était en elle de leur faire du mal ».

Lepeletier, cent ans après Réaumur, a découvert l'existence du problème. Il a su poser le problème, non, certes, avec la magnifique ampleur de Fabre, mais enfin dans ses éléments essentiels.

Quant à Audouin et Léon Dufour, qui en ont reçu l'énoncé de Lepeletier, et qui ont travaillé en commun à le résoudre, ils ont abouti à une conclusion toute différente de celle de Fabre, conclusion dont Fabre, à l'émerveillement de Dufour, a démontré, en 1855, l'inexactitude. Audoin et Dufour avaient cru que la proie de l'hyménoptère est morte et ils supposaient qu'elle se conserve fraîche parce que le venin de l'hyménoptère a des propriétés antiseptiques. Fabre a établi que la proie reste vivante et il a prouvé qu'elle se trouve paralysée en suite d'une ou plusieurs piqûres reçues dans le centre ou dans les centres nerveux, foyer des facultés motrices.

Vous et les vôtres, Monsieur, avez fini par persuader au public que (pour employer l'expression dont M. André Gide est redevable à M. Bohn) les observations de Fabre sur la paralysation sont, peu ou prou, *une mythologie*. Vous protestez, quant à vous, n'avoir jamais nié la réalité de la piqûre paralysante ; et si vous estimez (expliquez-vous) que l'apport de Fabre, en cette matière, se réduit à rien, c'est seulement parce que Fabre aurait prétendu que l'hyménoptère connaît, de façon rigoureusement précise, le point où doit pénétrer l'aiguillon !! Vous soutenez que cette précision absolue a été, dans tous les cas, proclamée et reproclamée par Fabre, qu'elle est l'axe de sa prétendue découverte et que cet axe renversé, la prétendue découverte choit de tout son long. Un pareil raisonnement (toujours en admettant, par politesse, votre bonne foi, encore qu'elle soit difficilement croyable) démontre une ignorance fantastique des travaux fabriens. Je vous renvoie, Monsieur, ou plutôt je renvoie le lecteur à la majeure partie du tome IV des *Souvenirs*. Et notamment aux deux chapitres intitulés *Objections et Réponses* et *Le Venin des Apiaires*. Il y lira des phrases comme celle-ci (p. 269) : les hyménoptères « blessent-ils réellement de leur dague les ganglions dont il faut abolir l'influence ? C'est possible. Se bornent-ils à déposer leur gouttelette de venin sur le ganglion, ou tout au moins dans son intime voisinage ? Je ne dis pas non ».

Allons! Monsieur, votre procès est jugé, et bien jugé. Qu'il s'agisse du travail de Fabre sur la paralysation, qu'il s'agisse des autres travaux (parmi lesquels cinq ou six ne sont pas moins conséquents que ce travail-là), que trouvons-nous, de l'un et de

l'autre côté de la barricade ? — D'un côté nous trouvons, de Léon Dufour à M. Emile Bouvier, en passant par Milne Edwards, Darwin et ses disciples, par Dumeril et Blanchard, par Pérez, Edmond Perrier et le Commandant Ferton lui-même, tout ce qui porte un nom en matière d'entomologie et de psychologie animale. La plupart de ces savants sont transformistes et ils ont lutté âprement contre Fabre sur le terrain philosophique, mais ils ont tous proclamé, en la motivant, leur admiration pour son génie de savant pur. Et c'est justement le cas d'un éminent entomologiste actuel, qu'il faut bien que je vous cite, parce que les vôtres et vous vous usez, peu honnêtement (permettez-moi de vous le dire) de ses travaux. C'est le cas de M. Paul Marchal, directeur de la Station Entomologique de Paris, lequel ne manque jamais d'affirmer son profond respect pour celui dont il lui est arrivé de combattre (en observant à l'aide de la méthode qu'on doit à Fabre, certains paralysateurs) les théories antidarwiniennes.

En face de ces « incompétents béats », voici le bloc des « naturalistes avertis » au sommet duquel vous vous juchez : M. Rabaud, M. Picard, M. Bohn, plus deux ou trois individualités négligeables en la cause, puisque sans titres officiels. Et aussi, hélas ! un certain nombre de spécialistes de la nomenclature, lesquels ne pardonnent pas à l'auteur des *Souvenirs* sa boutade sur les naturalistes « pour qui l'entomologie consiste à placer l'insecte sur un bouchon en lui collant sous les pattes une étiquette à nom latin ». Certes, les boutades de Fabre lui coûtent cher. Celle-ci lui a valu la haine de l'excellent L. Bedel, ex-président de la *Société Entomologique de France* que votre factum (p. 27) ne manque pas d'appeler à la rescousse. Mais ce farouche et militant ennemi a tout de même rendu à Fabre, sans le vouloir, un bel hommage — et le seul qu'il pouvait lui rendre. Car quand, tome IV de sa *Faune des Coléoptères du bassin de la Seine* (p. 40 et 41) Bedel insinue que les observations de Fabre sur les Bousiers sont « peut-être la partie la plus originale de son œuvre », comment ne pas remarquer que c'est un orfèvre, je veux dire un nomenclateur des Bousiers, qui parle !

Que n'ai je le loisir, Monsieur, de m'occuper de vous, non plus pour défendre Fabre, mais par amour de l'art et pour analyser votre cas clinique ! Je montrerais que le savant qui accompagne chez vous le critique reste en parfaite harmonie avec ce

dernier ; et que vos travaux personnels, lorsque vous touchez, du moins, à la psychologie animale sont tout à fait ceux qu'on peut attendre d'un homme au jugement duquel l'auteur des *Souvenirs* ignore l'*a*, *b*, *c* de l'observation, d'un homme pour qui l'œuvre fabrienne n'est que *l'expression d'une fausse théologie*, d'un homme pour qui le style de Fabre constitue *un bavardage pédant et monotone*. Parbleu ! celui qui a conçu, par exemple, les expériences rapportées dans votre étude *Le Retour au Nid de Vespa Silvestris* (« La Feuille des Naturalistes », mars 1924) est logique en méprisant celles de Fabre sur le sens de la direction des Chalicodomes et des Cerceris ! ! !

Mais je n'ai pas de temps à perdre et je ne suis pas sûr, en conséquence, de pouvoir répliquer à la réplique de M. Picard. Ayez donc l'obligeance, Monsieur, de lui dire (puisqu'il en prend texte pour m'accuser d'ignorer les « rudiments de la zoologie ») que c'est le typo qui a composé (page 324, dernière ligne de l'étude que vous jugez tous deux si cuisante) *goutte de glaise*. J'avais écrit cette fois comme plusieurs autres (v. notamment *Le Génie de J.-H. Fabre*, p. 122), *goutte de glaire*. — Et croyez-moi, je vous prie, l'un comme l'autre, votre serviteur.

MARCEL COULON.

CHRONIQUE DE BELGIQUE

A Anvers : Le Salon de « L'Art Contemporain » : Peintures de Constantin Meunier, Marcel Jefferys et Auguste Oleffe. — La réception d'Hubert Stiennet à l'Académie. — Louis Delattre et son œuvre. — Deux disparus : le Dr Antoine Depage et Gaston Furst. — Mémento.

Il existe une vieille rivalité entre Bruxelles et Anvers, l'une et l'autre se disputant la prééminence spirituelle du pays et toutes deux cherchant à l'affirmer par des manifestations esthétiques auxquelles le peuple et l'élite se trouvent tour à tour conviés.

Jadis, cortèges, expositions, salons de peinture et de sculpture, rétrospective de quelque artiste illustre attiraient, au moins une fois l'an, les foules belges dans les rues de la Capitale ou sur les bords de l'Escaut et, selon les goûts du jour et l'humeur du moment, Bruxelles ou Anvers marquait le point.

Malheureusement, la raréfaction des budgets est venue entraver cette émulation. Depuis l'armistice, les cortèges historiques, orgueil et gloire du peuple flamand, ont disparu des program-

mes et ce n'est pas sans peine que Bruxelles, soucieuse de fêter le centenaire de notre indépendance, a vaincu les résistances financières à son projet d'exposition universelle.

Privées de leurs meilleurs moyens de propagande, les deux cités, résignées à ne plus se disputer que l'élite, se sont rabattues sur les salons de peinture, et c'est dans la paisible atmosphère de leurs cercles d'art qu'en attendant des jours meilleurs, elles fixent actuellement rendez-vous à leurs partisans.

Pour être plus discrètes que les fêtes de la rue où le bon peuple trouvait motif à liesse, les joutes de lignes et de couleurs n'en suscitent pas moins d'ardentes polémiques, et il suffit qu'Anvers ou Bruxelles offre en spectacle telle ou telle œuvre controversée, pour qu'aussitôt les clans artistiques soient en rumeur.

Ce printemps, **L'Art Contemporain** d'Anvers ouvrit le feu en groupant autour de trois noms célèbres (Constantin Meunier, Marcel Jefferys et Auguste Oleffe) quelques personnalités belges et étrangères dont l'œuvre demeure, pour un grand nombre d'amateurs timorés, synonyme d'anarchie et de scandale.

A vrai dire, ces exposants nous étaient connus et les pires outrances de certains d'entre eux n'avaient rien qui pût nous surprendre. Tous les étrangers, qu'ils eussent nom Maria Blanchard, Braque, Chagall, Delaunay, Picasso, Rouault ou Zadkine, nous les avions rencontrés déjà à Bruxelles, chez Giroux, Manteau ou au *Centaure*. Quant aux Belges, ils étaient les habitués de nos salons d'avant-garde.

Sauf l'heureuse surprise d'une découverte comme celle de ce Marcel Stobbaerts, de qui les six toiles attestent un étonnant progrès, nous nous promenions en somme dans une contrée familière, sans chausse-trapes ni traquenards.

L'intérêt de ce salon résidait plutôt dans l'hommage rendu à trois de nos meilleurs artistes qui, bien que de tendances et d'époques différentes, rejoignaient par leur fidélité à des traditions d'école, la lignée de leurs illustres prédécesseurs.

On connaît peu ou mal la peinture de **Constantin Meunier**. Ce ne sont pas ses toiles des musées de Bruxelles (ses Cigarières exceptées) d'Anvers et de Courtrai qui donnent la mesure de son talent.

On y sent le sculpteur en lutte avec le peintre : d'où la pré-

dominance d'un style un peu sec sur les recherches de la couleur.

Pourtant le réalisme, auquel Meunier s'était allié dès 1857, les a marquées de sa griffe. Mais c'est un réalisme à tendances sentimentales, moins inspiré de Courbet que de Charles Degroux, et il faudra pour que Meunier donne toute sa mesure, qu'il force son destin et coure l'école buissonnière.

Dans la plupart des toiles révélées à Anvers, on le sent dédaigneux des théories et des influences. Peignant pour le plaisir, il a réveillé sa palette et c'est miracle de l'entendre chanter sa libre chanson.

Soit qu'il se promène en Espagne, dont la brûlante lumière le ravit, soit qu'il découvre le Borinage dont il deviendra l'aède, soit encore qu'il erre le long de la mer du Nord, où la sauvagerie de l'eau et du vent se confond à son exaltation secrète, il note d'un trait inspiré un visage en fièvre, quelques toits de village, un comptoir de cabaret ou une barque échouée, et ses croquis, sans qu'il le veuille peut-être, prennent allure de chefs-d'œuvre.

L'exposition d'Anvers aura définitivement classé Meunier parmi les premiers peintres de son temps.

Une telle révélation a son prix et l'on ne peut que remercier ceux qui nous en firent la surprise.

Auguste Oleffe, lui, n'est que peintre, mais peintre passionnément épris de son art : rien ne le démontre mieux que les cent et sept toiles exposées à *L'Art Contemporain*.

Flamand par son rude vouloir et sa puissance de travail, Oleffe en qui survivent les instincts de sa race, naît à l'art au moment où l'impressionnisme triomphe en France et où James Ensor, captif d'un rêve solitaire, confond dans des toiles prestigieuses, l'objectivité de ses modèles aux fantasmagories de son imagination.

Pour le lyrique un peu sauvage qu'il est, le monde apparaît aussitôt sous un aspect nouveau. Loin de le traduire selon les canons réalistes encore en honneur parmi ses contemporains, loin aussi d'extravaguer comme un catéchumène, à la suite des Maîtres français, il interroge froidement la nature, s'exalte de ses réponses et entonne à sa gloire un chant de joie qui ira croissant avec les années.

Qu'il peigne un portrait comme celui de sa mère, où transpa-

raît tout son amour filial, un groupe de rieuses jeunes filles ou ces ineffables bouquets dont il perpétue, avec une acuité quasi féminine, la vie merveilleuse et l'inexorable fragilité, on le découvre en proie à une sorte de frénésie, aussitôt traduite en fusées de couleurs, mais que maîtrise, contrôle et canalise une volonté ivre de perfection.

Aussi, bien que placé aux confins de deux écoles, l'impressionniste dont il dérive et la moderniste qu'il inspire, jamais il ne sacrifie l'une ou l'autre de ses qualités aux théories de l'heure. Son *Homme du phare* que l'on reverra, informe et caricatural, dans plus d'une toile de Permeke, garde, par sa stricte architecture, une virile et hautaine allure et, pour ne pas s'évader de leurs formes, ses natures mortes gardent autant, sinon plus de saveur que celles de ses disciples inavoués.

Aux côtés de ce grand lyrique, **Marcel Jefferys** fait figure de poète mineur. A la fougue il préfère la grâce, et le caprice aux dures lois.

Preste magicien de la ligne et des nuances, il les asservit à quelques rêves enchantés.

L'éclosion d'une fleur, la fuite d'un poisson d'or dans l'eau diamantée d'un bassin, l'éparpillement d'une fusée parmi les roses, le reflet d'un vase dans le ciel terni d'un vieux miroir, toutes les féeries de la lumière en somme, chantent, s'entrelacent et se dénouent dans les fascinantes toiles de ce fils de Whistler.

Marcel Jefferys, mort l'an dernier et dont il fut parlé naguère ici, partagea avec Constantin Meunier et Auguste Oleffe le succès du salon d'Anvers.

Cette victoire de la Métropole ne pouvait laisser la capitale indifférente : Bruxelles méditait une revanche. Elle se l'offrit en organisant une séance académique.

Quoique d'une qualité et d'un esprit différents, cette séance rallia à son tour tous les suffrages.

Il est vrai que le récipiendaire s'appelait Hubert Stiennet et que le discours de réception fut prononcé par **Louis Delattre.**

Le bon conteur Stiernet célébra comme il le fallait son prédécesseur Ernest Verlant, qui fut bon critique et prosateur savant.

Le bon conteur Louis Delattre eut la tâche plus aisée : Stiernet ayant signé quelques romans et contes excellents, Delattre

n prit prétexte pour tresser en l'honneur du conte une cou-
onne de fleurs malicieuses et charmantes.

Certes, Louis Delattre se sent très fier et très heureux d'être le l'Académie, et son discours n'offensa en rien les traditions de a jeune et déjà solennelle assemblée.

Mais il est encore plus heureux de vivre :

« Le plus grand bonheur est de vivre, s'écrie-t-il, et aujour-l'hui le plus beau moment de l'éternité. »

Aussi cet épicurien bon enfant doit-il parfois tirer la langue à a grave redingote qui lui servit d'habit vert l'autre après-midi.

On s'en aperçut dans sa harangue, comme on s'en aperçoit lans les vingt-deux volumes qu'il a signés.

Né à Fontaine-L'Evêque en 1870, il est resté, malgré son exil à Bruxelles où il exerce la médecine, marqué par le baiser d'une olie fée rustique qui, dès sa dix-huitième année, lui dictait des *Croquis d'Ecolier* et dont le rire perlé, parfois embué de larmes, chante dans tous ses ouvrages.

Chacun de ses livres apparaît en effet comme une sorte d'her-bier sentimental où une âme fleurie d'innocence exhale ses par-fums tantôt suaves, tantôt poivrés, selon que Delattre, confident des paysages et des bonnes gens de son pays, célèbre des uns l'allègre sauvagerie, des autres la piquante malice.

Tendre et narquois, il recueille les aveux des amoureuses, des misérables, des tâcherons ou des animaux familiers et le pare d'indulgence, de bonté ou de bonne humeur. S'il s'attarde à écouter le langage subtil des choses, il saura devenir le poète exquis d'une maisonnette, d'un vieux clocher, d'une muraille veloutée de giroflées ou d'un tilleul en fleurs.

« Les choses, dira-t il, n'est-ce pas que les choses ne sont qu'un baiser infini ? »

Muni de ces trésors, qu'il se penche alors, étant médecin de prison, sur ceux qui vivent *Du Côté de l'Ombre*, et il écrira l'un des livres les plus émouvants de notre littérature.

Mais qu'au sortir de la Gehenne où il a pénétré tant d'affreux secrets, il se retrouve devant une table bien dressée, les larmes glisseront de ses yeux, l'eau lui montera à la bouche et la main qui sut attarder sa caresse au front d'une voleuse ou d'un assas-sin, tendra, dans *L'Art de manger*, la recette du lièvre à la

royale ou de tel autre illustre plat à tous les gourmands de l'univers.

Tout cela, dosé avec un art délicieux, imprégna le discours que Delattre prononça devant de graves académiciens, dans une salle rigidide et solennelle.

Bien qu'il fût son confrère, il est certain que le **Docteur Antoine Depage** ignorait tout du docteur Louis Delattre. Car Depage était chirurgien et ne consacrait pas ses loisirs à la littérature.

Cela ne l'empêchait pas, du reste, d'être curieux de beaucoup de choses et de considérer la vie sous un angle assez particulier.

Ce grand chirurgien avait trouvé, au cours de la guerre, l'occasion de déployer son talent, son savoir et son génie d'organisation.

On a célébré dans la presse des deux mondes les Hôpitaux modèles de La Panne et de Vinckem, érigés en quelques semaines, non loin du front, et où Depage réalisa des miracles.

Ces asiles de la science et de la pitié étaient son œuvre et c'était merveille de l'y voir prodiguer la manne de ses connaissances et de sa bonté. Car ce géant un peu fruste, indifférent à la gloire et aux sollicitations mondaines, dissimulait sous sa rude écorce une âme exquise. Passionné de son métier, il en édulcorait les côtés tragiques d'une sensibilité sans cesse en éveil et, lorsque la guerre le rendit à la vie courante, c'est *La Croix Rouge* qui concentra toute son activité.

Sa disparition prématurée a mis en deuil le pays tout entier.

Moins connu parce qu'il avait concentré son effort dans une sphère plus réduite, **Gaston Furst** qui fut poète, commandant d'artillerie au front belge, et attaché à la Commission des Réparations, réalisa pourtant au cours de sa brève existence, une œuvre que nous ne pouvons oublier. Ecrivain parfait, il publia des vers, des contes et des critiques ; guerrier magnifique, il se couvrit de gloire tant à l'Yser qu'en Afrique ; logicien impeccable, il fut l'une des plus éminentes personnalités belges qui, il y a quelques mois encore, siégeaient à l'Hôtel Astoria.

L'écrivain laisse un recueil de contes, *Yor*, d'acerbes et lucides portraits d'écrivains, publiés sous le titre de *Pointes sèches*, et des poèmes épars dans diverses revues.

Du soldat nous possédons un ouvrage sur l'*Artillerie Coloniale*.

Le logicien, doublé cette fois d'un historien précis, a signé un important manuscrit sur les réparations. Le bilan de la guerre, la faillite de Versailles, le plan Dawes et l'hallucinant problème de la paix y sont analysés avec une perspicacité et une rigueur d'autant plus émouvantes que l'on y retrouve, à côté de la fierté du soldat, cette double vue et ce sens prophétique que tant de savants envient aux poètes.

Un peu froid d'aspect, distant et avare de confidences, Gaston Furst brûlait cependant d'une inextinguible flamme. De sa race il possédait l'inquiétude, l'amour de l'absolu, l'orgueil de ne ressembler qu'à soi, la hantise des voyages et cette implacable tristesse qui l'incitait à chercher sans cesse au delà de lui-même, la paix du corps et de l'esprit.

> Il meurt à quarante ans, n'ayant pas endormi
> . . . . *son âme triste*
> *Dans la sérénité des rêves accomplis.*

Mémento. — Le monde des arts et des lettres a récemment fêté le Cinquantenaire professionnel de *M. Gérard Harry* qui, au cours de sa longue carrière, n'a jamais cessé d'être un brillant écrivain, un polémiste chevaleresque, un ami accompli, en un mot un honnête homme dans toute l'acception du terme.

Au *Centaure*, un jeune peintre, *M. Pierre de Vaucleroy* a exposé un ensemble de paysages et de figures du plus haut intérêt. Si les paysages se ressentent parfois d'une systématisation assez arbitraire, ses figures attestent une science des lignes et un sens de l'harmonie qu'il est exceptionnel de rencontrer chez un artiste d'aujourd'hui.

GEORGES MARLOW.

LETTRES ESPAGNOLES

Le retour des cendres d'Angel Ganivet. — Melchor Fernàndez Almagro : *Vida y Obra de Angel Ganivet*, Sempere. — Quelques poètes : Pedro Salinas, Jorge Guillén, Diez Canedo, Gerardo Diego. — J. Gutierrez Solana : *Dos Pueblos de Castilla*, Cuadernos Literarios. — Une protestation de Ramon Gomez de la Serna. — Mémento.

Il est troublant de penser que deux suicidés sont à l'origine de cette reprise de la conscience espagnole qui a abouti à la renaissance actuelle : J.-M. de Larra, d'abord, qui, sous le romantisme, écrivit des chroniques de la vie sociale et morale des Espagnols,

et cet **Angel Ganivet**, qui fut l'ami et le compagnon d'Unamuno, que la carrière consulaire obligea à voyager et à établir ainsi le problème de l'Espagne devant l'Europe, qui se suicida à Riga en 1898 et dont on vient de ramener les cendres à Grenade, sa patrie.

Ganivet, Andalou, voyageur, lecteur de Barrès, d'Ibsen, de Nietzsche, a incarné pour l'Espagne quelques-unes des idées, ou plutôt des aspirations et des inquiétudes qui, un peu partout, en Europe, ont marqué la fin du XIX[e] siècle : nécessité de la formation d'une aristocratie intellectuelle, frémissante attente du surhomme, recherche de l'âme des villes, rêve d'une sorte de lyrisme municipal où l'esprit du décor et l'esprit du poète s'accordent, désir chez l'intellectuel de participer à la vie sociale et politique, de retrouver et de réveiller la conscience nationale, nationalisme, désespoir. Toutes ces aventures intellectuelles font l'objet des livres de Ganivet, de ses lettres à Navarro Ledesma et à Unamuno, de ses méditations sur Grenade, et surtout du fameux *Idearium Español*, paru en 1897, un an après le *En torno al Casticismo* (*L'Essence de l'Espagne*, traduction de Marcel Bataillon) d'Unamuno. Le langage de ces livres est désordonné, éloquent, passionné, avec ces vulgarités pittoresques et brutales qui paraissent souvent dans les ouvrages profondément espagnols. Mais l'œuvre maîtresse de Ganivet est son roman, *Les travaux de l'infatigable créateur Pio Cid*, qui fait partie d'un vaste cycle, roman influencé par les Russes, les Anglais, les Français, mais dont l'atmosphère et les personnages sont également d'un espagnolisme achevé. La pension de famille où vit Pio Cid, — l'éternelle *casa de huespedes* qu'on trouve dans tous les romans espagnols, et qu'on retrouve, par exemple, dans l'*Apollonius et Bellarmin* de Perez de Ayala, — les paradoxes de notre héros, ses entreprises, ses déceptions, tout ce que contient ce livre en fait un des plus caractéristiques et des plus féconds de la littérature espagnole : il suffit à expliquer bien des auteurs modernes, qui sont nés de lui. J'ajoute que le chapitre qui raconte comment Pio Cid rencontra dans un bal masqué la femme qu'il devait aimer, est d'une exceptionnelle beauté. Tout ce qu'il y a d'humanité profonde, stoïque et amère chez Ganivet se confie ici avec un ton singulièrement prenant, un accent d'une sobriété poignante et qui est d'un très grand romancier.

Ganivet reste actuellement le symbole de cette Espagne nouvelle, inquiète et consciente de son inquiétude. Aussi le retour de ses cendres et la station qu'elles firent à l'Université de Madrid ont-ils été le signal de cérémonies et de manifestations émouvantes. A Madrid, tandis que divers discours officiels ou littéraires étaient prononcés au cours d'une cérémonie universitaire, de petits feuillets rouges furent distribués : c'était le discours qu'Unamuno, exilé, ne pouvait prononcer, l'émouvant salut au compagnon de luttes et d'espoirs.

La jeunesse espagnole garde à Ganivet une reconnaissance dont l'article d'Antonio Espina dans la *Revista de Occidente* de mai et le livre de Melchor Fernàndez Almagro : **Vida y Obra de Angel Ganivet** sont d'excellents témoignages. Ce dernier livre, couronné par un jury composé des meilleurs maîtres, dénote un soin, une ferveur et une gravité qui n'empêchent point l'auteur d'être un homme de son temps et de sa génération. Un désir d'adapter les perspectives ganivétiennes à celles de nos jours y paraît discrètement et de la façon la plus prenante.

§

Le critique Enrique Diez Canedo, qui est venu à Paris, au Congrès des Pen Clubs, représenter l'Espagne, a consacré aux jeunes poètes espagnols une récente chronique du supplément littéraire de *la Verdad* de Murcie. Il nomme surtout l'andalou Federico Garcia Lorca, que la muse populaire inspire comme elle inspire Manuel de Falla, **Pedro Salinas** et **Jorge Guillén**.

Pedro Salinas et Jorge Guillén, que j'ai déjà souvent cités, sont les deux poètes qui ont peut-être su le mieux profiter de la leçon d'épuration et de décantation que leur a donnée leur maître Juan Ramon Jiménez. Le premier est l'auteur d'un pénétrant volume, *Presagios*, où la poésie, par simplicité, par familiarité, va parfois jusqu'à prendre un accent gnomique. J'en extrais ce poème infiniment émouvant et fait pour le cœur :

Ma tristesse, — la nuit me l'a volée. — Elle était à moi, bien à moi, — je pensais la dire en vers, — lui donner forme comme les larmes — donnent une forme tiède — à la douleur de dedans. Mais — la nuit était claire — et le papier attendit en vain, — J'errai à travers la ville, — et les étoiles et l'air — et les pierres des maisons — et l'odeur des acacias, tout — était comme un cœur — tendu vers la confidence. — Et ma

tristesse est à présent — loin, très loin, — parmi les étoiles hautes, — dans cette brise fraîche — que je ne puis captiver — bien que j'ouvre et ferme les mains ; — la voici loin de moi. — L'offrande que je t'apportais, — mère Tristesse, était parfum, — et le vent l'a emportée. — Ces paroles ne sont qu'ombre — de celles-là — que la nuit m'a dérobées.

Je veux encore citer ce poème, d'une intimité et d'une tendresse comme germaniques, à propos de quoi il faut rappeler que Salinas vit à Séville, patrie de Becquer :

La lune entra dans la maison — sans que nul le sût. — Elle entra par la fenêtre, mais la lampe — était allumée déjà, — et elle resta, ignorée, — très humble, dans un coin. — Le père dit : — « La lune va bientôt changer, — car la jambe me fait mal ». — La jeune fille se taisait, — toute en nostalgies romantiques — de ces châteaux de lune — des chromos allemands. — Et maman, qui n'avait idéals ni rhumatismes, — dit : « Allons nous coucher. — Nous éteindrons la lampe. » — Quand tous s'en furent allés, — les fleurs qui étaient posées — sur la table — virent leur âme dessinée — avec lune et ombre de lune — sur la blanche paix du mur.

Jorge Guillén cultive un art moins direct, et répond à une tradition différente, qui est celle de Gongora : il faut ajouter qu'il a pratiqué Mallarmé et M. Valéry. C'est dire qu'il s'exerce à établir ces équilibres entre l'abstrait et le concret en quoi cette forme de poésie est maîtresse. Tout un monde intérieur s'anime et se décore et se fixe en objets parfaitement délimités et radieux. Voici un de ces difficiles diamants, paru dans la *Revista de Occidente* (mai) :

Vers toi qui, nécessaire, — es encore beauté : blancheur — si réelle, plus imaginaire, — qui devant les yeux subsiste — après que l'a dérobée — le tact. Contact. Horreur ! — Cette plénitude ignore, — anonyme, la beauté ! — En toi ? En qui ?... Mais commence — le songe qui remémore.

Enrique Diez Canedo, qui nous a présenté ces poètes, est, lui-même, un poète, à la fois simple et exquis, dont on sent qu'il a traduit, — et avec quelle perfection ! — Verlaine et Jammes. Dans une collection récente et de fort bonne compagnie, *Cuadernos Literarios*, il a donné, sous le titre modeste de *Algunos Versos*, un recueil plein de choses délicates et parfaites. Dans la même collection vient de paraître *Manuel de Espumas* de **Ge-**

rardo Diego. Avec ce volume, Gerardo Diego revient à l'esthétique ultraïste qu'il avait abandonnée avec *Soria*, recueil dont le titre suffit à indiquer l'influence d'Antonio Machado et l'inspiration exclusivement castillanes, Gerardo Diego peut faire penser à M. Reverdy et aux poètes de son école, mais sa poésie est plus construite ; des perspectives s'y établissent.

Les images de Gerardo Diego sont d'une délicieuse candeur :

.... La main sur la joue — les cheminées pensent qu'elles voleront un jour...

... Les maisons mélancoliques — peignent leurs toits. — Et une d'elles meurt — sans que nul y prenne garde...

... Pendant la nuit, la mer revient dans ma chambre — et dans mes draps meurent les plus jeunes vagues...

... C'est la première fois que le soleil se lève sans faire de bruit....

Ce poète si moderne, qui, comme Pedro Salinas et comme Jorge Guillén, appartient à l'Université, connaît et goûte merveilleusement les secrets de la poésie classique. Il vient de remettre en honneur, dans la revue *Alfar* et dans un petit volume paru à Santander, une longue et belle élégie d'un contemporain de Lope, Pedro de Medina Medinilla. Ce sont les écrivains qui, par leurs découvertes, ont toujours fait l'histoire littéraire : les manuels viennent ensuite confirmer leurs jugements et leurs mises au point. Ainsi, les manuels espagnols, dans cinquante ans, reconnaîtront l'estime qu'il faut faire d'un Gongora et d'un Gracian, — et d'un Medina Medinilla.

§

Dans cette même collection des *Cuadernos Literarios*, a paru **Dos Pueblos de Castilla** de J. Gutierrez Solana. Solana, que l'on ne connaît encore en France que par des reproductions, souvent publiées, de son portrait de Ramon, entouré de ses amis, autour d'une table de « Pombo », est un des meilleures peintres espagnols d'aujourd'hui. Ses qualités de peintre reparaissent dans ces quelques pages, écrites sans prétention, fortes, brutales et pleines. Les couleurs sombres, crues, excrémentielles de la palette espagnole, animent ces paysages ensoleillés, ces déserts, ces foires et cet inoubliable charnier des chevaux éventrés dans les corridas..

§

Il semble résulter d'un article, assez embrouillé, de la *Renaissance d'Occident*, que Ramon Gomez de la Serna aurait à Berlin un sosie qui se ferait passer pour lui. L'écrivain espagnol déclare qu'il n'a jamais été à Berlin. M. Dominique Braga, par ailleurs, fait connaître à ses lecteurs la même protestation.

Mémento. — V. Garcia Marti, présenté par Cansinos-Assens et par Valle-Inclan, publie à « l'Editorial Mundo Latino » deux charmants volumes d'essais : *Verdades Sentimentales* et *De la Felicidad*. — Excellente étude sur l'esthétique du cinéma, de Fernando Vela, dans la *Revista de Occidente* de mai.

JEAN CASSOU.

LETTRES DANO-NORVÉGIENNES

Hans E. Kinck : *Ungt Folk, Jeune peuple*. — Chr. Gjerlöff : *Kinck*, Aschehoug, Oslo. — Jörgen Buckdahl : *Norsk National Kunst, Art National norvégien*, Aschehoug, Oslo.

Va-t-on rendre enfin justice à Kinck ? Ce grand poète méconnu trouvera-t il bientôt auprès du public l'hommage d'admiration et de reconnaissance que seule une élite fidèle lui a témoigné jusqu'ici ? On voudrait le croire et quelques symptômes apparaissent. Récemment, le petit livre louable de Gjerlöff (Chr. Gjerlöff : **Kinck**, Aschehoug, Oslo, 1923), écrit avec chaleur, nous renseignait utilement sur l'enfance et la jeunesse du poète. Le critique danois Jörgen Buckdahl, traitant de l'art national norvégien (**Norsk National Kunst**, Aschehoug, Oslo, 1924), fait avec raison une place d'honneur à Kinck et tente une explication de ses œuvres les plus profondément norvégiennes. Kinck lui-même vient de réunir sous le titre : *Lieux et Peuples* (*Steder og Folk*, Aschehoug, Oslo, 1924) des articles et études qui nous font entrer pour ainsi dire dans l'atelier du poète, nous ouvrent en partie le trésor des impressions d'enfance dont son œuvre est nourrie. Bref, voici que s'offre aux plus rebelles des lecteurs l'initiation à cet art si fier et si riche. Elle est encore facilitée par la réédition d'une œuvre de jeunesse : *Ungt Folk*, qui nous révèle moins le chemin parcouru depuis 1893 que l'originalité puissante et la maîtrise de Kinck à ses débuts. Relisons-la,

§

Jeune Peuple est un roman paysan dont l'action se passe aux environs de 1880. Pendant longtemps, la politique et la littérature norvégiennes avaient à l'envi glorifié les paysans : la politique, par l'effet du mouvement démocratique qui se développe et grandit en Norvège au cours du XIXe siècle, — et la littérature, par enthousiasme national. Les célèbres contes de Björnson sont la perfection de ce genre. Ibsen, sans doute, avait écrit *Peer Gynt*; mais cette œuvre est encore très romantique et toute vibrante des passions d'Ibsen. Peer est ivrogne, batailleur, hâbleur et lâche ; mais la douce Solveig, sœur de Synnöve, jette sur le tout un voile d'idylle. Par la suite, l'étoile paysanne pâlit et la désillusion au cours des « années 80 » devint parfois cruelle. Chez personne pourtant elle ne s'exprime avec une rudesse et une violence comparables à celles de Kinck. Son roman est exactement l'envers et la caricature de l'idylle romantique. Trapu, roux, le front bas, le Sjur Björntveit de Kinck est doué d'un violent appétit de pouvoir. Son père s'est suicidé ; lui-même est pauvre et mal vu ; mais il n'est pas de ceux qui se résignent : il vend sa ferme et se fait marchand. Puis, comme l'argent ne vient pas assez vite, il met le feu à la boutique pour empocher la prime. Il chasse la femme qui est sa servante et sa maîtresse, pour épouser un laideron qu'il n'aime pas ; il est vrai que celle-ci est la fille du caissier de la paroisse, et il faut qu'il soit caissier un jour ; du coup, il sera le maître. Par la menace et la ruse et non sans frôler la prison, il y réussit. Il monterait plus haut encore, et, si sa femme voulait mourir en couches, il épouserait une fille de bourgeois. Toutefois son espoir est déçu. Il se contentera d'être le despote méprisant de son pays. Son fils continuera l'ascension commencée.

On a dit souvent que *Ungt Folk* est le tribut payé par Kinck au réalisme. Sa première œuvre : *Huldren* (*Le Loup-Garou*) est de 1891. *Ungt Folk*, en 1893, est la seconde. La suivante : *Flaggermusvinger* (*Ailes de Chauve-Souris*) ouvre dans la production de Kinck les voies fécondes de ce qu'il appelle la « mystique » du peuple et celle de l'individu. Il est certain que *Ungt Folk* est de tous les romans de Kinck celui qui serre de plus près la réalité immédiate. Kinck a vu les paysans comme les voyait son père, qui était médecin et n'avait guère d'illusion à

leur sujet. Il les a vus en outre de ses yeux sincères et impitoyables d'enfant, quand il quitta la romantique vallée du Setesdal où il avait vécu les meilleures années de sa jeunesse, pour le fjord où se passe *Ungt Folk*. Imaginez quelqu'un qui viendrait d'une rêveuse Bretagne à la Normandie de Maupassant. Kinck a comparé à un soufflet l'impression qu'il reçut ainsi tout enfant ; ce soufflet, il l'a rendu dans *Ungt Folk* et il résonne encore sur la joue des paysans du « Vestland ».

§

Oui, l'œuvre est sévère et le réalisme a passé par là. Et pourtant, à une lecture plus attentive, un doute vient. Les romans réalistes du temps, même ceux de Kielland, nous apparaissent maintenant aussi superficiels que brillants. Chez Kinck au contraire, quelle force, quelle âpreté ! Sjurd est un brutal parvenu. Jens Teigland, son rival, un tartuffe de village. Saebu, l'émissaire, a eu une vilaine affaire et c'est la prison qui l'a mené à la prédication. Les bourgeois ne valent guère mieux ; chacun d'eux a sa tare, physique ou morale, et les quelques braves gens dont la silhouette apparaît au fond du tableau sont inactifs et impuissants. C'est une passion et comme une rage de vérité qui possèdent Kinck. Il écarte les apparences, démasque les attitudes pour montrer à nu des hommes. Ce que les bonnes gens déclarent laid l'attire par sa vérité. Comme tous les livres de Kinck, celui-ci est déjà rempli de discordances, de fausses notes, de traits heurtés, d'où se dégage une beauté supérieure. Il excelle à peindre les sentiments dans leur forme primitive, les instincts et tout ce qui est « urkraft ». Sa clairvoyance aiguë a tiré de là des poèmes d'un accent nouveau. Déjà *Huldren*, dans plusieurs chapitres, atteignait, par delà le réalisme, à une poésie émouvante. Dans *Ungt Folk*, cette force tendue et frémissante, qui donne son unité à l'œuvre, c'est l'expression d'un lyrisme contenu, qui éclatera bientôt.

La même observation s'impose pour les chapitres du livre qui restent comme des témoignages classiques, et presque des « documents » sur la vie politique du temps. De grands événements s'étaient passés à Kristiania, dont les principaux sont le triomphe du parlementarisme et la mise en accusation des ministres conservateurs. Kinck, du fond de la province, en a recueilli l'écho.

Cette période très importante, certains diraient très bruyante, de la vie norvégienne n'est pas inconnue du public européen. Un dogme tenace veut aujourd'hui encore, au moins hors de Norvège, que la période la plus glorieuse de la littérature norvégienne, que son âge d'or ait été les « années 80 ». Qui n'a pas entrevu chez Ibsen et chez Björnson, — dans *les Soutiens de la Société*, *Maison de Poupée*, *Revenants*, etc., comme dans *le Roi*, *le Nouveau Système* ou *Un gant*, — l'espèce de tourmente qui traversa la conscience norvégienne ? Tous les problèmes religieux, philosophiques, moraux et sociaux, passant dans la discussion journalière par l'effet d'un conflit politique aigu, et revêtus par deux poètes de génie de tous les prestiges de l'art, firent naître l'illusion que la Norvège s'engageait solennellement sous la bannière du progrès, de l'évolution et de la démocratie, dans une ère nouvelle. « Norvège ! Norvège ! s'écriait Björnson dans une poème, tu es le pays de l'avenir ! » — Si cette illusion n'est pas tout à fait morte encore, ce n'est pas la faute de Kinck dès *Ungt Folk*. Il applique aux fantômes des « années 80 » la même critique qu'au dogme paysan, et il faut admirer sa clairvoyance à constater le désaccord des grands mots et de l'imparfaite réalité. Un « déluge d'idées » a submergé le pays ; une ivresse intellectuelle a sévi, mais les lendemains, hélas ! ne sont que misère et nausée. Et s'il en est ainsi dans la capitale, que sera-ce au fond d'un fjord ? Des fonctionnaires usés, c'est tout ce qui reste d'un passé cultivé ; des paysans sournois ou grossiers, voilà la démocratie et l'avenir. Liberté, progrès, droits du peuple : ces mots ne recouvrent que des appétits et des intérêts. Si Teigland exploite la religion, par un calcul semblable, Sjurd Björntveit se fait libre-penseur ! En vérité, l'idéal n'est plus ici que parodie et dérision amère.

On discutera sans doute, pendant longtemps encore, l'affirmation de Kinck. Mais ses adversaires eux-mêmes doivent reconnaître l'autorité avec laquelle ce débutant, suivant sa propre loi, revendique l'héritage d'Ibsen. Car il n'a rien d'un sceptique et d'un ironiste : Kinck était vers la vingtième année aussi « radical » que pouvait l'être un jeune Norvégien enthousiaste et indépendant. Dans cette réaction contre les « années » fameuses, à ses débuts mêmes et avec une vigueur sombre et magnifique, il s'affirme comme le poète des « illusions perdues », de l'envers du

rêve, bref, comme un idéaliste passionné et presque toujours déçu.

§

Décidément, nous voici loin du réalisme. Il faut le redire : la formule où l'on a voulu enfermer ce roman est infiniment trop étroite. Et nous n'avons pas encore indiqué comment la richesse du contenu, la variété des personnages, des observations et des sentiments risquent de briser le cadre, pourtant solide, du roman. Les paysans à eux seuls sont tout un monde : hommes et femmes, vieux et jeunes, les âmes sèches et les tourmentées. Et en face d'eux, voici un autre monde : celui des bourgeois et fonctionnaires, le pasteur, le médecin, le notaire, le juge, avec leurs familles, leurs fermiers et leurs servantes. Chez nous, ils se trouveraient réunis aux bourgs et dans les villes ; en Norvège, où les villes sont si rares et le pays si vaste, fonctionnaires et paysans vivent côte à côte et forment le contraste le plus savoureux. Et ce n'est rien moins qu'un chapitre de la vie norvégienne qui s'ouvre ici. Pendant longtemps, médecins et pasteurs ont mené au milieu des paysans une vie patriarcale, mais voici que les temps changent : la poussée démocratique amène au premier rang ces gens aux dents longues, les Bjòrntveit et les Teigland, forces jeunes, d'une vitalité grossière et puissante. Ils se salissent les mains et tous les moyens leur sont bons : peu importe : c'est une classe qui se réveille. Dans cette épreuve de force, les bourgeois sont inférieurs : le juge est malade, le notaire n'a pas de sang, le docteur en a trop et son fils est gâté. Ils essaient bien de se rajeunir ; mais les autres leur passeront sur le dos. Et avec eux, ce sont trois siècles de civilisation norvégienne qui finissent.

Voir une classe monter, une autre descendre, observer cette loi des êtres vivants : quel spectacle passionnant pour Kinck ! Ses bourgeois en ont conscience. Ils renoncent, mais ils voient clair, et, après boire, ils jugent les choses sans illusion. Les Teigland, les Saebu sont-ils de simples tartuffes, un rebut, une racaille ? — Non, dit le juge, exprimant ici le sens du roman. Leur cas est une sorte d'ivresse, d'enthousiasme. Dans le déluge moral qui couvre la Norvège, ils s'excitent comme des enfants, ils jouent à colin-maillard avec la morale et, s'ils sont d'accord avec elle, c'est bien par hasard. Mais ils croient toujours avoir raison.... Cela passera. « Nous sommes un peuple jeune. »

Ces hommes du passé avaient un rôle à remplir, et autrefois ils l'ont tenu. Ils pouvaient être les guides, les éducateurs de ce peuple. Björnson l'a été, magnifiquement. A quoi bon, dit Kinck? Sauver les naufragés, aider les épaves populaires à se tirer d'affaires ? Politique, que tout cela, c'est-à-dire tâche médiocre et suspecte. Laissons à eux mêmes ces vigoureux arrivistes. La vie d'un peuple est ainsi faite ; ils sauront trouver leur chemin. Une chose, toutefois, les dépasse, qu'ils seront incapables d'atteindre : c'est cette étrange et mystérieuse « culture » que les autres ont dans le sang, cette fleur de civilisation qui ne s'épanouit qu'au bout de plusieurs générations. Elle reste le suprême attrait d'une classe condamnée.

Ce conflit si violent et si nuancé, où les femmes aussi et les enfants ont leur rôle, tantôt ridicule et tantôt émouvant, Kinck l'aborde ici pour la première fois, et ce sera un des thèmes les plus riches de son œuvre. On voit sans peine ce qu'elle y gagne en portée et en profondeur. Des paysans de Maupassant, c'est à Balzac même, ni plus, ni moins, que Kinck nous ramène.

§

D'autres œuvres seront plus riches de mystère ou de fantaisie ; telle autre, comme *Sneskavlenbrast*, reprendra quelques-uns de ces thèmes et les orchestrera avec une ampleur déconcertante ; dans *Hermann Ek*, dans *Emigrants*, Kinck poussera plus loin son analyse ; chercheur obstiné et visionnaire, il retrouvera avec émerveillement dans son peuple des traits du pur moyen âge, des vestiges mêmes des temps païens ; il se plaira à relier le présent à l'époque des sagas dont il a une intelligence si vive. Dans *Ungt Folk*, cette comparaison n'intervient pas encore et l'on n'y trouve pas de perspective ouverte sur un passé lointain. En revanche, l'observation du présent et une sorte de divination lui font faire des découvertes qui vont loin. Sjurd Björntveit et Jens Teigland, opposés l'un à l'autre dans tout le roman, sont les portraits saisissants du rationaliste de village et du piétiste. Le paysan à peu près dénué de vie sentimentale, pratique, hardi, impudent, c'est Sjurd, le « libre-penseur ». Et le piétiste, c'est Jens, troublé par la crainte religieuse et les tentations de la chair, âme double, qui cherche en vain son équilibre. En ces deux hommes, selon Kinck, s'incarne le Vestland, avec son esprit positif,

d'une part, — et, de l'autre, le tourment moral des hommes du Nord, le retour maladif sur soi-même, les combats de la peur et du désir, — romantisme inférieur, terre malsaine et profonde, où pousse la fleur monstrueuse du piétisme. Kinck a plus tard raisonné sur ce cas et il l'a peint de cent façons ; ici, l'instinct seul du poète a parlé, mais avec une sûreté telle qu'il a créé des types.

Il a vu autre chose encore. Quand on lui reproche de faire laid et de se plaire aux faiblesses des hommes, on oublie les coins émouvants de son œuvre où paraissent des femmes et des enfants. La jeune fille que Sjurd aimerait, Emilie, ne fait que passer dans le roman ; mais avec ses désirs confus, ses appels à la vie, ses bouffées de fièvre, elle est une première ébauche de ce chef-d'œuvre, *Chrysanthemum*. Mais surtout Kinck excelle à retrouver l'enfant dans l'homme et à peindre les élans et les souffrances de ces jeunes âmes. Sjurd, fils de pendu, interrogé cruellement au catéchisme sur les commandements de Dieu, sa révolte qui lui fait incendier le chalet du voisin dans la montagne, son amour d'enfant pour la douce et moribonde Siri, sœur de Jens : — ces scènes, qui remplissent les premiers chapitres du roman, sont des pages de premier ordre. Plus tard, on croirait Sjurd endurci, fermé à toute émotion humaine : un jour, il remonte à la ferme natale qu'il a cédée trop cher à un naïf ; il va faire vendre les meubles et jeter l'homme sur la paille. Sjurd part comme une bête dangereuse, fonçant sur sa proie ; mais à mesure qu'il approche, son enfance lui remonte au cœur, les forces obscures du passé l'envahissent et le bouleversent. Et même si cette émotion se change en une fureur nouvelle, il redevient un instant homme et sensible. Pareillement, à la fin du roman, une lueur d'idéal apparaîtra dans cette âme de boue ; il aura un mouvement de pitié pour sa femme, qui a failli mourir en accouchant ; Sjurd a entrevu, dans un éclair, ce que peut être une âme plus haute. Pour des passages de cette sorte, pour avoir découvert dans un être bon à tout comme Sjurd et plus tard comme l'Arétin une étincelle d'humanité, Kinck éprouve une juste fierté et se venge du reproche d'exagération et de parti pris dans le pessimisme.

§

On n'épuise pas facilement une œuvre de Kinck. Elle offre à chaque lecture des aspects nouveaux. Nous n'avons mentionné

ni la force explosive de son art, ni son récit dramatique, ni la vigueur si norvégienne de sa langue, ni enfin les merveilleux paysages du Vestland. Il suffira de constater qu'au bout de trente ans, l'œuvre reste pleine, intacte et jeune. En vérité, la revanche du poète commence.

J. LESCOFFIER.

LETTRES HISPANO-AMÉRICAINES

Quelques autres critiques. — Roberto Giusti : *Critica y Polemica*, éditions « Buenos Aires », Buenos-Ayres. — Armando Donoso : *Nuestros poetas* (Antologia Chilena Moderna), Nascimento, Santiago (Chili). — Mariano Antonio Barrenechea : *El Esceptic'smo Contemporano*, éditions « Argentina », Buenos-Ayres. — Alejandro Castanciras : *El Alma de Rusia*, éditions « Buenos Aires », Buenos-Ayres. — Mémento.

Bien que la critique n'ait pas, à l'ordinaire, un grand développement dans les littératures jeunes, nombreux sont les livres de ce genre publiés actuellement dans les républiques de l'Amérique espagnole. Après avoir traité de nos critiques des Lettres d'hier et de ceux des Lettres actuelles, je vais donc parler encore de **Quelques autres critiques**, qui ont publié récemment des ouvrages intéressants.

Roberto Giusti, Argentin, que j'ai déjà présenté comme un représentant de la critique intelligente et méthodique à propos de son livre **Critica y Polemica**, vient de nous donner, sous le même titre, une seconde série de ses travaux divers, dans lesquels se révèlent tantôt le critique tantôt le polémiste qui sont en cet écrivain. Dans l'intervalle, il a publié deux petits volumes : *Enrique Frederico Amiel en su Diario intimo*, et *Florencio Sanchez*, qui se distinguent par leurs qualités d'exposition ou d'investigation. Dans sa première série de *Critica y Polemica*, Giusti faisait uniquement de la critique littéraire. Dans la série actuelle, il s'adonne principalement à la « critique d'idées, de sentiments et de mœurs ». Il nous parle donc de certains écrivains de l'Argentine ou de l'Europe en les considérant particulièrement du point de vue sociologique ou simplement pragmatique. Ainsi, il étudie minutieusement le romancier et publiciste argentin Roberto Payro pour nous le présenter surtout comme un écrivain d'idées avancées et fécondes. Lorsqu'il le considère, en tant que romancier, il s'arrête à ses protagonistes, dans lesquels il croit voir le type de « l'homme de proie », et il s'interroge sur

la préférence de l'auteur pour un tel type. Mais s'il avait envisagé le sujet du point de vue littéraire et esthétique, il aurait reconnu dans ces protagonistes le type de l'aventurier, et il aurait saisi la cause de la préférence de l'auteur dans la richesse en gestes et en nuances de ce personnage, lequel, pour cette raison, a été représenté par nos romanciers depuis l'époque lointaine du roman picaresque. Je sais bien que Payro, dans une lettre à Giusti, donne d'autres explications. Mais les auteurs se rendent-ils toujours compte de leurs véritables intentions ? L'exemple de Cervantès nous dit que non. Le protagoniste de *El Casamiento de Laucha* (une des plus belle œuvres de Payro), par exemple, n'est-il pas un héros achevé de roman picaresque ? Certainement Giusti s'occupe aussi, dans son livre, de diverses questions littéraires. Il répond aux critiques dont certains de ses livres ont été l'objet avec la précision et l'énergie d'un polémiste de premier ordre, disserte sur les valeurs de la littérature argentine, sur le vice de la « publicité » littéraire, sur « l'enfant dans le roman moderne », etc., avec la compétence et la sagacité d'un critique très intelligent. Mais il traite plus longuement de la signification idéologique des Lettres. Il consacre une étude développée à « l'aspect social » de l'œuvre d'Anatole France, et une autre non moins étendue à l'attitude de Romain Rolland, « au dessus de la mêlée » pendant la guerre. Socialiste et internationaliste convaincu, Giusti déploie, à cette occasion, la plus grande ardeur pour nous parler des problèmes posés en Europe par la guerre et pour affirmer l'excellence du bolchevisme révolutionnaire. Cependant, cet écrivain argentin, si soucieux de politique internationale, ne se préoccupe pas du terrible problème qui pèse sur l'Amérique espagnole, convoitée par la ploutocratie impérialiste des Etats-Unis, et qui, avec l'occupation de Saint-Domingue, la mainmise sur le Guatemala, la pénétration astucieuse en Bolivie a pris en ces dernières années des proportions plus qu'alarmantes. Dans son livre, il n'y a pas une ligne sur les ouvrages qui ont traité de ces événements : les volumes de Manuel Ugarte, Isidro Fabela, Max Henriquez Urena et le remarquable opuscule de José Ingenieros, dont je me suis occupé ici déjà. Il est vrai que Giusti désire « l'internationalisme » et croit à l'avènement d'une « culture universelle ». Mais cependant, ne juge-t-il pas nécessaire que nos peuples conservent leur indépendance et que

notre esprit échappe à l'avalanche anglo-américaine, au moins pour que la culture latine puisse intégrer en bonne proportion cette civilisation universelle de l'avenir? Jusqu'ici Giusti ne s'était occupé dans ses études que de la littérature de son pays, si l'on en excepte un article consacré à Jose Enrique Rodo, qui, d'ailleurs, est un auteur du Rio de la Plata. Dans son présent livre, il y a un chapitre sur le grand écrivain espagnol Benito Perez Galdos et un autre sur le poète brésilien Gonçalves Dias. Malheureusement ce ne sont là que des discours occasionnels, de la littérature de circonstance. Il ne traite, dans tout l'ouvrage, d'aucun écrivain des autres pays de l'Amérique espagnole, et, quand il aurait pu faire allusion à certaines œuvres hispano-américaines, il omet d'en profiter. Ainsi, dans son étude sur « l'enfant dans le roman moderne », il ne signale pas le livre de l'écrivain chilien Eduardo Barrios : *El Niño que enloquecio de Amor*, qui est un petit chef-d'œuvre. Notre critique reproche à ses compatriotes leur manque de curiosité intellectuelle. On pourrait lui faire grief à lui-même de son peu de curiosité pour les problèmes et pour les Lettres de l'Amérique espagnole. Heureux serais-je si, dans un livre ultérieur, il me montrait que je me suis trompé. *Critica y Polemica* se lit, néanmoins, avec beaucoup d'intérêt. C'est que Giusti, en même temps qu'un écrivain cultivé, est un homme intègre, et ce qu'il écrit paraît vivant et sincère.

Armando Donoso, Chilien, dont j'ai parlé et qui est, par sa culture et par sa ferveur, un des meilleurs critiques de l'Amérique espagnole, nous a donné une grande anthologie des poètes de son pays, sous le titre peu significatif de : **Nuestros Poetas**. C'est un ouvrage copieux, très documenté, mais malheureusement pas toujours sûr. Le choix des auteurs et de leurs œuvres est généralement réussi, les portraits et les notes critiques sont souvent heureux. Mais parmi les poètes choisis, on ne voit pas Miguel Luis Rocuant, auteur de trois recueils de vers, et Ricardo Prieto Molina, lyrique très délicat, qui appartiennent à la pléiade moderniste. Il est vrai que Prieto n'a pas publié de livres, mais d'autres poètes qui n'en n'ont pas publié non plus figurent dans l'anthologie. Puis il y a bien des erreurs dans la bibliographie des auteurs et dans la partie: « à consulter ». Enfin, dans les pages critiques, Donoso formule parfois des jugements

peu médités. Il considère les vieux poètes nationaux sans employer ce « critère historique » indispensable pour juger les auteurs anciens, surtout chez nous, et il essaie de démolir le précurseur de la poésie moderne, Pedro Antonio Gonzalez, en déniant tout mérite à ce qu'il y a de plus louable dans son œuvre ; la rénovation du lexique, de l'image, de la rime. On dirait que le critique se fait l'écho des murmures des débutants des Lettres, toujours empressés pour dénigrer les grands aînés. Néanmoins, cette anthologie est un ouvrage qui a de la signification et de l'importance. Elle nous offre un tableau de la poésie chilienne moderne animé et détaillé, en même temps qu'elle nous fait connaître le mouvement de cette poésie pendant les trente dernières années. Nous y trouvons toute une phalange de poètes qu'il faut placer auprès des meilleurs lyriques de l'Amérique espagnole. Parmi les aînés, Pedro Antonio Gonzalez, Gustavo Valledor Sanchez, Dublé Urrutia, Pezoa Veliz, Magallanes Moure, Borquez Solar ; parmi les jeunes, Pedro Prado, Gabriela Mistral, Gonzalez Bastias, Carlos Mondaca, Lagos Lisboa, et parmi ceux qui ont débuté récemment, Prendez Saldias, Meza Fuentes, P. Neruda, Maria Monvel, S. Reyes, etc. Ne jugeons donc pas l'auteur avec rigueur. Rien n'est plus difficile que de faire une anthologie critique. Puis Donoso nous a promis de prendre note des observations qui lui seraient faites pour nous donner ensuite une nouvelle édition parachevée de son œuvre. Beau dessein, digne du critique avisé et fervent qu'est Donoso.

Parmi les critiques qui se sont adonnés à l'étude des Lettres étrangères, Mariano Antonio Barrenechea et Alejandro Castaneiras, Argentins tous deux, doivent être signalés. Barrenechea, qui s'est consacré depuis longtemps à étudier les penseurs européens, et qui nous a donné, entre divers travaux sur l'esthétique, un livre sur l'œuvre du grand philosophe français Jules de Gaultier : *Un idealismo Estetico*, a publié dernièrement, sous le titre de : **El Escepticismo Contemporaneo**, une série d'études sur différents penseurs ou écrivains européens : Remy de Gourmont, Nietzsche, Max Stirner, Dostoïewsky, suivies d'un essai sur le « Escepticismo Contemporaneo ». Œuvre d'analyse concentrée et de discernement, remplie d'idées et de ferveur, tout à fait intéressante. Plus jeune, Castaneiras, qui nous a déjà donné un livre vigoureux sur Maxime Gorki, envisagé du point

de vue sociologique, nous offre aujourd'hui une longue étude sur **El Alma de la Rusia**, considérée surtout dans l'œuvre de ses écrivains, particulièrement celle de Dostoïewsky. Travail poussé, méthodique et sagace, qui classe son auteur comme un excellent critique d'idées.

MÉMENTO. — R. Brenes Mesen : *Las Categorias Literarias*, Garcia Monge, san José de Costa-Rica. Etude sur divers aspects de la rhétorique et de la grammaire, très subtile et audacieuse, qui formera un chapitre d'un livre futur ; quand cet ouvrage paraîtra, nous en parlerons en détail. — Ernest Laclaud : *Manuel Galvez et le Roman Argentin*, « Revue de l'Amérique Latine », Paris. Conférence prononcée par son auteur à la Sorbonne, très riche d'idées et d'aperçus sur les lettres argentines ; annonce un critique excellent. — N. Olivari et L. Stanchina : *Manuel Galvez*, « Agencia de Libreria y Publicationes », Buenos-Aires. Etude pleine de ferveur de ces jeunes critiques. — Telmo Manacorda : *Los Poetas del Salto*, « Pegaso », Montevideo. Petite étude très renseignée et remplie de fougue juvénile. — Léon Fiel : *La Obra de Rafael Barrett*, éditions « Sol », Buenos-Ayres. — Anibal Ponce : *Avellaneda*, Coni, Buenos-Ayres. — Roberto Gache : *Baile y Filosofia*, Agencia de Libreria y Publicaciones, Buenos-Ayres. — Un hebdomadaire illustré, *Par-Sur-Am*, a commencé de paraître à Paris ; il se consacre à cultiver les relations entre la France et l'Amérique Latine. Dans le premier numéro, nous remarquons un curieux article du directeur, Louis Forest, expliquant le titre de cette publication, et de beaux souvenirs de Buenos-Ayres, de Marguerite Moreno.

FRANCISCO CONTRERAS.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

J. Haller : *Aus dem Leben des Fürsten Philipp zu Eulenburg-Hertefeld*, Berlin, Paetel.

Dans le *Mercure* du 1-XII-1923, nous avons rendu compte des *Mémoires* (*Aus 50 Jahren*) du prince Ph. d'Eulenburg. Ils se terminent presque exactement à la chute de Bismarck. La biographie publiée par J. Haller (**Vie du prince Ph. d'Eulenburg**) au contraire ne s'occupe guère que de la période suivante.

Pendant le long gouvernement de Bismarck, les idées parlementaires avaient fait de grands progrès en Allemagne ; seuls les conservateurs étaient encore partisans du pouvoir personnel, à la condition d'ailleurs d'être servis par lui, mais Guillaume II

ne pouvait se résigner à être purement un monarque constitutionnel. Il s'exagérait la fidélité et l'esprit d'obéissance du peuple allemand. De là, autour de lui, deux groupes : 1° ses aides-de-camp, imbus de l'ancien esprit prussien et dont certains, comme le général von Plessen, ne parlaient que de fusiller; 2° les hommes d'Etat et les diplomates qui avaient remplacé Bismarck. Eulenburg faisait naturellement partie de ce second groupe et était son porte-parole. C'est ainsi que le 7 octobre 1890, il conseilla à l'Empereur de ne pas provoquer de crise ministérielle six mois après le renvoi de Bismarck en refusant de confirmer la réélection d'un bourgmestre qui était en fonctions depuis 12 ans. « L'Allemagne philistine, lui écrivit-il, comprend difficilement la vie peu calme de V. Maj., mais trouve dans la stabilité des organes du gouvernement une certaine compensation. Sa perte aurait pour conséquence des états d'esprit fort graves à l'égard de V. Maj. »

Le 20 janvier suivant, Eulenburg écrivait :

J'ai trouvé l'état d'esprit à Berlin mauvais... Les partis conservateurs sont mécontents des nouveaux projets de loi. Il en est de même avec extravagance dans tous les cercles militaires où, avec l'entêtement accoutumé et avec les prétentions à l'infaillibilité d'un jugement borné, on met à la charge de l'Empereur des choses complètement imaginaires. A la base de ce mécontentement est la croyance que l'Empereur est profondément endetté et souffre de la folie des grandeurs. On est borné, aveuglément bismarckien et malveillant à l'égard de l'Empereur.

En janvier 1892, Eulenburg donna une preuve de son influence en faisant rejeter par Guillaume II le projet Zedlitz (introduction de l'école confessionnelle en Prusse). Il avait observé qu'en Bavière, ce projet avait enthousiasmé les particularistes et mécontenté les partisans de l'Empire.

Caprivi ayant commis l'indiscrétion de révéler la part d'Eulenburg dans le renvoi de Zedlitz, on attribua à tort à l'ami de l'Empereur le renversement de Caprivi, quoiqu'il eût essayé de l'empêcher. Voici comment il se produisit :

L'assassinat du président Carnot, le 25 juin 1894, avait fort agité Guillaume II. Par télégramme du 24 juillet, envoyé au comte Botho Eulenburg, président du Conseil des ministres prussiens, il exigea que le ministère propose des mesures législatives contre la Révolution (*Umsturzgesetz*). Botho déclara ne pouvoir

le faire en Prusse si on n'y procédait auparavant dans l'Empire. Pour y arriver,

on devait, d'après lui, dissoudre au besoin le Reichstag plusieurs fois et même, à la dernière extrémité, changer la loi électorale (c'est-à-dire faire ce que Bismarck projetait à la fin de son ministère). Caprivi rejeta bien loin un pareil projet. La question n'était pas encore éclaircie quand l'Empereur, dans un discours à Kônigsberg, le 5 septembre, lança le cri : « Au combat, pour la religion, la morale et l'ordre contre les partis du désordre ! » Il était résolu aux mesures les plus extrêmes, voire même à changer le chancelier, auquel cas, suivant lui, seul un général pourrait être nommé... Le 25 septembre, Ph. Eulenburg arrivant près de l'Empereur trouva la situation sérieuse : Caprivi décidé à partir si on entreprenait plus qu'une légère aggravation des dispositions pénales, Botho résolu à démissionner si des mesures énergiques n'étaient pas prises... Ph. Eulenburg fit de son mieux pour amener une entente... mais échoua complètement auprès de l'Empereur...La cause de Caprivi reçut même un nouveau coup quand l'Empereur apprit que le Chancelier ne lui avait pas communiqué que les trois royaumes avaient déclaré qu'ils étaient prêts à soutenir des mesures extrêmes... « Marschall et le Chancelier m'ont tenu systématiquement dans l'ignorance ! s'écria-t-il. J'y suis habitué, mais cette fois, c'est un comble. »

Le 12 octobre, la question fut discutée dans un conseil des ministres en présence de l'Empereur : ce dernier et Botho furent seuls pour une action énergique. Le lendemain, la situation parut s'améliorer, le député von Helldorff-Bedra ayant fait comprendre à Guillaume la situation parlementaire. Le 19, le ministère se mit d'accord sur les modifications du code pénal qu'il demanderait. Mais alors on apprit que Waldersee était arrivé à inspirer à Guillaume une autre exigence : compléter les quatrièmes bataillons. Découragement de Caprivi qui parla de nouveau de partir. Ph. Eulenburg se hâta de représenter à l'Empereur « les mauvaises conséquences » qu'aurait ce départ. La crise sembla de nouveau s'arranger, le grand duc de Bade ayant fait promettre à Caprivi de rester. Cependant, il était sûr que, si l'Empereur avait renoncé à nommer Botho chancelier, il n'attendait qu'une occasion pour laisser partir Caprivi. La candidature du statthalter Hohenlohe-Schillingsfürst, posée par le grand-duc de Bade à la fin de septembre, s'imposait de plus en plus.

Les amis de Caprivi croyaient à sa chute. Le 22, Eulenburg, qui soupa avec Marschall et Holstein, nota d'eux :

Découragement total : *finis Germaniæ*. Je leur laisse exhaler leurs lamentations... sur leur travail incessant et anonyme sous un empereur trop jeune qui, marchant entre des précipices, fait de la politique personnelle pendant que le grand homme d'Etat disgracié lui fait la guerre.

Le 23, Caprivi remit sa démission. L'Empereur la refusa d'abord par télégramme, puis vint lui-même chez son Chancelier et, télégraphia à Holstein, « lui fit une conférence magistrale sur les malheurs que son départ entraînerait... Il l'assura de sa pleine confiance et le chargea d'envoyer lui-même à Botho le texte de sa démission ». Le soir, arrivant à Lœwenberg chez Ph. Eulenburg pour chasser, le Kaiser lui dit : « Je t'annonce l'heureuse terminaison de la 9e crise », et il passa la soirée gaîment.

Le lendemain 24, l'empereur part à la chasse, puis déjeune. Il venait de finir quand Botho parut, visiblement préoccupé. L'Empereur se leva pour le saluer, puis alla se promener avec lui un peu plus loin pendant une grande heure, gesticulant vivement. Finalement, l'Empereur revint « avec le visage pâle et pincé » qu'il avait dans les moments d'anxiété. Il fit continuer la chasse, mais, quand il fut seul avec Ph. Eulenburg, lui dit : « Imagine-toi, ton cousin vient de me présenter sa démission ! » Dans la lettre de démission de Caprivi, il était parlé « de l'abîme infranchissable » qui le séparait de Botho et l'Empereur avait fait envoyer cette lettre à ce dernier ! Ph. Eulenburg dut avouer que réconcilier Caprivi et Botho était désormais impossible. « Qui me conseilles-tu de nommer ? » lui demanda Guillaume. — « Un homme, répondit Ph. Eulenburg, qui n'est ni conservateur, ni libéral, ni ultramontain, ni progressiste, ni dévot, ni athée, est difficile à trouver. » Finalement, il proposa le Statthalter Hohenlohe. Guillaume annonça l'intention de lui écrire s'il ne pouvait décider Caprivi à se réconcilier avec Botho. Ce dernier, le soir même (24 octobre), avait consenti à rester si Caprivi en exprimait le désir. « Il ne le pourra pas, déclara Ph. Eulenburg, car pendant que nous causions paisiblement ici, une danse du sabbat a commencé dans la presse qui rendra à Caprivi toute déclaration impossible. » Et en effet, quand le lendemain 25, pendant le retour, le Kaiser commença la lecture des coupures des journaux, il s'écria : « Ma conversation la plus intime avec

Caprivi est dans le journal! » Le bureau de la presse du chancelier venait de couler celui-ci.

Hohenlohe lui succéda et présenta « le petit projet contre la révolution » accepté par son prédécesseur. Malgré son rejet par le Reichstag, l'Empereur n'abandonna pas son idée de mesures de combat énergiques. Mais seul le ministre de l'Intérieur Kœller se montra disposé à proposer en Prusse des lois plus sévères sans tenir compte du vote du Reichstag. Peu après, « Kœller ayant communiqué à des aides-de-camp de l'Empereur le vote du ministère au sujet de la réforme du code pénal après que déjà (sans sa faute, comme on le sut plus tard) quelque chose en avait transpiré dans la presse, les autres ministres déclarèrent ne plus pouvoir travailler avec lui. » L'Empereur, qui regardait Kœller comme son homme de confiance et comme « l'homme fort », trouva leur procédé inconvenant. Placé devant l'alternative, ou renvoyer Kœller, ou renvoyer le Chancelier et les autres ministres, il hésita plus de trois mois. Le 1er octobre, Eulenburg, qui essayait de lui faire admettre la nécessité de renvoyer Kœller, écrivait : « J'ai épuisé tous mes moyens ». Ce n'est que le 8 décembre que Kœller fut sacrifié, mais simultanément, les autres ministres reçurent « un ordre sec désapprouvant leur procédé et réservant les droits de la couronne ».

Ainsi Guillaume, par ses interventions dans la politique, avait mécontenté successivement Bismarck, Caprivi et leurs partisans, puis Hohenlohe et ses collaborateurs. C'était surtout à la chancellerie que ces sentiments étaient vifs. Au reproche que lui fit Holstein (le chef de la section politique) de se joindre au « courant autocratique », Eulenburg répliqua : « La fatigue de la régularisation (des actes de l'Empereur) pendant des années vous a conduit à une sorte de haine. Le Holstein de 1888, avec sa romantique fidélité au Roi, n'est pas, il est vrai, devenu, en 1896, un antimonarchiste, mais il est déjà un parlementaire ». A quoi Holstein répondit : « Chaque année où l'on empêche l'Empereur de s'engager dans une impasse fait croître en lui la conviction qu'il n'en court pas le danger parce qu'il voit tout de haut... Réservez-vous, vous êtes encore jeune, votre heure peut venir. »

Les ministres en étaient arrivés à l'idée qu'il était moins dangereux pour eux d'essayer de faire marcher l'Empereur en s'ap-

puyant sur le Reichstag que de tenter de forcer le Reichstag à voter comme le désirait l'Empereur. C'est ce qu'expliquait Eulenburg à Bülow, le 10 mars 1896 :

La situation est la suivante : l'existence du groupe Holstein, Marschall, Bronsart est indiscutable. L'utilisation des situations difficiles pour garrotter l'Empereur est devenue un système... Holenlohe en est tombé d'accord avec moi et nous avons convenu que dans un cas aigu, il ne se solidarisera pas avec les autres. Cela pourra conduire à une crise partielle, mais pourra aussi ramener le groupe à la raison.

Les tiraillements entre l'Empereur et ses ministres continuèrent longtemps. Le 8 avril 1897, Eulenburg croyait nécessaire de rappeler à l'Empereur que le roi de Saxe avait déclaré « que les princes confédérés ne suivraient pas l'Empereur en cas de coup d'Etat » (il se garda d'ailleurs de dire que le Roi avait ajouté : « parce qu'il est trop peu stable »). Peu après, Marschall, malade, se retira et Bülow, sur la recommandation d'Eulenburg, lui succéda. C'est le seul personnage qu'il ait jamais recommandé. Mais sa nomination ne mit pas fin aux crises du genre de celles que je viens de raconter : elles se renouvelèrent chaque fois qu'une intervention impulsive du Kaiser mit les ministres en mauvaise posture devant l'opinion publique ou le Parlement.

ÉMILE LALOY.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914

Maurice Genevoix : *Sous Verdun*, Flammarion. — Marcel Millet : *Un militaire sans numéro*, « Mercure de Flandre ».

M. Maurice Genevoix, qui fut appelé, au début de la guerre, comme élève de l'Ecole Polytechnique et fut bombardé sous-lieutenant, vient de réimprimer un très intéressant récit des premiers mois du conflit : **Sous Verdun**, dont on ne sait trop s'il faut davantage recommander le brio, l'entrain, la sincérité ou l'esprit d'observation, le goût du détail précis, du fait typique et des circonstances qui en rendent la lecture surtout attrayante.

Après les événements des premiers jours, le livre de M. Maurice Genevoix nous conduit du côté de Verdun, et les troupes vont bientôt battre en retraite.

L'invasion commence ; les Allemands sont contenus dans la région qui devait être le pivot de l'immense mouvement tournant

qui allait les rabattre sur Paris; on entend le canon, dont les grondements se rapprochent, et bientôt les obus vont tomber parmi nos troupes en retraite. En même temps, on voit les routes s'encombrer de fuyards, de pauvres gens qui déménagent leur mobilier ou leurs nippes. Des voitures passent, des chariots traînés par un cheval maigre et galeux ; des ballots, des paniers d'osier, des cages à lapins s'y entassent, pêle-mêle avec des matelas, des oreillers, des édredons d'un rouge déteint, — parmi ce bric-à-brac sont installés des femmes ahuries, des mioches hirsutes et morveux, tandis que suivent des vaches qui meuglent en tirant sur la longe, des gars « épais » qui les poussent du pied ; — ailleurs ce sont encore des charrettes pleines de femmes et de « gosses » ; des voitures remplies de blessés, des camions de munitions, tandis que des groupes de fantassins éreintés, blancs de poussière, encombrent les routes qui ont ramené les nôtres sur les bords de la Marne. — On aperçoit cependant des patrouilles allemandes de dragons gris ; des coups de feu sont échangés. Les troupes en retraite passent par Malancourt, Avocourt et la forêt de Hesse. On traverse Bausée-sur-Aire et Sommaisne pour atteindre Rembercourt-aux-Pots qui possède une délicieuse église du XVIe siècle (5 septembre).

Peu après, la bataille s'engagea, — du côté de l'Aire, indique notre narrateur. Nous sommes près de Pretz-en-Argonne, que l'ennemi bombarda bientôt, et la bataille se déchaîna définitivement vers 9 heures. Elle se développa avec des alternatives diverses. Les hommes, au soir de la première journée, battent en retraite sur Rambercourt, que les Allemands bombardent bientôt et dont l'église brûle. Mais les combats se poursuivent longuement, avec des avances et des reculs, des alternatives diverses; un moment, les troupes ont à traverser des terrains où l'on s'est déjà battu, et c'est le spectacle des cadavres déchiquetés par les obus, qui pourrissent déjà dans la grosse chaleur du jour. Un moment, les attaques des Allemands, qu'on a saoulés d'éther et d'alcool, paraissent l'emporter ; il ne reste à l'officier que vingt et un hommes sur soixante-dix qu'il avait au début des combats, qui durent déjà depuis trois ou quatre jours. Les autres compagnies du régiment sont aussi mal partagées.

Le temps s'est mis à la pluie et a favorisé un moment les attaques des Boches. Parmi les prisonniers, beaucoup avaient dans

leur sac des pastilles incendiaires, et l'on en vit qui prirent feu sous le choc des balles et flambèrent comme des torches. Mais, de ce côté, une batterie de 75 fit de terribles ravages parmi les assaillants dont l'attaque fut nettement arrêtée. On s'est en somme battu durant cinq jours ; mais la décision a été surtout obtenue, on le sait, aux combats des marais de Saint-Gond, aux batailles livrées sur la Marne et où le général Galliéni fit donner l'armée de Paris. L'invasion allemande avait été arrêtée net.

Cependant les Allemands battent en retraite et les nôtres les poursuivent. On passe à Marats-la-Grande, où l'on retrouve diverses tombes des soldats français tués pendant la retraite. M. Maurice Genevoix, en passant, ramasse un éclat d'obus qui a un demi-mètre de hauteur sur une largeur de 0,15 cent., avec des arètes coupantes, des dents de scie et des pointes aiguës. C'est un bel échantillon de la production d'outre-Rhin. — On arrive à Erize-la-Petite. Au-delà se rencontrent beaucoup de cadavres français, restés dans les champs, sur les routes, tuméfiés et hideux. Les Allemands en ont ramassés et déposés dans des attitudes ridicules. Mais on aperçoit aussi des objets matériels divers que l'ennemi a abandonnés : casques bosselés, baïonnettes, cartouchières pleines encore de chargeurs ; des caissons éventrés, des avant-trains disloqués, des chevaux morts ; un affût de mitrailleuse fracassé par un coup de 75, etc...

De ce côté encore, on rencontre un cimetière ennemi, — fait assez rare, car le plus souvent les boches ont dissimulé les lieux de sépulture de leurs morts en nivelant et piétinant le terrain ; et des croix marquent ici la place de tombes surtout collectives, — qui viennent avouer que les assaillants ont fait, eux aussi, de lourdes pertes dans la bataille.

Les troupes parviennent cependant au village de Saint-André, où l'on retrouve les vestiges d'un poste de secours de l'ennemi et de multiples objets, armes, casques, munitions, pansements, etc., qui attestent le départ précipité des troupes ennemies. On atteint cependant Sivry-la-Perche, et bientôt le camp retranché de Verdun. M. Maurice Genevoix séjourne assez longuement de ce côté, et son livre rapporte encore de nombreux détails sur la vie en campagne, la guerre de tranchées qui commence. On sait, à la fin du volume, qu'il est dirigé sur les Eparges et que la vie sur le front continuera plusieurs années encore.

Ce récit avait été publié déjà durant les hostilités et dame censure y avait fait usage de ses grands ciseaux. Les passages supprimés ont été rétablis et je dois dire que le volume n'y avait perdu ni en attrait ni en sincérité. C'est un des beaux livres produits par la grande guerre et l'éditeur Flammarion a bien fait de le reprendre.

Après le volume de M. Maurice Genevoix, une publication curieuse peut être encore mentionnée, celle de M. Marcel Millet : **un Militaire sans numéro**, et dont la singularité retiendra sans doute le lecteur. M. Marcel Millet, comédien de son métier, fut mobilisé en février 1917. Il était plutôt de méchante humeur ; et dans les notes qui composent en somme presque tout son livre, il déclame avec véhémence.

M. Marcel Millet dut se rendre à l'Ecole Militaire, où il avait été convoqué avec tout un contingent, et comme « artiste » fut plutôt accueilli avec plaisir. A la révision, on lui reconnut une maladie de cœur ; mais on passa outre, car son personnage était alors très demandé. — C'était le moment où l'on organisait le théâtre du front, pour distraire un peu les « poilus » qui se morfondaient depuis de longs mois déjà dans la boue des tranchées et des avant-postes. M. Marcel Millet, après quelques jours d'attente et divers pourparlers, fut envoyé à Château-Thierry. Dans une tenue un brin fantaisiste, il arrive muni d'une grande valise, — sans doute pour son bagage de comédien.

Il devait attendre là quelques collègues et avec eux procéder à l'organisation d'un de ces fameux théâtres destinés aux armées. Cependant et malgré des *peines de cœur* dont il nous entretient de temps à autre, il fait la connaissance de la fille de sa propriétaire, personne plutôt replète et mûre, avec laquelle s'ébauche une intrigue. Les collègues arrivent bientôt et ce furent des conversations sur la détresse de l'art dramatique en ces années de guerre. Après un bombardement des avions allemands sur la gare, bombardement qui fait quatre-vingt-dix morts, la petite troupe, que suit désormais le chariot du *Roman Comique*, fut dirigé en arrière, sur la Ferté-sous-Jouarre, où l'on organisa une première représentation. M. Marcel Millet a encore une intrigue avec une petite Bretonne avenante, servante d'auberge, puis est envoyé à Paris, où il a d'autres aventures. A la Ferté-sous-Jouarre, le spectacle commence bientôt, concert, théâtre, où tout a été

improvisé. Il y eut trois représentations, puis ce fut le départ.

De la Ferté, on gagna Bergues, dans le Nord, en passant par la forêt de Compiègne, Senlis, Breteuil, s'arrêtant de temps à autre pour le casse-croûte et pour des choses diverses. Plus haut, la troupe arrive du côté de Saint-Pol, Amiens, Lille, pour gagner enfin Bergues, où l'auteur a des difficultés avec la gendarmerie, à cause de son livret militaire. — A Bergues, les chariots du matériel sont remisés, car le général commandant dans la région n'a pas de tendresse pour le cabotinage. Après quelques jours d'attente et des excursions à Dunkerque et Malo-les-Bains, la troupe est envoyée sur l'Yser, pour apporter quelques distractions aux soldats qui séjournent sur cette partie du front. Dans un village de ce côté, les comédiens sont logés dans un immeuble bizarre, un dépôt d'épiceries, cigares, etc. La chambre coûte 40 fr. par jour. Une représentation est donnée à West-Velteran, mais les poilus se montrent plutôt indifférents. L'auteur joue un gentilhomme plein d'élégance, mais avec des godasses dont il a voulu couvrir la difformité avec des guêtres. D'autres représentations sont données aux environs, puis la pluie arrive et suspend ces petites fêtes qu'interrompaient parfois le bombardement ou des chutes d'avions. Plus tard, M. Marcel Millet passe à Roussbrugghe et revient à Bergues. La troupe se rend ensuite à Crochte, mais où la réception est plutôt fraîche, car certains chefs considèrent, à tort ou à raison, les acteurs de la petite troupe comme des « fricoteurs ». D'ailleurs, les « artistes » de cette tournée, c'est une constatation qu'on peut faire bientôt, semblent tenus en suspicion par les troupes, comme par la population civile. Les tournées continuent avec Dunkerque et Bergues comme points d'attache. Je passerai sur quelques anecdotes, des impressions du moment; histoires de femmes, etc. Un moment, la troupe va jouer à l'hôpital belge de la frontière, où des femmes se mettent de la partie, ce qui permet de monter des pièces importantes, — épisode qui se termine encore par une aventure galante.

Le récit qui continue nous conduit à Rexpoède. — Enfin, en octobre 1917, se trouvant à Erxpode, il est rejoint par un ordre de partir pour l'Amérique, — où son art doit servir à la propagande antiallemande. Il va prendre le train à Dunkerque pour gagner Noisy-le-Sec-Paris, d'ailleurs assez malade et traînant la

lourde valise qui renferme son matériel. Il est houspillé dans le train par une bande de poilus hostiles au cabotinage destiné à la propagande américaine, et dont l'un même finit par le gratifier à la descente du wagon d'un coup de pied qui l'étale dans la boue. — Le volume d'ailleurs s'arrête à peu près sur ce fait. Le récit de la tournée en Amérique sera pour une autre fois.

Le volume de M. Marcel Millet est en somme une curiosité. Il nous fait passer en marge du front, comme son auteur reste à côté de la guerre. Mais ce sont souvent les à-côtés du drame qui intéressent ; et il y a bien à penser, — pour diverses raisons, — que l'ouvrage rencontrera un public nombreux.

CHARLES MERKI.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction, et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Esotérisme

Paul Choisnard : *Essai de Psychologie astrale*, accompagné d'un *Dictionnaire de Psychologie astrale* ; Alcan. 12 »

Dr Albert de Schrenck-Notzing : *Les phénomènes physiques de la médiumnité*. Préface du Dr Charles Richet ; Payot. 25 »

Histoire

N. Jorga : *Histoire des Etats balkaniques jusqu'à* 1924 ; Gamber. » »

Comtesse H. de Reinach-Foussemagne : *Charlotte de Belgique, Impératrice du Mexique*. Préface de Pierre de La Gorce. Avec de nombr. illust. ; Plon. 20 »

Littérature

Aucassin et Nicolette, chantefable du XIIIe siècle, édité par Mario Roques ; Champion. » »

Camille Audigier : *Hégésippe Simon, homme politique*. Préfaces apocryphes d'Edouard Herriot et Léon Daudet ; Edit. Monde moderne. 7 95

Jacques Bacot : *Le poète tibétain Milarépa, ses crimes, ses épreuves, son nirvana*, traduit du tibétain avec une introduction et un index. Avec 40 bois de Jean Buhot ; Bossard. 30 »

Pierre Benoit : *Les guerres d'enfer et l'avenir de l'intelligence* ; Le Pigeonnier, Saint-Félicien-en-Vivarais. 5 »

Henri, Jean et André Brémond : *Le charme d'Athènes et autres essais* ; Bloud et Gay. 15 »

Lucien Dubech : *Les chefs de file de la jeune génération* ; Plon. 7 50

Emile Fenouillet : *L'art de trouver un mari* ; Edit. Montaigne. 10 »

Victor Giraud : *Le christianisme de Chateaubriand*. I : *Les origines* ; Hachette. 12 »

Lafcadio Hearn : *En glanant dans les champs de Bouddha*, traduit par Marc Logé ; Mercure de France. 7 50

Victor Hugo : *Légende des siècles*, nouvelle série, III. (Les grands

écrivains de la France.) Avec des variantes, une introduction, des notices et des notes ; Hachette. 35 »

Mgr E.-L. Julien : *Le prêtre.* (Les caractères de ce temps) ; Hachette. 6 »

A. de Lamartine : *Œuvres choisies,* prose. Introduction et notes par Georges Roth. Avec 2 gravures ; Larousse, 2 vol. Chaque 5 50

Louis Latzarus : *Eloge de la bêtise* ; Hachette. » »

Pierre Lièvre : *Maurras* ; Le Divan. » »

Francis de Miomandre : *Fumets et fumées.* Croquis de O. Fabrès ; Le Divan. » »

Jehanne d'Orliac : *Le drame de la Chavonnière* ; Flammarion. 7 95

Léon Pierre-Quint : *Marcel Proust, sa vie, son œuvre* ; Kra. » »

Plotin : *Ennéades,* III, texte établi et traduit par Emile Bréhier ; Les Belles-Lettres. 18 »

Emile Pons : *Swift.* I : *Les années de jeunesse et le « Conte du Tonneau »* ; Libr. Istra. 25 »

J.-J. Rousseau : *La nouvelle Héloïse,* I (Les grands écrivains de la France), édition publiée d'après les manuscrits et les éditions originales, avec des variantes, une introduction, des notices et des notes ; Hachette. 35 »

Saint-Augustin : *Confessions,* tome I, texte établi et traduit par Pierre de Labriolle ; Les Belles-Lettres. 18 »

Carl Sternheim : *Libussa, la jument de Guillaume II,* traduction de Marc Henry ; Kra. » »

Ouvrages sur la guerre de 1914

Une Allemande : *Les atrocités allemandes de la grande guerre d'après des documents authentiques.* Traduit de l'allemand par Frédéric de Marwicz ; Bossard. 6 »

M. Boghitchevitch : *Les causes de la guerre.* Avant-propos par Georges Demartial ; Rieder. 7 50

Général Camon : *Ludendorff sur le front russe,* 1914-1915. *Manœuvres et batailles.* Avec 24 croquis ; Berger-Levrault. 6 75

Général de Castelli : *Le 8e corps en Lorraine, août-octobre 1914* ; Berger-Levrault. 12 »

Edouard Herriot : *Lyon pendant la guerre* ; Presses universitaires de France. 12 50

Général Palat : *La grande guerre sur le front occidental,* XI : *Bataille de la Somme, 1er juillet 1916, 1er janvier 1917.* Avec 3 cartes ; Berger-Levrault. 20 »

Pédagogie

A. Souché : *Le 1er livre de morale de la jeune Française* ; Libr. d'éducation nationale. » »

A. Souché : *Le 2e livre de morale du jeune Français.* Préface de M. Ferdinand Buisson ; Libr. d'éducation nationale. » »

A. Souché : *Le 2e livre de morale de la jeune Française.* Préface de M. Ferdinand Buisson ; Libr. d'éducation nationale. » »

Philosophie

René Guénon : *L'homme et son devenir selon le Védanta* ; Bossard. 18 »

Maurice Halbwachs : *Les cadres sociaux de la mémoire* ; Alcan. 25 »

James H. Leuba : *Psychologie et mysticisme religieux,* traduit par Lucien Herr ; Alcan. 30 »

G. Séailles : *L'origine et les destinées de l'art* ; Alcan. 9 »

Poésie

Emilie Arnal : *Les chansons d'Aëllo* ; Chiberre. 7 »

A. de Lamartine : *Jocelyn.* Introduction et notes par Georges Roth. Avec une gravure ; Larousse. 5 50

A. de Lamartine : *Œuvres choisies,* poésie. Introduction et notes par Georges Roth. Avec 2 gravures ; Larousse, 2 vol. Chaque 5 50

Robert de La Villehervé : *Poésie,* II, 1874-1899. *Le livre de misère.*

Blasons et vitraux. Poésies diverses. Jouvence. La chanson de midi ; Ollendorff. 15 »
Jules de Marthold : *Les feuilles du chêne* ; Chiberre. 6 »
Pierre-Henry Proust : *La maison aux mille fenêtres* ; Chiberre. 5 »
Jean Psichari : *Fioretti per Francesca* ; Librairia italiana, Paris. » »
Henri de Régnier : *Œuvres de Henri de Régnier, V : Poésies diverses. Poèmes anciens et romanesques. Tel qu'en songe* ; Mercure de France (Bibliothèque choisie). 18 »
Marguerite Yvane : *La lumière disparue* ; Chiberre. 6 »

Politique

Edward A. Filene : *Le problème européen et sa solution*, traduction française de Francis Delaisi. Préface de M. Paul Painlevé ; Payot. 10 »
N. Lénine : *La révolution prolétarienne et le renégat Kautsky* ; Libr. de l'Humanité. 4 »
Charles Saroléa : *Ce que j'ai vu en Russie soviétique*. Préface du cardinal Mercier ; Hachette. 8 »
Whitney Warren : *Monténégro, le crime de la Conférence de la paix* ; Edit. Atar. » »

Questions coloniales

Georges Brousseau : *Souvenirs de la mission Savorgnan de Brazza*. Préface de Maurice Delafosse ; Soc. d'édit. géographiques, maritimes et coloniales. 10 »
Dr Aug. Vallet : *Un nouvel aperçu du problème colonial* ; Berger-Levrault. 8 »

Questions médicales

Léon Daudet : *L'homme et le poison* ; Nouv. libr. nat. 5 »

Questions militaires

Général Camon : *La guerre napoléonienne. Précis des campagnes* ; Berger-Levrault.
Tome I 12 »
Tome II 8 »
Ch. Cunat : *Histoire de Robert Surcouf, capitaine de corsaire*, d'après des documents authentiques ; Payot. 10 »

Questions religieuses

Le Livre du Zohar, pages traduites du chaldaïque par Jean de Pauly ; Rieder. 9 »

Roman

Robert Adeiléria : *Le barbare* ; Edit. du Chevalier. 7 50
Alexandre Arnoux : *Suite variée*. (Cahiers verts n° 55) ; Grasset. 9 »
Georges Batault : *Sibyl* ; Flammarion. 7 95
Henri Béraud : *Au Capucin gourmand* ; Albin Michel. » »
André Beucler : *La ville anonyme* ; Nouv. Revue franç. 7 50
Johan Bojer : *La puissance du mensonge* ; Nelson. 4 50
Jean Duval : *Au centre de la terre* ; Edit. de La Nef. 7 50
Marie Jade : *Le masque du génie* ; Renaissance du livre. 7 50
René Jouglet : *Les confessions amoureuses* ; Plon. » »
Rudyard Kipling : *Du cran !* traduit par Louis Fabulet ; Mercure de France. 7 50
A. de Lamartine : *Graziella*. Introduction et notes par Georges Roth ; Larousse. 5 50
A. de Lamartine : *Raphaël*. Notices et annotations par Georges Roth. Avec une gravure ; Larousse. 5 50
Jacques Lombard : *La confession nocturne* ; Lemerre. 7 50
Francis de Miomandre : *L'ombre et l'amour* ; Rasmussen. 7 50
Eugène Montfort : *La Turque*. Pré-

face de Francis Carco ; Flammarion. 7 95
Paul Morel : *Les contes de l'oiseau bleu* ; Peyronnet. 3 50
Charles Pettit : *Monsieur Fifrelet et son bâtard* ; Flammarion. 7 95
Rachilde : *Le meneur de Louves* ; Plon. 3 »
André Reuze : *Le tour de souffrance* ; Fayard. 7 50
Gil Robin : *La femme et la lune* ; Kra. 12 »
Arthur Schnitzler : *Mourir*. Traduit de l'allemand par Alzir Hella et O. Bournac ; Rieder. 6 75
W. Somerset Maugham : *L'archipel aux Sirènes*, texte français de Mme E.-R. Blanchet ; Edit. de France. 7 50
Philippe Soupault : *Voyage d'Horace Pirouelle* ; Kra. » »
Thiosse : *Légendes noires*, mœurs canaques ; Laubreaux, Nouméa. » »
Zell : *Tête de loup* ; Flammarion. 7 95

Sciences

Lucien Poincaré : *La physique moderne*, son évolution. Edit. refondue et augmentée de 3 chapitres par Maurice de Broglie ; Flammarion. 8 »

Sociologie

Edouard Millaud : *Le journal d'un parlementaire*, publié et annoté par Louis Payen, tome IV ; Chiberre. 7 »
Taval : *Après la corbeille de mariage* ; Paris, 21, rue Cambon. 6 75

Théâtre

Divers : *Le théâtre au Palais* : Henry Buteau : *Le danseur*. Henri Falk : *Une femme de tête*. Raymond Hesse : *La plus heureuse des trois*. Alph. Jouet : *Mercure en maraude*. Lionel Nastorg : *Le tournant*. Louis Vaunois : *L'adieu* ; Peyronnet. 7 50
Marc Elder : *La farce des tripes* ; Figuière. 7 »
Molière : *Œuvres*, illustrées de gravures anciennes et publiées d'après les textes originaux, avec des notes par Bertrand Guégan. Tome I ; Payot. 10 »
Martial Perrier : *Ma version de « La maison cernée »*. Imp. de Montmartre. » »
Romain Rolland : *Le jeu de l'amour et de la mort* ; Albin Michel. 7 50

Varia

C. Leroux Cesbron : *Le palais de l'Elysée*, chronique d'un palais national. Avec des grav. ; Perrin. 12 »
Pierre B. Maybon : *Essai sur les Associations en Chine* ; Plon. 20 »
Léonard Rosenthal : *L'esprit des affaires*, réflexions d'un commerçant ; Payot. 7 50

MERCVRE.

ÉCHOS

Les fêtes de Verlaine à Metz. — Le monument Verlaine. — Le bicentenaire de l'ordre du Bain. — L'affaire de Tahiti. — A propos de suggestion. — Mythomanie et hyperémotivité. — Le titre d'Empereur pris par les rois de France. — Encore un plagiat d'Anatole France. — Théâtre du Peuple. — Erratum. — Publications du « Mercure de France ».

Les fêtes de Verlaine à Metz. — Un buste de Verlaine a été inauguré à Metz, le samedi 27 juin, sur l'Esplanade, du côté du jardin de Boufflers. C'est l'œuvre du sculpteur James Vibert, et il a pu être

érigé, à la suite de la souscription ouverte dans le *Mercure de France*, sous le patronage de la Société des Amis de Verlaine, dont le président est Gustave Kahn, et de la Fédération lorraine des Lettres et des Arts, présidée par le colonel Deville.

On sait que Paul Verlaine naquit à Metz, le 30 mai 1844, dans la maison portant le n° 2 de la rue de la Haute-Pierre. C'est une humble demeure dans une rue tranquille et provinciale ; elle n'a pas dû changer beaucoup depuis la naissance du poète ; au rez-de-chaussée se trouve un débit de vins, avec cette enseigne : Restaurant du Palais-de-Justice. En 1919, la Fédération lorraine des Lettres et des Arts fit apposer une plaque sur la façade, avec cette inscription :

Dans cette maison
le poète
PAUL VERLAINE
est né le 30 mars 1844

Ce fut la première manifestation qui eut lieu à Metz, en l'honneur du poète, au lendemain de l'armistice. En 1921, la Fédération lorraine des Lettres et des Arts fit don au Musée du portrait de Verlaine par Aman-Jean, à la suite d'une souscription. Ce fut déjà l'occasion de fêtes messines qui avaient attiré à Metz Edmond Haraucourt, Fernand Gregh, Gustave Kahn, etc. L'érection du buste de Verlaine par Vibert, sur l'Esplanade, est la troisième manifestation de Metz en l'honneur du poète.

Metz, qui est la patrie de grands hommes de guerre comme Fabert et Custine, du savant physicien Pilâtre de Rozier, de Lacretelle, de Mme Tastu, des musiciens Ambroise Thomas et Gabriel Pierné, du sculpteur Hannaux, où est né aussi François de Curel, est très fière d'avoir donné le jour à Verlaine. Elle s'est souvenue de la fidélité que celui-ci avait gardée à sa ville natale, qu'il a chantée quatre ans avant sa mort dans une ode célèbre :

Metz aux campagnes magnifiques,
Rivière aux ondes prolifiques,
Coteaux boisés, vignes de feu,
Cathédrale toute en volute,
Où le vent chante sur la flûte,
Et qui lui répond par la Mutte,
Cette grosse voix du bon Dieu

Il prédisait sa délivrance :

Nous chasserons l'atroce engeance,
Et ce sera notre vengeance
De voir jusqu'aux petits enfants,
Dont ils voulaient — bêtise infâme ! —
Nous prendre la chair avec l'âme,

Sourire alors que l'on acclame
Nos drapeaux enfin triomphants !

Dans ses *Confessions*, Verlaine a parlé de ses souvenirs d'enfant à Metz où son père avait été amené à tenir garnison, comme capitaine adjudant-major au 2e régiment de génie. Peu de temps après la naissance de leur fils, les Verlaine avaient quitté la ville, pour aller à Montpellier, puis à Nîmes. Ils y étaient revenus habiter alors que leur petit garçon avait cinq ans. Il a raconté combien il avait été frappé par les spectacles militaires de Metz et qu'on l'amenait sur l'Esplanade pour jouer avec les enfants de son âge et écouter, les jeudis et dimanches, la musique du 2e régiment de génie :

L'Esplanade, sa musique du 2e génie, valses de Strauss, polkas de Musard (l'aîné), mosaïques et fantaisies sur des opéras d'Auber et de déjà Ambroise Thomas, ou ma mémoire me trahirait singulièrement, solis, duos, tutti; le tour de l'estrade ; les beaux officiers en plastrons de velours noir, en belles, franches et françaises épaulettes d'or, au lieu de ces torsades équivoques prises, hélas ! non empruntées aux Prussiens, les dames en schalls de cachemire de l'Inde, en écharpes de crêpe de Chine, en volants gorge-de-pigeons, caca-dauphin, et toutes nuances comme il faut, soie, satin, moire, et toutes étoffes cossues, aux capotes panachées de plumes rares et dont le bavolet, grâce à de savantes inclinations, — le Tout-Metz ! — ne cachait pas autant la nuque et les frisons d'or clair ou rouge, d'ébène noir ou mordoré, qu'on eût pu le redouter, — ô remembrances enfantines de quand, insoucieux moutard, je poussais et tapais mon cerceau novice entre les pantalons à bandes rouges, à liserés noirs, des militaires, de nankin ou de casimir ou de coutil des citadins fumeurs de cigarilles.

L'Esplanade, « les fois » de musique ! Bon Dieu que j'y aspirais ! Et comme je hâtais le pas, aux jours tant souhaités, tirant ma mère par la manche !... (*Souvenirs et promenades.*)

C'est sur cette Esplanade que, tandis qu'il courait, sautait et se bousculait avec ses petits camarades, il distingua la fille d'un magistrat nommée Mathilde, qui pouvait avoir huit ans, tandis qu'il approchait de la septième année; tout de suite ils étaient devenus amis et ne dissimulaient pas qu'ils se plaisaient :

Notre amitié si démonstrative, a raconté Verlaine, avait été remarquée et l'on s'y intéressait; elle amusait fort, entre autres gens, les officiers qui formaient une bonne part du public de ces concerts. « Paul et Virginie », disaient les commandants et les capitaines, restés classiques immédiats, tandis que les lieutenants te les sous-lieutenants, plus lettrés et d'instinct plus vif, insinuaient en souriant : « Daphnis et Chloé ! » Le Colonel, lui-même, de mon père, qui devait être plus tard le maréchal Niel, se divertissait tout le premier à ces jeunes ardeurs, et nos parents, n'y voyant que ce qui était foncièrement naïveté et candeur, admettaient volontiers de tels gentils rapports. (*Confessions.*)

M. J.-J. B... écrit dans *Le Messin*, numéro du 26 juin 1925 :

Il nous a paru intéressant de rechercher quelle était cette jeune Mathilde

qui fut la première confidente de Verlaine. Aux archives municipales de Metz nous avons appris qu'en 1849, la famille Verlaine avait pour proche voisin (rue de la Haute-Pierre, numéro 6) un magistrat, ancien adjoint au maire de Metz, M. Leneveux, père d'une fillette de sept ans, nommée Mathilde. Elle devait être, croyons-nous, l'amie du jeune Verlaine, et ce qui paraît indiquer une intimité entre ces deux familles, c'est que Mme Leneveux et Mme Verlaine étaient compatriotes, l'une étant née à Arras et l'autre dans une commune toute proche de cette ville. M. Leneveux était conseiller à la préfecture de la Moselle lorsqu'il mourut en 1864. Sa veuve et sa fille Mathilde quittèrent la ville de Metz en 1871.

L'idylle de Mathilde et du petit Paul dura peu, la famille Verlaine n'ayant pas tardé à quitter Metz pour Paris, après la démission de capitaine adjudant-major du père Verlaine excédé des passe droits et des injustices qu'il voyait se commettre dans l'armée et dont il prétendait avoir été, lui-même, victime dans son avancement.

Le souvenir de Verlaine a été intimement mêlé, depuis le retour de Metz à la mère patrie, à toutes les manifestations de la renaissance de la culture française dans la grande cité lorraine. Il faut dire qu'un mouvement régionaliste littéraire s'est dessiné à Metz grâce à la Fédération lorraine des Lettres et des Arts présidée par le colonel Deville. Elle compte des hommes comme le poète Jacques Feschotte, qui a été son secrétaire général jusqu'au jour où il a été nommé sous-préfet de Bar-sur-Aube, M. Léon Beck, proviseur du lycée de garçons, qui a fait beaucoup pour la restauration de la langue et de la culture françaises à Metz, M. Geay, sous-préfet de Metz-Campagne, M. Roger Clément, conservateur du Musée, M. Maurice Salomon, etc... Une nouvelle société composée d'élément jeunes s'est encore formée, la Société littéraire de la Moselle, ayant à sa tête le poète Pierre Créange.

L'initiative de Gustave Kahn et de la Société des Amis de Verlaine d'élever un monument à Paul Verlaine, à Metz, a trouvé naturellement tous les encouragements et tout l'appui désirables de la part de la Cité lorraine, où Gustave Kahn, d'ailleurs Messin lui-même, est lui aussi justement chéri et admiré. Ce qui a donné à ces fêtes, en l'honneur de Verlaine, à l'occasion de l'inauguration de son monument, un caractère touchant, c'est qu'elles furent surtout messines ; elles n'eurent rien d'officiel, et elles furent noblement littéraires. Même les vers de Verlaine et les poèmes écrits en son honneur furent dits par des Messins. Outre M. et Mme Gustave Kahn, quelques amis de Verlaine étaient venus de Paris : M Alfred Vallette, directeur du *Mercure de France*, M. Louis Dumur, M. A.-Ferdinand Herold, M. Ernest Raynaud ; M. Georges Le Cardonnel représentait *le Journal*, M. Maurice Monda, *le Figaro*. Mme Florentin, rédactrice à *la Suisse*, et l'écrivain Albert Rheinwald avaient accompagné le sculpteur James Vibert, qui est Genevois, et Mme James Vibert.

Les journaux de Metz, *Le Lorrain* et *Le Messin*, ont publié pendant les fêtes d'excellents articles sur Verlaine, — Signalons particulièrement l'article très complet et très écrit de l'abbé Ritz au *Lorrain*, — et salué fort sympathiquement leurs hôtes de Paris et de Suisse :

Prenez et lisez les « poésies catholiques » que Huysmans a fait précéder d'une très belle préface, a écrit M. George Dumaine en tête du *Lorrain*, qui est l'organe catholique de Metz. Voilà qui vous réconciliera avec notre cher et grand Verlaine, qui fut un enfant comme tant de ses frères et qui, malgré toutes les apparences, garda toujours la belle candeur de ceux auxquels est réservé le royaume des Cieux.

Dans le même journal, M. Robert Bernier publiait un poème en l'honneur de l'inauguration du monument à l'Esplanade de Metz :

La misère, peut-être il la fallait ainsi !
La souffrance est souvent la rançon de la gloire.
Vois comme, à leur manière, ils ont souffert aussi
Ces grands arbres de Metz, chargés d'ombre et d'histoire.

Parlant de *l'Ode à Metz*, M. J.-J. B... disait dans *Le Messin* :

Cette mâle poésie, ce salut énergique aux bataillons futurs (à ceux de la Grande Guerre) surgissant pour venger les défaites des armées disparues, et cet espoir persistant de la revanche, ont placé Paul Verlaine au premier rang des poètes patriotes.

La veille de l'inauguration, Gustave Kahn a fait à l'hôtel de ville une conférence sur *Paul Verlaine et son œuvre*. Elle avait attiré dans la salle d'honneur de l'admirable Hôtel de Metz, bâti par Blondel au XVIIIe siècle, un nombreux public attentif, où l'on remarquait des prêtres, venus pour honorer le grand poète catholique que fut Verlaine.

La conférence était présidée par M. le colonel Deville, ayant à ses côtés M. Manceron, préfet de la Moselle, M. Vautrin, maire de Metz, et M. Léon Beck, proviseur du lycée, le poète Feschotte. M. Léon Beck souhaita la bienvenue à Gustave Kahn, en rappelant sa naissance messine, et en grand lettré qu'il est, initié à tous les secrets de la poésie contemporaine, il traça rapidement un tableau de l'œuvre de Gustave Kahn qui a, dit-il en terminant, illustré le vers libre et qui va nous parler de Verlaine qui, lui, a libéré le vers.

Gustave Kahn évoqua alors la vie de Verlaine depuis son enfance à Metz jusqu'à sa mort et ses obsèques à la fois humbles et grandioses, suivies, quand le cortège approcha du cimetière de Clichy, de tout le peuple de Paris. Il situa Verlaine à Paris parmi les poètes de son âge, les Parnassiens, dont il ne fut jamais, à proprement parler, et il le montra, voyant venir à lui, au milieu de sa misère, la jeunesse littéraire de son temps. Il émailla sa conférence d'anecdotes piquantes, la plupart peu connues et qui contribuent à fixer la véritable physionomie du poète. Ensuite MM. Léon Beck et Jacques Feschotte lurent des

vers de Verlaine et aussi de Gustave Kahn, avec un art, un sens des rythmes, auquel les professionnels ne nous ont pas habitués.

M. le colonel Deville remercia en termes charmants Gustave Kahn.

C'est le lendemain à 5 heures du soir qu'eut lieu l'inauguration, après une réception à l'hôtel de ville des amis de Verlaine par le maire de Metz, M. Vautrin, entouré de son conseil municipal.

Le buste de Verlaine par Vibert est placé à l'extrémité de l'Esplanade, dans un bosquet du jardin de Boufflers, à droite d'une statue du Poilu libérateur, qui fait face à la vallée de la Moselle et qui a remplacé, sur son socle de marbre, une statue équestre de Guillaume Ier.

Le Verlaine de Vibert est une fort belle œuvre, en bronze, d'un art robuste et vivant. Le poète est représenté avec sa légendaire pèlerine et son foulard ; l'expression du visage est méditative, légèrement narquoise. Des mains délicates et fines sont esquissées, vers le bas, dans le bronze, qui rappelent ces admirables vers de Verlaine :

> Beauté des femmes, leur faiblesse, et ces mains pâles
> Qui font souvent le bien et peuvent tout le mal.

Les autorités civiles et militaires étaient présentes avec tous ceux qui s'intéressent à Metz aux lettres et aux arts. Dans la nombreuse assistance se mêlaient des bourgeois, des ouvriers, des ouvrières, des artisans, des paysans ; tout le peuple de Metz et de ses environs était représenté pour honorer Verlaine, comme tout le peuple de Paris avait voulu suivre ses obsèques.

On remarquait notamment M. Manceron, préfet de la Moselle, M. Geay, sous-préfet de Metz-Campagne, M. Vautrin, maire de Metz, les généraux Brion et Schmidt, le général de Cugnac, président du Souvenir français de la Moselle, le consul d'Italie, M. René Ferry, les membres du Conseil municipal, le président du tribunal, M. le colonel Deville, président de la Fédération lorraine des Lettres et des Arts, M. Léon Beck, le bâtonnier Nicolaï, le grand rabbin Netter, le colonel Gréange, le baron de la Chaise, le maire de Montigny, etc.

Gustave Kahn, président de la Société des Amis de Verlaine, parla le premier.

> Ce monument, dit-il, marque le départ de sa vie, comme, dans les cirques romains, une colonne de pierre marquait le départ des chars de courses et aussi en indiquait le point de retour. Verlaine est parti d'ici, c'est ici qu'il revient, glacé mais éternel.

Puis exaltant la mission du poète, il s'écria :

> La vie du poète est un grand songe agité, où il parle sans trêve, où il explique à ses frères occupés de leurs devoirs terrestres ce que c'est que l'art, la poésie, l'idéal, l'infini, la vie supérieure de la contemplation. Il résume pour

eux ce qu'ils n'ont pas le temps de se formuler. Il est le bon jardinier qui leur apporte aux heures de repos, parmi le travail, les fruits qui désaltèrent et les fleurs qui charment.

Nous parlant de la vie intérieure de Verlaine :

Voilà Verlaine, grand, calme, doux, humble. Il possédait la simplicité d'âme des grands mystiques. Jamais jardin de la pensée ne fut plus riche que le sien. S'il l'arrosait de larmes, il le défrichait presque sans peine, et c'était à chaque détour de son travail régulier qu'il voyait jaillir tantôt une fleur éclatante, plus souvent parmi les mousses quelque extraordinaire violette, de contour très simple et d'accent si pénétrant qu'il en demeure inoubliable.

... Il semble avoir chanté tout de suite, comme l'oiselet sur le bord du nid.

En terminant, il définit ainsi « le grand Poète » :

Le grand Poète croit vraiment à la vanité du monde. Il ne croit qu'à la survie, à la survie d'un nom qui éclairera une face de tristesse, de méditation et de souci. Il est l'humble jardinier du jardin de la pensée. Il y récolte sans trêve, il y sème sans cesse. — C'est pourquoi, dans le jardin des hommes, le grand poète, après qu'il a tant semé pour les autres, jaillit en fleurs de bronze.

Gustave Kahn fut très applaudi.

M. Jacques Feschotte lut ensuite un sonnet d'Ernest Raynaud, en l'honneur de Verlaine :

Aussi longtemps les bois frémiront de tes vers,
Aussi longtemps, d'épis, d'olive et de feuillage,
De myrtes odorants, de lauriers toujours verts,
Les Filles de mémoire orneront ton image.

M. le colonel Deville remercia les « Amis de Verlaine » et leur président Gustave Kahn, M. Georges Lecomte, de l'Académie française, président de la Société des Gens de lettres, pour le concours apporté par la Société, le Maire et le Conseil municipal de Metz. Puis il parla de Verlaine qui n'avait jamais désespéré de la délivrance de sa ville.

Mutte, foin à la générale,
Ton tocsin, rumeur sépulcrale,
Prophétise à ces lourds bandits
Leur déroute absolue, entière,
Bien au delà de la frontière,
Que suivra la volée altière
Des *Te Deum* enfin redits !

M. A.-Ferdinand Herold dit un poème que nous avons déjà entendu devant le monument de Verlaine au Jardin de Luxembourg, dans lequel il montre la gloire venant au poète, au moment où il se demande s'il ne va pas mourir seul, abandonné :

Cependant au lointain grandit toujours le chœur
Dont la divine voix dissipe la ténèbre,

Le chœur dont l'oraison magnanime célèbre
Le nom immaculé du poète vainqueur.

M. Léon Beck nous parle de Verlaine lycéen, qui ne fut pas un mauvais élève, et fut même considéré par ses professeurs comme un sujet distingué ; il réussit très honorablement au baccalauréat. En un langage très pur, il nous le montre, non point paresseux, comme ses détracteurs pourraient le croire, mais, au contraire, ne cessant de développer, d'approfondir son talent, ce qui le conduisit à se détacher des Parnassiens pour faire œuvre originale, en s'intéressant à « ce qu'il y a de mystérieux et de fuyant toujours dans l'âme humaine ».

M. Jacques Feschotte reparut pour dire *l'Ode à Verlaine* de Saint-Georges de Bouhélier, qui avait été, elle aussi, déjà récitée devant le monument de Verlaine, au Jardin du Luxembourg.

M. Jacques Feschotte précisa ensuite,en qualité d'ancien secrétaire de la Fédération des Lettres et des Arts, quel fut exactement le rôle des « Amis de Verlaine » et de la Fédération lorraine des Lettres et des Arts, pour aboutir à mener à bien l'érection d'un monument à Verlaine, dans sa ville natale.Il fallut l'effort conjugué des deux sociétés qui dut se prolonger pendant plusieurs années ; effort qui connaît sa récompense, puisque se trouve exalté sur la terre mosellane, avec la gloire de Verlaine :

Ce qu'il y a sans doute de plus haut et de plus pur dans l'esprit des hommes depuis qu'il y a sur terre des hommes et qui pensent : La Poésie, âme immortelle du monde.

Le Maire de Metz, M. Vautrin, reçut le buste au nom de la Ville de Metz, et prononça ce beau discours :

Messieurs,

Après les discours si éloquents que nous venons d'entendre, que pourrait-on ajouter encore à la louange de Verlaine, qui ne soit une redite ?

Tout a été dit, en effet, et nous n'avons, nous Messins, qu'à nous réjouir de la gloire de notre compatriote.

Au nom de la Ville de Metz, je remercie la Société des Amis de Verlaine qui a eu la pieuse et généreuse pensée d'élever ce monument destiné à perpétuer la mémoire du « Pauvre Lélian » au pied de cette Esplanade où il jouait, enfant.

Je remercie tout particulièrement M. Gustave Kahn, président des Amis de Verlaine, homme de lettres, poète, chef d'école, critique d'art faisant autorité.

En vous saluant de tous ces titres, cher Maître, je ne veux pas en oublier un autre, le meilleur, celui qui nous est le plus cher, parce qu'il donne à votre art, comme à toutes vos œuvres, un caractère qui les rend sacrés à nos yeux : Poète, élève et ami de Verlaine, comme lui... vous êtes Messin.

Merci aussi à tous ceux qui chantaient tout à l'heure si magnifiquement la gloire de Verlaine.

Merci tout particulièrement à la Fédération lorraine des Lettres et des Arts. Nous serait-il en effet permis d'oublier que, dès 1919, c'est sur son initiative

que la plaque commémorative marquant la maison où naquit notre poète a été apposée ? C'est également grâce à de longs efforts que la Fédération a pu offrir au Musée de Metz le beau portrait de Verlaine, par Aman-Jean, considéré à juste titre comme l'une des plus fidèles images du poète.

Au point de vue de la fidélité dans la ressemblance et de la vérité dans l'expression, la toile d'Aman-Jean n'a été égalée que par le bronze autour duquel nous sommes groupés en ce moment.

Grâce au merveilleux talent de M. James Vibert, nous possédons non seulement une œuvre d'art, mais aussi une œuvre de vérité, et nous en sommes infiniment reconnaissants à M. James Vibert.

Messieurs, lorsque, au XVIe siècle, Corneille Agrippa accusait la Ville de Metz d'être la marâtre des Arts, il n'a obéi qu'à un moment de mauvaise humeur. La cérémonie de ce jour n'est-elle pas un éclatant démenti donné à cette accusation ? Et sans remonter au-delà du temps de Verlaine et d'Ambroise Thomas, si nous considérons seulement le présent, Metz n'est-elle pas aussi la ville natale de François de Curel, de l'Académie Française, — et dont l'œuvre dramatique, originale et puissante survivra à tant d'autres, — d'Emmanuel Hannaux, le statuaire, dont nous admirons à Metz plusieurs œuvres magnifiques, de Gabriel Pierné enfin, — qui s'est classé parmi les plus grands musiciens de notre époque? Oui ! Metz peut s'enorgueillir d'avoir, malgré un demi-siècle d'annexion, enrichi les Lettres et les Arts de la Patrie, plus que beaucoup d'autres villes françaises, qui n'ont point connu nos souffrances; et peut-être bien nos poètes, nos musiciens, nos auteurs dramatiques, nos statuaires ont-ils puisé le meilleur de leur talent et de leur inspiration dans l'idée même du sort tragique réservé à leur ville natale...

Honneur donc aux illustres fils de Metz-la-Pucelle, qui ont ajouté et ajoutent encore des fleurons de gloire à l'austère couronne murale surmontant les armoiries de notre vieille forteresse française.

Aux vivants comme aux morts j'adresse, au nom de leurs concitoyens, l'hommage de notre admiration et de notre reconnaissance.

Un banquet a clôturé les fêtes, au restaurant Moitrier. M. Manceron, préfet de la Moselle, y prit la parole ; il prononça un discours plein d'humour et d'esprit, pour parler du fonctionnaire irrégulier que fut Verlaine et qui justifia par son œuvre qu'il avait bien fait d'être irrégulier. Il y eut encore des toasts de Gustave Kahn, qui exalta en justes termes le beau talent de Vibert, de A.-Ferdinand Herold qui dit notamment:

Ç'aurait été une joie suprême pour Verlaine que de penser qu'on élèverait un jour un monument à sa gloire dans cette ville de Metz qu'il aimait tant ; et sa joie eût été doublée s'il avait deviné qu'à l'inauguration de ce monument présiderait un grand poète, son compatriote, un grand poète qui, comme lui, a gardé l'amour de la province natale.

M. Vautrin, maire de Metz, parla, enfin, pour remercier Gustave Kahn, et déclara que le buste de Verlaine attendait sur l'Esplanade un autre buste de poète : celui de Gustave Kahn lui-même, mais que nous souhaitions tous qu'il attendît longtemps.

Puis M. Jacques Feschotte dit des vers de Verlaine, de Gustave Kahn, de A.-Ferdinand-Herold et son *Hommage à Verlaine* qui fut récité, en 1921, devant le monument du Poète au Luxembourg :

Et c'est toujours l'âme émouvante de Lorraine
Que tu sus exprimer si pleinement Verlaine,
Qui palpite parmi les voix de ta cité ;
La Mutte tinte sourdement dans le ciel pâle ;
L'élan de la géante et sombre cathédrale
Ne cesse pas de t'exalter.

Si bien que moi — qui m'imaginais te connaître !
C'est maintenant enfin que je devine, ô Maître,
Les secrètes raisons de ton cœur arraché :
C'est pour avoir vécu au lieu de ton enfance
Que je comprends les souvenirs lourds de souffrance
Auxquels tu restes attaché.

. . . .

Et l'on se sépara en se donnant rendez-vous pour d'autres fêtes en l'honneur de Verlaine, auquel Metz voue un véritable culte.

§

Le monument Verlaine. — Les souscriptions suivantes nous sont parvenues après la publication de notre dernière liste :

M. Armand Godoy	500 »
M. Louis Dumur	100 »
M. Le Sidaner	50 »
M. Marinetti	30 »
M. et Mme Gustave Fried	20 »
	700 »
Listes précédentes	6.213 »
Total	6.913 »

§

Le bicentenaire de l'ordre du Bain. — Cette année marque le deuxième centenaire de l'ordre du Bain — non de sa création, mais de sa reconstitution, en 1725, par le roi d'Angleterre George Ier. L'ordre était alors tombé en désuétude, bien qu'il fût un des plus anciens ordres de Chevalerie, peut-être même le plus ancien, si l'on en croit certains auteurs d'après lesquels il remonterait à Jules César.

D'autres, il est vrai, ne le font remonter qu'à Henri Ier qui l'aurait créé, en 1127, lors du mariage de sa fille avec Geoffroy d'Anjou. Ce dernier aurait même été le premier chevalier du Bain, avec cinq de ses compagnons.

Toutefois les documents authentiques relatifs à cet ordre ne permet-

tent de le dater de manière certaine que de 1339, époque où le roi d'Angleterre Henry IV créa quarante-six chevaliers du Bain à l'occasion de son couronnement — quarante-six chevaliers qui furent tous baignés, car c'était là une cérémonie essentielle et qui, d'ailleurs, était commune à presque tous les ordres de Chevalerie.

Par la suite, l'usage se maintint de créer des chevaliers du Bain lors du couronnement des souverains d'Angleterre et à l'occasion de certaines solennités. C'est ainsi qu'Henry IV aurait créé 16 chevaliers à la prise de Caen en 1416 et Charles II en aurait créé 68 lors de son avènement.

Il n'en avait pas moins disparu quand George Ier jugea à propos de le faire revivre. Depuis cette époque il n'a plus connu d'éclipse, mais, par contre, il a subi bien des modifications. C'est ainsi qu'après la chute de Napoléon Ier, le nombre de ses membres fut augmenté et ceux-ci divisés en trois classes : chevaliers-grands-croix, chevaliers-commandeurs et compagnons.

Tous ces membres étaient exclusivement recrutés parmi les militaires quand une nouvelle réforme, introduite en 1847, y admit également les civils — ceux-ci pour un nombre inférieur de moitié aux militaires dans les deux premières classes. Dans la dernière, celle des compagnons, elle devait comprendre 775 membres dont 525 militaires.

Depuis, presque toutes les modifications apportées aux statuts de cet ordre l'ont été en vue d'augmenter le nombre des titulaires, — la dernière en date ayant eu lieu immédiatement après la guerre, — de telle sorte que l'ordre du Bain compte aujourd'hui 2.700 membres contre 950 en 1847.

Le Duc de Connaught, oncle du Roi d'Angleterre George V, en est le grand maître depuis 1901. Parmi les « officiers », cet ordre comprend, en outre : un chapelain — qui est le doyen de Westminster, un juge d'armes, un archiviste-secrétaire et un gentilhomme huissier à baguette rouge.

La chapelle d'Henry IV à l'abbaye de Westminster est théoriquement celle de l'ordre du Bain qui, au cours d'une si longue existence, n'a gardé des temps où il fut instauré que son nom — bien que la cérémonie du bain n'ait plus lieu — et l'attrait qu'il exerce sur tous ceux qui l'envient.

§

L'affaire de Tahiti.

Paris, le 13 février 1925.

A Monsieur Jean Dorsenne

Monsieur,

Je viens seulement de lire, dans le *Mercure de France* du 15 janvier, l'article que vous avez consacré aux événements de Tahiti en 1914

et l'appréciation que vous faites du « chapitre de *La Bataille* » que M. Claude Farrère a écrit à ce sujet.

Il est certain que M. Claude Farrère a vu la chose en romancier et a en même temps trempé sa plume dans l'encrier de l'amitié.

Vous jugez très sainement le rôle de M. Destremau et, si je me permets de vous le dire, c'est que je suis cet amiral Huguet venu avec le *Montcalm* pour enquêter à ce sujet.

Toutefois, il me paraît que ni vous, ni M. Farrère dans son apothéose, n'avez expliqué comment les Allemands ne sont pas entrés à Papeete et pourquoi cet échec des Allemands peut réellement être porté à l'actif de M. Destremau.

Puisque vous connaissez Papeete, vous savez que la passe est étroite, enserrée entre deux bancs de coraux et qu'il faut manœuvrer assez rapidement pour en éviter un autre en avant.

Pour permettre aux navires de manœuvrer en toute sécurité, des balises marquent les accores des bancs et donnent la direction de l'entrée. Ces balises avaient été minées par les soins de M. Destremau.

Quand au petit jour les Allemauds sont arrivés et se sont dirigés vers la passe, ils naviguaient sans pavillon.

M. Destremau avait choisi son poste de veille et de commandement au Mt. Faiéré dans la batterie qu'il y avait fait installer.

Quand les bâtiments allemands se sont approchés, M. Destremau a fait tirer les coups de canon de semonce qui ont obligé les Allemands à montrer leurs couleurs.

C'est alors que M. Destremau fit sauter et détruire les balises et fit mettre le feu au dépôt de charbon de la marine.

Les Allemands, n'ayant plus d'amers pour suivre la passe, n'ont pas osé entrer et ont viré de bord. Ils ont fait deux passes devant la côte, au large des coraux ; ils ont bombardé, sans aucun succès d'ailleurs, le Mt. Faiéré (80 coups), mais la batterie, ne répondant pas, ne put être repérée et n'a pas été touchée.

Chaque fois, les Allemands se sont dirigés vers la passe avec, sans doute, l'intention d'entrer, si cela était possible ; chaque fois, ils y ont renoncé.

Et c'est alors qu'ils ont tiré sur la *Zélée* et l'ont coulée. C'est donc bien aux dispositions prises par M. Destremau que Papeete doit de n'avoir pas vu les Allemands mouiller en rade.

Il faut ajouter également que cette batterie du Mt. Faiéré avait pour mission d'interdire la passe à toute tentative de débarquer des forces quelconques et que, si les Allemands avaient envoyé un corps de débarquement, la batterie l'eut certainement arrêté.

C'est tout ce que pouvait faire M. Destremau et, *s'il y avait borné son rôle, il n'y aurait eu que des éloges à lui adresser.*

On peut affirmer que si les Allemande avaient tenté un débarquement, ils l'auraient payé cher ; ils auraient subi des pertes beaucoup plus élevées que ne nous ont coûté les prises de possession des Samoa et de la Nouvelle-Guinée allemande. J'y ai assisté ; bien que les moyens de défense y fussent équivalents à ceux dont on disposait à Tahiti, les résistances ont été nulle aux Samoa et faible en Nouvelle-Guinée. Cette comparaison est, elle aussi, toute à l'honneur de l'action des Français en Océanie. En cela, le Gouverneur, M. Fawtier, et M. Destremau étaient parfaitement d'accord et ils avaient pris leurs dispositions pour faire toute la résistance possible.

L'avortement du coup de main sur Papeete est donc bien dû aux dispositions judicieusement prises et reste à notre honneur.

En présence de l'intérêt que vous portez à la question et du jugement que vous y apportez, je pense, Monsieur, que vous ne trouverez pas mauvais que je vous apporte le supplément d'information qui corrobore votre manière de voir,

Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

CONTRE-AMIRAL HUGUET.

§

A propos de suggestion.

Paris, 21 juin 1925.

Monsieur le Directeur,

L'article de M. Boll sur la suggestion a suscité déjà quelques rectifications, qui se sont exprimées en termes, parfois, un peu vifs. Je présenterai, de la façon la plus simple et la plus mesurée, celle que j'ai à formuler.

Un suggestionniste, écrit M. Boll (c'est, ou plutôt, ce serait moi-même, sans ambiguïté possible, d'après le texte et les citations faites), affirme que, quand il se suggestionne d'avoir des idées fausses, il est, le lendemain, incapable de travailler. Est-il bien sûr de ne pas s'être suggestionné, dans son enfance, d'avoir des idées fausses tout le long de sa vie ?

Et, ainsi prévenu, M. Boll s'élève contre un passage isolé, fort innocent, d'ailleurs, de mon *Education rationnelle de la Volonté et son emploi thérapeutique,* et que je n'éprouve, vraiment, nul besoin de défendre.

L'argumentation de M. Boll n'a qu'un tort : c'est de s'appuyer sur une citation erronée. La « suggestion d'idées fausses », qu'il blâme avec raison, n'est pas de moi, mais de C. de Lagrave, et je la critique, dans le livre indiqué, comme il le fait lui-même. Du diagnostic un

peu... précipité qu'il veut bien porter sur moi, et sur mon enfance, il ne reste donc rien.

Je dois dire, à sa décharge, qu'il n'a fait que reproduire l'erreur, singulière, commise à mon égard par M. Baudouin, dans son étude sur : *Suggestion et autosuggestion*. Il est regrettable qu'il ne se soit pas reporté à mon ouvrage même.

Cette erreur se justifie d'autant moins que, précisément, tout mon effort médical, depuis vingt-sept ans que j'ai compris tout le grand rôle de l'élément psychique dans les maladies, s'est employé à sortir la psychothérapie des extravagances et des brumes où elle s'enfermait et s'enferme encore trop souvent, et à l'établir sur des bases vraiment simples et scientifiques.

Mon premier livre sur l'*Education de la Volonté* fut publié en 1898, c'est-à-dire à une époque où nos traités classiques en étaient encore à l'hypnotisme de Charcot. Il exposait pour la première fois, dans son ensemble, la méthode autosuggestive, appuyée sur des faits, pour la plupart, d'observation commune, et de simple bon sens. C'est cette méthode que, dans ces dernières années, M. Coué a prétendu restreindre à une formule-panacée, ultra-simpliste et naïve, et en l'étendant, d'ailleurs, abusivement, à des cas où la psychothérapie n'a que faire. M. Baudouin, qui fut l'ardent protagoniste du Couéisme, s'en déclare aujourd'hui bien revenu. Je ne puis que l'en féliciter, et pour lui-même, — et pour la vérité.

Toutes mes publications, depuis lors, et, en particulier, mes ouvrages plus récents, *Neurasthénie et névroses*, paru en 1909, et le *Traitement moral*, paru cette année même, ont simplifié encore la psychothérapie en la débarrassant de tout « procédé », en en faisant, avant tout, une *Education psychique* ou *Cure de direction*. J'ose dire, en me fondant sur une observation prolongée, que l'importance de la psychothérapie, ainsi rationalisée, m'apparaît de plus en plus indiscutable : rien d'étonnant à cela, pour tout esprit logique, puisque les causes morales, ennuis, préoccupations, passions, etc., se retrouvent à l'origine, non seulement des névroses, mais d'un très grand nombre de maladies chroniques de tout ordre. — Il n'y a, d'ailleurs, nulle opposition entre la thérapeutique psychique et la thérapeutique classique. Toutes deux doivent toujours se joindre. Le domaine du médecin, je l'ai écrit bien souvent, doit être *l'homme tout entier*, physique et moral, corps et pensée.

Veuillez agréer, etc.

Dr PAUL-ÉMILE LÉVY
Ancien interne des Hôpitaux.

§

Mythomanie et hyperémotivité. — Que M. Marcel Boll consente à se soumettre à la « tyrannie » du *fait expérimental*, et nous

serons, comme il veut bien l'écrire (*Mercure de France*, 1er juillet 1925), très près de nous entendre.

Il admet déjà que « la production sur le bras d'une vive rougeur dessinant les lettres » est un fait où n'intervient pas la simulation ; il l'attribue à l'hyperémotivité.

Il reconnaît également, lorsque ce phénomène s'exagère, qu'il est « proprement hystérique » ; seulement, comme hystérie doit être, selon sa thèse, considéré pour un synonyme de mythomanie, il ajoute que « c'est... une exagération *volontaire* de syndromes pathologiques ».

En réalité, au cas où M. Marcel Boll a été témoin de la production de ce phénomène « ultra-classique », selon son expression, il a pu voir la rougeur s'accompagner parfois d'un suintement plus ou moins abondant de menues gouttelettes de sérosité, analogues à des gouttelettes de *sueur*, légèrement teintées de *sang* (d'où le nom d'*hématidrose*). A quel moment l'hyperémotivité se transformerait-elle en mythomanie ? L' « exagération volontaire », c'est-à-dire la simulation, ne serait possible qu'au moyen d'un grattement opéré par le sujet à l'aide d'une aiguille, par exemple, qui, repassant sur les lettres, les transformerait en une suite d'éraflures sanguinolentes. Mais, ce n'est pas du tout le cas.

Bien plus, à ce même sujet, hyperémotif, on peut, malgré ce que M. Marcel Boll appelle « les données invariantes d'une même personnalité », suggérer une anesthésie, soit l'absence de toute émotivité. Mon honorable contradicteur répondra probablement : « l'anesthésie est simulée ».

Malheureusement, pour un observateur non superficiel, un phénomène existe ou n'existe pas ; il n'y a pas de place pour un troisième aspect de la réalité qui serait le phénomène simulé. On ne saurait ainsi invoquer valablement une anesthésie simulée, car un expérimentateur attentif possède des moyens de contrôle qui lui permettent de juger s'il y a ou non anesthésie.

Un de ces moyens de contrôle réside dans le fait expérimental incontestable que nous ne pouvons agir *volontairement* sur nos *réflexes*.

Or, l'abolition des réflexes était généralement attribuée à la présence de lésions organiques graves ; c'est pourquoi Charcot avait été surpris de la rencontrer dans des cas de troubles fonctionnels sans lésions, et en avait fait un des éléments de diagnostic de l'hystérie.

Pour en revenir à l'anesthésie, on sait que sous l'influence de la douleur, il se produit normalement un réflexe pupillaire très net : la pupille se dilate. Si donc, quand on pique ou que l'on pince fortement le bras d'un sujet, on constate une dilatation de la pupille, cela signifie que la douleur est perçue, puisqu'elle provoque l'apparition du réflexe :

il n'y a pas anesthésie. Si la pupille ne réagit pas, on peut affirmer que la douleur n'est pas ressentie et qu'il y a anesthésie.

Eh bien ! ce dernier cas est celui de l'anesthésie hystérique. Cette absence de sensibilité, dûment constatée par un *fait expérimental*, l'abolition du réflexe normal, ne s'accorde ni avec une « constitution hyperémotive », ni avec l'assimilation totale de l'hystérie à la mythomanie.

M. Marcel Boll excusera, je l'espère, à présent, mes réserves au sujet de sa classification, en reconnaissant qu'elles m'avaient été dictées par cette soumission à la « tyrannie » du « fait expérimental », obéissance qu'il préconise également. — GASTON DANVILLE.

§

Le titre d'Empereur pris par les rois de France.

Kaudern (Bade), le 13 juin 1925.

Monsieur le Directeur,

Permettez-moi d'apporter à la controverse sur le « titre d'Empereur pris par les rois de France », engagée à la suite d'une note de votre savant collaborateur, M. Auriant (*Mercure de France*, 15-XII-1924, p. 795), une pièce prouvant que les souverains de France, depuis Napoléon, ont pris ce titre non seulement vis-à-vis du grand Seigneur et des Sultans du Maroc, mais aussi vis-à-vis d'autres puissances orientales.

Cette pièce, une lettre du roi Louis XVIII au roi de Cochinchine, Gia-Long, se trouve reproduite parmi les pièces justificatives ajoutées à l'intéressant ouvrage de M. de Joinville, *L'armateur Balguerie-Stuttenberg et son œuvre*, Paris, Champion, 1914.

Veuillez agréer, etc. J. M. GRODSENSKI.

§

Encore un plagiat d'Anatole France.

Paris, 27 juin 1925.

Monsieur le Directeur,

Un ouvrier mécanicien, habitué de la bibliothèque populaire du XIXe arrondissement, me signale la citation de M. Barthou (*Méditation sur les ruines de Palmyre*) d'Anatole France parue dans le *Mercure* du 1er juin, p. 516.

Il y a là un manque de mémoire ou autre de la part de M. Barthou. Cette Méditation est tout simplement tirée des *Ruines* de Volney, que les quinze ans d'Anatole France ont trouvé bon d'agrémenter un peu.

Recevez, etc. FORNERAY.

§

Théâtre du Peuple. — Le Théâtre du Peuple de Bussang annonce

le programme des représentations qui seront données cet été, à l'occasion de son trentième anniversaire.

Avec quelques-uns des plus récents succès de son répertoire, qui, on le sait, est écrit spécialement pour lui et interprété par une troupe d'acteurs formés à cette école et ne jouant que là, on donnera une œuvre nouvelle de son fondateur, M. Maurice Pottecher, *Le Miracle du sang*, « mystère » en 12 tableaux, suite de la légende d'*Amys et Amyle*.

Voici, au reste, les dates et l'indication des pièces représentées :

26 juillet : *Chacune à son tour !* comédie en 4 actes.
9 août : *Amys et Amyle*, légende dramatique en 5 actes.
16 août : *Chacune à son tour !*
23 août : *Le Miracle du sang*, mystère en XII tableaux.
30 août : *Le Château de Hans*, pièce fantastique en 4 actes.

§

Erratum. — Dans le numéro du 1er juillet 1925, page 51, dernières lignes (*La Poétique de Pierre Louys* par Henry Dérieux), au lieu de : « où les frissons les plus fugitifs se sont harmonisés dans la *glace* », lisez : « se sont harmonisés dans la *grâce*. »

§

Publications du « Mercure de France ».

ŒUVRES DE HENRI DE RÉGNIER. V. *Poésies diverses. Poèmes anciens et romanesques. Tel qu'en songe.* Volume in-8 écu sur beau papier (Bibliothèque choisie), 18 fr. Il a été tiré 39 ex. sur vergé d'Arches, numérotés à la presse de 1 à 39, à 50 fr., et 275 ex. sur vergé pur fil Lafuma, numérotés de 40 à 314, à 30 francs.

EN GLANANT DANS LES CHAMPS DE BOUDDHA, de Lafcadio Hearn, traduit par Marc Logé. Volume in-16, 7 fr. 50. Il a été tiré 110 ex. sur vergé de fil Montgolfier, numérotés de 1 à 110, à 20 francs.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier



ÉDITIONS DU MERCVRE DE FRANCE
26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

BIBLIOTHÈQUE CHOISIE

Œuvres de Jules Laforgue

IV

Lettres. — I

(1881-1882)

Introduction et Notes de G. Jean-Aubry.

1 vol. in 8 écu sur beau papier. — Prix.......................... **18 fr.**

Il a été tiré :

49 exemplaires sur vergé d'Arches, numérotés à la presse de 1 à 49, à.. **50 fr.**

250 exemplaires sur vergé pur fil Lafuma, numérotés de 50 à 299, à.. **30 fr.**

BALTAZAR GRACIAN

Pages caractéristiques

Précédées d'une Etude critique par André Rouveyre.
Traduction originale et Notice par Victor Bouillier.
Avec un portrait en deux hors-texte.

1 vol. in-8 écu sur beau papier. — Prix.......................... **15 fr.**

Il a été tiré :

470 exemplaires sur vergé d'Arches, numérotés de 1 à 470, à.. **40 fr.**

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

RVE DE CONDÉ, 26. — PARIS (VIe)

ŒUVRES DE RACHILDE

ROMAN

Les Hors Nature, *mœurs contemporaines*, roman. Volume in-18........ 7 fr. 5[illegible]

La Tour d'Amour roman. Volume in-18........ 7 fr. 5[illegible]

L'Heure sexuelle, roman. Volume in-18........ 7 fr. 5[illegible]

La Jongleuse, roman. Volume in-18........ 7 fr. 5[illegible]

Contes et Nouvelles, suivis du Théâtre. Vol. in-18........ 7 fr. 5[illegible]

La Sanglante Ironie, roman. Volume in-18........ 7 fr. 5[illegible]

L'Imitation de la Mort, Volume in-18........ 7 fr. 5[illegible]

Le Dessous, roman. Volume in-18........ 7 fr. [illegible]

Le Meneur de Louves, roman. Volume in-18. 7 fr. [illegible]

Son Printemps, roman. Volume in-18........ 7 fr. [illegible]

L'Animale, roman. Vol. in-16........ 7 fr.

LITTÉRATURE

Dans le Puits, *ou la vie inférieure, 1915-1917*, avec un portrait de l'auteur par Lita Besnard, reproduit en héliogravure. Volume in-18........ 7 r

THÉATRE

Théâtre (précédé de *Contes et Nouvelles*). Volume in-18........ 7 fr.

LIBRAIRIE NAERT. — 29, Boulevard Raspail, PARIS (6e)

POÉSIES DITES ET INÉDITES DU PRINCE DE LIGNE

publiées par Ernest de Ganay et Charles-Adolphe Cantacuzène (50 ex. de luxe).

Détail curieux : Ce livre a été imprimé par Hayez dont l'ancêtre imprima le premier *Coup d'œil sur Belœil*. — Lire aussi chez Bossard (1922) le *Coup d'œi sur Belœil*, commenté par Ernest de Ganay. — Lire encore les vingt tomes d'œuvres inédites du Prince de Ligne publiés par Félicien Leuridant, Directeur des *Annales Prince de Ligne* (Av. de Visé, à Bruxelles ; et chez Champion, Paris).

« Pour que M. Charles Adolphe Cantacuzène ait de l'estime pour mon goût, je lui dira que non seulement je connais, mais que j'aime et aussi je possède un exemplaire du *Coup d'œil sur Belœil*, qui est ce qu'on a écrit de plus précieux sur l'art des jardins. On a réimprimé plusieurs opuscules du Prince de Ligne et même, il y a d'ailleurs assez longtemps, ses Mémoires, pourquoi ne nous donnerait-on pas une jolie édition du *Coup d'œil*, maintenant que la question des jardins est de plus en plus à la mode, maintenant que se publie en leur honneur une somptueuse revue, la *Gazette illustrée des amateurs de jardins*, paraissant chaque saison. M. Cantacuzène, qui est probablement un amateur de jardins et sûrement un amateur du Prince de Ligne, serait tout indiqué pour cela. On lui permettrait même d'y mettre une préface en vers mignards et spirituels, comme ceux dont il a la coutume, et cela ferait un agréable opuscule. Précisément, je viens de recevoir sa *Rose du Centenaire* où il commémore agréablement et le guerrier écrivain et le célèbre château qui fut ses dernières et désormais mélancoliques amours. C'est toujours un plaisir de feuilleter un des opuscule de Charles-Adolphe Cantacuzène. On y trouve la surprise de revivre au dix-huitième siècle parmi cette Société polie, élégante et un peu narquoise, mais surtout galante où l'on aimait l'amour, où l'on aimait la guerre, où l'on aimait la vie, sans être, comme maintenant, dupe de ses plaisirs. Ils savaient même lutter contre la douleur et lui faire sa part, mais ce n'était peut-être qu'une apparence, un suprême savoir-vivre : au fond du cœur du galant et « trémoussant » Prince de Ligne, il y avait une blessure qui ne se ferma jamais. »

REMY DE GOURMONT (1914).

Chemins de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée.

TRAINS SPÉCIAUX DE VACANCES A PRIX RÉDUITS

A l'occasion des grandes vacances, la Compagnie des Chemins de fer Paris-Lyon-Méditerranée mettra en marche de Paris sur la Savoie, l'Auvergne, la Franche-Comté et le Jura, le Morvan et l'Avallonnais, l'Ardèche et la Drôme, un certain nombre de trains spéciaux de vacances comportant une réduction de 30 à 35 o/o sur le prix du Tarif général.

Ces trains seront formés de voitures de 2e et 3e classes. Ils seront à nombre de places limité.

Le retour s'effectuera au gré des voyageurs jusqu'au 1er novembre 1925, par tous les trains du service régulier, sans arrêt en cours de route et sous réserve, pour l'usage des express et rapides, des conditions de parcours fixées pour l'admission dans ces trains.

Les départs de Paris des trains spéciaux de vacances auront lieu respectivement aux dates suivantes :

— sur la Savoie, 30 juin, 12, 15, 20 et 31 juillet, 2, 4, 13 et 31 août ;
— sur l'Auvergne, 10, 25 et 30 juillet, 3, 8, 17 août et 1er septembre ;
— sur la Franche-Comté et le Jura, 24 juillet et 9 août ;
— sur l'Ardèche et la Drôme, le 7 août ;
— sur le Morvan et l'Avallonnais, 29 juillet et 12 août ;

Pour tous renseignements sur les horaires, location et prix des places, gares de délivrance des billets, etc., s'adresser :

— pour les trains spéciaux sur la Savoie, soit au journal *Le Savoyard de Paris*, 123, rue Montmartre, à Paris, soit au bureau de renseignements de la gare de Paris P.-L.-M., 20, Boulevard Diderot ;

— pour les trains spéciaux sur l'Auvergne, à l'Agence des Voyages d'Auvergne, 26, rue de la Cerisaie, à Paris ;

— pour les autres trains au bureau de renseignements de la gare de Paris P.-L.-M.

CHEMINS DE FER DE PARIS A ORLÉANS

CIRCUIT AUTOMOBILE

U MONT-DORE AUX GORGES DU TARN

Voyage en 6 journées

Départ tous les samedis du Mont-Dore
du 10 Juillet au 5 Septembre 1925.

1er jour : (dép. à 10 heures). — Le Mont-Dore, Col de Dyane, Lac Cham-n, Murols, Besse-en-Chandesse, Lac Pavin, Condat-en-Feniers, Cheylade, Pas--Peyrol (Puy-Mary), Dienne, Murat.

2e jour : (dép. à 8 heures). — Murat, Le Lioran, Vic-sur-Cère.

3e jour : (dép. à 7 h. 30). — Vic-sur-Cère, Mur-de-Barrez, Laguiole, Aubrac, arvéjols, Sainte-Enimie, Les Gorges du Tarn, Le Rozier.

4e jour : (dép. à 9 heures). — Le Rozier, Espalion, Estaing, Aurillac.

5e jour : (dép. à 7 heures). — Aurillac, Gouffre de Padirac, Rocamadour, rque de Montvalent, Carennac, Bretenoux, Saint-Céré, Aurillac.

6e jour : (dép. à 9 heures). — Aurillac, Salers, Salins, Mauriac, Bort (Orgues), Tour d'Auvergne, La Bourboule, Le Mont-Dore.

Prix du transport pour le parcours total : **475** francs.

Les billets sont mis en vente à Paris à la gare du Quai-d'Orsay et à l'Agence la Compagnie d'Orléans, 16, Boulevard des Capucines, ainsi qu'à la gare du ont-Dore.

LE TOUR DES COTES DE BRETAGNE

en Automobile

Voyage en 5 journées de Vannes à Dinard et vice-versa
du 11 juillet au 6 septembre 1925
Départ de Vannes le Dimanche et de Dinard le Samedi.

Itinéraire dans le sens Vannes-Dinard :

1er Jour : (dép. à 8 h.). — Vannes, Auray, Locmariaquer, Carnac, Plou-arnel, Hennebont, Quimperlé (déjeuner), Pont-Aven, Concarneau, Quimper.

2e Jour : (dép. à 13 h.). — Quimper, Audierne, Pointe-du-Raz, Douarnenez, ocronan, Morgat.

3e Jour : (dép. à 14 h.). — Morgat, Le Faou, Plougastel-Daoulas, Brest.

4e jour : (dép. à 8 h.). — Brest, Landerneau, Landivisiau, Guimiliau, Saint-hégonnec, Roscoff, Saint-Pol-de-Léon, Morlaix.

5e Jour : (dép. à 7 h. 30). — Morlaix, Saint-Michel-en-Grèves, Lannion, régastel, Ploumanach, Perros-Guirec, Tréguier, Paimpol, Saint-Quay-Portrieux, aint-Brieuc, Cap Fréhel, Dinard.

Prix du transport pour le parcours total Vannes-Dinard
ou *vice versa* : **400** francs.

Les billets sont mis en vente à Paris à la gare du Quai-d'Orsay et à l'Agence e la Compagnie d'Orléans, 16, Boulevard des Capucines, ainsi qu'à la gare e Vannes.

BULLETIN FINANCIER

ait le plus saillant survenu au cours de cette quinzaine réside en l'emprunt or en rentes perpétuelles réservé aux porteurs des Bons de la Défense nationale. ntes de cet emprunt à change garanti seront offertes à ces porteurs à partir du llet et jusqu'au 5 septembre prochain au soir.

en exceptant, hélas ! les rentes françaises et les obligations du Crédit National, on ire que le marché est ferme dans tous ses compartiments, et présente une homo-é dont il était déshabitué depuis longtemps. Les hauts cours de la livre et du provoquent des achats de valeurs internationales, ce qui n'empêche pas les valeurs ises de poursuivre leur mouvement de hausse sans interruption, mais aussi sans e exagération, ce qui est souvent une cause de durée.

lques cours : 3 o/o perpétuel, 42.90 ; 4 o/o 1917, 44.45 ; 5 o/o amortissable, ; 6 o/o 1920, 61.45. Crédit National, 1919, 294 ; 1920, 290. Si l'on songe qu'une des 4 o/o 1917 et 1918 fut souscrite à l'aide de fonds provenant de la vente en le 3 o/o perpétuel, que ces deux 4 o/o fournirent une bonne fraction de la sous-n au 6 o/o 1920 émis au pair et qui est lui-même en recul de près de 40 o/o, on it que s'apitoyer sur ces malheureux porteurs d'un fonds français dont ne nous iennent même plus les journaux, tant il est monotone de constater une baisse ienne. Ils semblent cependant aussi intéressants que les détenteurs des Bons de la se ; ne fera-t-on donc rien pour eux ?

titres de nos grandes banques conservent de meilleures dispositions : Crédit ais, 1425 ; Comptoir d'Escompte, 886 ; Société Générale, 783 ; reprise des char-ges : Courrières s'avance à 398, Lens à 340. Valeurs d'électricité actives. On a rché, parmi les textiles, l'action Dollfus-Mieg à 3690, le Comptoir de l'Industrie e à 920. Valeurs minières fermes : Rio, 4089 ; Tharsis, 374 ; Peñarroya, 1050. aleurs internationales de pétrole se redressent : Royal Dutch à 34.200, Shell à les caoutchoutières, stimulées par la hausse continue de la matière première, voient cours franchir une nouvelle étape importante. On traite les caoutchoucs de l'Indo-à 948, Padang à 592, les Terres rouges à 454, la clientèle conservant une con-décidée, les stocks à Londres accusant une nouvelle diminution. Bonne tendance leurs industrielles françaises, certaines du groupe russe s'inscrivent aussi en e : Bakou, 1800, Platine, 670. Cours de la livre, 107.45 ; du dollar, 22.16.

LE MASQUE D'OR.

ASSEMBLÉES GÉNÉRALES

Banque Nationale Française du Commerce Extérieur.

ssemblée ordinaire s'est tenue le 24 juin et a entendu le rapport du Conseil sur quième exercice social. Le bénéfice de 5.226.299 francs a été employé aux amor-ents et le surplus des bénéfices de 1923 et 1924, abstraction faite de 33.385 francs és à nouveau, fait contrepoids, suivant l'expression des commissaires aux comptes, isques provenant d'un certain nombre de créances.

Conseil constate que l'établissement s'est associé aux progrès du commerce exté-de la France en 1924 et que l'activité des services s'est accrue dans tous les domai-

SOCIÉTÉ DU GAZ DE PARIS

ssemblée ordinaire a eu lieu le 23 juin, sous la présidence de M. René Boudon, lent du Conseil d'administration, assisté de MM. Auburtin et Chassériaux comme teurs. Elle a approuvé les comptes de l'exercice 1924, qui font ressortir un solde eur de 9.700.200 fr., auquel s'ajoute le report antérieur de 1.411.138 fr. Le divi- brut a été fixé à 22 fr. par action, dont il faut déduire l'acompte net de 7 fr. 50, bué le 20 janvier 1925. Il reste un solde de 14 fr. 50 (soit 7 fr. 50 net et 7 fr. à payer contre présentation du coupon 35 à partir du 24 juin, sous déduction des s, mais portant seulement sur la partie provenant de la rémunération complémen- c'est-à-dire sur 7 fr. Il a été en outre affecté une somme de 425.118 fr. 37 au de prévoyance.

I. H. Laurain et L. Rolland d'Estape ont été réélus administrateurs.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)
R. C. SEINE 80.493

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine.

Le *Mercure de France* paraît le 1er et le 15 de chaque mois et forme tous les ans huit volumes d'un maniement aisé, avec une table des Sommaires, une Table par Noms d'Auteurs et une Table des Rubriques de la Revue de la Quinzaine.

Complété de tables générales méthodiques et claires, le *Mercure de France*, par l'abondance et l'universalité des documents recueillis, est un instrument de recherches incomparable.

Il n'est peut-être pas inutile de signaler qu'il est celui des grands périodiques français qui coûte le moins cher.

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois

FRANCE ET COLONIES		ÉTRANGER	
Un an	70 fr.	Un an	85.00
Six mois	38 »	Six mois	46.00
Trois mois	20 »	Trois mois	24.00
Un numéro	4 »	Un numéro	4.50

Il existe un stock important de numéros et de tomes brochés, qui se vendent, quel que soit le prix marqué : le numéro, 4 fr. ; le tome autant de fois 4 fr. qu'il contient de numéros.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques et valeurs à vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Chèques postaux. — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent, contre une taxe de 10 centimes, s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, *PARIS-259-31* ; celles qui n'ont pas de compte-courant peuvent s'abonner au moyen d'un chèque postal dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Notre adresse devra y être libellée ainsi : *Paris-259-31, Société du Mercure de France, rue de Condé, 26, Paris*. Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de correspondance.

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers***, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard le 7 et le 22, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.